

Les crimes de l'amour / par M.-L. Gagneur

Gagneur, Marie-Louise (1832-1902). Auteur du texte. Les crimes de l'amour / par M.-L. Gagneur. 1883.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

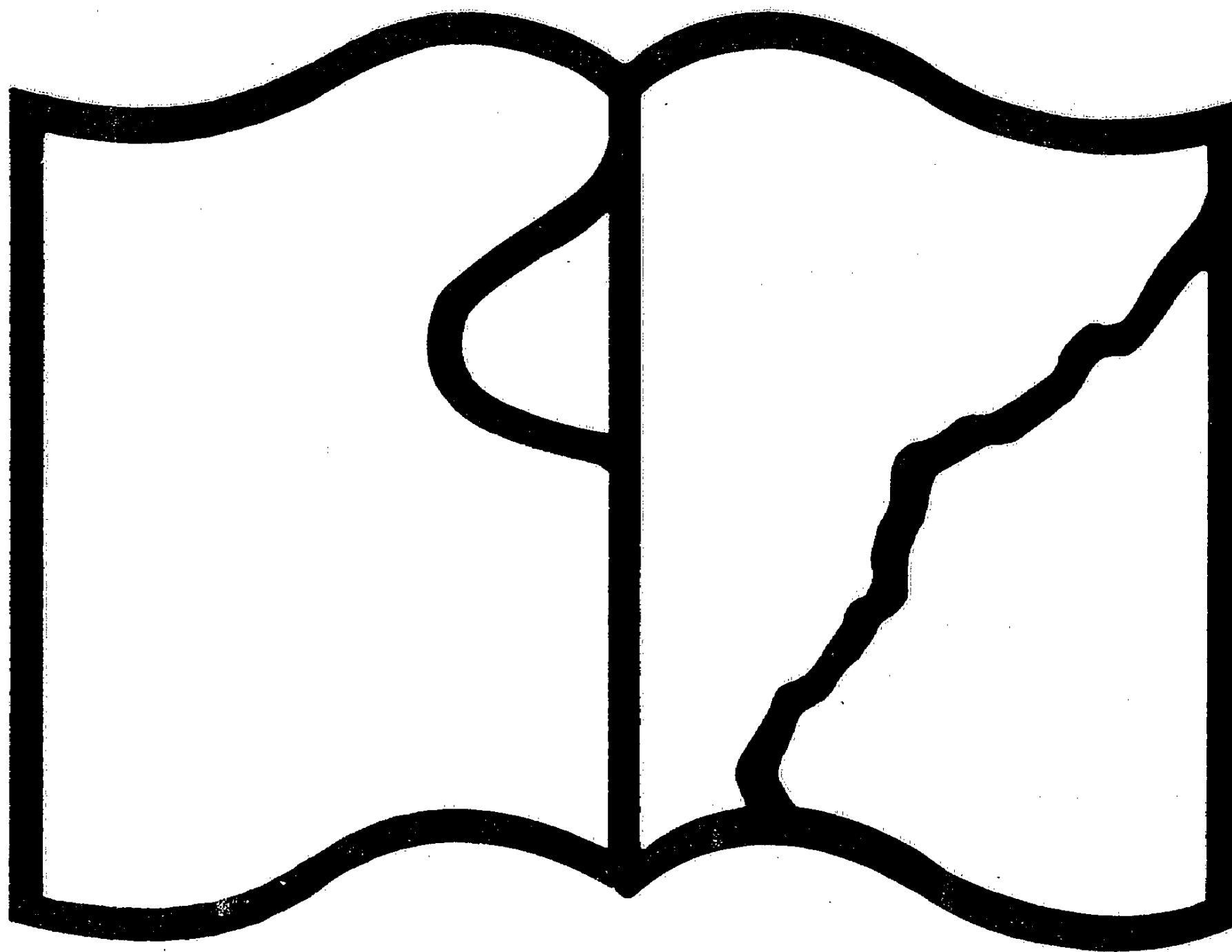
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

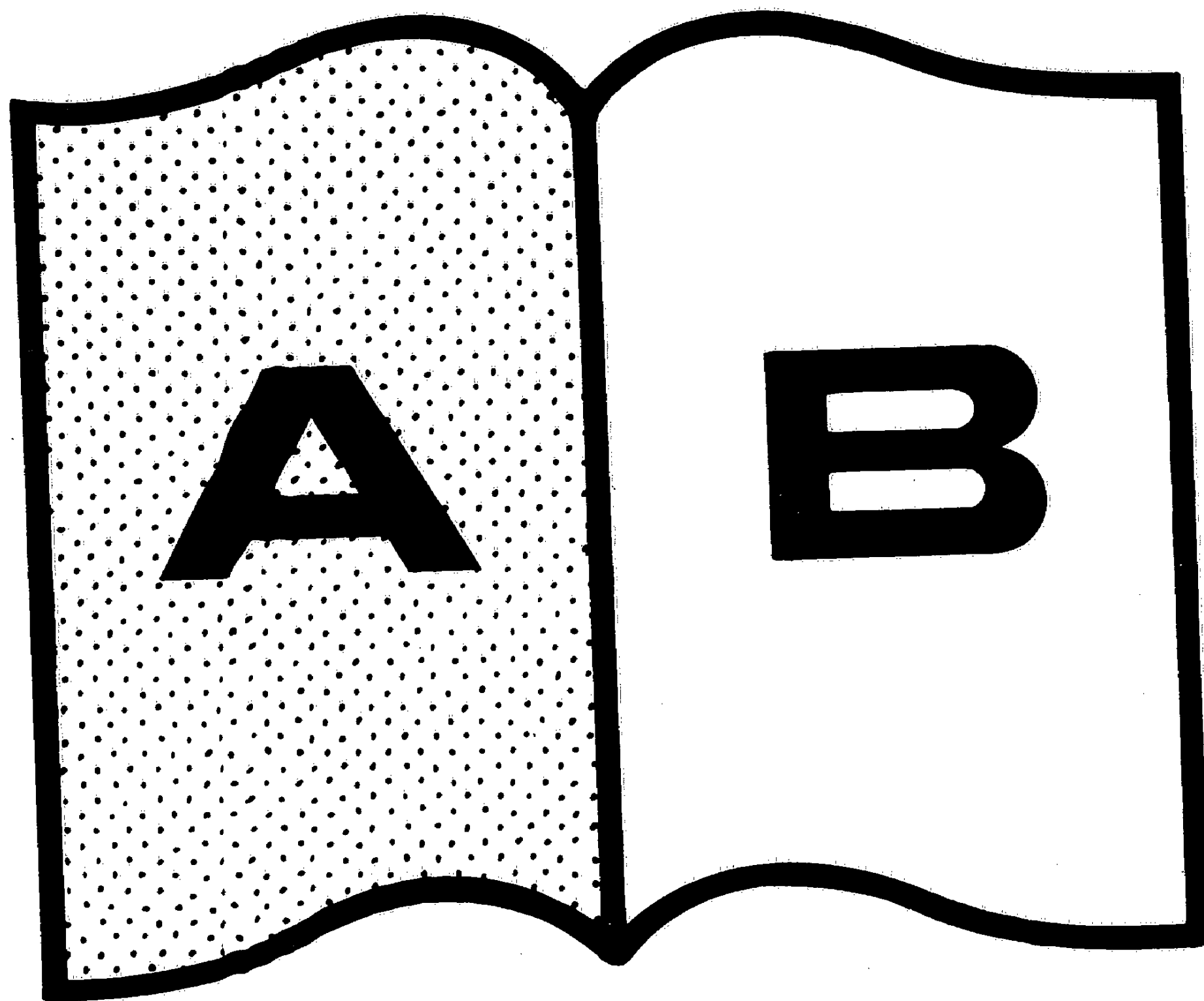
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11

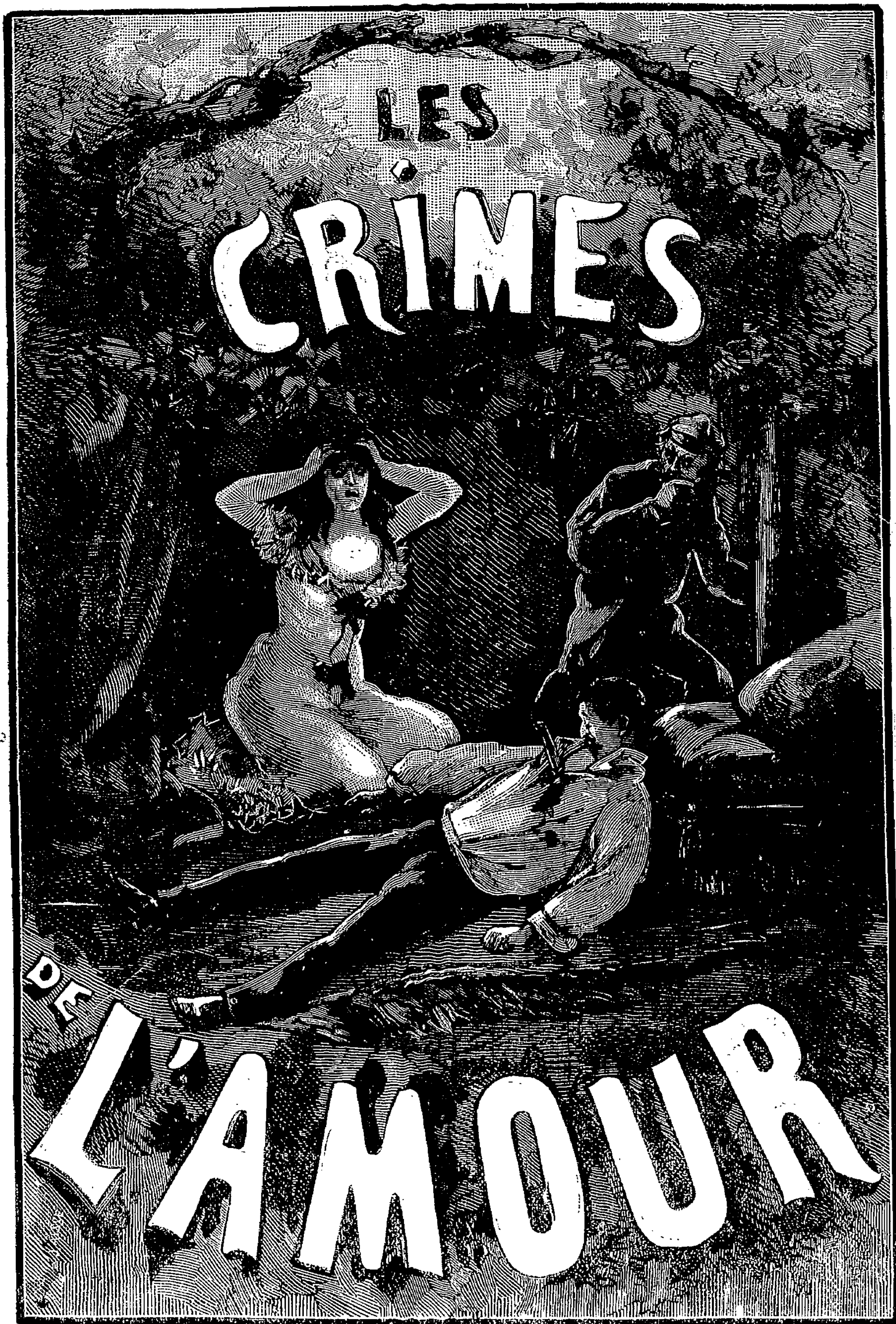


Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14

M. - L. GAGNEUR

26



40 Y2 PARIS — LIBRAIRIE ANTI-CLÉRICALE, 35, rue des Écoles — PARIS
786

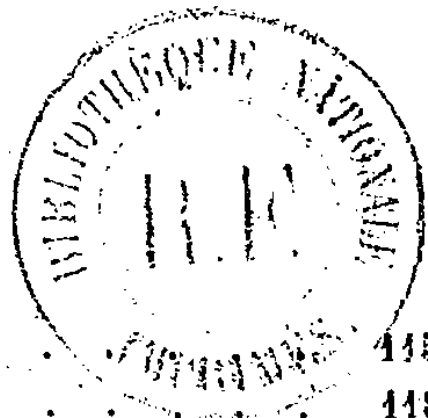
SOMMAIRE DES CHAPITRES

PREMIÈRE PARTIE

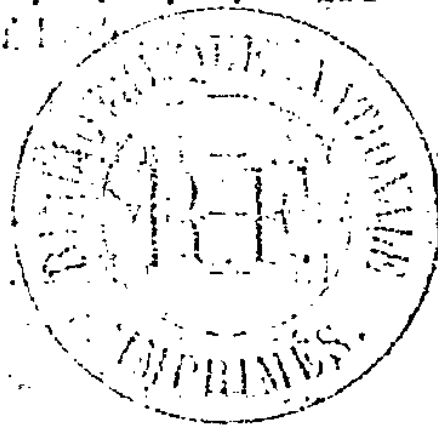
	Pages.
I. — Un Machiavel au petit pied.	4
II. — La Fouine	9
III. — La Famille de Corbière	11
IV. — Le Rôle de la fenêtre en amour	15
V. — Un duel à mort.	18
VI. — Espionnage.	20
VII. — La Consultation	24
VIII. — Rivalité	27
IX. — La Fête	30
X. — Une Dangereuse amie.	36
XI. — La Magicienne	41
XII. — L'Horoscope.	46
XIII. — La Séduction.	52
XIV. — La Terrible nouvelle	58
XV. — L'Abandon.	61
XVI. — La Cure	67
XVII. — Tartuferies	75
XVIII. — Le Trou du Diable.	80
XIX. — La Naissance d'un maudit.	86
XX. — Un Vritable amour	96
XXI. — Une Enquête judiciaire	103
XXII. — Juge et partie	107
XXIII. — La Morale élastique.	112

DEUXIÈME PARTIE

I. — Un Nuage dans le ciel bleu	115
II. — Les Rivaux.	118
III. — Un père comme il y en a tant.	122
IV. — Dura lex.	124
V. — L'Enlèvement	125



VI. — L'Émissaire de M. de Noiregent	131
VII. — Folie maternelle.	135
VIII. — Le Séducteur et sa victime	189
IX. — La Chute fatale.	144
X. — La Justice du monde	147
XI. — Comment elles deviennent courtisanes.	150
XII. — Dans la coulisse.	158
XIII. — Un Amour implacable.	164
XIV. — La Peine du talion.	166
XV. — Le Supplice.	171
XVI. — Les Forçats de l'amour	172
XVII. — Un Élegant tripot	175
XVIII. — Le Crime	181
XIX. — L'Enquête	184
XX. — De Magnanimes coupables	193
XXI. — Les Principes se vengent.	198
XXII. — Les Miracles du dévouement	204
XXIII. — Le Châtiment	211
XXIV. — Réhabilitation	214



LES

CRIMES DE L'AMOUR



M.-L. GAGNEUR

PREMIÈRE PARTIE

I

UN MACHIAVEL AU PETIT PIED

Vieuxbourg ressemble à toutes les petites villes de province de cinq à six mille âmes.

Là, comme dans toutes les localités restreintes, mêmes préoccupations excessives des intérêts les plus infimes, même avidité du cancan, mêmes vanités mesquines et jalouses, même atmosphère d'ennui; mais surtout mêmes vices couverts, mêmes passions sourdes, même persévérance patiente pour atteindre un but convoité.

Que de souffrances, que de crimes ignorés, que de vengeances, que d'ambitions longuement poursuivies et méditées se cachent sous le calme apparent, sous la monotonie de la vie de province!

Les maisons d'une petite ville sont de verre, dit-on, tant la curiosité toujours aux aguets est clairvoyante, tant l'espionnage du voisin par le voisin est passé dans les mœurs. Mais la nécessité de comprimer, de voiler ses sentiments, afin de les dérober aux inquisitions malveillantes, ajoute encore à ces douleurs secrètes et rend ces drames intimes plus poignants. Les passions surexcitées par l'obstacle même, prennent nécessairement un essor d'autant plus subversif qu'elles sont plus refoulées.

On accuse surtout la démoralisation des grands centres; mais le vice honteux est-i

moins dégradant que le vice affiché? L'hypocrisie des mœurs n'est-elle pas, au contraire, une de nos plaies sociales les plus vives, celle qui engendre le plus de corruption?

De temps à autre cependant éclate quelque grand scandale qui soulève comme un bouillonnement de fange à la surface de ces eaux dormantes.

Tout à coup de mystérieuses amours sont dévoilées ou une réputation intègre vient à sombrer.

Or, le rigorisme provincial ne pardonne pas à ces chutes retentissantes. Les criminels honnis, repoussés, se voient contraints de chercher ailleurs un refuge contre le mépris dont les accable une pruderie impitoyable.

C'est Paris qui abrite le plus souvent ces existences brisées, Paris, le rendez-vous des déclassés et de toutes ces natures exubérantes qu'on pourrait appeler des fous passionnels, Paris, le *refugium peccatorum*, Paris, disent certains moralistes, le grand égout collecteur de la France.

Vieuxbourg est situé entre deux montagnes qui enserrent un étroit vallon, au fond duquel coulent les eaux parfois torrentueuses, mais ordinairement limpides et calmes de la Seille.

A la vue de cette petite ville encaissée dans une gorge pittoresque et comme fermée au reste du monde, on comprend que là doivent s'agiter de véhémentes passions : des rancunes implacables, des amours opiniâtres, des ambitions d'autant plus âpres qu'elles sont sans issue.

En 1860, au moment où commence cette dramatique histoire, il y avait à Vieuxbourg une classe industrielle et commerçante assez nombreuse, et une minorité aristocratique et bourgeoise : ce qui divisait la population en deux camps, on ne pouvait dire alors en deux partis ; car l'empire avait si bien étouffé les convictions, maté les esprits, atrophié les consciences, que toutes les activités se tournaient vers ce but unique : s'enrichir. Les républicains, s'il en restait quelques-uns, s'intitulaient timidement libéraux et se tenaient cois.

La réaction y florissait donc sans conteste, car pour lui tenir tête, il ne se trouvait au conseil municipal qu'un modeste et courageux ouvrier, Denis Berthaud. Lui seul osait lutter contre l'influence toute-puissante de M. de Noiregent, une sorte de Machiavel au petit pied qui depuis huit ans, sans exercer aucune fonction, gouvernait la ville, ou plutôt la menait à la baguette.

C'était un sinistre et énigmatique personnage que ce M. de Noiregent.

Il habitait, au centre de la ville, une haute maison, aux murailles noires et nues, assez semblable à un ancien couvent.

La porte d'entrée, de forme ogivale, ouvrait sur un large couloir voûté, aux dalles sonores.

En pénétrant dans cette sombre demeure, un froid humide, ce froid particulier aux cloîtres, tombait sur les épaules comme un manteau de glace et faisait frissonner.

Un silence monastique régnait à l'intérieur.

Malgré sa fortune considérable, M. de Noiregent n'avait que deux vieux serviteurs. Par quelle mystérieuse domination obtenait-il de ces deux domestiques une discrétion absolue? Toujours est-il que personne n'avait jamais pu faire jaser ni François, ni Claudine sur le compte de leur maître.

Quand on allait voir M. de Noiregent, la vieille servante, la figure renfrognée, un coin de son tablier relevé sous le bras, vous faisait monter un vaste escalier mal éclairé, et vous introduisait dans le cabinet de Monsieur.

Ce cabinet lui-même était cénobitique : les meubles strictement indispensables, les murs nus.

Des deux fenêtres qui l'éclairaient, une seule laissait arriver la lumière. Les volets de l'autre restaient toujours hermétiquement clos.

Dès huit heures du matin, il se tenait dans ce cabinet à la disposition des habitants qui venaient lui demander, soit un conseil, soit un service.

Claudine ouvrait une double porte; et l'on se trouvait en face de ce singulier personnage.

Il était de taille petite, un peu trapue.

Son œil enfoncé, quoique voilé, était pénétrant. Ses chairs lourdes, de couleur terne, son nez épais, son front aux rides tourmentées, aux méplats vulgaires, lui composaient une figure ingrate, une physionomie basse. Et cependant, dans cette stature carrée, comme dans cette tête d'une grosseur disproportionnée, l'observateur découvrait une incontestable puissance.

La principale force de M. de Noiregent, c'était une grande possession de lui-même. Il parlait fort peu. Il s'appliquait à ne rien laisser deviner de ses impressions intimes et il ne riait jamais.

Cette attitude impassible, embarrassante, lui donnait immédiatement une supériorité sur son interlocuteur.

Il était moins impassible pourtant qu'il ne le voulait paraître. C'était, au contraire, une nature violente, brutale même dans ses emportements; mais il ne se livrait à ses colères qu'à huis-clos.

Du reste, toute sa conduite prêtait aux jugements les plus opposés; et l'on s'expliquait difficilement son influence.

Assurément, cette influence n'était pas due à sa noblesse, de date toute récente et qu'on disait même fort problématique.

Il n'habitait Vieuxbourg que depuis son alliance avec la famille de Corbière, l'une des plus anciennes et des plus puissantes du pays.

On prétendait que, pour obtenir la main de M^{lle} de Corbière, il lui avait fallu acheter un titre. Mais cette histoire se murmurait tout bas, tant était grande la crainte qu'inspirait M. de Noiregent.

A quoi donc devait-il ce réel ascendant?

A ses dehors sympathiques?

Il était laid, nous l'avons vu, d'une laideur presque repoussante.

A son luxe?

Il s'habillait comme un pauvre et recevait rarement.

A son affabilité?

Gourmé, hautain avec ceux qui se courbaient devant lui, il se montrait obséquieux jusqu'à la bassesse envers ceux qui lui résistaient.

A sa grande intégrité?

Sur ce chapitre, les avis les plus contradictoires circulaient.

Tandis qu'un certain nombre le proclamaient l'homme pur, irréprochable, d'autres allaient jusqu'à le traiter de canaille fieffée.

Cependant il administrait les fonds de plusieurs sociétés de bienfaisance avec intelligence et probité.

Il savait à propos se montrer généreux. Apprenait-il que quelqu'un l'avait critiqué, il se vengeait en redoublant pour lui de cajoleries, d'attentions empressées, quitte à prendre un peu plus tard une revanche féroce. Mais quand il frappait, c'était avec tant d'adresse qu'on ne pouvait soupçonner la main qui portait le coup.

C'était d'ailleurs un homme très retors en affaires, qui donnait au besoin de sages avis et obligeait volontiers; surtout quand l'intérêt de son influence l'exigeait.

S'il avait une opinion politique, personne n'en savait rien ; seulement il se rangeait toujours du côté du pouvoir.

Quant à ses mœurs privées, les bruits également les plus diverses avaient cours. Les uns le prétendaient un saint, les autres le regardaient comme un débauché de la pire espèce. Et même on affirmait que sa femme était morte de chagrin, qu'il l'avait longuement et volontairement assassinée, parce qu'elle le gênait dans ses déportements.

Comme président du bureau de bienfaisance, il était journellement en rapport avec les femmes pauvres de Vieuxbourg, et l'on assurait que ses bienfaits n'étaient pas toujours désintéressés.

La vérité, c'est que deux passions dominaient en lui : l'ambition du pouvoir et l'amour. Le secret de son influence, c'était son génie de l'intrigue, une habile fourberie, une rare aptitude à jouer tous les rôles, toutes les comédies.

Placé sur une scène plus vaste, c'eût été peut-être un profond diplomate ou tout au moins un préfet de police de premier ordre.

Relégué dans le fond d'une province, il donnait à ses facultés le seul emploi que comportât ce théâtre restreint. Grand politique peut-être à Paris, ce n'était à Vieuxbourg qu'un fourbe dangereux, qu'un Tartufe de probité.

En s'alliant à la famille des Corbière, il avait rêvé un poste élevé ; il allait atteindre ce but, grâce à ses intrigues, quand la révolution de 48 vint le frustrer dans ses espérances. Toutefois, il n'avait pas abandonné ses idées ambitieuses. En 1860, il brigua la candidature officielle. Il avait refusé la mairie de Vieuxbourg, sachant que rien n'use la popularité comme l'exercice du pouvoir ; et, par ce refus, il avait imposé silence à ceux de ses ennemis qui l'accusaient d'ambition.

La vérité encore, c'est qu'il était absolument sceptique, ne croyant ni à Dieu ni au diable, ni au vice ni à la vertu. Dans son opinion intime, l'homme d'esprit devait respecter extérieurement les conventions sociales ; sauf à les enfreindre en secret, dès qu'elles gênaient ses passions ou ses intérêts.

Ces principes, doublés du plus révoltant égoïsme, il les appliquait surtout dans sa conduite avec les femmes. Une femme, pour lui, c'était un jouet d'un moment.

Pour lui, la femme tombée, même celle qu'on a séduite, ne méritait aucune sollicitude, aucune pitié.

Sa devise, toujours c'était : « Malheur aux vaincus. »

Mais jusqu'alors, il n'avait connu que les amours faciles, les plaisirs dégradants. Il n'avait point réellement aimé.

C'était par une belle matinée de septembre.

Dès six heures du matin, M. de Noiregent était assis à son bureau, compulsant des papiers, quand tout à coup le bruit sec d'une persienne, frappant la muraille, le fit tressaillir.

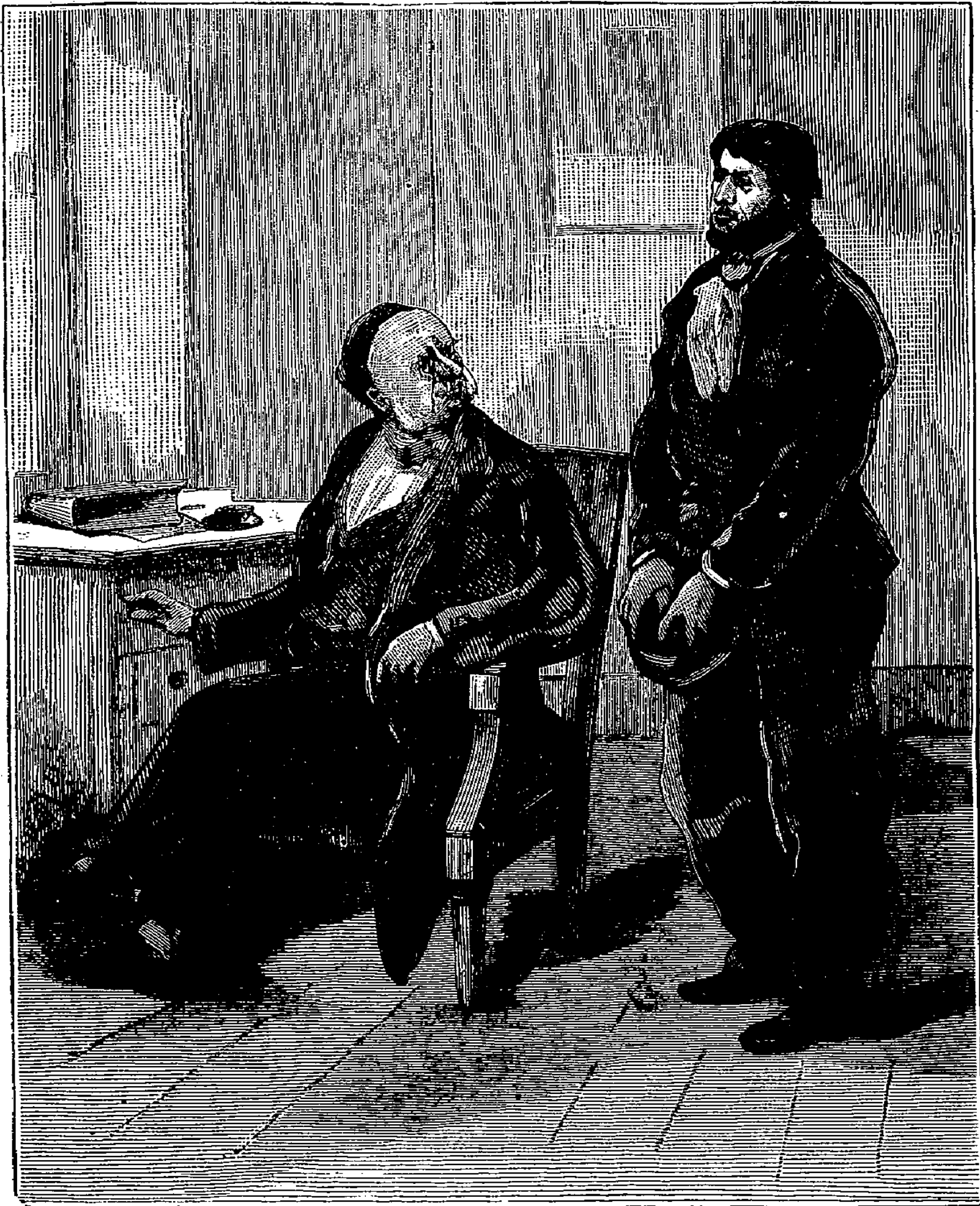
Sa figure terreuse se couvrit d'une vive rougeur. Il laissa retomber ses paperasses, se leva et, d'un pas félin, traînant ses lourdes pantoufles, il alla jusqu'à la croisée, non pas à celle qui laissait passer le jour, mais à la croisée toujours close.

Il colla son œil à une fissure du volet, et sembla attaché à cette place par une contemplation absorbante.

Juste en face de ses volets fermés une fenêtre venait en effet de s'ouvrir.

Autour de cette fenêtre grimpaient du jasmin, des volubilis, des capucines, formant un cadre de verdure au milieu duquel une jeune fille lui apparut.

Comme elle ne pouvait se croire observée, elle se coiffait, à peine vêtue d'une jupe légère et d'une guimpe de toile à manches courtes.



— Mon ami, j'ai engagé le maire à vous confier ce travail.

(Chap. I.)

Les coudes arrondis, des coudes potelés où se modelait une fossette, le buste rejeté en arrière, elle cherchait à tordre sur sa nuque d'admirables cheveux, si bouclés, si touffus qu'il en échappait toujours au peigne quelques mèches folles.

Alors elle laissait retomber le chignon commencé. Elle secouait la tête, et sa chevelure se répandait en un flot onduleux sur ses épaules nues.

Elle renversait de nouveau son beau visage; ses lèvres rouges s'ouvraient, semblables à une grenade qui laisse entrevoir ses petites graines blanches; ses paupières se formaient à demi, et la lumière du matin baignait ses beaux yeux humides d'une volupté inconsciente et sereine.

Cette lumière éthérée, cristalline qui enveloppait les épaules et la naissance de la poitrine, faisait resplendir le tissu d'une peau fine, délicate, brillante.

Depuis un mois, chaque matin, à la même heure, cette fenêtre s'ouvrait; et M. de Noiregent venait s'embusquer à son observatoire. Il contemplait ardemment ce tableau, et s'enivrait des grâces virginales de la jeune fille.

Or, celle qu'il regardait ainsi, c'était la fille de Denis Berthaud, de ce conseiller municipal qui lui faisait depuis huit ans une constante et courageuse opposition.

Tout à coup, la jeune fille, levant les yeux, les dirigea vers la maison qui touchait à celle de M. de Noiregent. Son regard exprima l'effroi de la pudeur offensée. Elle referma vivement sa fenêtre.

M. de Noiregent quitta son poste d'observation.

Une émotion indicible bouleversait son visage ordinairement si placide.

La maison voisine de la sienne était celle de M. de Corbière, et son neveu, le beau Rodolphe, habitait l'appartement contigu à son cabinet.

Il avait donc un rival dans son admiration pour la belle Adrienne Berthaud. Ce rival, c'était son neveu.

Dans le premier moment de trouble que lui causa cette découverte, il se promena dans son cabinet avec une vive agitation, en murmurant des phrases incohérentes. Puis tout à coup il éclata d'un rire sardonique.

— Moi, amoureux! Amoureux! allons donc! A mon âge... Justement... Suis-je donc si vieux! C'est de la folie!... Impossible! C'est l'impossible!... Tandis que Rodolphe... Ah! je saurai bien!...

C'était comme une tempête qui venait d'envahir cet homme de cinquante ans.

Il prit soudain une résolution.

Il sonna.

Claudine parut.

— Avez-vous fait ma commission à Denis Berthaud.

— Oui, monsieur.

— Qu'a-t-il répondu?

— Qu'il viendrait ce matin. Seulement il m'a regardée entre les deux yeux, comme s'il ne pouvait en croire ses oreilles.

— C'est bon.

Claudine disparut.

M. de Noiregent sembla plus calme.

Il avait cinquante ans, avons-nous dit, et il n'avait jamais aimé. Mais son heure était arrivée. L'amour devait éclater en lui d'autant plus âcre, plus violent, que ses instincts étaient peu élevés, que sa nature dominatrice s'irritait de l'obstacle, que son âge même, d'après un profond analyste, est l'âge des grandes passions.

A cet âge, en effet, l'homme que n'a point usé le travail excessif ou la débauche, se révolte contre la période de décadence qui le menace. On dirait que l'organisme entier proteste contre ce déclin fatal, et qu'il déploie une surabondance de vitalité pour le retarder. Il semble alors que l'homme retrouve un moment la vigueur et l'enthousiasme de ses jeunes années.

Telle était alors la situation morale et physiologique de M. de Noiregent.

Vers huit heures, Claudine reparut en introduisant Denis Berthaud.

Denis Berthaud était le type de l'ouvrier laborieux et honnête.

Quel bon et loyal visage! Et cependant que d'intelligence et de finesse sous cette bonhomie! La sérénité de l'homme intègre, les satisfactions qu'emportent avec elles des convictions généreuses, rayonnaient sur la figure de l'artisan.

Grâce à cette intelligence et à cette probité, reconnues de tous, il était devenu entrepreneur de travaux de charpente. Fort achalandé à Vieuxbourg, il dirigeait d'assez vastes entreprises, et avait acquis une certaine aisance.

— Bonjour, Denis, dit M. de Noiregent avec une intonation particulièrement papelarde.

— Bonjour, monsieur, répondit sèchement l'ouvrier.

— Il y a quelques jours, continua l'astucieux personnage dont la voix prit un accent plus mielleux encore, j'ai visité avec le maire et l'architecte les combles de l'hôtel de ville, qui réclament des réparations urgentes. Malgré les dissentiments qui nous ont souvent divisés au conseil municipal, je me suis toujours plu à reconnaître en vous les qualités d'un ouvrier habile et consciencieux. En dépit de l'opposition que vous faites à l'autorité, opposition que je suis loin de blâmer, car, je n'en doute pas, dans votre conscience, c'est l'amour du bien qui vous inspire...

— Vous en doutez cependant quelquefois, interrompit Berthaud avec un sourire ironique.

— Ah! loin de moi la pensée de suspecter vos sentiments. Nous avons des opinions différentes; nous marchons dans une voie opposée; mais nous n'avons, j'en suis convaincu, que le même mobile, les intérêts de la commune.

— Où veut-il en venir? se demandait Berthaud avec une certaine inquiétude.

Et son regard droit, ouvert, s'attachant sur celui de son interlocuteur, cherchait à pénétrer le motif d'un pareil préambule.

Les yeux obliques de M. de Noiregent ne purent soutenir l'inquisition de ce regard honnête.

Il baissa la tête sur ses paperasses, feignant de chercher un devis.

— Bref, mon ami, j'ai engagé le maire à vous confier ce travail.

— Comment! monsieur, répartit Berthaud, pourquoi cette faveur? Un travail de la ville doit se mettre en adjudication, et comme conseiller surtout, je ne puis accepter votre proposition.

— C'est un travail de régie; le temps presse, et nous ne pouvons recourir aux longues formalités de l'adjudication.

Il pensait que M. de Noiregent voulait gagner sa voix, ou du moins obtenir un acquiescement tacite pour quelqu'une de ces menées souterraines qu'il avait si souvent démasquées: car c'était un des rares clairvoyants qui avaient instinctivement deviné la duplicité tortueuse de cet homme.

— Eh bien! dit-il, permettez-moi d'examiner la besogne et d'y songer.

— Quant au prix de ces travaux, ajouta M. de Noiregent, je m'en rapporte complètement à votre loyauté; le prix que vous fixerez sera le nôtre.

Puis il l'entretint fort amicalement d'une affaire de chemin vicinal pour laquelle il parut demander ses lumières: ce qui acheva de stupéfier et d'inquiéter Berthaud.

En rentrant chez lui, Denis trouva sa femme, la bonne Marianne, qui l'attendait, anxieuse.

— Eh bien! fit-elle.

— Rien de bon, répondit Berthaud.

— Comment? T'aurait-il fait des reproches, des menaces?

— Au contraire, il m'a trop bien reçu. Ne veut-il pas m'obtenir les réparations de l'hôtel-de-ville?

— Alors de quoi te plains-tu?

— Je ne me plains pas. Je dis seulement que pour que ce Noiregent me fasse

de pareilles propositions, de pareilles cajoleries, il faut qu'il prépare quelque infernale manigance.

— Voilà comme tu es ! Pourquoi t'entêter à le croire si mal intentionné ? Madame Perruchot m'a assuré, au contraire, qu'il nous voulait beaucoup de bien.

— Et tu crois tout ce que vient te chanter cette perruche-là. Allons ! raison de plus ! Je te répète que le garnement machine quelque chose contre nous.

— C'est mal de parler de la sorte, quand tu n'as pas de preuve ; car enfin M. de Noiregent fait beaucoup de bien à Vieuxbourg.

— Je te dis, moi, que cet homme-là ne vaut pas la corde pour le pendre, et je me défie de ses bienfaits. Un homme qui... ajouta-t-il en élevant la voix.

— Chut ! je t'en prie, tais-toi, si l'on t'entendait !

— Tu vois bien : tu en as peur aussi. On ne m'ôtera jamais de l'idée qu'il connaît les parents de notre pauvre Jacques, et qu'il a intérêt à garder ce secret.

— Eh bien ! qu'importe, puisque Jacques nous aime comme sa propre famille ? Qui sait si ses parents l'auraient élevé aussi bien que nous ?

— Ce n'est pas de ça que je me plains, la mère. Mais suffit ! J'ai mon idée. Laissons cela pour le quart d'heure. Silence, voici Adrienne. Nous ne devons pas parler de ces sortes de choses devant elle.

Adrienne entra, en effet, curieuse aussi d'apprendre le résultat de la visite de son père.

Elle se rangea de l'avis de sa mère et engagea Denis à accepter les propositions de M. de Noiregent.

— Ah ! ça, s'écria-t-il ébahi ; car sa fille d'ordinaire montrait plus de fierté, que se passe-t-il donc ici ? Seriez-vous, vous aussi, ensorcelées ? Ah ! je le devine, cette Perruchot, l'âme damnée de Noiregent, travaille pour lui jusque dans ma maison, sans compter que la liaison d'Adrienne avec Hortense ne me plaît guère. Une créature qui a mené, à Paris, on ne sait trop quelle vie ! Et de quoi vivent-elles toutes les deux ? Crois-moi : la mère comme la fille ne valent pas grand'chose.

— Les pauvres femmes ne sont pas heureuses, repartit la bienveillante Marianne ; et c'est justement pourquoi nous les fréquentons et leur venons en aide autant que nous le pouvons.

— Et moi, je prétends que ce sont des vipères que vous réchauffez. Elles reçoivent les bienfaits de M. de Noiregent, et cela suffit pour que je me défie d'elles.

Aussitôt après le départ de Berthaud, M. de Noiregent avait de nouveau sonné Claudine, et l'avait envoyé quérir en hâte madame Perruchot.

En l'attendant, il voulut écrire pour dompter son émotion et son impatience ; mais sa main fiévreuse se refusait au mouvement régulier de l'écriture. Il écrasa sa plume sur le papier.

Bientôt une femme, à l'œil sombre, au museau de fouine, entra ou plutôt se glissa dans le cabinet de M. de Noiregent. Et, par un de ces efforts de volonté qui étaient habituels à l'artificieux personnage, sa figure crispée se détendit soudain.



Elle reste là ; elle a tant de motifs à rester à sa fenêtre !...

(Chap. IV.)

II

LA FOUINE

Cette femme, c'était madame Perruchot.

On la surnommait la Fouine, autant à cause de la forme pointue de son visage, qu'en raison de sa curiosité suretéuse et bavarde.

Elle gardait les malades, ensevelissait les morts, pleurait aux enterrements. Marchande des quatre-saisons, elle portait sa marchandise à domicile, et s'introduisant

ainsi de maison en maison, faisait jaser les domestiques. Car sa principale fonction sociale et surtout sa principale aptitude, c'était l'espionnage. Elle espionnait pour son propre compte comme pour le compte d'autrui.

Ce type est assez fréquent en province.

Fouine et perruche tout à la fois, madame Perruchot était une sorte de gazette ambulante, en chasse de nouvelles, les colportant, y mêlant ses commentaires aigres-doux, ponctuant ses récits de perfides réticences qui transformaient en actions coupables les faits les plus simples et les plus innocents.

Madame Perruchot était surtout, comme le disait Denis Berthaud, l'âme damnée du Machiavel de Vieuxbourg.

Dès qu'elle entra chez M. de Noiregent :

— Quelles nouvelles ? demanda celui-ci d'un ton brusque, contrastant avec les intonations onctueuses qu'il avait affectées vis-à-vis de l'ouvrier.

— M. de Saint-Julien, que j'ai gardé cette nuit, est à toute extrémité ; il mourra sans faire de testament. Madame de Saint-Julien en est comme folle. Perdre son mari, ce n'est rien ; mais perdre cette belle fortune ?

— Passez.

— Ah ! j'ai des renseignements sur la petite Nathalie à qui vous portez de l'intérêt. Elle a une très mauvaise conduite. On prétend qu'elle s'affiche avec le fils de votre fermier Pernot.

— Passez, répéta-t-il du même ton bref.

— On dit que l'argent que vous avez prêté au banquier Cornu ne peut le sauver, et qu'hier il a suspendu ses paiements.

— Ah !... passez.

— Une nouvelle que sans doute vous savez mieux que moi : le bruit se répand depuis quelques jours que M. Rodolphe va se marier.

Il dressa l'oreille.

— Qui dit cela ?

— La nouvelle vient de madame Belzanne, l'amie intime de madame de Corbière.

— Mais, enfin, reprit-il avec une impatience qu'il ne pouvait plus déguiser, qu'avez-vous appris sur les accointances de la fille Berthaud ?

— Je n'ai rien encore découvert de positif. Cependant, à bien des choses, je devine que des idées d'amourette lui trottent par la cervelle, à cette petite-là. J'ai toujours dit qu'elle tournerait mal, et bien des gens sont de mon avis. Ouais ! ce ne serait pas mal fait ; ces Berthaud sont si orgueilleux de leur fille et de leur fortune ! Sans compter que le père Denis a l'air de dédaigner Hortense. Est-ce qu'Hortense ne vaut pas cette petite pie-grièche, une niaise, à qui l'on fait gober tout ce qu'on veut, tandis que ma fille est la plus fine mouche que je connaisse ? Mais voilà ! Il y a des modes comme ça pour les femmes aussi bien que pour les chapeaux. C'est la mode à Vieuxbourg, aujourd'hui, de trouver qu'Adrienne est la plus belle fille du pays. On verra bien si ça dure. Tandis que moi, dans mon jeune temps... Pas vrai, M. de Noiregent, qu'Augustine Camuset n'était pas trop piquée des vers, ajouta-t-elle avec une réminiscence de coquetterie.

M. de Noiregent ne put retenir un geste d'irritation.

— Adrienne Berthaud a-t-elle, oui ou non, un amoureux ? Voilà ce que je vous charge de découvrir dans les vingt-quatre heures, entendez-vous ? Vous savez que je n'aime pas à attendre.

— Eh bien ! je le saurai, quand il faudrait mettre tout Vieuxbourg à l'envers.

— C'est bon, allez.

Elle sortit, en proie à une colère sourde. Comment ! pas un mot aimable pour son ancienne beauté, pas un souvenir pour Hortense !

— Ah ! ah ! murmura-t-elle avec un ricanement venimeux, il est terriblement pincé, le vieux. Si je sais bien mener ma barque, il y a là quelques jaunets à gagner.

Elle fit volte-face dans l'escalier, et rentra tout aussitôt dans le cabinet de M. de Noiregent.

— Excusez-moi, monsieur, dit-elle avec un embarras feint, j'ai oublié de vous demander... C'est mon terme après-demain... J'en dois déjà deux... Et je n'ose vous rappeler que, si j'ai pris un logement dans le beau quartier, c'est d'après votre désir, afin de pouvoir mieux vous renseigner sur tout ce qui se dit et se passe chez ces Berthaud.

— Voilà, fit laconiquement M. de Noiregent en lui tendant deux pièces de vingt francs. A demain, à la même heure.

Aussitôt après le départ de madame Perruchot, il se rendit chez sa belle-sœur madame de Corbière.

III

LA FAMILLE DE CORBIÈRE

La famille de Corbière, avons-nous dit, figurait parmi les plus notables du pays. M. de Corbière était procureur impérial.

C'était, au physique, un beau type de magistrat.

Il descendait d'une ancienne noblesse de robe. En se transmettant de génération en génération, ce type semblait s'être épuré.

Visage grave, aspect imposant, œil sagace et inflexible, bouche mince, réfléchie.

Il était renommé comme légiste de grand savoir et comme magistrat intègre.

Il avait fait du droit l'étude patiente, exclusive de toute sa vie. Il avait la passion du droit, comme certains naturalistes ont la passion de la nature.

Pour lui, le code contenait toute la morale, toute la philosophie. C'était l'arche sainte, le palladium ; c'était son bréviaire, sa Bible.

Cependant cet amour de la jurisprudence n'avait pas reçu la récompense qu'il méritait.

A la chute de Charles X, il perdit ses protecteurs et obtint à grand'peine du nouveau gouvernement une place de substitut, alors qu'il postulait une chaire de droit.

Cette injustice, toutefois, ne le découragea pas.

La magistrature est une lente carrière, et M. de Corbière était un homme aux ambitions calmes.

Il continua ses études ardues, scruta, approfondit tous les légistes, et jetâ les bases d'un grand ouvrage sur la matière.

Nommé procureur, ses fonctions ne le détournèrent point de ses travaux. Aussi, tout absorbé par la jurisprudence, s'occupait-il fort peu de sa femme et de son fils.

Madame de Corbière était d'origine bourgeoise; mais elle possédait une fortune considérable.

C'était une femme vulgaire, passive et massive. D'une intelligence bornée, d'une sensibilité extrême, presque malade, elle avait souffert sans doute de la froideur dédaigneuse que lui montrait son mari. Toutefois elle était complètement dominée par l'imposante personnalité du magistrat.

Ainsi qu'il arrive d'ordinaire, elle avait reporté sur son fils toute sa tendresse refoulée. Mais en dehors de la vénération que lui inspirait son mari, en dehors de son amour maternel, elle éprouvait pour son beau-frère un sentiment difficile à analyser. C'était cette affection, cette reconnaissance mêlées de crainte et de respect que la dévote ressent pour son confesseur.

M. de Noiregent, en effet, recevait toutes ses confidences et la conseillait dans les circonstances embarrassantes et même dans les détails les plus infimes de la vie; car il jugeait toutes choses avec un sens pratique, un tact remarquables.

Grâce à des relations presque journalières, il avait pris dans cette famille un ascendant que subissait, sans s'en douter, M. de Corbière lui-même.

Elodie de Corbière reconnaissait ses réels services par des attentions, des sollicitudes, comparables à celles d'une pénitente pour un directeur choyé.

Elle le comblait de friandises, l'accablait de confitures, de pâtes de fruits, de conserves. A la grande mortification de Claudine, elle venait elle-même mettre l'ordre dans la maison de son beau-frère, veillait aux provisions, rangeait le linge, liant chaque douzaine avec des faveurs.

On le voit, malgré sa fortune et sa haute position, elle était restée essentiellement bourgeoise. Elle prenait un intérêt considérable à tous ces menus soins de ménage. Réussir ses compotes, ses violettes pralinées ou ses pâtes d'abricots, telles étaient les hautes préoccupations de sa vie.

Quand M. de Noiregent entra, il trouva sa belle-sœur en proie à une immense désolation.

— Ah! mon beau-frère! s'écria-t-elle en le voyant, vous venez à propos, j'allais justement passer chez vous. Vous me surprenez dans un grand embarras, dans un mortel chagrin.

— Que vous arrive-t-il donc, ma chère Elodie?

— Depuis ce matin, j'en ai comme la tête perdue. Je ne sais plus ce que je fais. Cela tombe bien! Justement aujourd'hui j'ai sur les bras mes conserves de mirabelles et mes soufflés à la fleur d'oranger. Dans mon bouleversement, j'ai mis de la farine au lieu de sucre dans mes blancs d'œufs. Et je suis seule ici pour veiller au dîner. Justine et Colette sont allées au jardin cueillir les poires Duchesse qui se perdent. Et il faudrait rentrer la lessive; car le temps menace. Ah! j'en deviendrai folle.

— Allons, ma chère sœur, calmez-vous. Il n'est pas digne de votre caractère de vous laisser troubler de la sorte. Qu'est-ce qui peut donc vous affecter ainsi?

— Vous voyez une mère profondément affligée!

Mais pour comprendre la douleur de madame de Corbière, il est indispensable de connaître ses sentiments à l'égard de son fils et l'éducation qu'elle lui avait donnée.

Elle portait nécessairement dans sa tendresse maternelle cette matérialité et cette étroitesse d'esprit qui la caractérisaient.

Ce qui l'occupait, avant tout, c'étaient la nourriture et la santé de Rodolphe. Elle l'avait bourré depuis son enfance de tant de friandises, de douceurs, elle avait tellement exagéré la gâterie, qu'elle en avait fait, au physique un homme délicat,

nerveux, impressionnable ; au moral un être personnel, égoïste, se montrant aussi faible en face des difficultés de la vie, qu'entêté dans ses caprices. De plus, il était resté à peu près ignorant ; car madame de Corbière s'était opposée à ce qu'on le fatiguât par des études trop pénibles. N'était-il pas assez riche ? Qu'avait-il besoin d'embrasser une carrière ?

Cependant, sur les instances de son mari, elle avait consenti à lui laisser passer les examens du baccalauréat.

Mais elle l'avait accompagné à Paris. Jalouse de sa tendresse, en outre dévote et prude, elle avait voulu veiller elle-même et sur son hygiène et sur ce qu'elle appelait avec conviction sa robe d'innocence.

Mais Rodolphe, trompant la vigilance maternelle, s'était rapidement émancipé. Et, grâce à cette éducation vicieuse, il offrait un beau spécimen de ces petits jeunes gens, nobles ou bourgeois, étiolés au physique comme au moral, qu'on appelle *petits-crevés*.

— Quoi ! s'écria M. de Noiregent, c'est Rodolphe qui vous cause un pareil chagrin !

— Ah ! mon cher frère ! le pauvre enfant est bien malade.

— Rodolphe, malade ! lui que j'ai vu hier soir en si parfaite santé ! Avez-vous appelé le docteur ? que dit-il ?

— C'est le cœur, c'est l'âme qui sont atteints.

— Allons ! je vois que votre inquiétude n'a pas de motif bien sérieux.

— Si, je vous l'assure, le mal est réel, profond. N'avez-vous pas remarqué que depuis quelque temps le malheureux enfant change complètement de caractère ? Il est devenu sombre, irritable ; bien plus, sa santé s'altère. Il perd l'appétit, le sommeil. Ses yeux, ses beaux yeux, se creusent et ont un regard triste qui me fend le cœur. Il est constamment préoccupé. Mes caresses ne peuvent le distraire de ses rêveries. Il ne répond à mes questions inquiètes que par des paroles sèches, presque dures. Enfin, ce matin, comme je le conjurais de prendre son chocolat à la crème, un chocolat excellent que je lui avais moi-même préparé, dans l'espoir qu'il ne voudrait pas me désobliger en le refusant, il m'a répondu... il m'a répondu.,.

Ici les sanglots étouffèrent la voix de madame de Corbière.

— Voyons, remettez-vous, ma chère sœur, que vous a-t-il répondu ?

— Eh bien ! il m'a répondu avec un ton d'impatience : « Je vous en prie, ma mère, laissez-moi me diriger comme je l'entends. » Ma mère ! Il m'a appelée ma mère !... au lieu de me donner ce doux nom de maman qui me rappelle ses jeunes années, où il était tout à moi. Ma mère ! Que lui ai-je fait pour qu'il me traite ainsi ? ma mère ! Ah ! mon bon frère, j'en ferai une maladie ; car c'est une preuve qu'il ne m'aime plus et que son cœur est à une autre. A mes reproches, il répondit encore : « Me prendrez-vous donc toujours pour un petit garçon qu'on mène à la lisière ? Que ne m'obligez-vous aussi à mettre un bourrelet ! » Ainsi, vous le voyez, c'est une révolte complète. Il ne m'aime plus. Je l'ennuie. Une secrète passion, j'en suis sûre, une passion inavouable s'est emparée de lui.

En disant ces mots, les pleurs de la tendre Élodie redoublèrent.

M. de Noiregent, pour des motifs tout autres, paraissait aussi fort ému de cette révélation. Si Rodolphe aimait, comme le croyait sa mère, ce ne pouvait être que sa belle voisine, Adrienne Berthaud.

— Et c'est sur ces simples indices que vous basez une telle supposition ?

— Peut-on tromper le cœur d'une mère ! Mais ce n'est pas tout. Vous savez combien, son père et moi, nous désirons son mariage avec sa cousine Bathilde de

Chatelux. Justement j'ai reçu ce matin une lettre de madame de Chatelux qui m'annonce leur très prochaine arrivée à Vieuxbourg. J'ai communiqué cette lettre à Rodolphe en le sondant au sujet de ce mariage.

— Eh bien ?

— Il a refusé net, et d'un ton cassant dont il ne s'était jamais servi à mon égard. Il s'est même permis sur le mariage des plaisanteries du plus mauvais goût. Il m'a demandé presque avec colère pourquoi j'étais si pressée de l'enterrer.

— C'est la seule raison qu'il vous ait donnée de son refus ?

— Il prétend encore qu'il est trop jeune, que sa position n'est pas indépendante, que sa fortune étant moindre que celle de sa cousine, il ne peut consentir à se trouver vis-à-vis de sa femme dans une condition d'infériorité.

— C'est là un sentiment délicat dont vous ne pouvez lui savoir absolument mauvais gré.

— Son principal motif, ce n'est pas cela, vous dis-je, c'est qu'il n'aime pas Bathilde. Comme je lui faisais valoir ses perfections, la comparant à un ange, il me fit cette réponse abominable : « Justement elle est trop parfaite. Je n'aime pas les anges ; elle m'ennuierait. » Oui, c'est bien notre Rodolphe qui parle ainsi. En l'entendant, un abîme se fût ouvert sous mes pas que je n'eusse pas été plus épouvantée. Le malheureux ! déjà corrompu à ce point ! Voilà le fruit de ma sollicitude. Ah ! je vous le répète, j'en ferai une maladie.

— Rassurez-vous, ma chère sœur, repartit M. de Noiregent, dont le visage avait pris pourtant une expression soucieuse. Je lui parlerai, je l'interrogerai. Il me dira ce secret terrible. Nous connaissons, nous autres hommes, ces crises de jeunesse. Permettez-moi de vous le dire, Élodie, vous avez manqué de tact. Ces irrégularités de caractère sont dues évidemment à un état de souffrance. C'est pourquoi il faut le traiter avec beaucoup de ménagements. Envoyez-le moi tantôt, nous causerons.

— Hélas ! mon cher Guillaume, je l'ai déjà supplié tout à l'heure d'aller vous trouver, de vous ouvrir son cœur puisqu'il ne voulait ou ne pouvait rien me dire, à moi.

— Alors ?...

— En vérité, comment vous répéter ses paroles ?

M. de Noiregent fronça le sourcil.

— Ne craignez pas, ma sœur, de m'offenser. Il est essentiel que je sache tout.

— Eh bien ! il m'a dit : « Je suis maintenant un homme. Je sais me conduire. Je n'ai que faire des conseils de mon oncle. » C'est ainsi qu'aujourd'hui il parle de vous, de vous qu'il a toujours vénéré, de vous en qui il a toujours eu une confiance sans bornes.

— Je crois en effet comme vous, ma chère sœur, que Rodolphe est amoureux.

Madame de Corbière, à ces mots, devint toute pâle. Elle avait pu se tromper. Mais, son beau-frère ayant prononcé, elle ne doutait plus.

— Que faire ? mon Dieu ! que faire ? s'écria-t-elle en joignant les mains avec désespoir.

Avant de répondre, M. de Noiregent parut réfléchir pendant quelques instants.

Madame de Corbière suivait avec anxiété les mouvements de son visage.

— Pour le moment, répondit-il enfin, il n'y a rien à faire. Tout ce que vous tenteriez irriterait la passion de Rodolphe et le pousserait peut-être à quelque irréparable sottise.

— Mais alors, fit madame de Corbière, en bondissant, il faudra que j'assiste tranquillement à ce spectacle : voir mon enfant, qui m'appartient, que j'ai entouré

de tant de soin et d'amour, m'échapper, se rouler dans la fange. Je veux savoir, ajouta-t-elle menaçante, quelle est cette femme qui me prend ainsi le cœur de mon fils.

— Surtout, ma sœur, pas d'esclandre, croyez-moi. Laissez-moi d'abord m'informer sans bruit. Si Rodolphe est amoureux, ce ne peut être, comme vous le supposez, d'une indigne créature, mais d'une femme honnête qui lui résiste.

— Si nous essayions alors de le faire voyager ?

— On ne consent pas à s'éloigner quand on aime.

— Ah ! je suis dans un mortel embarras ; je vous le répète, mesdames de Chatelux vont arriver. M. de Corbière ne renoncera pas aisément à ce mariage. Bathilde aime son cousin ; et si Rodolphe laisse voir qu'il n'aime pas sa cousine, que va-t-il se passer ? Madame de Chatelux est très-susceptible ; elle s'apercevra bien vite du peu d'empressement de Rodolphe et voudra rompre. Ce sera un beau mariage manqué. Au milieu de tous ces conflits, quelle conduite tenir ?

— Encore un coup, chère amie, tranquillisez-vous. Demain, je saurai tout, je vous le promets, et nous aviserons. Veillez donc en paix à la confection de vos excellentes confiseries.

— Ah ! merci ! merci ! mon bon frère. Pourrai-je jamais vous témoigner toute ma reconnaissance ?

IV

LE RÔLE DE LA FENÊTRE EN AMOUR

On le voit, d'après cet entretien, si Rodolphe s'était déjà émancipé, si depuis longtemps il avait perdu sa robe d'innocence, c'était à l'insu de sa mère qui le croyait toujours revêtu de cette virgine tunique.

Combien de mères ont ces illusions, en province surtout, où règne un ton général de prudence, d'hypocrisie, qui ne permet guère à un fils de famille, vivant sous le toit paternel, d'afficher ses amours ! Rodolphe passait même pour un honnête et vertueux jeune homme, plein de respect pour la morale et la religion. Il accompagnait tous les dimanches sa mère aux offices ; et il n'était pas une jeune dévote à qui, pendant le prône, il ne donnât des distractions ; pas une mère qui n'aspirât à l'avoir pour gendre.

On l'appelait à Vieuxbourg : le beau Rodolphe.

Ce n'était point que sa beauté fût parfaitement régulière. Mais son visage, un peu sombre quoique efféminé, ne manquait pas d'un certain caractère. Ses traits fins, son teint mat, ses yeux bleus, enfoncés sous d'épais sourcils noirs, donnaient à cette physionomie, par leurs contrastes mêmes, une expression d'étrangeté qui arrêtait le regard.

La coupe de ses habits était toujours irréprochable. Les nuances variées de ses cravates faisaient l'admiration des grisettes de Vieuxbourg. Aucune de celles qu'il avait

daigné distinguer ne lui avait résisté. Aussi en avait-il conçu une très haute idée des avantages de sa personne.

C'était une sorte de conquérant, passablement corrompu et dédaigneux; car l'affection n'entraînait pour rien dans ces aventures. Jusque-là la satisfaction de ses caprices et de sa vanité, c'était tout ce qu'il avait cherché dans l'amour.

Il affectait d'ailleurs pour les femmes ce mépris que nos jeunes *crevés* regardent comme du meilleur goût. Dans ce cœur atrophié de vingt-cinq ans, vieux avant d'avoir vécu, ne vibrait aucune fibre généreuse; dans cet esprit étroit, jamais n'avait germé une pensée enthousiaste ou virile.

Il traitait de duperie, de sottise, de *faribole*, tout ce qui sortait du terre à terre de l'existence. Il se flattait d'être en amour un homme pratique.

En un mot, il appartenait à cette misérable école engendrée par les mœurs de l'empire, et dont les doctrines desséchantes ont annihilé toute une génération.

Tel avait été le passé amoureux de Rodolphe, quand la beauté d'Adrienne vint pour la première fois lui frapper le cœur.

Bien que la maison des Corbière ne fût pas située précisément en face de la maison Berthaud, il pouvait néanmoins depuis sa fenêtre apercevoir la jeune fille.

Que d'amours naissent, se développent, se nouent d'une fenêtre à l'autre! Que de romans ébauchés ainsi, avant même qu'une parole n'ait été échangée, par la seule mimique du regard!

Les yeux se rencontrent, se parlent, se boudent, se réconcilient.

— Comment! Sa fenêtre n'est pas encore ouverte? Que se passe-t-il donc? Serait-elle fâchée? M'aurait-elle trouvé trop audacieux, ou trop timide? Mon regard aurait-il manqué de tendresse ou d'admiration? Non, elle veut me punir d'arriver une demi-heure trop tard à mon observatoire.

Et l'amoureux anxieux, palpitant, attend le moment où cette fenêtre boudeuse, sombre et triste, va s'ouvrir.

Elle l'ouvre enfin. Son frais visage est comme un rayon qui l'éclaire. La rue en paraît tout illuminée. Elle jette un regard, oh! un regard bien furtif: néanmoins elle a vu l'adorateur en extase. Sa coquetterie est satisfaite.

Elle ne regarde plus; mais elle reste là. Elle a tant de motifs de rester à sa fenêtre. C'est un volubilis qui laisse pendre sa tige traînante. Il faut la relever, arroser la jardinière, donner à chacune de ses fleurs quelques menus soins, quelques caresses. Et avec quelle grâce elle accomplit tous ces mouvements! Comme elle sait faire valoir la ligne onduleuse de son cou et la blancheur de sa main mignonne!

Si une voiture vient à passer, vite un coup d'œil; car chaque incident de la rue est le signal d'un rendez-vous des yeux.

Et quel bon prétexte! Dans ces petites villes si monotones et silencieuses, une voiture qui passe, c'est pour tous une distraction, presque un événement.

Puis, c'est auprès de sa fenêtre qu'on travaille. On soulève le petit rideau blanc pour voir plus clair, et l'on montre ainsi un profil délicat et une nuque potelée, où se jouent des cheveux follets pleins d'agaceries.

Enfin l'amoureux connaît toutes ses habitudes. A telle heure elle se lève, elle entr'ouvre ses persiennes. Aussitôt il accourt lui souhaiter le bonjour.

Il sait également à quelle heure elle se couche; car tout est réglé dans la vie de province, surtout dans la classe moyenne. Il est là pour lui donner le dernier regard, le dernier salut du cœur. Alors il s'exalte, sa tête se perd. A travers les persiennes fermées, il distingue une ombre qui se meut. Elle se déshabille.

Il voit en imagination tomber les voiles qui enferment ce corps si jeune, si beau,



A huit heures précises, madame Perruchot entra.

(Chap. VI.)

si pur. La bougie est éteinte; elle est au lit. Elle songe à lui peut-être. Et d'ardentes pensées achèvent de troubler la raison du pauvre amoureux.

Une rue seulement le sépare de cette belle fille, une rue seulement; mais tout un monde d'obstacles, de préjugés creuse entre eux un abîme infranchissable.

Rodolphe ne sortait presque plus; il restait la plus grande partie du jour cloué à sa fenêtre, passant de longues heures à contempler Adrienne, à suivre le mouvement régulier de ces doigts délicats occupés à un ouvrage de broderie, attendant avec des fièvres d'impatience qu'une charrette, un cri d'enfant, un bruit quelconque lui fit pencher la tête au-dehors et leur fournît l'occasion d'échanger un regard.

Quoique Adrienne eût 19 ans, elle était restée naïve. Et, dans tout ce petit

manège, elle obéissait plutôt à un instinct de coquetterie féminine qu'à un désir raisonné de provoquer l'amour du beau Rodolphe de Corbière. Elle savait bien qu'un mariage entre eux était irréalisable, et l'idée d'autres relations ne pouvait entrer dans son esprit. Toutefois, cette adoration muette, dont elle était l'objet, avait fini par l'intéresser plus vivement qu'elle ne l'eût voulu. Elle s'était tellement habituée à être admirée, qu'un jour passé sans voir Rodolphe était pour elle un jour d'ennui, d'inquiétude même.

De là à l'amour, il n'y avait qu'un pas.

Quant à Rodolphe, cette passion, depuis quelques mois, le consumait.

Comment parvenir jusqu'à elle ?

L'amour est ingénieux. Il eut bientôt découvert qu'Adrienne était l'amie d'Hortense Perruchot. Or, Hortense était la maîtresse d'Henri Belnet, son camarade de plaisirs.

Il sut gagner Hortense à sa cause. Hortense se prêta d'autant plus volontiers à cette intrigue, qu'elle était depuis longtemps jalouse de la beauté d'Adrienne et de sa réputation intacte.

Un dimanche, elle parvint à entraîner son amie dans une promenade sur les bords de la Seille. Comme par hasard, elles rencontrèrent les deux jeunes gens. Rodolphe put ainsi faire l'aveu de son amour.

Mais Adrienne devina la ruse d'Hortense, lui en adressa de vifs reproches et se refusa à d'autres entrevues. Cette rigueur porta au paroxysme la passion de Rodolphe : aux souffrances réelles de l'amour se joignaient celles de la vanité blessée. Il était arrivé ainsi à cet état de surexcitation malade si comiquement dépeint par madame de Corbière.

Alors il écrivit, chargea Hortense de remettre son billet. Mais Adrienne refusa de le lire.

C'était le lendemain de cette tentative qu'elle avait si brusquement fermé sa fenêtre, au moment où Rodolphe paraissait à la sienne.

Sans doute inspirer au beau Rodolphe un tel amour, il y avait bien là matière à troubler le pauvre cœur ingénu d'Adrienne. Mais elle était réellement sage ; elle ne voulait pas se laisser entraîner. Toutefois, elle avait peur ; et quand on tremble, on est à moitié vaincue.

Ils en étaient donc à cette première phase de l'amour, au moment où ce drame commence.

V

UN DUEL A MORT

Pour l'intelligence du récit, quelques détails topographiques sont nécessaires.

Vieuxbourg a une rue principale qui coupe la ville dans toute sa longueur, et qu'on appelle la rue du Commerce.

La maison de M. de Noiregent était située à peu près au centre de cette rue, en face, avons-nous dit, de la maison Berthaud.

La maison Berthaud, outre sa façade sur la rue du Commerce, en avait une autre sur la rue des Carmes. Une ruelle appelée la rue du Faucon longeait le pignon, sur cette ruelle ouvrait une petite porte.

La maison avait de vastes hangars contenant des bois de charpente, car Denis joignait à son travail d'entrepreneur le commerce des bois de construction.

Denis et sa femme habitaient le rez-de-chaussée donnant sur la rue des Carmes. De ce côté se trouvait l'entrée des magasins. Comme la rue des Carmes était triste, ils avaient donné à Adrienne une chambre sur la rue du Commerce.

Au-dessous d'elle habitaient monsieur et madame Bernard, deux paisibles sexagénaires qui tenaient un magasin d'épicerie; ils avaient vu grandir Adrienne et la traitaient comme leur enfant.

C'étaient les seuls locataires de la maison. Il n'y avait donc aucun inconvénient à ce qu'Adrienne fût ainsi séparée de ses parents.

Elle descendait d'ailleurs assez fréquemment au magasin. C'était elle qui, en l'absence de son père, inscrivait les commandes.

Madame Perruchot avait élu domicile dans la rue des Carmes, en face de la maison des Berthaud, qu'elle avait pour mission de surveiller.

L'empire, on le sait, avait enserré la France dans un vaste réseau d'espionnage. Outre l'espionnage soudoyé, l'espionnage officieux était pratiqué sur grande échelle. Les zélés réactionnaires concouraient ainsi de leur mieux au maintien de l'ordre social.

Mais, en dehors de toute raison politique, M. de Noiregent avait des motifs particuliers de faire épier toutes les démarches, toutes les relations de Denis, son ennemi personnel. Non seulement il voyait en lui un de ces hommes intègres et fermes qu'il trouverait sur son chemin pour dévoiler et contrecarrer ses intrigues, mais il savait, s'il obtenait la candidature officielle, objet de ses convoitises, qu'il n'aurait pas d'adversaire plus déclaré, plus actif, plus influent; car Denis Berthaud tenait entre ses mains la classe ouvrière, et son commerce de bois lui avait créé dans les campagnes envahissantes des relations assez étendues.

Il y avait en outre entre ces deux hommes une telle opposition de caractère, d'opinions et de sentiments qu'elle devait nécessairement engendrer une haine implacable. C'était comme un duel à mort entre la fourberie et la loyauté, le vice honteux et l'honnêteté sans tache, le privilège et le bon droit, l'abus de l'autorité et une sage liberté. Ces deux hommes semblaient personnifier ces principes opposés.

Par une fatale coïncidence, les deux ennemis demeuraient en face l'un de l'autre. Ce voisinage développait encore leur animosité. Elles n'existent guère que dans les localités restreintes, ces haines qui s'amassent goutte à goutte pendant des années, pendant toute une vie quelquefois; et l'on comprend quelles vengeances elles doivent entraîner.

M. de Noiregent avait donc juré la perte de Denis. Il ruinerait cette réputation d'intégrité, cette influence qu'il redoutait; il le frapperait dans ses affections comme dans ses intérêts.

On conçoit alors quelle passion satanique lui inspirait Adrienne. Il y entrait autant de haine pour le père que d'amour pour la fille.

En proposant à Denis les réparations de l'hôtel-de-ville, il avait visé un double but. Si Denis acceptait, et il n'en doutait pas, car il y avait là une bonne somme à gagner, il saurait bien alors faire courir le bruit que Berthaud lui-même avait sollicité cette faveur.

En outre, il espérait provoquer quelque reconnaissance chez Adrienne, ou tout au moins diminuer la répulsion que son âge et sa laideur devaient inspirer; et peut-être alors, avec l'aide de madame Perruchot, parviendrait-il à l'attirer chez lui.

S'il ne croyait pas à l'incorruptibilité des hommes, il croyait bien moins encore à celle des femmes. Toutes, selon lui, pouvaient s'acheter, pourvu qu'on y mît le prix.

Le bruit courait sourdement que M. de Noiregent, malgré son avarice notoire, ne marchandait pas avec ses caprices. On citait parmi ses maîtresses une grande dame qui avait cédé à l'irrésistible argument. Pouvait-il croire que la petite Berthaud serait plus invulnérable que la grande dame?

Denis Berthaud, en se rendant à son travail, passa par l'hôtel-de-ville, afin d'examiner les combles qui demandaient des réparations. Quand il rentra à midi pour prendre son repas, il écrivit à M. de Noiregent, car il était sûr maintenant que son ennemi avait tenté de le corrompre, et il ne pouvait contenir plus longtemps son indignation.

Voici cette lettre dans son noble laconisme :

« Monsieur,

« Je viens de visiter les combles de l'hôtel-de-ville.

« Je ne puis comprendre la méprise de l'architecte. Il ne s'agit pas d'un travail de régie, mais d'une réparation considérable qui doit être mise en adjudication. Je me suis toujours élevé contre la faveur, je la combattrai jusqu'à mon dernier souffle.

« Mes principes me font donc un devoir de refuser votre proposition.

« J'ai l'honneur, monsieur, de vous saluer.

« DENIS BERTHAUD. »

Et sans communiquer sa résolution ni à sa femme ni à sa fille, en retournant à son travail, il jeta sa lettre à la poste.

VI

ESPIONNAGE

Denis était parti depuis une demi-heure à peine, lorsque Rodolphe de Corbière entra au magasin.

Au même moment, madame Perruchot revenait de sa tournée dans la ville. Elle avait interrogé toutes les commères et surtout les voisines. Jamais aucun bruit n'avait couru sur la réputation d'Adrienne. Hortense, qui eût pu la renseigner sur les sentiments de son amie, était restée opiniâtrement muette.

En voyant Rodolphe entrer dans cette maison, elle laissa, de surprise, tomber ses deux bras le long de son corps.

Qu'est-ce que cela signifiait? car on savait que les de Corbière partageaient toutes les haines de M. de Noiregent.

Vite elle monta chez elle, entra tout essoufflée, prit un petit panier de fraises qu'elle n'avait pu vendre, et sans répondre aux questions d'Hortense, elle courut chez les Berthaud.

Elle trouva Adrienne et Rodolphe en tête à tête, aussi troublés l'un que l'autre. Rodolphe, pâle, ému, parlait, sans savoir ce qu'il disait, de bois à acheter, de réparations à faire dans leur maison de campagne.

Adrienne, rouge comme les fraises qu'apportait madame Perruchot, répondait avec un égal embarras.

La Fouine les enveloppa d'un regard venimeux et scrutateur.

— Ah! pardon, s'écria-t-elle, je vous dérange.

— Non pas, madame Perruchot, entrez, dit Adrienne de plus en plus confuse.

— C'est un panier de fraises que je venais offrir à madame Marianne.

Et discrètement, sans écouter les remerciements d'Adrienne, elle posa son panier de fraises et s'esquiva.

Mais au moment de sortir de la cour, elle se retourna, se blottit pendant quelques minutes derrière la porte cochère. De là, elle vit les jeunes gens, leurs regards émus, leur attitude embarrassée; elle crut enfin apercevoir un papier glisser entre leurs doigts.

Était-ce un devis, une commande? N'était-ce pas plutôt un billet d'amour?

La mégère savait maintenant ce qu'elle voulait savoir.

Ivre de sa découverte, madame Perruchot remonta chez elle en hâte et raconta à Hortense ce qu'elle venait de surprendre.

— Eh bien! lui dit-elle, avoueras-tu maintenant?

— Mais je ne sais rien, répondit Hortense, qui connaissant l'indiscrétion habituelle de sa mère, voulut détourner ses soupçons; je crois plutôt qu'Adrienne n'est pas insensible à l'amour de Jacques.

— L'amour de Jacques! s'écria la Fouine qui, à ce nom, ne put réprimer un certain tressaillement.

— Eh bien! qu'y a-t-il d'étonnant à cela? Jacques l'aime. Ne t'en es-tu pas aperçue?

— C'est possible; mais Adrienne ne peut l'aimer, et d'ailleurs jamais le père Berthaud ne consentirait à lui donner sa fille.

— Je crois que tu te trompes. Le père Berthaud aime ce garçon comme son fils, et Adrienne, qui a été élevée avec lui, l'aime comme un frère.

— Comme un frère, mais pas comme un mari. Si tu l'avais vue tout à l'heure avec le beau Rodolphe, tu ne croirais plus qu'elle songe à ce pauvre Jacques. Je t'affirme que le beau Rodolphe lui contait fleurette et qu'elle l'écoutait sans chagrin. Ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire sur ce chapitre. Le temps était gris, et cependant elle rayonnait comme si quatre soleils l'avaient éclairée.

Hortense, baissant les yeux sur son ouvrage, eut un sourire narquois que remarqua madame Perruchot.

— Pourquoi ris-tu? lui demanda-t-elle.

— Je ris de ce que tu dis, répondit Hortense, toujours moqueuse.

— Tiens! vois-tu, reprit la Fouine courroucée des réticences de sa fille, tu n'as pas de cœur. Me traiter avec cette défiance, après toutes les bontés que j'ai eues pour toi; car, enfin, si je ne t'avais pas pardonné ta faute...:

— Allons; voilà les reproches qui recommencent, exclama Hortense en haussant les épaules. Ne vas-tu pas aussi me reprocher Henri? Est-ce que je pourrais rester dans ce vilain trou, à travailler du matin au soir comme une malheureuse, si je n'avais

pas un but? Car je l'épouserai, je serai un jour madame Belnet, avant qu'Adrienne, avec toute sa beauté et ses simagrées, ne soit madame de Corbière.

— Des simagrées! madame de Corbière! Tu avoues donc enfin. Il y a quelque chose. Voyons, petite, parle, je t'en prie. Tu ne voudrais pas m'empêcher de gagner ma pauvre vie. C'est un de mes meilleurs clients qui m'a chargée de prendre des renseignements.

— M. de Noiregent? Hein! je m'en doutais. C'est justement pourquoi je ne veux rien te dire; car avec tes bavardages, tu ferais tout manquer.

— Manquer quoi? interrogea la Fouine dont la curiosité était au comble.

— Rien, répondit Hortense en riant de nouveau.

— Ecoute, tu as envie d'une robe de soie; eh bien! si tu me dis tout ce que tu sais, je te la donnerai.

— Tu as donc un magot? Je veux bien alors, je te dirai tout.

Madame Perruchot se rapprocha, et regardant sa fille avec tendresse, elle s'apprêta à boire ses paroles.

— La fenêtre d'Adrienne, fit observer Hortense, n'est-elle pas presque en face de la chambre de M. Rodolphe?

— Tu les aurais vu se faire des signes?

— Non; mais quand je vais dans la boutique de madame Bernard, j'aperçois presque toujours le beau Rodolphe derrière ses rideaux.

— Pour regarder Adrienne?

— A moins que ce ne soit pour contempler le museau ratatiné de madame Bernard.

— Et Adrienne aussi le regarde?

— Ah! ça, je n'en sais rien. Je suppose seulement qu'elle lui jette bien de temps en temps quelques regards sournois, répondit Hortense qui continuait de rire de la curiosité avide de sa mère.

— Tu en sais plus long, tu en sais plus long. Je le vois, reprit la Fouine exaspérée, tu préfères ces Berthaud à ta mère?

— Je les déteste autant que toi. Ce sont des orgueilleux. Sont-ils assez fiers de leur réputation!

— Et comme on sent, ajouta madame Perruchot, qu'ils prennent plaisir à nous humilier avec leurs charités!

— Eh bien! je ne serais pas fâchée de leur rabattre un peu leur orgueil. Adrienne est jolie, c'est vrai; mais il me semble que, sans me flatter, je la vauds bien.

— Justement, c'est ce que je disais hier à M. de Noiregent.

— Moi, au moins, je suis allée à Paris, j'ai du chic.

— Justement! c'est encore ce que disais à ce vieux Noiregent, qui paraît toqué de cette petite Adrienne.

— Toqué, lui, ce vilain mufle! s'écria Hortense en ouvrant de grands yeux stupéfaits. Ah! c'est tout à fait amusant? L'oncle et le neveu! la bonne farce. Mais ça va être d'une gaieté folle. Oui, c'est cela; dis-lui donc à ce vieil orang-outang, qu'Adrienne est amoureuse de Rodolphe et que Rodolphe en meurt positivement. Attrape ça, vieux pingre! Va-t-il avoir le nez long! Et tu peux ajouter que cela pourrait bien finir par un mariage.

— Un mariage!

— Oui, de la main gauche, dit Hortense, en riant cette fois aux éclats.

— On ne peut rien savoir de positif avec toi; toujours tu plaisantes.

— Eh bien! puisqu'il s'agit de vexer ce Noiregent qui s'est conduit avec moi

comme un maroufle, je vais tout te dire; seulement, tâche de surveiller ta langue. Elle lui raconta ce qu'elle savait de ce commencement d'intrigue.

Le lendemain matin, à six heures, M. de Noiregent était assis, comme la veille, à son bureau.

Six heures et demie, sept heures sonnèrent; Adrienne ne paraissait pas à sa fenêtre, qui restait close.

Que signifie ce retard? Madame Perruchot aurait-elle parlé, révélé son secret?

Mille pensées désordonnées l'assaillaient à la fois.

A huit heures précises, madame Perruchot entra.

Elle voulut commencer par un préambule, raconter ses démarches.

M. de Noiregent la saisissant par le bras et la secouant avec force :

— Pas de bavardages, s'écria-t-il, au fait, tout de suite.

Madame Perruchot fut frappée du bouleversement de son visage. Elle y lut l'impatience de l'amoureux, et, sans se laisser déconcerter par cet emportement :

— Hortense, dit-elle, n'a consenti à parler qu'à la condition que je lui donnerais une robe de soie; et cette robe, je n'ai pas le premier sou pour l'acheter.

— C'est de l'argent qu'il vous faut, combien?

— Une soixantaine de francs.

— Tenez, en voilà cent.

Madame Perruchot lui répéta alors tout ce que Hortense lui avait appris.

A chacune de ces révélations, sans grande importance cependant, un mouvement nerveux agitait les narines et les lèvres de M. de Noiregent et donnait à ses traits une expression sauvage.

L'amour de Rodolphe, il le soupçonnait. Comme Rodolphe, aussi bien que lui, n'eût-il pas aimé cette adorable fille? Mais l'amour naissant d'Adrienne pour Rodolphe, voilà ce qu'il n'avait pas prévu.

Une chaleur brûlante avait envahi ses joues; ses yeux, ordinairement ternes, lançaient des flammes. La fièvre de la jalousie l'avait empoigné.

La Fouine le regardait avec stupéfaction.

— C'est bien, dit-il enfin.

Et d'un geste il la congédia.

Madame Perruchot était à peine sortie, lorsque Claudine entra, apportant avec son déjeuner la lettre de Denis Berthaud.

Ce refus net, cette lettre méprisante par son laconisme portèrent au comble l'irritation de M. de Noiregent.

Ses nerfs, ébranlés déjà par la découverte qu'il venait de faire, ne purent soutenir ce nouveau choc.

Ce fut comme un ouragan qui soudain se déchaîna dans cet homme si maître de lui. Il jeta à terre le plateau que Claudine venait de poser sur la table. Puis il saisit sa chaise et la broya sur le parquet.

Après ces actes de violence, il parut plus calme.

Il se promena à grands pas dans son cabinet, la tête basse. De temps à autre il essuyait une larme, une larme de rage.

Mais tout à coup, il se redressa. Quelle pensée mauvaise venait de surgir dans ce cerveau machiavélique?

Un sourire bas, atroce, détendit ses lèvres crispées

Il tenait sa vengeance.

VII

LA CONSULTATION

Une fois apaisé, M. de Noiregent passa chez sa belle-sœur, qu'il trouva comme affolée de douleur.

Elle le reçut à la cuisine, entourée de fioles, de bols, de sacs de papier. Quatre ou cinq cafetières sur des réchauds faisaient entendre un concert de sourds bouillonnements et de bruissements plaintifs.

— Que faites-vous donc là, ma chère sœur? demanda M. de Noiregent.

— Rodolphe est au lit avec une grosse fièvre, ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, hors d'elle-même, si c'était la fièvre typhoïde ou une fluxion de poitrine! Et il s'obstine à ne rien prendre! Voilà la cinquième tisane que je lui présente. Il est insensible à mes larmes, à mes supplications. Le docteur Rabu, que j'ai envoyé chercher, pense que c'est un simple refroidissement; mais que de maladies commencent ainsi! Ce qui m'exaspère, c'est la tranquillité de M. de Corbière devant le danger que peut courir la santé, la vie même de son fils. A mes angoisses, il répond, comme s'il revenait de l'autre monde: Ne vous inquiétez pas, ma chère, c'est le printemps qui le travaille un peu; et il se replonge tranquillement dans ses affreux bouquins!

Et en parlant ainsi, l'impressionnable Elodie secouait, éperdue, l'une après l'autre ses tisanes.

— Ne pas m'inquiéter, reprit-elle avec irritation, quand je vois mon Rodolphe au lit, la figure ardente, les yeux brillants, le front en sueur! Il faudrait avoir un cœur de roche. Je lui prépare un cataplasme et une potion calmante. Si je lui posais un vésicatoire ou des sangsues, qu'en pensez-vous? Je compte, mon cher frère, sur votre grand ascendant pour le décider à accepter mes soins; car il importe de couper le mal à son début.

M. de Noiregent, d'après ses propres impressions, avait immédiatement deviné la vraie cause de ce petit mouvement de fièvre. Il provenait, non d'un refroidissement, mais de la bouderie d'Adrienne, qui n'avait pas encore paru à sa fenêtre.

— Ma chère sœur, repartit M. de Noiregent, ai-je toujours votre confiance?

— Ah! mon bon Guillaume, vous l'avez toute entière.

— Eh bien! croyez-moi, laissez Rodolphe tranquille. Le médecin s'est trompé. C'est tout simplement un chagrin d'amour qui cause le malaise de votre fils.

— Comment? vous savez?... C'était donc vrai?

— Oui, je sais tout.

— Vous connaissez la misérable qui se joue ainsi du cœur et de la santé de mon enfant?

— Oui!

— Son nom, dites-moi son nom.

— Il ne peut être prononcé devant vous. Il est essentiel même pour la guérison de Rodolphe que vous l'ignoriez.

— Alors vous pensez que Rodolphe guérira.

— Il guérira.



Il aperçut à l'entrée de la baraque des saltimbanques fort misérables.

(Chap. VIII.)

— Vous me l'assurez?

— Je vous en donne ma parole d'honneur, répondit M. de Noiregent, avec son affreux sourire.

Par quel moyen?

— Cela me regarde. Donnez-moi cette preuve de confiance, de suivre aveuglément toutes mes recommandations, car je veux être son seul docteur.

— Eh bien! que faut-il faire?

— Rentrer toutes ces drogues dans votre pharmacie, et le laisser tranquille. A une maladie de ce genre, il n'y a qu'un remède. Ce remède, je l'ai trouvé.

— Mais alors voulez-vous monter chez lui, le voir, lui parler?

— C'est inutile.
 — Et combien de temps durera le traitement ?
 — Cela dépend : quinze jours ou six mois. Mais j'espère qu'avant même quinze jours vous remarquerez un mieux sensible.

— Je pensais tout à l'heure écrire à mesdames de Chatelux pour les prier de remettre leur voyage. Que faut-il faire ?

— Laissez-les venir, au contraire ; leur arrivée peut précipiter la crise sur laquelle je compte pour opérer la guérison de Rodolphe.

— Ah ! mon frère, vous êtes notre sauveur. Je vais alors tout préparer pour la réception de ces dames, mettre un peu d'ordre dans cette maison qui fait peur. Car depuis que mon Rodolphe m'inquiète, je néglige tout. C'est dans huit jours la fête de Vieuxbourg, l'époque des grands nettoyages. Grâce à vous, je vais donc avoir un peu la tête à moi pour veiller à tous ces soins et faire mes pâtisseries.

En voyant cette cuisine aussi propre qu'un salon, ces casseroles luisantes comme l'or, ces tables immaculées, ces dressoirs cirés où l'on se mirait, et depuis la cave au grenier, toute cette maison si méticuleusement ordonnée, époussetée, astiquée, on se demandait quel ordre, quels soins nouveaux madame de Corbière comptait y apporter.

En rentrant chez lui, M. de Noiregent, exaspéré par cette nouvelle déconvenue et poursuivant son projet de vengeance, envoya Claudine chercher Hortense, avec laquelle il eut une longue conférence.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'Adrienne reparût à sa fenêtre.

Ses fleurs qu'elle ne regardait plus, qu'elle n'arrosait plus, languissaient ; leurs corolles s'inclinaient tristement sur leurs tiges jaunissantes.

D'où venait cet abandon ?

La démarche de Rodolphe, qui avait tenté de lui remettre un billet, le trouble qu'il avait montré, sa propre émotion qu'elle n'avait pu dissimuler, l'inquisition de madame Perruchot, tout commandait à Adrienne la réserve la plus grande.

Mais, semblable à ses fleurs, privées de ses soins, de son amour, Adrienne, privée des regards admirateurs de Rodolphe, souffrait également. Elle sentait, d'ailleurs, qu'elle faisait souffrir, et cette rigueur, nécessaire pourtant, affligeait son bon et tendre cœur.

Elle aussi languissait. Sa taille flexible ployait davantage. Ses yeux attristés semblaient plus profonds et plus doux. Ces premières souffrances de l'amour poétisaient encore sa beauté.

Mais pour faire comprendre les passions exceptionnelles qu'inspirait cette touchante et splendide créature, il est essentiel de tracer son portrait.

C'était une beauté vraiment singulière.

Les yeux, d'une coupe orientale, étaient de cette couleur gris d'ardoise si suave au grand jour et qui prend aux lumières la teinte bleue des ailes noires du corbeau. L'extrême tendresse du regard pouvait seule en atténuer l'éclat. Ces yeux roulaient, comme dégagés de leur cadre, sous une arcade profonde dont les ombres avaient des nuances roses exquis.

Que de voluptés dans les rayons de ces prunelles à la fois ardentes et douces, dans le blanc pur et nacré de l'œil, dans ces paupières un peu lourdes et dans leur cerne attendri où se jouaient des demi-teintes à désespérer un coloriste !

Ce regard, le plus grand charme d'Adrienne, n'exerçait point pourtant de fascina-

tion violente. Il enveloppait, il pénétrait ; et le cœur comme la volonté se fondaient sous sa flamme.

Ses magnifiques cheveux bruns, soyeux et légers, naturellement bouclés, amollissaient la ligne ferme et fière de son front mat.

Le nez était fin, correct, à narines ovales retroussées sur les bords.

La bouche, rouge comme le corail, tranchait sur la pâleur dorée de son teint aux veines bleues.

Ses mains petites, d'une remarquable noblesse, étaient d'une blancheur transparente. Une seule chose trahissait sa condition, c'étaient ses ongles éraillés par les soins vulgaires du ménage.

Mais quelle élégance dans la ligne du cou ! Quelle grâce onduleuse dans la démarche !

En la voyant, on se demandait comment une fleur aussi rare avait pu éclore dans un milieu aussi peu artistique. C'était une superbe protestation contre le préjugé de la race. Combien de pauvres filles ont plus de noblesse native que maintes grandes dames !

Puis, elle aimait la parure, le luxe et s'habillait avec goût ; mais on se demandait, en la voyant, si c'étaient ses chiffons qui la paraient, ou plutôt si ce n'était pas elle qui paraît ses chiffons.

Enfin, elle avait l'âme de son visage. Dans cette nature peu développée on découvrait des profondeurs étranges, des distinctions inattendues. Habituellement rêveuse et concentrée, un peu timide même, malgré sa beauté, elle était capable néanmoins de résolutions hardies, de déterminations énergiques.

Elle faisait l'orgueil de son père, qui l'adorait.

Il l'avait fait élever presque comme une demoiselle.

Et cette admirable créature se trouvait dans une position plus que modeste à Vieuxbourg, la plus triste, la plus maussade des petites villes.

Quel amant, quel artiste donnerait la dernière main à ce chef-d'œuvre !

Depuis qu'elle tenait rigueur à Rodolphe, elle restait peu dans sa chambre, afin sans doute d'échapper plus sûrement à la tentation de jeter un coup d'œil vers la fenêtre de son amoureux.

Elle descendait au bureau. Hortense apportait son ouvrage et travaillait auprès d'elle en lui parlant de Rodolphe.

Une après-midi qu'elles étaient ainsi réunies et qu'Adrienne écoutait distraitemment les caquetages de son amie, madame Perruchot entra soudain, et tout émue :

— Une grande nouvelle ! s'écria-t-elle.

VIII

RIVALITÉ

Les deux jeunes filles levèrent sur la Fouine leurs regards interrogateurs.

— Quelle nouvelle ? demanda Hortense.

— Vous n'avez donc pas entendu tout à l'heure l'équipage à deux chevaux des Corbière?

— Non.

— Il allait à la gare chercher la fiancée de M. Rodolphe! Elle vient d'arriver avec sa mère. Deux belles dames, comme Vieuxbourg n'en a jamais vu! Tout le monde était sur les portes pour les regarder. La vieille Claudine prétend que M. Rodolphe est au désespoir; qu'il en est malade, car il ne veut pas se marier, quoique mademoiselle de Chatelux soit belle comme les anges.

— Bah! fit Hortense. Est-elle riche?

— A millions; mais il paraît que M. Rodolphe a en tête un autre amour et un autre mariage.

— Hortense jeta à Adrienne un regard d'intelligence qui signifiait:

— Hein! tu vois comme il t'aime!

Adrienne rougit d'abord; puis elle pâlit soudain. La jalousie venait de lui étreindre le cœur.

Elle se leva et, toute chancelante, courut s'enfermer dans sa chambre pour cacher sa douloureuse émotion.

— Cette fois, elle est tout à fait prise, allons! fit Hortense en riant.

— Sait-on, vraiment, quel jeu joue ce Noiregent? exclama la Fouine intriguée. On dirait maintenant qu'il travaille pour le compte de son neveu; car c'est lui qui m'envoie ici annoncer cette nouvelle.

— Je le sais bien, moi, repartit Hortense; mais il m'a défendu de te le dire, parce que tu es trop bavarde.

Une fois dans sa chambre, Adrienne alla à sa fenêtre, souleva le rideau blanc.

Rodolphe n'était point à la sienne.

La jalousie la mordait de plus en plus.

Où était-il?

Autour de cette fiancée, sans doute.

Elle ouvrit toute grande sa fenêtre, obstinément fermée depuis trois jours. Elle releva les tiges affaissées de ses volubilis, enleva les corolles desséchées, arrosa les pauvres plantes abandonnées.

Et tous ces soins, elle les donna avec une vivacité fiévreuse qui n'était point habituelle à la belle fille, plutôt indolente et rêveuse.

Cette animation singulière n'échappa point à M. de Noiregent, qui l'observait avidement par la fissure de ses volets clos. Car le machiavélique personnage, qui connaissait le cœur féminin, avait prévu ce mouvement de curiosité, d'irritation jalouse, et posté à son observatoire, il attendait Adrienne.

Il se frotta les mains.

Son plan réussirait.

Il passa dans sa bibliothèque et, après un instant de méditation, il choisit les deux livres qu'il crut les plus propres à dépraver l'imagination et le cœur ingénus d'une jeune fille. C'étaient deux anciens romans: *Manon Lescaut* et *Faust*.

Il les envoya sur-le-champ à Hortense, avec ces mots tracés au crayon:

« Faire lire promptement. »

Puis, tout préoccupé du succès de sa noire intrigue, il se rendit sur le Cours.

C'est ainsi qu'on appelle la principale promenade de Vieuxbourg. C'est là que se tiennent d'ordinaire les divertissements de la fête.

M. de Noiregent, avons-nous dit, avait refusé la mairie; mais il l'avait fait accepter par un vieillard cacochyme qu'il conseillait et dominait entièrement. Par le fait, il

remplissait les fonctions de maire, sans en encourir la responsabilité. Il allait officieusement inspecter, sur la prière de son ami, la disposition des jeux et des baraques de saltimbanques qui commençaient à s'installer.

Parmi ces baraques, une magnifique enseigne en lettres rouges sur un fond noir :

A la Magicienne.

Et en sous-titre :

Les secrets du diable dévoilés, les songes expliqués. Recettes contre les peines de cœur et les rages de dents.

Il aperçut, à l'entrée de la baraque, des saltimbanques fort misérables qui faisaient cuire leur soupe.

Quel rapprochement bizarre se fit dans l'esprit de M. de Noiregent entre ce spectacle et les pensées d'amour et de vengeance qui agitaient son âme enfielée ?

Il continua sa promenade sur le Cours, complètement absorbé par ses préoccupations haineuses, et ne prêtant aucune attention aux préparatifs de la fête.

Pendant ce temps, mesdames de Chatelux s'installaient dans les chambres que madame de Corbière leur avait préparées.

Bathilde de Chatelux, l'angélique fiancée de Rodolphe, avait dix-huit ans.

Elle sortait du Sacré-Cœur. C'était par conséquent une jeune fille accomplie, dans le sens que le monde donne à ce mot.

Sa beauté pouvait, en effet, passer pour angélique.

Elle avait des cheveux blonds, d'un blond fade, des yeux bleu-clair, d'une expression douce et banale, un teint rose, d'un rose un peu trop vif. Sa peau, dont on admirait la blancheur, n'avait ni ce satiné, ni cette morbidesse qui constituent l'éclat, la délicatesse de la complexion.

On comprenait donc que, la pensée remplie de l'image d'Adrienne, Rodolphe n'éprouvât qu'une médiocre admiration pour sa cousine, toute séraphique qu'elle fût.

Quant à madame de Chatelux, c'était une ancienne coquette, à l'âme sèche et mondaine, toujours en scène et visant à l'effet. Elle posait alors pour l'amour maternel ; elle se pâmait en parlant des charmes de sa fille et mourait d'envie de la marier, afin de s'en débarrasser le plus tôt possible.

Rodolphe les accueillit avec une froideur presque glaciale, au grand désespoir de madame de Corbière.

Après les premières civilités d'usage, il s'empressa de les quitter et remonta dans sa chambre.

Quelle fut sa surprise, sa joie, en retrouvant ouverte la fenêtre d'Adrienne qui ne le fuyait plus, d'Adrienne embellie par ce sentiment nouveau, le désir de plaire, de surpasser une rivale, d'Adrienne qui cette fois lui jeta un regard voilé par la timidité, mais dont les doux rayons le remplirent de reconnaissance et d'espoir !

IX

LA FÊTE

Trois jours après ces événements, en apparence insignifiants, se célébrait la fête de Vieuxbourg.

C'était vers le milieu de septembre.

A l'occasion de cette solennité, tous les ménages faisaient toilette. Les fenêtres se paraient de rideaux blancs ; et de toutes les maisons sortaient de gais visages, des rires ou des chants joyeux accompagnés d'une appétissante odeur de gâteaux.

Et la fête se continuait le lundi.

Denis Berthaud n'invitait ses parents et ses amis que ce jour-là, parce que le dimanche, comme membre du corps de musique, il sacrifiait à l'harmonie.

Donc le dimanche, vers une heure de l'après-midi, il achevait de s'habiller dans une pièce ouvrant sur la rue des Carmes, et qui leur servait à la fois de salon et de chambre à coucher, tandis que la bonne Marianne donnait le dernier coup de brosse à ses habits des grands jours.

Cette femme avait dû être fort belle. C'était une de ces créatures simples et douces dont toute la vie est un dévouement, mais un dévouement facile, car elles se dévouent sans s'en douter, par un besoin de leur cœur.

Son existence avait été tout entière partagée entre Denis et sa belle Adrienne. Jamais un nuage n'était venu assombrir ce ciel bleu.

Un gai rayon de soleil éclairait alors cet intérieur où tout respirait le calme, l'aisance, le bonheur d'une vie laborieuse et honnête.

Marianne avait fini par approuver le noble refus de Denis aux propositions corruptrices de M. de Noiregent.

Aucune préoccupation inquiète ne venait troubler la sérénité de leurs visages.

Comment se fussent-ils doutés qu'à deux pas se tramait un complot qui allait bouleverser leur existence, qui menaçait, non seulement leur repos, leur félicité, mais leur honneur jusque-là sans tache ?

— Où est donc Adrienne ? demanda tout à coup Berthaud. Je l'attends pour faire le nœud de ma cravate.

— Elle est dans sa chambre, répondit Marianne ; elle s'habille sans doute.

— Adrienne ! Adrienne ! appela Denis en se penchant à la fenêtre de la cour.

— C'est bon, ne la dérange pas, je mettrai bien ta cravate.

— Pourquoi donc cela ?

— Mais parce que depuis quelque temps je trouve notre Adrienne toute pâlotte. Elle est triste, songeuse. Je ne sais vraiment ce qu'elle a.

— Moi, je le sais bien, répartit Denis avec suffisance.

— Tu le sais, toi ? Elle te l'a dit ?

— Non, je le devine.

— Toi ?

— Eh oui ! moi ! Tu me prends donc pour un père aveugle, un papa bête comme il y en a tant ?

— Qu'as-tu deviné ? demanda Marianne, stupéfaite et jalouse en même temps d'avoir laissé découvrir par un autre le secret de son Adrienne.

— Ah ça ? tu ne vois donc rien dans mes yeux ?

— Non.

— Je n'ai pas l'air content comme tout ?

— Si.

— Eh bien ! pourquoi suis-je si content que ça ?

— Pourquoi ?

— Allons ! allons ! fit Denis, en riant, tu me fais jacasser, et je vais être en retard. Et un jour de fête, si je manquais à l'appel...

— Tu as encore le temps. Il n'est qu'une heure. Voyons, qu'y a-t-il ? pourquoi notre Adrienne est-elle triste ?

— Oui, pourquoi ? Une enfant qui a ici tout ce qu'elle peut désirer.

— Mais c'est justement ce que je te demande, reprit Marianne avec impatience.

— Parbleu ! c'est bien malin. A quoi pensent toutes les fillettes ? Au mariage. Notre Adrienne est comme les autres : elle a envie de se marier.

— Mais alors, pourquoi es-tu content ?

— C'est que justement, on me la demande en mariage, na ! Un parti magnifique.

— Nous la prendre déjà ! s'écria la pauvre mère qui, à la pensée de se séparer de sa fille, sentit son cœur se serrer. Et ce parti magnifique ?

— Elle ne saisit pas ! Allons, tu n'as pas l'entendement bien clair aujourd'hui. Un brave garçon, bon ouvrier, des avances et le cœur sur la main. Et il aime notre Adrienne depuis si longtemps ! Tu n'y es pas ?

— Non.

— Tu le vois tous les jours... Il nous aime comme si nous l'avions mis au monde.

— Jacques ! exclama Marianne qui, de surprise, se laissa tomber sur une chaise.

— Eh, allons donc ! C'est lui-même. Hein ! qu'en dis-tu ?

— Jacques ! répéta Marianne avec désappointement, et tu appelles ça un parti magnifique ! Je suis bien sûre qu'il ne plaira pas à Adrienne.

— Il ne plaira pas à Adrienne ! Jacques, le meilleur ouvrier de Vieuxbourg ! Et de l'instruction. Sans compter qu'il dessine fort bien. Ah ! si j'avais su dessiner, moi ! Jacques a de l'ambition pour Adrienne. Il m'a confié ses projets. Il sera patron avant peu. Crois-tu que je ne préfère pas pour notre enfant un mari laborieux, rangé, qui devra sa fortune à son travail, plutôt qu'un de ces richards désœuvrés, un de ces freluquets qui passent leur vie à courir les cafés et les filles ? Le bonheur n'est que dans le travail. N'avons-nous pas été heureux, nous ?

— C'est égal, à côté d'Adrienne, Jacques est bien pataud, fit observer Marianne avec un ton de mère offensée.

— Un peu timide, je ne dis pas ; mais moi, j'aime mieux ça qu'un homme trop déluré. Enfin, Jacques n'est-il pas déjà notre enfant ?

— Ah ! oui, c'est justement pour ça : donner notre Adrienne à un garçon qui sort on ne sait de qui, un enfant trouvé sur le chemin, un bâtard, quoi !

— Eh bien ! fit Denis Berthaut sévèrement.

— Eh bien ! j'aime Jacques autant que tu peux l'aimer ; mais ce n'est pas là un parti sérieux pour notre fille, et je n'y consentirai point.

— Comment ! c'est toi, Marianne, qui parles de la sorte ! Toi, une femme de cœur ! Tu es donc bien changée ! Tu ne te souviens donc plus que, lorsque nous avons trouvé sur la route ce pauvre petit, grelottant dans sa mauvaise couverture, c'est toi-même qui as voulu le prendre ? C'était huit jours après notre mariage, en revenant de la foire de Collonges.

— Oh ! je m'en souviens bien !

— Tu me dis, en le regardant avec des yeux humides : « Prenons-le, si tu veux, mon Denis ; nous nous figurerons que nous nous sommes mariés un an plus tôt. Nous n'en serons guère plus pauvres, et cela nous portera bonheur. »

— Oui, oui, je sais tout cela ; mais, néanmoins, il a beau être tout ce que tu prétends, pour tout le monde c'est un bâtard ; et ce n'est pas ce que j'avais en vue pour Adrienne. Que dirait le monde, si nous donnions notre fille à un bâtard ?

— Le monde ! le monde ! Ah ! voilà un beau mot ! le monde ! qui ça, le monde ? les Noiregent, les Corbière ou les Perruchot ? Les gens sans cœur, les égoïstes ou les imbéciles. Le monde, c'est-à-dire toutes les bêtises, toutes les injustices qui ont cours et qu'on accepte sans savoir pourquoi. Qui sont ceux qui sèment les bâtards ? justement ce monde-là qui les méprise. Ah ! vraiment, pour tout le monde, Jacques n'est qu'un bâtard ? Eh bien, moi, je le tiens pour un homme intelligent, dévoué et honnête, ce qui vaut mieux pour moi que des quartiers de noblesse. Ah ! Marianne, si tu savais combien tu me fais mal en parlant ainsi de notre bon et brave Jacques, lui qui se mettrait au feu pour nous et que tu repousses, pourquoi ? parce qu'il a été abandonné en venant au monde par des parents sans cœur et sans entrailles !... Et tu es assez injuste pour lui faire un crime de la faute de ses parents ! Eh bien ! moi, je suis si loin de penser comme toi que ce matin, lorsqu'il m'a fait sa demande, oh ! bien timidement ! j'en avais la larme à l'œil d'émotion, de contentement... Quant à lui, en voyant sa demande acceptée, il était si ému, qu'il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes. Est-ce que tu crois qu'un mirliflor saurait aimer comme ça !

— Oui, mais si Adrienne ne l'aime pas ?

— Et pourquoi donc ne l'aimerait-elle pas ?

— Elle est si jolie, qu'elle a bien un peu le droit d'être difficile. Enfin, tu as beau dire, elle n'est pas faite pour être la femme d'un ouvrier.

— Encore ce satané orgueil qui reparait ! Veux-tu que je te dise ton fait, Marianne, parce qu'à la fin tu me fais sortir des gonds ?... Eh bien ! tu n'es qu'une aristo.

— Je suis juste, voilà tout !

— Mais moi, je suis démocrate, et je veux que ma fille épouse un démocrate et un ouvrier comme moi, répartit Denis sèchement. Jacques n'a pas de façons, c'est possible ; mais Adrienne en a trop. Depuis quelque temps surtout, s'il faut tout dire, je trouve qu'elle s'attife trop bien.

— Elle a du goût. Peut-on lui reprocher ça ?

— Elle singe trop les demoiselles, voilà ce qui me déplaît ; car on en jase. On dit : La fille de Berthaud est une précieuse ; elle tournera mal.

— Les jaloux !

— Je te dis, moi, qu'on a raison. Je n'ai certes pas peur qu'elle se conduise mal, elle a trop d'honneur et d'esprit pour ça ; mais elle pourrait nous mépriser.

— Nous mépriser ! elle ! se récria Marianne, elle ! qui nous aime tant, qui a si bon cœur !

— Je le sais bien. Mais aussi, cette Hortense Perruchot, que je rencontre toujours ici et qui la flatte, j'ai peur qu'elle ne lui donne de mauvaises idées.



— « Mademoiselle », écrivait Rodolphe de Corbière.
(Chap. X.)

— Adrienne n'est-elle pas la plus sage et la plus réservée de Vieuxbourg?

— Morbleu ! je le crois bien. Si je savais le contraire... Quoi qu'il en soit, je pense qu'il est temps qu'Adrienne se marie. Jacques va venir tout à l'heure. Ne dis rien encore à l'enfant. Vous irez à la fête ensemble. Tu les laisseras marcher un peu en avant, afin qu'ils puissent se causer. Et j'en toucherai deux mots à la petite. Mais enfin où est-elle donc ? demanda-t-il encore.

Et cette fois il s'avança jusque dans la cour et l'appela plus fort.

Adrienne alors descendit.

Elle était simplement vêtue d'une robe de mousseline blanche un peu trainante, avec une ceinture et des nœuds mauves, et pour coiffure elle portait un coquet chapeau

de blonde parsemée de violettes de Parme. Cette toilette vaporeuse, élégante, aux teintes suaves, harmonieuses, faisait valoir sa distinction naturelle et attendrissait encore son doux visage.

En la voyant si joliment parée, Denis resta un instant interdit, comme si intérieurement il donnait raison à Marianne qui la trouvait trop belle pour Jacques. Il eut même envie de la gronder ; tant de rubans, de fleurs et de mousseline l'offusquaient un peu. Mais l'amour-propre paternel l'emporta et coupa court à toute remontrance.

— Tu ne viens donc pas m'embrasser ? dit-il en regardant sa fille avec autant d'orgueil que de tendresse. Que faisais-tu là-haut toute seule ?

— J'attendais Hortense, répondit-elle ; nous devons tantôt nous promener ensemble.

— Toujours cette Hortense, grommela Denis. Tu sais pourtant que je ne l'aime guère. Jacques s'est offert pour être ton cavalier. Je préfère ça. Attendez-le. Il va venir. Mais je m'oublie, adieu ! Je me sauve. Vous viendrez vous promener un peu vers le corps de musique, afin que je vous voie, mademoiselle.

Et il sortit en courant.

— Qu'as-tu donc ? te voilà toute contrariée, demanda la pauvre mère dont le cœur se serrait dès qu'elle apercevait un nuage sur le front de son enfant.

— Mais rien, fit-elle, comme au sortir d'un rêve. Je suis contrariée que le père ne puisse souffrir Hortense, que j'aime beaucoup, voilà tout.

— Cependant, hier, je t'ai vue pleurer.

— Je ne me souviens plus.

— Tu me caches quelque chose, je le sens bien, dit Marianne en essuyant une larme. Est-ce que tu t'ennuies avec nous ? Voudrais-tu déjà nous quitter ? Penses-tu à te marier ? Aimes-tu quelqu'un ?

— Je t'assure, maman, que je n'ai aucun chagrin, et que je me trouve très heureuse avec vous.

— Ah ! c'est que ton père prétendait tout à l'heure que tu avais envie de te marier, qu'il avait deviné cela à ton air chagriné. C'est vrai, on ne t'entend plus rire ni chanter dans la maison comme autrefois. Tu oublies souvent d'arroser tes fleurs, et jusqu'à ton pauvre chardonneret que tu négliges et qui en est tout triste. Et puis, il semble que tu ne nous embrasses plus de bon cœur. Tu as toujours l'air d'être ailleurs. Ton père... ton père a peur que tu ne nous méprises, acheva la tendre Marianne en étouffant un soupir.

— Oh ! maman, ne dis pas cela, s'écria Adrienne, qui s'élança au cou de sa mère et l'embrassa de toutes ses forces. Ne pleure pas. Tu vois, je ris maintenant, je suis contente. Et d'abord je me réjouis beaucoup d'aller à la fête. Va mettre ton beau bonnet et ton châle à palmes. Tu viendras un moment avec nous.

Les baisers d'Adrienne, ses affectueuses paroles eurent bien vite raison des inquiétudes de Marianne.

Comme elle se disposait à passer dans la chambre voisine pour obéir au désir de sa fille, Jacques entra.

C'était un homme de vingt-cinq à trente ans, haut de stature, mais d'une allure un peu gauche. Ses traits irréguliers respiraient cependant une telle loyauté, une telle bonté surtout, qu'on s'habitua vite à sa laideur. Son front d'ailleurs était noble ; ses yeux bruns, intelligents, fermes et doux. Sa bouche attendrie, son menton fin et court, un peu effacé, creusé par une fossette, indiquaient une nature modeste, affectueuse, toute d'abnégation et de dévouement.

— Bonjour, madame Marianne, bonjour, mademoiselle Adrienne, dit-il d'une voix si tremblante, que la moitié de sa phrase resta dans sa gorge.

— Bonjour, monsieur Jacques, repartit la jeune fille inattentive.

Elle pensait à Hortense qui n'arrivait pas.

— Tu viens chercher Adrienne pour faire un tour de fête ? demanda Marianne.

— Et vous aussi, madame Berthaud, si toutefois vous voulez bien m'accepter pour cavalier.

— Pourquoi donc ne vous accepterions-nous pas ? dit l'excellente femme. Attendez-moi seulement un tout petit instant. Puisque vous voulez bien m'emmener avec vous, je vais me faire belle.

A cette proposition, Adrienne ne put entièrement dissimuler un mouvement de contrariété que surprit Jacques. Tout anxieux, il s'empressa d'ajouter :

— Vous avez l'air fâché, mademoiselle, que je sorte avec vous.

— Oh non ! Jacques, dit Adrienne assez froidement. Seulement j'avais promis...

— Vous aviez promis...

— Oui, à Hortense de sortir avec elle.

Et, s'approchant de la fenêtre, Adrienne, préoccupée, regarda dans la rue.

— Je sais bien, reprit le pauvre garçon, que je suis laid et gauche, et je comprends que vous me refusiez pour votre cavalier. Dites-moi la vérité, je vous en supplie. Je ne vous en voudrai pas ; au contraire. Mon plus grand chagrin serait de vous contrarier ou de vous déplaire.

— Je vous assure, Jacques, que je vous ai dit la vérité. Mais si Hortense le veut bien, vous viendrez avec nous.

— Vous ne me trouvez donc pas plus laid qu'un autre ?

— Mais non, fit Adrienne d'un air surpris qui déconcerta le pauvre garçon.

Après quelques instants, il reprit encore :

— Mademoiselle, j'aurais quelque chose... M. Berthaud ne vous a donc parlé de rien ?

— Non.

— Il ne vous a pas dit... que... j'avais... j'avais pour vous un sentiment qui... un sentiment que...

Mais, pendant qu'il balbutiait ainsi, en proie à tous les vertiges d'une timidité insurmontable, Adrienne, toujours absorbée, l'écoutait à peine. Elle venait d'apercevoir Hortense au tournant de la rue du Faucon.

— Allons, bon ! pensa-t-elle avec impatience, la voilà qui s'arrête encore.

Jacques interpréta ce mouvement de physionomie selon l'idée qui le préoccupait.

— Ah ! mademoiselle, supplia-t-il, ne vous fâchez pas si j'ose... Pardonnez-moi, c'est que, voyez-vous, mon cœur étouffe !... Depuis si longtemps... depuis cinq ans, je ne pense qu'à vous, je ne vis que pour vous, que par vous ! Depuis cinq ans, je vous aime !

— Il y a cinq ans ! repartit Adrienne en riant. Mais, il y a cinq ans, j'étais une petite fille. Voyons, ôtez cinq de dix-neuf. J'avais quatorze ans.

— Oui, c'est bien cela. Je m'en souviens comme si c'était hier. Je revenais de mon tour de France. Vous étiez là, tenez, je vous vois encore ; non pas sérieuse comme aujourd'hui, mais toute joyeuse et si jolie ! Vous aviez une petite robe d'indienne, à carreaux bleus et blancs. Et vous m'avez sauté au cou, moitié riant, moitié pleurant de joie. Et vous m'appeliez votre bon Jacques.

A ce souvenir, le pauvre garçon fut obligé de s'arrêter pour refouler les larmes qui lui coupaient la voix.

— Moi aussi, moi aussi, je me souviens, dit Adrienne. J'étais bien heureuse en effet de retrouver ce bon et grand frère Jacques qui m'aimait et me gâtait tant.

Un peu enhardi par cette affectueuse parole, Jacques continua :

— Eh bien ! depuis ce temps-là, mademoiselle, je ne puis rester un jour sans vous voir. On dit que je suis sage, rangé ; mais je n'y ai pas de mérite, puisque mon plus grand bonheur, c'est de penser à vous. Enfin, si j'ai travaillé et me suis perfectionné dans mon état, c'est pour oser... Mais je n'oserai jamais, mademoiselle, si vous ne m'encouragez pas un peu.

— Quoi, Jacques ? que faut-il vous dire ? demanda-t-elle, fort embarrassée elle-même de ce préambule.

— Appelez-moi mon bon Jacques, comme autrefois.

— Mon bon Jacques, je ne vous comprends pas.

— Eh bien ! permettez-moi de vous aimer.

— Non, Jacques, cela, c'est impossible, répondit gravement Adrienne.

Un instant l'infortuné fut comme étourdi du choc.

— Ah ! mademoiselle, reprit-il humblement, ne vous offensez pas de mon audace. C'est maître Denis qui m'avait fait espérer... Pardon, pardon, mademoiselle.

— Je vous assure, mon bon Jacques, fit Adrienne en lui tendant la main, que je ne suis aucunement fâchée ; mais je ne puis vous permettre de m'aimer, puisque moi...

— Vous aimez quelqu'un ? demanda timidement l'ouvrier.

— Je ne veux pas répondre à cette question.

— Mademoiselle, supplia le pauvre amoureux tout décontenancé, je vous en prie, ne me laissez pas dans le chagrin. Cette espérance que peut-être vous m'aimeriez un jour, c'était, voyez-vous, mon seul bonheur. Mais non, ne m'écoutez pas, je ne sais plus ce que je dis. Si vous en aimez un autre, avouez-le-moi ; je ne vous ennuierais plus, vous n'entendrez plus parler de moi. Seulement, je vous aimerai toujours en cachette. Vous me permettrez de revenir ici comme autrefois et de penser à vous ; car je vous ai donné ma vie, et je ne puis la reprendre. Je n'aimerai jamais que vous.

— Mon Dieu ! Jacques, que vous me faites de peine ! Oui, vous serez toujours notre ami, notre meilleur ami, mon bon frère comme par le passé, je vous le promets. Eh bien ! tenez, admettons que je n'aie rien dit. Demain, je vous répondrai, oui ou non.

X

UNE DANGEREUSE AMIE

L'arrivée d'Hortense fit une heureuse diversion à ce tête-à-tête qui devenait de plus en plus embarrassant pour Adrienne.

Hortense Perruchot était une grande fille encore jeune, mais aux traits déjà fatigués. Elle eût été belle, si ses yeux noirs n'eussent exprimé trop de hardiesse, si

son nez, un peu écrasé, n'eût donné à sa physionomie un caractère d'astuce et de bassesse, et si sa bouche grasse, d'un incarnat violent, n'eût accusé la prédominance des instincts sensuels.

Une figure plate, le teint fané, le front court, déjà ridé, le rire arrogant, le geste vulgaire, révélaient une femme de mœurs douteuses. Les lignes sèches qu'on observait sous les yeux et autour des lèvres, annonçaient une dégradation précoce. Le vice, enfin, avait marqué ce visage.

Ce n'était pas sans raison que Denis Berthaud redoutait cette liaison pour sa fille.

A dix-sept ans, Hortense Perruchot avait quitté brusquement Vieuxbourg, et l'on affirmait tout bas que M. de Noiregent n'avait point été étranger à cette fuite. On ajoutait même que par ses relations il était parvenu à la placer avantageusement comme femme de chambre dans une riche maison.

Puis madame Perruchot était restée plusieurs années sans recevoir d'elle aucune nouvelle. Que signifiait cette lacune dans son histoire? Les bruits les plus fâcheux circulaient à ce sujet.

Bref, un beau jour, elle reparut à Vieuxbourg, précédée d'un jeune avocat de la localité, Henri Belnet, un fils de famille suffisamment riche et assez bien posé.

Madame Perruchot, qui se trouvait alors dans une profonde misère, accueillit sa fille à bras ouverts et ferma les yeux sur son passé un peu trouble, et même sur un présent équivoque; car, ainsi qu'on l'a vu, Hortense ne rompit point avec Henri Belnet. Mais, recommandée par M. de Noiregent et par la famille de Corbière, elle obtint de l'ouvrage dans les meilleures maisons de Vieuxbourg. Et comme le ton était alors à la bigoterie, quelques momeries achevèrent de lui gagner l'intérêt général. Denis Berthaud, en souvenir du père d'Hortense, un brave et digne ouvrier, ne s'opposa point d'abord à ces relations entre les deux jeunes filles; le voisinage, d'ailleurs, se prêtait à cette intimité. Rompre ensuite était devenu d'autant plus difficile, qu'Adrienne paraissait s'attacher davantage à Hortense, qui seule était la confidente de son amour.

— Enfin, te voilà, s'écria gaiement Adrienne en voyant entrer son amie. Comme tu t'es fait attendre!

— Que veux-tu? répondit Hortense. Un jour de fête, on rencontre tant de monde! Bonjour par-ci, bonjour par-là! Mais, enfin, puisque tu es prête, partons tout de suite. Tiens! vous voilà, Jacques, beau comme un saint Georges, ma foi!

Jacques ne put s'empêcher de rougir de cette allusion à ses habits neufs, dans lesquels il se sentait mal à l'aise.

— Il vient avec nous un instant, dit Adrienne.

— Non, non, se récria vivement Hortense, pas de cavalier! Nous voulons être libres.

— Je l'ai promis, et maman aussi nous accompagne.

— Ah! quel ennui! fit Hortense de mauvaise humeur, voilà notre fête gâtée. Avec un homme on se gêne.

Et, se rapprochant d'Adrienne, elle lui dit à voix basse :

— Renvoie-le, j'ai à te parler.

— Eh bien! reprit Adrienne qui prenait peine à voir l'air contristé de Jacques, il nous accompagnera au moins jusqu'à la musique.

— Quant à moi, repartit Jacques, je ferai tout ce que vous voudrez, mademoiselle. Je m'en irai tout de suite, si vous le désirez.

— C'est cela, s'écria Hortense avec joie. Allez-vous-en, mon bon Jacques, et nous vous adorerons.

— Dois-je me retirer, mademoiselle Adrienne? demanda-t-il timidement.

— Oui, oui, insista Hortense, car ce superbe gilet de velours à pois cerise nous compromettrait.

— Devant l'ironie mordante de la jeune ouvrière, le pauvre garçon se sentit chanceler. Il se retira sans prononcer un mot, craignant de trahir une émotion qui eût achevé de le rendre ridicule.

Adrienne n'essaya point de le retenir.

— Eh bien! dit-elle, une autre fois, Jacques; mais ce n'est pas à cause de votre gilet.

— C'est tout simplement parce qu'on a peur de trop vous aimer, ajouta Hortense. Est-ce assez flatteur, ça? Adieu, Jacques! Et sans rancune!

— A demain, lui cria Adrienne, car elle sentait qu'il partait le cœur déchiré.

— Jacques! Jacques! rappela encore Hortense, j'ai oublié de vous dire quelque chose.

Jacques rentra.

— Vous êtes un ange, fit-elle en lui envoyant un baiser.

— Pourquoi, reprocha Adrienne à sa méchante amie, te moquer ainsi de cet excellent garçon?

— Il est amoureux de toi?

— J'en ai peur.

— Tant pis pour lui. Quand on se mêle d'être amoureux, on n'est pas lourdaud comme ça. Ça manque de chic, c'est bête. On croirait qu'il tire ses idées du fond de ses bottes.

— Il a si bon cœur!

— Comme tu dis ça! Est-ce que par hasard?... Mais non, c'est impossible. Aimer un ouvrier! Fi donc! ça sent la pipe. Parle-moi des cigares à cinq sous, à la bonne heure. Tiens, respire-moi ça, lui dit-elle en lui présentant une lettre, et lis un peu. C'est du nanan. Est-elle heureuse, cette mijaurée, qu'on lui écrive des lettres d'amour! Moi, j'adore ça, les lettres, les belles phrases bourrées de sentiment. Je suis toujours en bisbille avec Henri parce qu'il ne m'écrit plus depuis que... je l'aime trop.

Cependant Adrienne tenait entre ses mains tremblantes cette lettre, cette même lettre sans doute qu'elle avait refusée l'autre jour, et qui, maintenant qu'elle était jalouse, lui brûlait les doigts. Toutefois, elle n'osait rompre le cachet. Ouvrir cette lettre, n'était-ce pas s'engager un peu vis-à-vis de Rodolphe, ou du moins lui laisser croire que son amour ne déplaissait point?

— Eh bien! que fais-tu donc là à regarder l'adresse? C'est bien pour toi, dit Hortense qui, devinant la cause de son hésitation, saisit vivement la lettre et en brisa l'enveloppe. Es-tu jeune! Je lirai, moi; écoute.

— Tais-toi! je t'en prie, tais-toi! s'écria Adrienne toute pâle. C'est sans doute cette lettre qu'il a voulu me remettre quand il a fait l'imprudence d'entrer au magasin. Je ne veux pas l'entendre, je ne le veux pas. Dieu! si ma mère allait venir!

Mais Hortense, sans tenir compte des frayeurs de son amie, lut la lettre.

Malgré ses scrupules, la malheureuse Adrienne écouta avidement cette lecture.

« Mademoiselle, » écrivait Rodolphe de Corbière.

« Depuis le premier jour où je vous ai vue, je vous aime. J'ai osé vous le dire une fois, mais vous m'avez imposé silence. Aussi, suis-je le plus malheureux des hommes. Votre persistance à me fuir me désespère. Devant cette volonté que la mienne ne peut vaincre, il me semble par instants que mon cerveau se brise et que ma raison s'égare.

« Votre image me poursuit incessamment.

« Dans la veille comme dans le sommeil, je vous vois, je m'enivre de votre beauté divine; je sens fixé sur mon cœur ce regard à la fois si profond et si doux dont la flamme pénétrante m'embrase, me dévore. Mais dès que je la veux saisir, la vision s'évanouit pour reparaître un instant après plus séduisante, plus irritante.

« Ah! c'est là un atroce supplice! Resterez-vous donc insensible à ma souffrance? Non, maintenant j'espère un peu; car vous avez daigné reparaître hier à votre fenêtre; non, car la bonté se lit sur votre front, d'une grâce, d'une candeur célestes; non, car un visage si beau ne saurait cacher un mauvais cœur.

« Trois jours passés sans vous voir, sans vous admirer! Ah! comme vous m'avez cruellement puni de mon audace! Si vous saviez quelles folles pensées ont traversé mon cerveau en délire pendant ces trois jours, vous craindriez de troubler ainsi par vos rigueurs la tête d'un pauvre amoureux. Mais je vous ai revue, et soudain toutes mes douleurs ont été calmées; vous êtes enfin touchée de tant d'amour. Je sens que nous brûlons tous deux de la même flamme et qu'un attrait irrésistible nous attire l'un vers l'autre.

« Douteriez-vous de la profondeur de mon affection? De grâce, je vous le demande à deux genoux, mettez à l'épreuve mon dévouement; que faut-il faire pour mériter votre confiance et votre amour? Je vous en supplie, accordez-moi une entrevue pour me dire ce que vous exigez de moi. C'est ma vie entière que je voudrais vous donner. Je vous implore comme on implore Dieu. Laissez-moi vous aimer.

« Mais, si vous me repoussez encore, si vous me refusez cet entretien qui apaiserait ma fièvre, mon délire, je ne sais, non, je ne sais à quelle extrémité me pousserait le désespoir.

« Je reste à vos pieds, mademoiselle, jusqu'à ce que vous ayez décidé de mon sort.

« N'oubliez pas toutefois que je suis, avant tout, votre ami le plus soumis et le plus dévoué.

« RODOLPHE DE CORBIÈRE. »

Quand elle eut achevé la lecture de cette lettre aussi ampoulée que banale, Hortense leva sur Adrienne un regard consterné.

— Tu vois, dit-elle, s'il allait se tuer, c'est toi qui serais cause de sa mort.

— Ah! s'écria Adrienne toute émue, peut-on me bouleverser ainsi?

Hortense se retourna pour cacher son envie de rire.

— Sais-tu, reprit-elle, que tu as une sière chance? D'après ce que m'a dit Henri, je crois fermement que Rodolphe a l'intention de t'épouser.

— M'épouser! repartit naïvement Adrienne, c'est impossible. Le fils de M. de Corbière épouser la fille de Denis Berthaud! Tu n'y penses pas! il y a un abîme entre nous. Sans parler de la différence des positions, la différence des opinions suffirait seule à rendre ce mariage impossible. Je crois que mon père s'y opposerait tout autant que les Corbière.

— Ta ta ta! Rodolphe est majeur, et dans peu tu seras libre aussi. Ah! ma chère, quand on s'aime, les obstacles, loin de séparer, unissent plus étroitement; mais il faut aimer; et malheureusement tu n'aimes guère ce pauvre garçon, qui, lui, se meurt d'amour pour toi.

— Hélas! je ne pense que trop à lui... Si tu savais... Mais non, je n'ose te dire...

— Voyons, dis toujours.

— Eh bien ! ce qu'il m'écrit ne me surprend pas ; car j'éprouve tout ce qu'il ressent lui-même.

— Non, tu ne l'aimes pas comme il t'aime. Autrement, hésiterais-tu à lui accorder le rendez-vous qu'il implore depuis si longtemps ?

— Je n'ose pas, j'ai peur ; il me semble que c'est mal. Quand tu m'as fait rencontrer avec lui, j'ai été tellement troublée ! Et si mon père savait jamais ! Il me tuerait. Il est terrible pour ces choses-là. Quand j'y pense, j'en frémis. Voir en secret un jeune homme, le neveu surtout de l'ennemi de mon père ! Non, non, c'est impossible.

— Si tu avais appris l'histoire, répliqua Hortense, tu saurais que ces choses-là se sont vues très souvent. Ainsi, à Paris, j'ai assisté à un très beau spectacle : c'étaient justement deux amoureux dont les parents étaient des ennemis acharnés, Roméo et Juliette. Ah ! qu'ils étaient gentils ! quels jolis costumes ! et comme ils s'aimaient ! A propos, as-tu fini de lire les livres que je t'ai donnés, *Manon Lescaut* et *Faublas* ? Je t'en prêterai encore un autre, où un monsieur très riche épouse une simple ouvrière, et tu verras à son portrait qu'elle n'était pas, à beaucoup près, aussi belle que toi.

— Non, ne m'apporte plus de livres. Papa m'a défendu de lire des romans.

— Mon Dieu ! ma pauvre Adrienne, que tu es sotte pour une fille d'esprit ! On lit en cachette. Puisque tu ne dors pas, il faut lire la nuit en pensant à ce pauvre Rodolphe, qui, lui, positivement t'aime à en perdre la tête. Ah ! petite mijaurée, va ! N'est-elle pas bien à plaindre ? Le plus beau garçon de Vieuxbourg et le plus riche, qui lui écrit des lettres pareilles ! Je te le répète, pour peu que tu répondes à son amour, il plantera là sa jolie cousine de Chatelux, et il ne voudra plus épouser une autre femme que la belle Adrienne Berthaud ; seulement il faudrait qu'il te vit, qu'il te parlât, afin de te soumettre ses projets d'avenir.

— Chut ! voilà maman, fit Adrienne toute bouleversée.

Marianne entra en effet, soutenant sa vieille mère paralysée, qui sortait rarement de sa chambre.

Adrienne courut au devant d'elle.

— Oui, dit Marianne, j'amène grand'mère, qui descend pour garder la maison pendant que nous irons nous promener.

— Et puis surtout, je viens embrasser la petite, qui m'a oubliée ce matin, reprit l'aïeule.

Elle mit ses lunettes pour mieux contempler sa petite-fille, l'orgueil et la joie de ses vieux ans.

— Comme te voilà belle ! Et tu es contente, hein !

— Tu m'aimes tant, grand'mère, comment ne serais-je pas heureuse ?

— Petite flatteuse, va ! Mais les vieux comme moi se laissent toujours prendre à ces cajoleries-là.

— Qui est-ce qui ne l'aimerait pas, cette gentille Adrienne ! ajouta la perfide Hortense.

— Où donc est Jacques ? demanda Marianne.

— Il est parti en avant. Nous le retrouverons sans doute sur la promenade, répondit Hortense.

Adrienne embrassa encore sa grand'mère.

— Allons, va, ma fille, amuse-toi bien, lui dit l'aïeule, et surtout sois bien sage.



— Assez, gredin, assez

(Chap. XI.)

XI

LA MAGICIENNE

La promenade de Vieuxbourg, appelé le Cours, est un vaste espace planté de hauts arbres, remarquables par leur grosseur et l'épaisseur de leur feuillage. Elle longe le cours de la Seille, d'où lui vient son nom sans doute. C'est un lieu frais et sombre, ordinairement solitaire, et favorable aux confidences des amoureux.

Mais le jour de la fête, il y a grande animation sur le Cours. Les saltimbanques, les loteries, les jeux de toutes sortes, les boutiques y présentent une enfilade de baraques chamarrées et affriolantes.

Et puis, quel vacarme!

La grosse caisse, les fifres, les voix criardes des pitres, les coups de tam-tam, les mirlitons et les crécelles des enfants composent la plus étourdissante des cacophonies.

Tout Vieuxbourg vient se promener là. Et quand on est las de cet infernal tapage, on va jusqu'à la musique.

La musique de Vieuxbourg est justement réputée. Aussi les habitants en font-ils avec orgueil les honneurs à leurs convives étrangers.

Il était deux heures; cependant la promenade était encore déserte; car le jour de la fête, les repas se prolongent. Le vigneron de Vieuxbourg est hospitalier et fier de son crû. Or, ce jour-là, il exhibe ses plus vieilles bouteilles, et la nomenclature en est longue.

La baraque de la magicienne était la dernière de la rangée. Elle présentait une assez grande surface.

Par derrière se voyait le campement des saltimbanques.

La voiture, une sorte de maison roulante, servait de logement à la petite troupe.

L'intérieur présentait une chambre meublée de deux lits superposés et de quelques grandes caisses servant à la fois de sièges, de tables et d'armoires. Elle contenait encore un poêle et des ustensiles de cuisine.

Dans l'épaisseur d'un double plancher se rangeaient les toiles et les tréteaux nécessaires à l'érection du théâtre en plein vent.

Les comédiens prenaient en tenue de représentation leur modeste repas.

C'était d'abord une sorte d'hercule à la figure enluminée, à l'œil violent et cynique, à la puissante carrure, aux épaules d'athlète. Ses biceps prodigieux lui avaient valu le nom de Bradacier. Il portait un simple maillot, avec une large ceinture de velours noir sur laquelle se détachaient, en couleur éclatante, des signes cabalistiques.

À côté de lui, on voyait une femme revêtue d'une longue robe de magicienne. C'était une vraie bohémienne, au regard sombre; son teint pâle, de couleur bistre, la faisait appeler par Bradacier, dans ses moments de gaieté, madame la *Jaunisse*.

En ce moment, la magicienne rangeait les casseroles.

Debout devant eux, se tenait un enfant représentant l'Amour. À sa taille, on lui eût donné cinq ans; mais son visage aminci, déjà fatigué, son teint couperosé, ses pauvres membres grêles et cependant déjà formés, annonçaient un âge plus avancé.

Ce qui navrait, c'était la dégradation précoce empreinte sur ce jeune visage.

Quoi de plus attristant que de voir un enfant, cette pure fleur, cette chose sainte entre toutes, déjà corrompu, déjà profané!

Autant l'enfance est belle avec son naïf sourire, son œil limpide, sa voix fraîche, autant elle est hideuse quand elle a perdu l'ingénuité et la grâce de l'innocence, quand le vice l'a flétrie.

Ces trois personnages causaient non-seulement une impression de dégoût, mais comme une vague crainte.

On sentait, à leurs regards obliques, menaçants ou railleurs, qu'ils étaient en révolte contre la société.

Mais la société s'était-elle jamais occupée d'eux?

Qu'avaient-ils à perdre, qu'avaient-ils à ménager, ces pauvres être déshérités,

errant depuis leur naissance, sans foyer, sans abri, sans famille, souvent sans pain, ignorant eux-mêmes leur origine, jetés dans le monde on ne sait comment, n'ayant d'autre patrie que les grands chemins?

Que devaient-ils à leurs semblables qui ne les regardaient qu'avec défiance et mépris, qui n'avaient avec eux aucun lien, aucune communauté d'intérêts? C'étaient pour eux des ennemis qu'ils haïssaient d'instinct, qu'ils volaient sans scrupule, et que peut-être ils eussent assassinés sans pitié ni remords, n'était la crainte du gendarme.

Bradacier avait exercé un peu toutes les professions ambulantes : tour à tour étameur ou charlatan, artiste dramatique ou colporteur, paillassé ou marchand de chiffons, contrebandier ou cornac de ménagerie. A cette dernière industrie il en avait rattaché une autre plus insolite et plus dangereuse, qui lui avait valu déjà plusieurs mois de prison. Il s'était adonné à la fabrication des monstres.

Il avait commencé par les bêtes et avait confectionné avec succès des veaux à deux têtes, des vaches à cinq pattes, des serpents à double queue, des rats à cornes.

Puis il avait travaillé sur le fœtus à trois bras et à autant de jambes qu'on en pouvait désirer.

Enfin, il s'était attaqué à l'homme lui-même.

Il chercha d'abord à s'enraciner sur le crâne une belle crête de coq ; mais un abcès qui s'ensuivit le fit renoncer à la création de l'*homme-crête*.

Il n'abandonna pas, toutefois, la fabrication des monstres humains. Il conçut l'ingénieuse et poétique idée de forger de vrais anges, ou plutôt de vrais amours. Il vola un enfant de quatre ans et essaya de faire prendre des ailes d'oie sur son petit dos écorché. Il ne put réussir. Or, il se vengeait sur l'enfant lui-même de son insuccès en l'accablant des plus mauvais traitements.

C'était ce même enfant, appelé Pauvert, qu'il allait produire dans le rôle de l'Amour à la fête de Vieuxbourg.

— Allons, madame La Jaunisse, dit l'hercule à la magicienne, en lui tendant un gobelet d'étain, buvons une dernière rasade avant d'entrer en scène, car voilà un beau temps qui nous promet une bonne journée. Quant à toi, Pauvert du diable, si tu manques ton entrée, comme dimanche passé à Collonges, je te casse les reins, entends-tu? Tiens, gredin, voilà pour que tu t'en souviennes...

Et il lança un violent coup de pied à l'enfant, dont la tête alla frapper contre un arbre.

— Je ne la manquerai plus, monsieur Bradacier, je ne la manquerai plus, cria l'enfant en pleurant de toutes ses forces.

— Vas-tu pas faire le train à présent, pour qu'on t'entende, et pleurnicher pour te rongir les yeux, hurla la harpie en lui saisissant le bras de sa main osseuse? Avec ça que tu es déjà plus laid qu'une grenouille.

— Voyons, dépêche-toi de faire risette, ou je te foudroie, reprit Bradacier en agitant une feuille de zinc destinée à imiter le bruit du tonnerre.

— L'enfant essaya de rire, tout en continuant de pleurer.

— As-tu fini tes grimaces, vilain crapoussin?

Il le frappa de nouveau.

— Et encore dis merci, tout de suite, ou je t'étrangle.

— Merci, papa Bradacier, merci, maman La Jaunisse.

— Veux-tu bien ne pas nous appeler comme ça? Est-ce que cette vénérable La Jaunisse, qui est plus vieille que la femme de Satan, pourrait être la mère de l'Amour?

— Quel crime que j'aurais donc commis, ajouta la bohémienne, pour avoir mis

au monde une pareille vermine? Voyez, il aura les yeux pochés à force de se fourrer les poings dedans, et le public dira que nous le battons. Avec ça qu'il n'amuse déjà plus; il est trop grand.

— Si tu ne te tais pas tout de suite, mauvais bâtard, reprit Bradacier déjà animé par la boisson, je te renvoie *illico* garder les dindons; car lorsque je t'ai ramassé sur la grand'route pour t'élever à la dignité d'*artiste*, tu n'étais qu'un misérable gardeur de dindons, mais déjà tellement pétri de vices, qu'on ne te donnait rien à manger.

— Tandis qu'avec nous, petit serpent, continua La Jaunisse, tu es nourri comme un prince.

— Oui, et battu comme plâtre, riposta l'enfant.

— Et si je ne t'avais pas battu pour te *désosser*, vilain lézard, saurais-tu *cramper en cerceau*, faire le *saut du lapin* et la *promenade turque*? saurais-tu jouer de la flûte, escamoter dans les poches, décocher des flèches aux belles dames et faire la nique aux gendarmes? Grâce à ces petits talents de société, tu ne crèveras jamais de faim, tout bête que tu es. Et voilà ma récompense, l'ingratitude.

— J'aimerais autant garder les dindons, répliqua piteusement Pauvert.

— Si tu continues tes insolences, je te fais pincer.

— A pas de danger, repartit l'Amour, qui avait cessé de pleurer.

— Pousse-moi à bout et tu verras.

— Et moi, je dirai que c'est vous qui avez volé dans l'auberge, la nuit dernière.

— Ah ça! êtes-vous fous, exclama La Jaunisse, de crier ça sur les toits?

— Eh bien! pourquoi qu'on me tarabuste? Je veux qu'on me respecte, moi!

— Tiens, voilà comme je te respecte, fit Bradacier en lui passant la jambe par dessus la tête. Assez chamailé comme ça. Un bon baiser à la bouteille, et que ça finisse!

Il tendit la bouteille à Pauvert.

— Assez, gredin, assez. Voilà quelqu'un qui s'arrête devant la baraque. Vite sur mon pouce, dit-il en le soulevant par la ceinture. Décidément tu es trop lourd; je ne puis plus faire mon entrée de cette façon. Passe ta jambe sur mon cou.

— Pauvert, à califourchon sur les épaules de l'Hercule, lui serra le cou entre ses mains.

— Hein! papa Bradacier, si je voulais, pourtant?

— Vite, vite à la parade, cria La Jaunisse, voilà deux beaux messieurs qui attendent.

Ces deux messieurs, c'étaient Rodolphe et son ami Belnet.

— C'est bien là, disait Rodolphe, la baraque de saltimbanques dont nous a parlé Hortense?

— Parfaitement.

— Lisant l'enseigne à haute voix :

A LA MAGICIENNE

Secrets du diable dévoilés, songes expliqués, recettes contre les peines de cœur et les rages de dents.

— Avoue que cette Hortense a une imagination diabolique, c'est le cas de le dire.

En ce moment, Bradacier et Pauvert débouchaient sur le devant du théâtre et invitaient les jeunes gens à entrer.

— Non, pas encore, dit Henri; mais bientôt, nous vous amènerons du monde et nous demanderons le grand jeu.

— Tout ce que vous voudrez, messeigneurs.

Rodolphe et Henri s'éloignèrent

— Je comprendrais, reprit Henri, que tu aimasses une fille comme Hortense. De la gaieté, de l'entrain, suffisamment corrompue, suffisamment fidèle et surtout une chaîne légère. Tandis que ton Adrienne voudra être prise au sérieux. Elle pleurnichera. Et puis tu te fourres là dans un véritable guêpier. Si tu la compromets, y as-tu songé? il y a un père qui ne plaisanterait pas.

— Je sais tout cela.

— Crois-moi, il en est temps encore, continua Henri, laisse de côté la fillette. Respecte cette vertu qui est respectable après tout, et prends pour te distraire une femme comme Hortense, qui n'ait rien à perdre. Séduire une jeune fille, c'est grave.

— J'ai pensé à tout. La passion l'emporte. Hortense t'amuse; mais tu ne l'aimes pas, tu ne l'as jamais aimée. Jamais elle ne t'a fait ressentir les émotions que me fait éprouver la seule vue d'Adrienne.

— Voyons, pauvre ami, ne te monte pas la tête ainsi; tout à l'heure tu parlerais de l'épouser.

— Crois-tu que je n'y aie jamais pensé? Ah! si j'étais libre!

— Fort heureusement tu ne l'es pas. Songe donc, malheureux, ton père, ta cousine... Mlle de Chatelux a pourtant de fort jolis yeux.

— Trop doux, mon cher, trop bleus, trop à la surface, tandis que le regard d'Adrienne est un abîme. Il attire, il enlace, il bouleverse. Cette femme, je te le dis, aimera avec passion! Ah! cet amour est une véritable démence. Si elle me résiste, que veux-tu que je fasse?

— Parbleu! la laisser tranquille. En tout cas, tout, excepté l'épouser: le mariage, c'est la plus grande de toutes les fautes, car elle est irréparable. Je veux être franc avec toi. L'idée d'Hortense est ingénieuse, mais elle est pleine de périls. Je la trouve même d'une délicatesse quelque peu équivoque. Ce sont là des moyens qu'un honnête homme ne doit pas employer.

— Il s'agit bien de discuter les moyens, fit Rodolphe avec un geste d'impatience. Je veux arriver à mon but, est-ce clair? Tu ne vois donc pas que j'ai la fièvre, que ma souffrance est intolérable, que mon amour est arrivé à la période aiguë, où tous les obstacles, le crime même, n'arrêtent pas?

— C'est que tu ne réfléchis pas, mon pauvre ami, que ce sont ces obstacles même qui causent la grande passion. Car, veux-tu que je te dise de quoi se compose cet immense amour? De désœuvrement, de blasement, d'amour-propre surtout: tu ne peux admettre qu'une petite fille, à qui tu as daigné jeter le mouchoir, te résiste. Crois-moi, ton cœur n'est pas pris, ta vanité seule est fortement empoignée.

Mais Rodolphe n'écoutait pas son ami. Apercevant Hortense, il s'avança rapidement à sa rencontre.

XII

L'HOROSCOPE

Le Cours était maintenant rempli de monde. Le tintamarre faisait rage : les trompettes, les grosses caisses, les cris des marchands, les lazzi des bateleurs, les rires, les enfants qui piaillaient, la foule qui se couloyait, composaient un tohu-bohu au milieu duquel chacun, ahuri, occupé de regarder et de se frayer un passage, accordait fort peu d'attention à son voisin.

Hortense put donc facilement, sans être remarquée, aborder les jeunes gens et les attirer à l'écart, derrière la voiture de nos saltimbanques.

— Eh bien ! demanda Rodolphe.

— Je l'ai laissée un moment auprès de la musique avec sa mère et son amoureux que nous venons de rencontrer.

— Son amoureux ! exclama Rodolphe qui devint pâle.

— Rassurez-vous. Un amoureux qui danse le cavalier seul ; elle ne l'aime pas du tout.

— Cependant cet homme lui a parlé, lui parlé ?

— Tiens ! s'il lui parle ! C'est Jacques, son ami d'enfance. Elle a quelque affection, et c'est bien naturel, pour ce garçon qui l'adore et se jetterait au feu pour elle.

— Et il le lui dit ? demanda Rodolphe, dont les veines du front se gonflèrent.

— Fi donc ! vilain jaloux ! puisque vous me regardez avec ces yeux féroces, je me tairai. Sans doute, ajouta-t-elle aussitôt, car elle semblait prendre plaisir à jouer avec la jalousie de Rodolphe, sans doute Adrienne est un peu touchée de son dévouement, et ma foi ! je ne dis pas que si...

— Si quoi ? interrogea Rodolphe d'une voix frémissante.

— Si elle ne vous aimait pas. Là ! êtes-vous content ?

Le visage de Rodolphe se détendit soudain. A sa pâleur succéda une rougeur subite, et ses yeux s'emplirent de larmes, tant était vive la réaction qui s'opérait en lui. Mais surmontant cette émotion, il questionna de nouveau Hortense.

— Vous dites ?... reprit-il ; vous êtes sûre ? elle vous l'a avoué ?

— Je dis qu'elle vous aime comme une petite folle, quoiqu'elle n'ose pas encore en convenir. N'allez pas me sauter au cou ; si l'on nous apercevait !

— Eh bien ! alors, ma lettre ?

— Elle la lue ; cependant elle ne croit pas que vous songiez à l'épouser. Ce sera à vous de la convaincre.

— Elle consent donc à m'accorder ce rendez-vous ? Lui avez-vous parlé de cette partie projetée pour ce soir à la *Maison du bois* ?

— Oui ; mais elle a refusé net.

— Enfin, répondra-t-elle à ma lettre ?

— Pas davantage ; car elle ne croit pas du tout que vous alliez vous jeter à l'eau de désespoir. Elle fait sa tête, la petite princesse. Je vous le dis : il n'y a qu'un moyen, un seul, celui que je vous ai indiqué. Elle est un peu superstitieuse. Depuis longtemps elle a envie de se faire tirer le grand jeu. Il est convenu que nous nous débarrasserons de

madame Berthaud et que nous viendrons ici. C'est à vous de faire la leçon à la bohémienne. Tenez, justement là voilà qui soulève son rideau. Elle a l'air assez rusé. Elle vous comprendra. Quant aux moyens d'exécution, ils vous regardent, mais je crois que cela ne vous coûtera pas trop cher, à en juger par l'équipage. Adieu ! je me sauve, Adrienne m'attend. Et si l'on allait me voir avec vous, je serais perdue de réputation.

Elle envoya un baiser à Henri et les quitta précipitamment.

Comme elle se faufilait dans la foule, elle se heurta à M. et madame de Corbière, qui se promenaient avec madame et mademoiselle de Chatelux. Elle revint aussitôt auprès des jeunes gens.

— Prenez garde ! voilà votre famille, dit-elle à Rodolphe. On vous cherche sans doute ; et si l'on vous attrape, on ne vous lâchera plus.

Pour se soustraire à cette dangereuse rencontre, Rodolphe et Henri entrèrent dans le théâtre de la magicienne.

Hortense les rappela une fois encore.

— Arrangez-vous avec la sorcière. Puis allez commander une carriole et le dîner. De notre côté, nous congédierons la mère et l'amoureux, et nous serons ici vers sept heures. Soignez le dîner surtout. N'oubliez pas le champagne. Il y a si longtemps que je n'en ai bu, du champagne ! Henri, nous danserons un peu de cancan, en souvenir de la Closerie. Adieu !

Elle courut rejoindre Adrienne.

En effet, la famille de Corbière parcourait la promenade en tous sens, dans l'espoir de découvrir Rodolphe, qui avait brusquement quitté la table avant même la fin du repas.

En vain M. de Corbière se mettait-il en frais d'éloquence pour dérider le front assombri et les lèvres pincées de madame de Chatelux, et pour excuser la conduite inconcevable de son fils. Madame de Chatelux restait en proie à une colère sourde ; et la jeune fille, triste, préoccupée, ne prêtait qu'une attention distraite aux amabilités de son oncle et aux splendeurs de la fête.

Quant à madame de Corbière, ce n'était pas tant l'impolitesse commise par son fils, qui l'inquiétait, que les causes de cette disparition inexplicable.

Peut-être souffrait-il ; et elle n'était pas là pour lui donner ses soins.

Après avoir fait deux fois le tour de la fête, sans rencontrer Rodolphe, madame de Chatelux laissa éclater son courroux.

— Il faut avouer, mon cher Antoine, que Rodolphe nous fait un singulier accueil. Sur votre pressante invitation, nous quittons Paris, nous faisons plus de cent lieues pour venir vous voir dans votre affreux trou ; et depuis notre arrivée, c'est à peine si M. Rodolphe a daigné s'occuper de sa cousine, qui, elle, la pauvre enfant, prenait au sérieux ce projet de mariage.

— Nous ne sommes pas encore allés de ce côté, maman. Peut-être Rodolphe y est-il, dit la douce Bathilde.

— Est-ce à toi de le chercher ? répliqua sa mère d'un ton revêché. Non point. Rentrons. Il est évident que M. Rodolphe ne se soucie nullement de ce mariage, et il nous le laisse voir de la plus impertinente façon.

— Ma chère cousine, j'en suis surpris et plus froissé que vous-même... Je vous en prie, attendez, pour le juger, qu'il vous donne l'explication de cette conduite étrange.

— Dites inqualifiable.

— Je vous assure, reprenait Élodie en essuyant ses larmes, qu'il est malade depuis quelque temps. Pauvre enfant, l'accuser ainsi quand il souffre !

— Que ne nous a-t-il donné cette excuse ? nous l'aurions acceptée, répondit aigrement madame de Chatelux.

— Vous ne connaissez pas l'excessive délicatesse de son cœur. Il a craint de nous attrister. Vous n'avez donc pas remarqué qu'il n'a rien déjeuné ? A peine a-t-il touché à cet aspic de blancs de poulet, que vous avez trouvé si délicieux. Et lui, qui adore la compote d'ananas au kirsch, il n'a pas même voulu y goûter. Ah ! oui, rentrons, je n'y tiens plus. Peut-être a-t-il besoin de moi.

— En tout cas, reprit M. de Corbière, ce ne peut être qu'une indisposition légère ; et nous ne saurions, pour ce motif, priver Bathilde du plaisir de voir la fête.

— Ah ! je reconnais bien là votre indifférence habituelle ! exclama la tendre Élodie avec un accent qui révélait de longues années d'intimes douleurs.

— Comment trouvez-vous la fête de Vieuxbourg ? demandait le magistrat qui cherchait à détourner la conversation.

— Très-bien ! répondait Bathilde sans avoir conscience de ses paroles.

— Mais c'est horrible, au contraire, reprenait la mère courroucée. Du bruit, de la poussière, des figures bêtes et l'odeur de la pipe.

— Il est bientôt quatre heures, soupira la jeune fille. Rodolphe ne viendra pas. Si nous nous asseyions ! je suis bien fatiguée.

— Non, rentrons, s'écria madame de Chatelux, la pauvre enfant chancelle. C'est la souffrance du cœur. Voyez comme elle est pâle ! Cher ange ! Venir à Vieuxbourg pour récolter une humiliation semblable ! Demain, je vous en préviens, si Rodolphe ne nous présente pas des excuses valables, nous partirons.

Pendant que madame de Corbière se désolait, que M. de Corbière déployait sa verbeuse éloquence pour excuser son fils, que madame de Chatelux s'indignait, que Bathilde souffrait, Rodolphe, emporté, aveuglé par son amour, oubliait sa cousine, ses parents, tout, jusqu'à sa dignité, pour satisfaire sa passion.

Hortense, en attisant à dessein sa jalousie, devait le pousser aux derniers égarements.

— Bah ! se disait-il, en attendant son ami qui était allé chercher une voiture, si ce n'est pas moi qui la séduis, ce sera un autre, un bêtire, un Jacques. Ce que je fais est mal sans doute. Séduire une jeune fille, l'attirer dans un piège, c'est un crime peut-être... Un crime ! Allons donc ! préjugés ! Combien d'autres le commettent, ce crime ! A ce crime, le monde sourit, applaudit. Ne l'appelle-t-il pas une conquête ? Pourquoi donc serais-je plus sévère que lui ? Ma conscience... Bah... Est-on responsable des fautes que fait commettre la passion ? Et cependant, je tremble, ma tête est en feu. Ah ! quelle émotion !... Quelqu'un vient d'entrer ! si c'était elle ! Non, non, je ne commettrai pas cette indignité.

Et pour comprimer les battements douloureux de son cœur, il enfonçait dans sa poitrine ses ongles crispés.

A l'instant même, Adrienne, appuyée sur le bras d'Hortense, s'approchait, en effet, du petit théâtre. Elle avait peur. Hortense lui avait raconté sur la lucidité de cette magicienne des choses si surprenantes, qu'elle appréhendait vaguement l'avenir qu'on allait lui prédire.



Son visage se refléta ainsi dans le miroir

(Chap. XI.)

— Sois donc tranquille, lui disait Hortense, il n'y a absolument rien de diabolique là-dedans. Henri m'a expliqué que, lorsque ces prétendues magiciennes voient juste, c'est qu'elles sont somnambules naturelles et douces, par conséquent, de seconde vue. On dit des merveilles de celle-ci. Écoute plutôt.

Bradacier, en ce moment, s'avancait sur le devant du petit théâtre avec Pauvert, dont le pied était posé sur son épaule droite et qu'il soutenait en équilibre de la main gauche.

— Entrez, messieurs et mesdames, criait-il à tue-tête. Ici nous découvrons le passé, le présent et l'avenir. A la simple inspection de la main, cette illustre nécromancienne lit dans votre destin comme dans un livre ouvert. A côté d'elle, les plus célè-

bres pythonisses de l'antiquité et des temps modernes, mademoiselle Lenormand elle-même, n'étaient que de la ripopée. Avez-vous une maladie cachée, elle met le doigt dessus et vous indique le remède. Avez-vous des ennemis secrets, elle vous les montre et dévoile leurs complots. Elle explique les songes, les signes, les augures. Jeunes filles qui languissez loin de vos amoureux, jeunes gens qui voulez savoir si votre fiancée vous est fidèle, époux infortunés, amants délaissés, entrez, entrez ici !

Pour cinquante centimes, vous retrouverez la tranquillité, la joie, la santé. Vous apprendrez le moyen de ramener les cœurs égarés et de guérir les blessures que vous a faites ce joli petit scélérat de Cupidon. Cupidon, messieurs et mesdames, c'est le dieu de l'amour. Regardez-le, mesdames et messieurs, le voici. (Bradacier soulève l'auvert par la ceinture.) Il a des ailes, car il est volage; un carquois et des flèches, car il blesse les cœurs. Maintenant, contemplez ce tableau : c'est la pythonisse qui terrasse l'amour. En effet, l'amour est désarmé, ses ailes sont coupées. Pour cinquante centimes, elle vous apprendra à dompter de même ce petit coquin-là.

— Nous allons donc savoir si l'on nous aime véritablement, dit Hortense, qui entraîna Adrienne.

Tremblante, la fille de Berthaud suivit son amie.

Elles pénétrèrent dans un cabinet sombre. De mystérieuses arabesques couleur de feu couvraient les tentures noires. Au milieu de l'antre, un brasier flambait sur un trépied. Dans un coin, se pelotonnait un gros chat noir dont les yeux jetaient des flammes glauques. Ça et là, des instruments de magie. A droite, un miroir d'acier poli. Au dessous, un grimoire couvert d'hiéroglyphes.

La magicienne, accroupie sur un tabouret de forme triangulaire, se leva solennellement, sans prononcer une parole, et prit la main d'Adrienne.

— Nous voulons le grand jeu, dit Hortense.

— Fort bien ! Alors il faut que je reste seule avec la personne. L'esprit ne parle jamais devant un tiers.

Hortense se retira.

Adrienne, effrayée de tous ces lugubres apprêts, voulait la suivre.

— De quoi as-tu peur ? lui demanda son amie. Je vais attendre mon tour là, derrière ce rideau.

Adrienne s'assit.

— Pour le grand jeu, reprit la magicienne, il faut que j'invoque l'esprit.

Elle saisit une baguette, traça trois cercles autour d'Adrienne, ranima le brasier qui dégagea une flamme bleuâtre. Elle plaça sur le feu une large écuelle contenant une liqueur noirâtre, y jeta une poudre blanche ; et faisant le signe de croix à l'envers et de la main gauche, elle prononça des mots étranges, inintelligibles pour Adrienne ; puis elle revint s'asseoir sur son tabouret triangulaire. Elle ferma les yeux, se frappa la poitrine, puis se leva tout à coup, agita vivement ses bras et se laissa retomber lourdement.

— Maintenant, dit-elle, j'entends l'esprit ; il me parle ; donnez-moi votre main.

Adrienne, à ce moment, eût voulu s'enfuir ; mais, subjuguée par cette mise en scène quasi-tragique, elle n'osa point. Elle livra sa main glacée par la terreur.

D'une voix sourde, la magicienne ajouta :

— Pourquoi trembler ? je lis maintenant dans votre destinée et je suis éblouie de ce que j'entrevois.

Un peu de sang revint aux joues d'Adrienne et un peu de chaleur à ses mains.

— Que voyez-vous? demanda-t-elle.

La bohémienne se recueillit de nouveau, alla consulter le marc de café posé sur le brasier, tourna quelques feuillets du grimoire et revint s'asseoir en face de la jeune fille. Elle continua :

— Je vous vois riche, heureuse, trois fois heureuse. Vous êtes aimée passionnément par un jeune homme dont la position est fort au-dessus de la vôtre. Vous hésitez à répondre à son amour. Vous avez tort. Ses intentions sont honnêtes; car il vous aime véritablement, et il n'a qu'un désir, faire de vous sa femme honorée et respectée. Mais j'aperçois des obstacles. Sa famille s'opposera à ce mariage. Je découvre même, de votre côté, des empêchements, des tiraillements. Votre père a pour vous d'autres projets : une union tout à fait indigne de vous, et qui vous ferait une vie pleine de tristesse et de regrets. Mais vous épouserez le premier, celui dont l'amour vous attire. Vous avez beau lutter, vous l'aimerez, vous l'aimez déjà. Ne craignez pas de vous confier à lui. Il est plein d'honneur; il obtiendra le consentement de son père, comme vous obtiendrez celui du vôtre; et vous deviendrez une très-haute dame. Maintenant je vous vois dans une grande ville, à Paris, au milieu d'un appartement magnifique, tout ruisselant de dorures, de soieries éblouissantes, de riches tapis. Vous ne portez plus que des robes de velours et de satin. Vous êtes couverte des plus rares bijoux. Vous devenez célèbre par votre beauté. Tous les hommes sont à vos pieds. Vous êtes riche et puissante comme une reine. Jamais, je vous le répète, je n'ai vu se dérouler devant moi plus brillante destinée.

A présent, le visage d'Adrienne resplendissait. Elle buvait avidement les paroles de la magicienne. Comment son imagination de jeune fille, un peu romanesque, n'eût-elle pas été éblouie, fascinée, enivrée par ces prédictions de richesse et de bonheur, auxquelles sa remarquable beauté prêtait d'ailleurs quelque vraisemblance?

— Vous voyez tout cela, bien sûr? interrogea-t-elle naïvement.

— Tenez, voulez-vous des preuves? Regardez ce brasier, emblème d'amour, et qui, tandis que je vous ai parlé, n'a cessé de jeter des lueurs vives. Approchez maintenant. Observez attentivement ce marc de café. Il est plus explicite encore. Voyez-vous les petites bulles qui se forment à la surface? Ce sont les nuages des premiers temps, ce sont les obstacles que vous aurez à vaincre. Mais, tenez, les bulles disparaissent, les obstacles sont vaincus. Voyez comme le calme se rétablit. Enfin, voici l'épreuve du miroir magique. Je vais évoquer et faire passer devant vos yeux celui que vous devez aimer. Placez-vous devant ce miroir et regardez fixement sans tourner la tête.

Elle reprit alors sa baguette, décrivit en l'air quelques signes cabalistiques; et tandis qu'Adrienne, le dos tourné, attachait obstinément ses yeux sur la plaque d'acier, la magicienne souleva doucement la tenture.

Rodolphe était là; il avait tout entendu. Il entra et passa lentement derrière la chaise d'Adrienne. Son visage se refléta ainsi dans le miroir.

A la vue de cette image, Adrienne jeta un cri.

— N'ayez aucune frayeur, ma fille, reprit la bohémienne. C'est lui-même que je viens d'attirer ici par la toute-puissance de cette baguette... Retournez-vous.

— Mademoiselle, balbutia Rodolphe interdit devant l'effroi qui se peignait sur les traits d'Adrienne, pardonnez-moi.

— Hortense! où est Hortense? s'écria Adrienne éperdue.

— Votre amie, je vais la chercher, dit La Jaunisse.

Elle sortit, laissant les jeunes gens en tête-à-tête.

— Mademoiselle, reprit Rodolphe, qui retint Adrienne prête à lui échapper, pardonnez-moi. J'ai vu Hortense au dehors. Elle m'a appris que vous étiez ici. J'ai attendu,

je suis entré, attiré invinciblement par je ne sais quel pouvoir. Pourquoi vous ferais-je peur? Personne, je vous le jure, ne vous vénère autant que moi. Mon respect égale mon amour, et mon amour est immense. Oh! ma belle Adrienne, dites que vous le croyez, dites que vous me pardonnez.

Adrienne, bouleversée par tout ce qu'elle voyait, par tout ce qu'elle venait d'entendre, ne trouvait aucune parole pour lui répondre.

XIII

LA SÉDUCTION

Pauvre Adrienne! Elle restait interdite, effarée comme un oiseau pris au piège.

Cet antre lugubre, les prédictions aussi étranges que flatteuses de la magicienne, l'exactitude des faits présents, tout concourait cependant à lui donner confiance en l'avenir qui lui était annoncé. Mais comment expliquer la présence de Rodophe dans cet antre? Était-ce, comme il le disait, une rencontre fortuite, ou bien l'effet d'un pouvoir magique? Un esprit plus fortement trempé que celui d'Adrienne eût été, au premier moment, indécis, perplexe devant ce mélange apparent de naturel et de surnaturel.

Regardant Rodolphe avec ses beaux yeux à la fois charmants et effrayés :

— Je ne sais, répondit-elle enfin. Où suis-je? Est-ce un rêve?

— Non, mon amie adorée, vous ne rêvez pas. Peu importe le lieu où je vous rencontre, pourvu que je vous voie, que je vous parle, que je mette à vos pieds, avec mon amour, mon dévouement sans bornes.

Ce langage, nouveau pour Adrienne, la troublait profondément.

— Cette femme!... mon Dieu! Que croire? J'ai peur, j'ai très peur. Ma mère! Hortense! Jacques!

— Rassurez-vous, Hortense est là. Mais laissez-moi profiter de ce moment si court pour vous répéter que vous ne devez me considérer que comme le plus respectueux des esclaves, prêt à obéir au moindre de vos désirs.

En parlant ainsi, Rodolphe s'était laissé glisser aux genoux de la jeune fille et les entourait de ses bras.

Saisie de langueur, pour échapper à l'émotion qui l'envahissait de plus en plus, elle se dégagea vivement :

— Non, je ne puis, je ne veux pas vous écouter.

— Vous me laissez donc? Eh bien! fit-il avec un geste théâtral, adieu! vous serez responsable des malheurs qui pourront arriver.

— Mais non, monsieur Rodolphe, je ne vous hais pas.

— Alors, comment avez-vous la cruauté de me désespérer? Vous en aimez un autre, peut-être? Cet ouvrier, ce Jacques que vous appeliez tout à l'heure à votre aide contre moi...

— Je ne l'aime pas, je vous le jure. Mais je ne dois pas vous aimer non plus, puisque...

— Puisque?... Achevez de grâce.

— Puisque nous ne pouvons nous marier.

— Et pourquoi ne le pourrions-nous pas? Quelle force humaine empêcherait de s'unir deux cœurs qu'un attrait irrésistible enchaîne l'un à l'autre? Car vous avez beau vous en défendre, je sens, je vois que vous m'aimez. Avouez-le-moi, dites, oh! dites-moi cette parole dont j'ai soif. Donnez-moi cette certitude sans laquelle je ne puis plus vivre.

— Ah! mon Dieu! comme vous me bouleversez! Moi aussi, je souffre... je suis malheureuse!

— D'un mot vous pouvez faire cesser tous ces tourments. De grâce, ne me le refusez pas. Ne voyez-vous pas que je meurs?

Sous cette obsession si pressante, enveloppée par le magnétisme d'un amour aussi véhément, Adrienne se sentit faiblir. Pâle, oppressée, elle voulut pourtant se roidir, résister encore; mais Rodolphe la prit violemment dans ses bras.

— M'aimes-tu, dis? m'aimes-tu? Ah! oui, tu m'aimes!...

Il posa un baiser ardent sur ses lèvres. Elle ferma les yeux, pencha la tête sur l'épaule de Rodolphe et murmura faiblement :

— Je vous aime, oui, je vous aime.

— Merci, merci! répétait Rodolphe.

Et il embrassait avec emportement ses cheveux et son front pâle.

— Ecoute bien, lui disait-il d'une voix tremblante de passion, rien désormais ne pourra nous séparer. C'est ma vie que je te donne. Mais il faut qu'en retour tu m'accordes une faveur, une preuve de ton amour...

— Non, non, vous me faites peur.

Elle voulut encore le repousser; mais ses forces la trahirent.

— Tu as confiance en moi, n'est-ce pas?

— Oui, répondit-elle en hésitant.

— Eh bien! passer une heure à côté de toi, te voir, entendre ta voix si douce, plonger mes regards dans tes yeux si beaux et si profonds, serrer dans les miennes tes mains si mignonnes, voilà tout ce que je demande.

— Oh! non, c'est impossible.

— Ainsi, à ma première prière, un refus sec, une méchante parole qui me déchire le cœur!

— Ah! monsieur Rodolphe, si mon père l'apprenait, je crois qu'il me tuerait.

— Mais il ne saura rien, ni lui ni personne. Et d'ailleurs, est-ce que je ne m'apprête pas, moi aussi, à désespérer ma famille en renonçant, dès aujourd'hui, à un mariage qu'elle désire? Depuis deux jours, cette fiancée qu'on me destine est à Vieuxbourg. Est-ce que je suis auprès d'elle? Non, je l'évite, je la suis, parce que je ne veux point de ce mariage, parce que je n'aime que vous, Adrienne; et c'est ainsi que vous me récompensez de tant d'amour, par la circonspection, la défiance!...

Comme elle ne répondait pas, Rodolphe profita de cet instant pour redoubler d'insistance.

— Que craignez-vous donc, lui dit-il, puisque Hortense doit nous accompagner?

A bout de résistance, Adrienne céda enfin.

Il fut convenu qu'elle les quitterait à neuf heures au plus tard et pourrait ainsi tromper ses parents sur les motifs de sa rentrée tardive.

Rodolphe ne voulut pas lui laisser le temps de la réflexion. Il appela immédiatement Hortense, qui attendait au dehors.

— Elle consent donc enfin? demanda Hortense. Et allons donc! Vous vous êtes mis à ses pieds. C'était ce qu'elle voulait, la petite sournoise.

Elle prit le bras d'Adrienne.

— Eh bien! on dirait que tu trembles. A quel gros danger crois-tu donc que nous nous exposions? Tu vois que, moi, je le prends assez gaiement.

Il était alors près de six heures. A la faveur de la nuit tombante, ils se glissèrent sans être reconnus hors de la promenade. Là, ils trouvèrent Henri avec une voiture fermée qui attendait.

— Où allons-nous? demanda Adrienne.

— Monte toujours et dépêche-toi, car il me semble voir au milieu des arbres quelqu'un qui nous regarde, dit Hortense qui poussa son amie.

La malheureuse Adrienne se trouva hissée dans le véhicule avant même qu'elle n'eût eu le temps de se reconnaître.

— En route! en route! cria Hortense avec enthousiasme. Et fouette, cocher! Et vive le champagne et la folie!

Cependant Adrienne demanda encore :

— Où allons-nous?

— Eh! ne le vois-tu pas? Nous allons dîner à la *Maison du Bois*, le rendez-vous des chasseurs et des amoureux.

Cette chaumière, située à deux kilomètres de Vieuxbourg, sur la lisière d'un bois, avait une cuisine réputée, et les gourmets de la ville y venaient fréquemment faire des parties fines.

— Alors, nous ne pourrons être de retour à neuf heures? objecta encore Adrienne.

— A dix au plus tard, sois tranquille. Pour un jour de fête, tu trouveras facilement une excuse. On rencontre des amies, on se laisse entraîner; et par le fait, tu ne mentiras guère. Ne m'as-tu pas entendu dire à ta mère que nous irions probablement boire le vin blanc chez ma tante Piju? Elle nous aura retenues à souper, voilà tout.

Un peu rassurée, Adrienne se laissa conduire. Maintenant, d'ailleurs, elle avait confiance en Rodolphe. La main posée dans la sienne, elle éprouvait au cœur comme un vertige qui lui faisait oublier tout le reste du monde.

Cependant, un homme, dissimulé par la voiture des saltimbanques, avait assisté à toute cette scène, dont les conséquences devaient être si terribles pour les principaux acteurs de ce drame. Ce spectateur mystérieux, c'était M. de Noiregent.

Ce départ avait eu un second témoin que les jeunes filles ne pouvaient voir davantage.

Jacques, vers six heures, avait rencontré Berthaud, qui cherchait sa fille.

Ne la découvrant pas dans l'allée principale, où se tenaient les jeux, ils s'étaient séparés pour explorer la promenade, chacun de son côté. Denis pestait contre Hortense, dont il redoutait les mauvais conseils; et le malheureux Jacques refoulait dans son cœur oppressé le terrible soupçon, qui grandissait à mesure que ses recherches restaient vaines.

Mais lorsqu'il aperçut, dans la demi-obscurité, ces deux femmes accompagnées de deux jeunes gens, qu'il les vit monter en voiture, il fut pris de palpitations telles qu'il dut s'asseoir un moment.

En s'approchant davantage, il reconnut Hortense qui montait dans la carriole. L'autre femme, c'était donc Adrienne.

Quels étaient ces deux jeunes gens? Il frémit, voulut s'élancer, crier. Il appela :

— Adrienne!

Mais sa voix, étranglée par l'émotion, la timidité, ne put être entendue.

La voiture partit.

Il retomba sur son banc, la tête dans ses mains.

— Mon Dieu! mon Dieu! est-ce possible? répétait-il, en proie à un véritable égarement.

Il resta ainsi atterré, n'osant point aller retrouver Denis Berthaud.

Ce fut Denis qui vint le chercher.

— Eh bien, à quoi penses-tu donc? lui demanda-t-il.

— Moi, à rien, je vous attendais.

— Comment! il était convenu que nous nous rencontrerions dans la grande allée!

— Excusez-moi, M. Berthaud, je n'avais pas compris, répondit Jacques machinalement.

— Maintenant, repris Denis, je pense qu'elle doit être rentrée. Viens souper avec nous. Il est probable qu'elle nous attend déjà; et dès ce soir nous causerons mariage.

— Ah! je crois que c'est inutile, monsieur Denis, et que mademoiselle Adrienne ne veut pas de moi.

— Comment! T'aurait-elle mal reçu?

— Elle a été, au contraire, très bonne pour moi, comme toujours. Mais je vois bien que ce mariage ne lui sourit guère. Et, par le fait, elle est si jolie, qu'elle a bien le droit d'être difficile.

— Et voilà pourquoi tu te désolais, seul, sur ce banc, mon pauvre ami?

— Oui, maître Denis, je me raisonnais, je tâchais de m'habituer à mon malheur.

— Allons, allons! reprends courage. Les fillettes sont souvent capricieuses. Demain, l'ingrate t'accueillera bien. Elle t'aimera, c'est moi qui t'en réponds.

— Je ne crois pas, soupira Jacques.

Cependant, comme ils ne la trouvèrent pas davantage à la maison, Denis commençait à être sérieusement inquiet. Mais Marianne le rassura en lui disant qu'Hortense l'avait prévenue qu'elles iraient probablement jusqu'à la ville basse pour voir le cirque et faire une visite à sa tante Piju.

Adrienne ne rentra qu'à onze heures.

Sa explication fut embarrassée. Ses yeux étaient brillants. Ses joues, ordinairement pâles, étaient en feu.

Cet embarras, ce visage animé furent pour le malheureux Jacques une foudroyante confirmation de ses soupçons.

D'ailleurs, elle avait n'avoir pas quitté Hortense. C'était donc bien elle qu'il avait vue monter la première dans la voiture. Donc l'histoire de la tante Piju était une fable.

Adrienne, qu'il avait toujours connue si digne et si fière, Adrienne mentait. Adrienne était maintenant une fille perdue.

Il baissa les yeux, afin de ne point lui laisser deviner ses pensées, ses tortures, dont il rongissait.

Il y a heureusement des grâces d'état pour les pères comme pour les maris.

Denis crut à la tante Piju et se contenta de maugréer contre Hortense.

Adrienne prétextait sa fatigue pour se retirer immédiatement dans sa chambre.

Alors, quel changement subit se fit en elle!

Elle se jeta sur son lit avec désespoir. Elle enfonça son visage dans son oreiller pour étouffer ses sanglots.

Et puis, tout à coup, elle se releva, courut à son miroir.

Il lui semblait qu'on devait lire sa faute sur ses traits, car elle avait surpris le malaise de Jacques; elle avait compris qu'il devinait la vérité.

Ah! comment s'était-elle laissée entraîner ainsi? Elle ne pouvait maintenant s'expliquer sa faiblesse.

Le premier moment de désolation passé, elle se rattacha à son amour pour faire taire sa honte, pour calmer ses remords. Cet amour, maintenant, c'était sa réhabilitation. Elle pensa qu'elle ne pouvait reconquérir l'estime d'elle-même qu'en aimant de toutes ses forces l'homme qui l'avait séduite, qu'en s'abandonnant à lui sans réserve.

Pendant qu'Adrienne, la pauvre vaincue, pleurait sa défaite; pendant que, coupable seulement de naïveté, de confiance, elle était abattue, brisée, humiliée, Rodolphe, le séducteur, le vainqueur, rentrait chez lui calme, presque gai. Il se montra même aimable pour sa cousine; et pour expliquer sa disparition pendant la journée, il inventa une fable plus ou moins vraisemblable, mais que tout le monde admit, tant on souhaitait le trouver innocent.

Pendant qu'Adrienne se fortifiait dans son amour, pendant que l'attrait inconscient qu'elle avait jusqu'alors éprouvé pour Rodolphe se changeait en une ardente tendresse, en un sentiment aussi exalté que durable, la passion de Rodolphe, maintenant apaisée, lui permettait déjà d'envisager les inconvénients de son entraînement.

Pendant qu'Adrienne croyait avoir donné sa vie, engagé son âme, lui peut-être, ne voyait-il déjà plus dans cet amour qu'une liaison passagère, qu'une chaîne fragile qu'il romprait sans douleur, dès que son intérêt l'exigerait.

Rodolphe était-il beaucoup plus pervers que la plupart des hommes? Non, sans doute. Il avait été sincère dans l'effervescence de son désir. Plus tard, bientôt peut-être, il penserait, comme tous les lâches suborneurs, que cette enfant aimante et ingénue, qui dans un moment de surprise avait poussé l'oubli d'elle-même jusqu'à lui immoler sa réputation, son honneur, que cette enfant avait commis une faute irrémissible, celle d'avoir eu confiance en lui. Et à ses yeux, ce ne serait plus qu'une femme légère, indigne de son estime, indigne d'une véritable affection.

Madame de Corbière, en voyant son fils revenir à la santé et à la réalité de l'existence, attribua cette merveilleuse guérison à son cher beau-frère, et le remercia avec effusion et profusion de confitures, de gelées, de compotes, de meringues et de pralines.

Quant à son mariage avec Bathilde de Chatelux, Rodolphe obtint un sursis. Quoique sa fièvre fût maintenant apaisée, il était encore trop amoureux pour manquer déjà aux serments qu'il avait faits à Adrienne.

Il fut convenu qu'il ne se marierait que dans un an, après avoir obtenu un emploi.

Les amants continuèrent à se voir. La proximité des habitations se prêtait à ces entrevues.

M. de Noiregent, de son côté, continuait à surveiller ce mystérieux amour.

Chaque soir, vers onze heures, alors que Vieuxbourg était plongé dans le calme et le silence des nuits de province; alors que les époux Bernard dormaient d'un premier et lourd sommeil, Adrienne donnait à Rodolphe le signal convenu, en entr'ouvrant doucement sa persienne.



— Hé bien ! quoi ? je crois comprendre..... une amour lie.

(Chap. XV)

M. de Noiregent, derrière son volet clos, épiait aussi ce signal. D'un œil allumé par toutes les ardeurs d'un amour véhément et jaloux, il regardait Rodolphe traverser la rue du Commerce, se glisser dans la ruelle du Faucon ; il le suivait jusqu'à la petite porte ouvrant sur cette ruelle. Mais là, si son regard le perdait, son imagination le suivait toujours. Il ressentait toutes les palpitations de son neveu, montant à pas de loup et à tâtons l'escalier d'Adrienne.

Il entrait avec lui dans cette chambre de jeune fille, et sa jalousie surexcitée jusqu'à l'hallucination lui retraçait toutes les ivresses, tous les effrois charmants de ces jeunes et folles amours.

Que se passait-il donc dans cette âme démoniaque ? Pourquoi se condamnait-il

chaque soir à ce supplice? Il venait là sans doute pour savoir si les deux jeunes gens s'aimaient-toujours. Mais il venait surtout dominé par un invincible attrait, car dans sa souffrance même, il trouvait d'âpres voluptés : ces émotions véhémentes semblaient lui rendre la jeunesse qu'il n'avait plus.

Et puis, si ces tortures attisaient sa passion, il se croyait sûr du moins d'obtenir, lui aussi, bientôt peut-être, cette belle fille.

Enfin l'amour de Rodolphe et d'Adrienne devait servir sa vengeance.

XIV

LA TERRIBLE NOUVELLE.

Cependant, quand les amants ne pouvaient se voir, ils s'écrivaient.

Hortense encourageait et facilitait ces rencontres et cette correspondance. Elle montrait une extrême discrétion. Elle devait se taire jusqu'au jour où elle recevrait l'ordre de parler.

Les deux couples se réunissaient assez fréquemment, faisaient ensemble, à la *Maison du Bois*, des soupers fins.

Madame Perruchot naturellement fermait les yeux sur la conduite de sa fille.

Adrienne, elle, avait tous les enivrements, toutes les audaces du premier amour. Comme Rodolphe, elle aimait pour la première fois, et elle aimait éperdument.

Sollicitée par son père de se prononcer au sujet de la demande de Jacques, elle répondit évasivement, n'osant chagriner ni son père, ni le brave ouvrier qui, depuis le jour de la fête, paraissait profondément triste.

Se doutait-il? Sans retirer sa demande, il s'était abstenu de la renouveler ; de sorte que le père Berthaud, le voyant si peu pressé, n'insista pas davantage auprès de sa fille.

— Laissons-les se voir encore, se connaître mieux, se disait Denis. Maintenant qu'Adrienne est prévenue de ses intentions, elle perdra l'habitude de le regarder comme un frère, et il est si bon, mon Jacques, qu'elle finira par l'aimer.

Hélas! le bonheur d'Adrienne dura peu!

Cinq mois après la fête de Vieuxbourg, elle écrivait à Rodolphe une lettre où les phrases de roman se mêlaient à l'expression d'un sentiment aussi naïf qu'exalté.

Voici cette lettre :

« Pourquoi ne t'ai-je pas vu hier, mon doux bien-aimé? Pas même un mot de toi, un de ces mots si tendres qui m'anéantissent d'amour. Et cependant, j'avais un grand besoin de te voir, mon bon Rodolphe, pour me rassurer! J'avais si grande soif de ta tendresse, de tes chères paroles qui me fondent le cœur, qui me font chérir ma faute et oublier tout ce qui n'est pas toi.

« Si tu savais comme j'ai peur, et en même temps quel bonheur sans pareil m'inonde l'âme !

« Je crois, ah ! comment t'annoncer cela ?... Comment vas-tu le prendre ? Si tu allais dire : Quel ennui ! ou si ton beau front allait se plisser ! C'est pourquoi je t'écris, redoutant de découvrir en toi, au moment où je t'apprendrai cette chère et terrible nouvelle, plus d'inquiétude que de joie, plus de désenchantement que d'amour.

« Mon Rodolphe adoré, je suis maintenant doublement ta femme. Désormais nous sommes liés pour toujours. Rien ne pourra plus nous séparer. Je ne craindrai plus que tu me quittes ; car pour me quitter, il faudrait que tu fusses non-seulement un mauvais cœur, mais un malhonnête homme. Or, j'ai foi dans l'honneur et dans l'amour de mon bien-aimé. Je crois en toi comme on croit en Dieu.

« Tu as deviné, n'est-ce pas, cette cause de ma frayeur et cette cause de mon immense bonheur ? Tu es père, mon doux ami.

« Alors tous les obstacles vont s'aplanir. Quand tu diras à M. de Corbière que tu me dois une réparation, ton père, qui est la probité même, ne pourra plus s'opposer à notre union.

« Et moi aussi, j'aurai la force d'avouer ma faute à mon père, de braver sa colère.

« Songe ! pour *notre* enfant ! Notre enfant ! je vais être mère !

« Quand j'écris ce beau mot-là, j'ai comme un éblouissement. Je ne sais ; mais il me semble que ce mot me grandit, me rend grave. Être mère ! qu'y a-t-il de plus auguste, de plus magnifique ! Donner la vie à un être qui te ressemblera, mon mari bien-aimé !

« A cette pensée mon cœur cesse de battre, des bouffées d'orgueil me montent à la tête. Oh ! comme je l'aimerai, cet enfant de toi, mon amour, ma vie, mon tout !

« Oui, tu as fait une autre Adrienne pour ton amour. Ce n'est plus cette Adrienne, enfant gâtée, frivole, un peu coquette, un peu vaine de sa beauté ; c'est maintenant une femme sérieuse qui ne pense plus qu'à une seule chose, une seule, vivre pour toi et pour son enfant !

« Qu'il me tarde de te voir, de te serrer dans mes bras, de te dire tout mon fol orgueil, tous mes projets d'avenir, toutes mes extases de cœur en pensant à *lui*, c'est-à-dire à toi, mon doux et tendre ami !

« A demain sans faute. Je t'attendrai le soir, vers onze heures. Si tu ne venais pas, j'en mourrais.

« TON ADRIENNE. »

Lorsque Rodolphe reçut cette lettre, au lieu d'être ému, attendri par cet amour si vrai, si véhément, il éprouva dans la moelle des os le froid de la peur. Une sueur glacée couvrit son visage, et il se sentit chanceler.

Il avait de l'énergie dans la passion ; mais il était sans courage pour lutter contre une pareille situation.

L'éducation vicieuse que sa mère lui avait donnée, l'avait efféminé et rendu impropre aux luttes de la vie.

Tremblant comme une femme, plus tremblant même qu'Adrienne, il vit en un instant, avec une indicible anxiété, se dérouler toutes les conséquences de la paternité que sa maîtresse lui annonçait. Son père, sa mère, dont il faudrait affronter la colère ! Son mariage manqué ! Son avenir perdu ! Enfin, par-dessus tout, si Adrienne parlait, le père Berthaud qui se dressait devant lui menaçant, capable toutes les violences contre le séducteur de sa fille !

Un mariage avec Adrienne ! Il n'y fallait point penser. Son père n'y consentirait jamais.

Reconnaître l'enfant était plus impossible encore.

Que faire donc ? A quel parti se résoudre ?

Abandonner la malheureuse fille ! En cet instant, l'abandon lui parut facile. Cette révélation qui le bouleversait à ce point, venait de tuer son amour. Bien plus, il la haïssait presque de causer une semblable perturbation dans sa vie.

Sa première pensée fut de courir chez Henri et de lui confier ce terrible secret.

Mais au moment de s'y rendre, une prudence tout égoïste lui conseilla de se taire. Ne valait-il pas mieux, même aux yeux de son ami, paraître ne rien savoir ?

A déjeuner, il ne put manger. Son estomac serré refusa tout aliment.

Pour apaiser la fièvre qui le torturait, il sortit, et machinalement dirigea ses pas vers le Cours.

On était en février. Il faisait grand froid. La promenade était déserte.

Il l'arpentait en laissant un libre cours à ses pensées tumultueuses.

Soudain, il sembla que le calme se faisait en lui ; son pas se ralentit ; sa figure assombrie se rasséréna.

Une pensée basse venait de se glisser en rampant dans son esprit troublé.

Il venait de songer à Jacques, son rival. Qui lui répondait de la fidélité d'Adrienne ? Ne continuait-elle pas à voir Jacques chaque jour ? Et puisqu'elle s'était habituée à sa faute, pouvait-il être sûr qu'elle n'en eût pas commis une seconde ?

Toutefois ce doute infâme ne fit qu'effleurer son esprit. Il le repoussa bientôt.

Douter de la fidélité d'Adrienne, qui l'aimait si entièrement, c'était non-seulement o. lieux, mais inadmissible.

D'ailleurs, cette promenade lui rappelait des souvenirs trop récents pour qu'il lui fût possible d'oublier ses propres torts.

Pour obtenir l'amour d'Adrienne, n'avait-il pas eu recours à un piège, à un subterfuge sans lequel assurément elle n'eût point cédé ?

Comme son cœur n'était pas encore absolument perverti, Rodolphe rejeta définitivement ces lâches soupçons.

Mais que faire alors ? Comment sortir de cette situation ? Plus il l'approfondissait, plus elle lui paraissait inextricable.

Il ne voyait que deux solutions possibles :

Abandonner Adrienne, c'est-à-dire se conduire en malhonnête homme ; ou l'épouser, c'est-à-dire rompre avec le monde, avec sa famille ; et là, son courage défailait.

Il roulait dans son esprit les projets les plus contradictoires et les plus insensés, quand soudain il aperçut son oncle de Noiregent, qui venait à lui.

Dans sa perplexité, il eut instantanément la pensée de lui confier son embarras et de lui demander conseil. Du moins, il pouvait compter sur sa discrétion. Lui seul d'ailleurs était assez retors, assez habile pour le tirer de ce mauvais pas.

Cependant il ne connaissait pas son oncle ; son esprit léger, frivole, n'avait pu sonder cette âme machiavélique. Comme tout le monde, comme sa mère, il le croyait honnête homme, dans le sens mondain du mot, et par cela même très attaché aux conventions sociales et familiales. Ce ne fut donc pas sans une certaine appréhension qu'il l'aborda.

XV

L'ABANDON

En voyant le visage bouleversé de Rodolphe et sa pâleur, M. de Noiregent devina aussitôt qu'il s'agissait d'une catastrophe dans son amour.

Le cœur plein de jalousie et de fiel, il se réjouit intérieurement des souffrances de ce neveu que pourtant il paraissait chérir.

— Eh bien ! quoi ? fit-il, je crois comprendre... Une amourette?...

— Une amourette, oui, mon oncle, mais dans des conditions exceptionnelles et fort graves.

Et il lui tendit la lettre d'Adrienne.

Rodolphe ne remarqua point qu'en lisant cette lettre si aimante, si passionnée, si tendre, les mains de M. de Noiregent tremblaient. Était-ce encore la jalousie, ou bien le plaisir de voir enfin son but atteint, dépassé même ?

Après avoir lu, il resta quelques instants pensif, hochant la tête.

— Que trouves-tu donc, demanda-t-il enfin, de si exceptionnel dans cette situation ? Combien d'amours ne se terminent-ils pas ainsi ? C'était là un dénouement que tu devais prévoir.

— Je ne l'avais aucunement prévu, je vous l'avoue. Le charme captivant de cette adorable fille m'a fait tout oublier. Sa tendresse enlace le cœur, et sa beauté enivre.

— Euh ! euh ! ce sont là des bonheurs que tôt ou tard il faut bien payer par quelques soucis.

— Soit ! mais aujourd'hui mon embarras est extrême ; que faire ?... l'épouser ?...

M. de Noiregent fit entendre un rire strident.

— Est-ce qu'un de Corbière peut épouser sa maîtresse, dans une petite ville surtout, et surtout quand cette maîtresse est la fille d'un Berthaud ? Evidemment, mon cher neveu, l'émotion que te cause cette nouvelle te fait perdre la tête.

— Ah ! sans doute, si Adrienne était la première fille venue, si je n'étais son seul amour, si je ne lui avais fait des promesses pour la séduire, une semblable nouvelle ne me bouleverserait pas ainsi. Mais c'est, je vous le répète, une nature rare, très passionnée surtout. Je ne sais à quelle extrémité pourrait la pousser mon abandon.

— Ta, ta, ta ! mon pauvre Rodolphe, quel étrange aveuglement est le tien ! Crédule et fatuité, tels sont les travers de la plupart des hommes jeunes. Mais ce sont là des travers dont on se corrige en vieillissant. Cette Adrienne est comme toutes les filles de plaisir, tendre et voluptueuse. Elle t'aime parce que tu es beau garçon, parce que tu flattes sa vanité. Tu l'amuses, et elle t'amuse ; donc vous êtes quittes.

— J'en conviens, mon oncle, répartit Rodolphe, la plupart des femmes sont ainsi ; mais, je vous le répète, Adrienne n'est point une de ces femmes légères dont vous parlez. Chaque jour je découvre en elle des délicatesses, des profondeurs même qui me surprennent et parfois m'épouvantent ; car je crains de ne pouvoir briser aisément des liens pareils.

— Tu es encore trop amoureux, je le vois, pour raisonner sainement ta situation. Il me paraît nécessaire que tu t'éloignes pendant quelque temps.

— M'écarter en ce moment !

— Oui, il le faut, insista avec autorité M. de Noiregent. Pour recouvrer ta liberté d'esprit, il faut commencer par t'affranchir de l'influence de cette charmeuse. Je l'ai vue quelquefois depuis la fenêtre de mon cabinet. Elle a vraiment de fort beaux yeux, ajouta-t-il avec un sourire haineux.

— La quitter ainsi soudainement, exclama Rodolphe, je ne le puis.

— Alors, mon cher neveu, répliqua sévèrement M. de Noiregent, pourquoi viens-tu me demander mes conseils, puisque tu es décidé à ne pas les suivre ? Mon avis est que tu dois partir tout de suite sans la revoir, sans lui répondre même. Tu dois paraître ignorer qu'elle t'ait écrit. Autrement, comment lui expliquer ta fuite après une lettre pareille ? Que lui répondrais-tu d'ailleurs ? Veux-tu lui promettre de l'épouser, de reconnaître son enfant ? Tu ne peux faire ni l'un ni l'autre, sans briser ton avenir, sans déshonorer ta famille, sans tuer ta mère. Entre ta maîtresse, si charmante qu'elle soit, et ta mère, peux-tu hésiter ?...

— Mais cet enfant, le mien, après tout...

— D'abord, il n'est pas encore né. Et vivra-t-il ? Vas-tu compromettre le bonheur de toute ta vie sur une hypothèse ? Enfin, ces enfants-là sont fatalement voués à l'abandon. Il y a des hospices où on les recueille. Ce sont des enfants qui naissent orphelins, voilà tout.

— Cependant, en stricte justice, au point de vue de la morale naturelle... Je vous avoue que sans être un puritain, j'éprouverais quelque remords de conscience à jeter ainsi dans le monde un pauvre être qui n'a pas demandé à naître, et que mon imprudence et ma lâcheté voueraient à la misère, au malheur, au vice, au crime peut-être.

— Que parles-tu de justice et de morale naturelle ! répondit dédaigneusement M. de Noiregent. Chez certains sauvages, la morale fait aux enfants un devoir de tuer leur père infirme et vieux. En Chine, la morale absout les parents qui se débarrassent des enfants superflus. Chez nous, la morale ne reconnaît que les enfants nés dans le mariage. En dehors du mariage, tous les enfants appartiennent à la mère seule ; et c'est avec raison que nos lois prévoyantes interdisent la recherche de la paternité. Je dis : avec raison, car la paternité ne peut être qu'un acte de foi. Est-on jamais sûr d'être le père d'un enfant ? ajouta-t-il d'un ton cynique. Il n'y a que le mariage qui puisse affirmer la paternité et consacrer les droits de l'enfant et de la femme vis-à-vis du père.

— Adrienne m'aime trop pour me tromper, c'est là une preuve morale qui vaut bien, ce me semble, la sanction légale.

— Allons donc ! balivernes ! s'écria M. de Noiregent, qui s'arrêta de marcher et regarda son neveu entre les deux yeux. Tu es décidément trop naïf pour un garçon d'esprit. Je conçois qu'on s'élève contre les conventions sociales, quand elles gênent nos intérêts ; mais quand, au contraire, elles les servent, il est aussi absurde qu'insensé de s'élever contre elles. Je regrette d'ailleurs de t'enlever tes illusions... J'ai entendu dire... Ne t'es-tu jamais aperçu des assiduités d'un nommé ?...

— Jacques ! exclama Rodolphe.

— Oui, ce Jacques qui va chaque jour chez les Berthaud, qui aime Adrienne et aspire à l'épouser. Ces gens-là sont sans foi ni loi. La facilité avec laquelle Adrienne a accepté ton amour, cette lettre folle où elle met de côté tout sentiment de pudeur, ne prouvent-elles pas une nature essentiellement perverse qu'aucun principe de vertu n'a jamais réfrénée ? Et tu peux te croire engagé vis-à-vis d'une fille de cette espèce et de cette classe-là ? Mais, avec ses dispositions vicieuses, si tu ne l'avais séduite, un autre n'eût pas tardé à le faire.

— Je vous assure, mon oncle, qu'Adrienne m'aime véritablement.

— Allons donc ! ces créatures-là savent d'instinct jouer toutes les comédies... Admettons cependant qu'elle t'aime véritablement. Le premier amour, en effet, est souvent, même chez ces bacchantes, un amour véritable : mais il y entre plus d'imagination et de tempérament que de cœur. Or, après avoir une fois connu ces émotions et ces plaisirs, elles ne peuvent plus s'en passer. Tu peux donc être certain que, si tu l'abandonnes, elle sera vite consolée.

Rodolphe hochait la tête sans répondre. En réalité, il craignait tout du désespoir d'Adrienne.

Il sentait vivement, car c'était une nature nerveuse, féminine. Quoique corrompu par les amours faciles et les maximes mondaines, son cœur, vraiment touché par le grand amour d'Adrienne, s'était un peu relevé et réhabilité. Au moment de la quitter, il sentait que des liens réels, puissants même, l'attachaient à elle. Il pensait à la douleur qu'elle éprouverait en ne le voyant pas venir, et il souffrait par avance de la souffrance qu'il allait lui causer.

M. de Noiregent, avec sa perspicacité habituelle, devina ce qui se passait chez son neveu. Abandonnant alors tout raisonnement, il lui dit avec un sourire où il sut mettre à la fois de l'ironie et une humiliante pitié :

— Enfin, mon pauvre Rodolphe, songe donc combien tu serais ridicule, si l'ouvrier Jacques était réellement le père de cet enfant.

Comme il connaissait les faiblesses humaines, cet homme machiavélique ! Ce que n'avaient pu faire entièrement, ni la crainte du qu'en dira-t-on, ni la crainte du danger, la peur du ridicule le fit.

— Mais alors, mon oncle, demanda-t-il, quelle détermination dois-je prendre ?

— Ecoute, j'ai reçu ce matin de mon garde une lettre qui m'invite à me rendre dans mes forêts de la montagne pour décider une coupe importante. Si tu le veux, nous allons partir tout à l'heure.

— Partir ! tout de suite ? fit Rodolphe.

— A l'instant, répondit M. de Noiregent. Tu trouveras là-bas un fusil et des chiens. Tu aimes la chasse. L'exercice, le grand air calmeront la fièvre de ton cerveau. Le spectacle réconfortant de la nature te ramènera à des idées plus saines. Dans une huitaine de jours, tu pourras arrêter une résolution avec la sérénité d'esprit nécessaire. Quant à moi, je reviendrai à Vieuxbourg ; je m'informerai au juste. J'ai une police à moi. Je saurai jusqu'à quel point cette Adrienne est digne de ton intérêt et de ton amour. Compte sur moi.

— Soit ! partons ! Je vais seulement lui écrire un mot pour lui annoncer ce départ.

— Ecrire ! y penses-tu ? Es-tu assez sûr de cette fille ? Sais-tu quel usage elle pourrait faire de cette lettre ?

— Mais elle a déjà d'autres lettres de moi, confessa timidement Rodolphe.

— Tu as écrit ! Ah ! mon cher neveu, quelle faute ! Retiens cette maxime, dont je n'ai eu qu'à me louer pendant tout le cours de mon existence : En politique, en affaires et en amour, il ne faut jamais rien écrire. Allons, un peu de caractère. Je vois que tu aimes encore ; mais sache prendre une décision. Je t'emmène, c'est convenu.

Rodolphe fit un léger mouvement de tête affirmatif, dont profita aussitôt M. de Noiregent.

Une heure après, ils partaient tous deux pour la haute montagne.

Cette séparation momentanée, M. de Noiregent saurait la rendre définitive ; il le crut du moins.

Cependant, à l'heure dite, Adrienne attendait Rodolphe, avec quelle émotion, quelle ivresse !

Elle entendit d'abord sonner lentement onze heures à l'horloge de l'église paroissiale. Chaque coup lui frappait au cœur et faisait refluer par tout son corps une douce et bienfaisante chaleur. Toutes les horloges de la ville sonnèrent successivement.

Il allait venir, elle n'en doutait pas, heureux, rayonnant, fier de sa paternité.

Avec quels regards d'amour, quelles caresses de cœur, quelles rassurantes promesses il calmerait ses craintes au sujet du monde, ses terreurs à l'égard de son père, et l'encouragerait à supporter les appréhensions et les souffrances de la maternité.

Toutefois le temps s'écoulait, et Rodolphe ne venait pas. Que se passait-il donc ? N'avait-il pas reçu sa lettre ? ou bien cette paternité l'effrayait-elle ? A cette pensée, le frisson se répandait dans ses veines et faisait monter à son front une sueur glacée.

Mais non, c'était impossible, Rodolphe n'était pas lâche. Ne lui avait-il pas juré cent fois qu'il l'aimait éperdument et l'aimerait toujours ? Ses doutes étaient donc chimériques.

Cependant le quart sonna, puis la demie, et Rodolphe n'arrivait pas.

Jamais il n'avait autant tardé.

Maintenant un tremblement nerveux agitait la pauvre fille. Elle écoutait, le front brûlant, collé contre la vitre ; mais elle n'entendait rien, ne voyait rien.

D'habitude, quand il ne pouvait venir, il faisait un signal depuis la maison opposée, ou écrivait. Mais ni signal, ni lettre.

Une seconde demi-heure se passa.

Minuit sonna.

Ce fut d'abord le gros bourdon de l'église, qui lui parut retentir comme un glas funèbre.

Puis vint la sonnerie aiguë de l'hôpital, qui lui déchira les nerfs comme un couteau d'acier.

L'horloge fêlée de l'hôtel de ville lui envoya ensuite ses sons discordants, qui résonnèrent dans son esprit éperdu comme le charivari d'un sabbat infernal.

En ce moment, son imagination troublée se représenta l'antre de la magicienne avec tout l'attirail lugubre. Et aux quatre coins de sa chambre, il lui sembla voir apparaître des figures moqueuses, entendre tout autour d'elle des ricanements sardoniques.

La fièvre l'oppressait. Le délire agitait son cerveau. Un douloureux tremblement secouait ses membres, faisait claquer ses dents. Ses genoux s'entre-choquaient.

Ne pouvant plus se soutenir, elle se traîna jusqu'à son lit.

En passant devant la glace, elle aperçut son visage. Elle eut peur. Était-ce bien elle ? N'était-ce pas plutôt un fantôme ?

Elle était pâle comme une morte, et ses yeux brillants, égarés, semblaient agrandis par la douleur.

Elle se jeta sur son lit.

Alors, dans le lointain, elle entendit une autre cloche argentine qui sonnait aussi minuit. C'était la cloche des Carmélites.

Il lui sembla que ces sons légers, aériens, éloignés, qui paraissaient s'enfuir dans le silence de la nuit, emportaient ses dernières espérances.

Elle se sentit bien malade. C'était fini. Il ne viendrait plus. Il ne l'aimait pas. Cette paternité lui avait fait peur. Il manquait de courage. Elle comprit qu'elle était abandonnée, elle et son enfant.

Qu'allait-elle devenir ?



Elle profita d'une nuit pour lui soustraire les lettres de Rodolphe.
(Chap. XVI).

Maintenant, avouer sa faute, c'était impossible. Elle avait été trompée, comme tant d'autres, par un séducteur vulgaire. Elle avait eu la sottise de prendre au sérieux des déclarations banales, de fausses protestations. Elle n'avait pas cédé à l'un de ces grands amours auxquels on ne peut résister, mais à un caprice, à une fantaisie.

Elle n'avait donc pas su se faire aimer ! Maintenant elle doutait d'elle-même, de sa beauté, de sa valeur morale. Elle ne croyait plus à l'amour, plus au bonheur. Cette déception creusait soudain dans sa vie, hier encore si heureuse, si remplie, un vide effrayant, un abîme sans fond.

Et l'exaltation de la fièvre exagérait l'horreur de sa situation.

A cette situation, elle ne voyait qu'une issue : la mort.

Mais à la pensée de la mort, tout son être, si beau, si jeune, si vivace, se révoltait. Mourir déjà, était-ce possible? Un pareil dénouement à une destinée qu'elle avait rêvée si brillante!

Alors, au froid qui l'avait saisie tout d'abord, succédait une chaleur brûlante; aux contractions nerveuses, qui un moment avaient ralenti les battements du cœur, succédaient tout à coup des palpitations qui l'étouffaient; sa bouche haletante devenait sèche; elle se soulevait avec égarement sur son lit. Elle croyait sa dernière heure arrivée.

Et tout en appelant, en bénissant la mort qui allait la délivrer, elle avait peur.

Véritablement folle d'angoisse, de terreur, elle priait Dieu de lui envoyer Rodolphe.

Le voir, seulement une minute! Pourrait-il n'être pas touché de sa douleur, de son désespoir!

Et s'il refusait de l'épouser, mourir dans ses bras, sur son cœur, à ses pieds, elle ne demandait à Dieu que cette consolation suprême.

Mais Dieu n'entendit pas sa prière, Rodolphe ne vint pas.

Toute la nuit se passa dans ces tortures indicibles.

Après avoir tant souffert, elle s'étonna de voir encore le jour.

Elle se leva dès l'aube et écrivit d'un trait, avec la rapidité du désespoir :

« Rodolphe, je vais mourir, je meurs. Viens! je t'en supplie à genoux, je veux te revoir, il le faut. Si tu savais, mon bon, doux et tendre ami, ce que j'ai souffert, ce que je souffre! Ah! tu ne peux me condamner volontairement à un pareil supplice.

« Ecoute, je t'aime tant que, si ma vie te gêne, je t'en ferai le sacrifice. Tu n'entendras plus parler de moi. Mais que je te dise adieu! Qu'une dernière fois, mon bien-aimé, je te serre dans mes bras, j'entende le son de ta voix, je sente ta main dans la mienne; car je ne vois que la nuit autour de moi, et j'ai bien froid. Je grelotte. Toi seul peux m'apporter un peu de lumière, de chaleur.

« Rodolphe, c'est une pauvre malade qui implore ton secours. Ne m'abandonne pas!

« Écoute, je sens que ma raison s'égare. Je deviens folle; et si, dans mon délire, j'allais avouer notre faute! Je ne réponds plus de moi. Je t'en supplie, viens, viens vite, si tu ne veux pas que je fasse quelque affreux malheur.

« Mais je ne pourrais attendre tout le jour. A neuf heures, tu recevras cette lettre. A dix heures, je serai à ma fenêtre. Fais-moi un signe, rien que cela, si tu veux que je vive jusqu'à ce soir. »

Elle s'habilla à la hâte et courut jeter cette lettre à la poste.

A dix heures, l'infortunée était en observation derrière sa fenêtre, et rien ne parut.

A onze heures, elle se mit au lit, en proie à une fièvre violente, accompagnée de délire.

Le médecin appelé déclara qu'il redoutait une fièvre cérébrale.

XVI

LA CURE

Le lendemain, M. de Noiregent revint seul à Vieuxbourg. Il avait obtenu que Rodolphe resterait une huitaine de jours dans la montagne, mais en lui promettant de le tenir au courant de ce qui se passerait chez les Berthaud.

Ainsi, pendant qu'Adrienne se mourait, Rodolphe chassait, cherchait à se distraire de son amour.

M. de Noiregent descendit d'abord chez madame de Corbière.

— Qu'avez-vous fait de Rodolphe? s'écria-t-elle en pâissant.

— Je l'ai laissé là-haut pour quelques jours avec mon garde.

— Dans ce pays perdu! au milieu des bois! Comment est-il couché? qui va lui faire sa cuisine? Et il n'a emporté ni provisions ni linge! Il a même oublié sa fourrure. Les nuits de la montagne sont si fraîches!

— Tranquillisez-vous, ma chère Elodie. La forêt abonde en lièvres, en lapins de garenne, en perdreaux. On y rencontre parfois même des coqs de bruyère et des gelinottes. Quant à la fraîcheur des nuits, je n'y vois pas non plus grand inconvénient; elle calmera l'effervescence de ses idées.

— Comment? Quoi? Que se passe-t-il donc? En effet, je me souviens... Hier matin, son air soucieux...

— Je vous ai promis, n'est-ce pas? de guérir votre fils de cette dangereuse passion.

— Mais je l'en croyais déjà complètement guéri.

— Il est en bonne voie: nous arrivons à la dernière phase de cette maladie morale. Toutefois, il éprouve en ce moment une crise qui, je l'espère, sera décisive. Je ne puis vous donner aucune autre explication. Ce sont là des secrets que les mères doivent ignorer.

— Une mère, cependant, ne doit-elle pas connaître tous les dangers qui menacent son enfant? se récria madame de Corbière pleine d'anxiété.

— Non, ma chère sœur, votre pudibonderie, qui s'effarouche aisément, vous empêcherait d'apprécier avec calme la situation de Rodolphe.

— Comment! exclama madame de Corbière. Mon enfant aurait-il donc perdu sa robe d'innocence?

— Je ne dis pas cela, répondit M. de Noiregent, qui ne voulait pas trop alarmer sa vertueuse belle-sœur. Mais les femmes ne sont pas toujours assez maîtresses d'elles-mêmes, de leurs émotions et de leurs sentiments, pour bien garder un secret. Or, en ce moment, la plus légère indiscretion pourrait compromettre, non-seulement la cure que j'ai entreprise, mais l'avenir entier de votre fils.

— Ah! mon cher frère, vous me bouleversez.

— Tranquillisez-vous, au contraire; je vous promets le salut de Rodolphe, mais à la condition que vous m'accorderez une confiance entière. Ainsi, s'il arrivait quelque lettre à son adresse...

— Justement, en voilà une qu'on apporte à l'instant même, de cette horrible femme, sans doute. Il en reçoit fréquemment de la même écriture.

— Et vous ne m'en disiez rien ! Il est important de savoir s'il a conservé cette correspondance. Comme la fin après tout justifie les moyens, et que tous les moyens sont bons quand il s'agit de sauvegarder, contre d'indignes créatures, la considération d'une honorable famille, nous pourrions au besoin nous servir de ces lettres pour obtenir qu'on nous rende celles de Rodolphe.

A ces mots, madame de Corbière, qui s'était levée pour aller chercher la lettre qu'on venait d'apporter, se laissa retomber toute pâle sur son fauteuil.

— Quoi ! s'écria-t-elle, il aurait compromis son nom, notre nom dans une semblable intrigue ? Ah ! tout de suite, je vais faire une perquisition ; et si je trouve les lettres de cette créature, je vous les apporte à l'instant. Certes, en pareille circonstance, une mère peut violer le secret des lettres de son fils.

— Allez donc vite, ma chère Élodie ; car d'ici à peu de temps, nous aurons peut-être de grands coups à frapper pour briser les liens qui attachent notre cher Rodolphe à cette dangereuse fille.

— Des liens ! vous dites des liens ! Vous croyez que Rodolphe... Il se serait oublié... Mais alors, sa robe d'innocence?... demanda encore madame de Corbière. Ah ! le malheureux enfant !

Et, tout éperdue, la naïve Élodie courut à la chambre de son fils, bouleversa le secrétaire, y découvrit enfin un paquet de lettres qu'elle rapporta à son beau-frère.

L'effroi, l'horreur que lui inspiraient ces lettres dominaient tellement la curiosité de madame de Corbière, qu'elle ne demanda point à les lire.

M. de Noiregent s'empara avidement du paquet. Et, au moment de sortir :

— Une dernière recommandation, dit-il. Pas un mot de tout ceci à votre mari. Car je veux rester maître absolu de la situation.

— Ce serait d'ailleurs fort inutile. Mon pauvre mari est tellement absorbé par ses bouquins, qu'il ne daignerait même pas m'écouter. Ah ! que deviendrais-je sans vous, mon bon Guillaume ? Vous êtes véritablement notre sauveur, le sauveur de mon fils. Vous m'assurez, n'est-ce pas, que Rodolphe a gardé intacte sa robe d'innocence ?

— S'il l'a perdue, nous tâcherons de la lui rendre, répondit M. de Noiregent qui reprima un sourire.

— Alors, reprit Élodie, puisqu'il doit passer quelques jours là-haut, je vais y envoyer Justine avec des provisions, du dessert surtout, car dans votre forêt, on ne trouve ni confitures ni macarons, lui qui les adore ! Et puis du linge et des vêtements ; et sa bonne fourrure de Russie, et son chocolat ; vous savez qu'il n'aime pas tous les chocolats, le pauvre enfant ! Quand je pense au danger qu'il court en ce moment, j'en perds la tête, j'en meurs d'inquiétude.

— Non, non, ma chère sœur, tout cela est inutile. Encore une fois, calmez-vous. Ce matin, j'ai passé, à mon retour, au château des Dombes. J'ai vu le propriétaire, un de mes vieux amis, un grand chasseur. Justement il chasse en ce moment le sanglier. Le château est plein de monde. Je lui ai dit quelques mots de l'état moral de Rodolphe, et l'ai prié de l'inviter à ses chasses. Dès demain, vraisemblablement, Rodolphe sera installé au château des Dombes. La distraction et l'exercice auront vite raison, je l'espère, de son exaltation amoureuse.

Dès que M. de Noiregent fut rentré chez lui, il courut à la fenêtre de son cabinet.

Il vit les persiennes d'Adrienne à moitié fermées, et remarqua les tiges pendantes et fanées des volubilis et des capucines.

— Elle est malade, pensa-t-il ; deux ou trois jours de fièvre, et elle sera guérie et consolée.

Il s'assit à son bureau et se mit en devoir de lire la correspondance d'Adrienne. Tout en lisant, il se la représentait avec ses yeux profonds et doux. Il voyait cette bouche voluptueuse, ces lèvres humides s'entr'ouvrir pour murmurer les tendres appellations dont ses lettres étaient pleines.

Il croyait l'entendre; il croyait même respirer son souffle, un souffle frais et pur qui pourtant l'embrasait.

Et quand il lisait ces mots : « Je te jette mes deux bras autour du cou, mon Rodolphe; je t'enlace de toutes mes forces, afin de t'enchaîner à moi pour la vie, » il croyait sentir à son cou le doux collier de deux bras amoureux.

En tournant et retournant ces feuilles parfumées, ses gros doigts sales frémisaient, ses yeux ternes s'allumaient, ses lèvres tremblaient.

Il les relut vingt fois, ces phrases ardentes, ces hyperboles de sentiments, ces extases de tendresse et ces ivresses folles qu'on retrouve dans toutes les lettres des vrais amoureux.

Voici quelques fragments de ces lettres qui devaient porter au paroxysme la passion de M. de Noiregent :

« O mon Rodolphe ! mon Dieu, c'est toi ; mon âme, c'est toi ; ma vie, c'est toi. Merci du bonheur que tu me donnes et des joies célestes que ton amour m'a fait connaître... »

« ... Hier, tu m'as embrassé la main, et aujourd'hui, vingt fois, j'ai posé mes lèvres à l'endroit que tes lèvres avaient touché... »

« ... Vivre un jour entier sans te voir, sans te dire que je t'aime, sans me l'entendre dire, c'est un supplice au-dessus de mes forces. Si tu me quittais, ce serait ma condamnation à mort... »

« ... Et quand je pense que j'aurais pu ne pas t'aimer, me marier avec un autre, il me prend des vertiges d'épouvante. Je crois sentir qu'on m'enterre toute vie... »

« ... Des remords, je n'en ai pas. Ton amour remplit tellement mon âme et mon cœur, qu'il n'y reste aucune place pour une autre pensée, pour un autre sentiment... Mais il faut que tu m'aimes bien. Tant que tu m'aimeras, je ne saurais me repentir. Si tu m'aimais moins, alors seulement je connaîtrais les tourments, les remords, la honte. Aussi tu m'aimeras toujours, n'est-ce pas, mon bon et tendre bien-aimé?... »

« ... Si tu savais, mon Rodolphe, combien depuis que je t'aime, je vois le reste du monde avec pitié ! Comme tout ce qui n'est pas toi me semble insipide, et combien tous ces gens qui vont, qui viennent, qui s'agitent pour un intérêt d'argent ou de vanité, me paraissent insensés et malheureux ! Il n'y a réellement qu'une chose qui vaille la peine qu'on se donne pour vivre, l'amour... »

« ... Si pour t'aimer, j'ai mérité l'enfer, eh bien ! je crois que je trouverais encore du bonheur à brûler pour toi pendant l'éternité... »

Et puis tous les baisers, tous les doux noms, tous les souvenirs brûlants jetés dans ces lettres !

Après avoir lu, M. de Noiregent passa la main sur ses yeux comme pour éteindre la flamme que cette lecture y avait allumée. La poitrine haletante, il se promena un instant dans son cabinet qui lui paraissait en feu.

— Elle est à moi, s'écria-t-il tout à coup.

Il enferma ces lettres et sonna. La vieille Claudine parut.

— Allez prévenir Hortense Perruchot que je la demande à l'instant, dit-il.

Hortense arriva bientôt, et il eut avec elle une longue conférence.

Cependant Adrienne était fort malade.

Hortense avait reçu de M. de Noiregent l'ordre de ne point la quitter et d'éloigner de son lit, pendant son délire, les visiteurs indiscrets.

Comme Adrienne, dans ses moments de lucidité, demandait Hortense, Denis Berthaud et Marianne, en face du danger que courait leur enfant, n'osaient la contrarier.

Donc Hortense, avec un empressement que tout le monde admira, s'établit au chevet de son amie; elle ne la quitta pas, tant que la malade eut le délire.

Or, elle profita d'une nuit où Adrienne avait complètement perdu connaissance, pour lui soustraire les lettres de Rodolphe, qu'elle découvrit au fond d'un tiroir de commode.

Le lendemain, elle les remettait à M. de Noiregent, qui crut les posséder toutes. Cependant quelques-unes restaient à Adrienne, les premières, les plus tendres. Elle les portait habituellement sur son cœur, cachées dans la doublure de son corsage.

En détruisant les lettres que lui remit Hortense, M. de Noiregent crut donc anéantir les promesses que Rodolphe avait pu faire à la fille de Denis Berthaud, et effacer toutes traces de ces relations restées secrètes.

La famille de Corbière se trouverait ainsi à l'abri de toute inculpation, et son nom ne serait point mêlé au scandale que causerait bientôt l'état d'Adrienne.

M. de Noiregent pouvait désormais manœuvrer, soit dans l'intérêt de son amour, soit dans celui de sa vengeance, selon la conduite qu'Adrienne tiendrait envers lui.

Mais, au bout de huit jours, une lettre de Rodolphe, à laquelle il était loin de s'attendre, vint renverser tous ses plans.

Voici cette lettre :

« Mon bon oncle,

« J'ai suivi vos sages conseils. Toutefois, je ne suis point allé au château des Dombes. La solitude convenait mieux à la disposition de mon esprit et de mon cœur.

« Je suis rentré au dedans de moi-même. J'ai interrogé ma conscience en toute sincérité, et voici ce qu'elle m'a répondu :

« Abandonner cette pauvre fille, que j'ai séduite en l'attirant dans un piège, que j'ai abusée par de fausses promesses, l'abandonner dans la situation où elle se trouve, ce serait là une mauvaise action que je ne veux pas commettre.

« Elle m'aime, elle n'aime que moi, j'en suis sûr. Pour me disculper à mes propres yeux et m'encourager à la quitter, j'ai essayé de croire qu'elle avait un autre amant; mais non, cela n'est pas. L'amour véritable a des accents qui ne peuvent tromper, et l'amour de ma pauvre Adrienne est de ce nombre.

« Je ne sais encore de quelle manière je dois me conduire envers cette malheureuse fille. Lui donner mon nom me paraît bien difficile, sinon impossible.

« Il faudrait, pour surmonter les obstacles qui nous séparent, une force de caractère dont je me sens incapable. Mais ne puis-je du moins lui promettre de reconnaître l'enfant et me charger de son éducation? Nos relations sont et resteront ignorées. Je vais tenter de trouver un prétexte pour l'éloigner momentanément de Vieuxbourg. Ainsi sa réputation ne souffrira point. Il n'y aura pas de scandale. Elle pourra encore vivre heureuse et respectée. Et j'assurerai à mon enfant des moyens d'existence.

« Je crois donc que, sans rompre avec le monde ni avec ma famille, je puis réparer ma faute et continuer à vivre sans remords.

« Au lieu de chercher à oublier la pauvre fille, je rentrerai immédiatement à Vieuxbourg, afin de lui faire accepter cette décision, la meilleure, et la seule d'ailleurs

qui s'accorde avec la stricte honnêteté et les sentiments affectueux que je lui conserve.

« Vous comprendrez, mon cher oncle, et vous approuverez, je l'espère, ma résolution, bien qu'elle s'écarte de votre manière de voir. Mais c'est là une question de sentiment, devant laquelle doivent s'effacer les conseils de la sagesse mondaine.

« Mon éducation morale et intellectuelle a été fort incomplète. J'ai eu une jeunesse frivole, une existence trop facile. Pour la première fois, je me trouve en face d'une circonstance grave. Je ne suis ni un philosophe, ni un Caton ; mais j'agis selon mon cœur, ce qui est, je crois, la meilleure impulsion.

« Toutefois, avant de retourner à Vieuxbourg, j'attendrai votre réponse, et je compte sur votre promesse formelle de me donner des nouvelles exactes de ma chère Adrienne.

« Votre neveu, bien reconnaissant du grand intérêt que vous voulez bien lui montrer.

« RODOLPHE DE CORBIÈRE. »

« P. S. J'écris dans ce sens à Adrienne. Ne pouvant lui adresser directement mon billet, je vous prie de le lui faire remettre par Hortense Perruchot. »

A la lecture de cette lettre, M. de Noiregent entra dans une de ces colères qui, nous l'avons vu, se déchaînaient en lui comme des ouragans.

Il fallait à tout prix empêcher le retour de Rodolphe.

En conséquence, il se rendit chez madame de Corbière et lui annonça qu'elle devait se préparer à emmener son fils à Paris, afin d'éviter le scandale qu'il redoutait.

Et si les distractions de ce voyage ne suffisaient pas, il faudrait, pour le tenir quelque temps éloigné, le faire nommer à un poste quelconque : conseiller de préfecture, attaché d'ambassade ou employé de ministère.

A cette déclaration, l'impressionnable Elodie sentit la terre se dérober sous elle. Un voyage immédiat à Paris, elle qui ne quittait Vieuxbourg qu'après des années de réflexions et de préparatifs ! Et puis se séparer peut-être de son fils ! Ces perspectives inouïes, effrayantes, se heurtaient en tumulte dans son esprit et la rendaient incapable de faire ni une question, ni une objection. L'air irrité et bouleversé de M. de Noiregent, le tableau alarmant qu'il lui traça de l'état moral de Rodolphe et des conséquences de son obstination amoureuse, achevèrent de la persuader. Elle consentit à tout.

M. de Noiregent, de son côté, répondit aussitôt à Rodolphe la lettre suivante :

« Mon cher neveu,

« Ta lettre m'a causé un vif chagrin. Ne prends-tu pas la folle passion que t'inspire cette fille pour les avertissements de ta conscience ?

« Ce qui ressort de ta lettre, c'est que tu es toujours sous l'obsession de cette passion funeste.

« Ta situation d'esprit m'est apparue tout entière dans le désir que tu exprimes de revenir à Vieuxbourg pour renouer ces dangereuses relations.

« Malheureux enfant ! tu es donc encore plus profondément atteint que je ne le supposais, puisque l'éloignement, les considérations de famille, les conseils de la raison n'ont pu arracher de ton cœur cette affection coupable.

« Si tu étais rentré sérieusement en toi-même, comme je te le demandais, tu trouverais l'énergie nécessaire pour résister à un semblable entraînement.

« Sans doute, je ne prétends pas blâmer les impulsions du cœur. Mais il ne faut pas que cette loi de bonté que tu invoques, soit en opposition avec les lois sociales. Quelque défectueuses que celles-ci puissent être, un honnête homme doit aveuglément s'y soumettre; car ces lois, c'est la conservation de l'ordre moral et matériel. Or, la famille n'est-elle pas la première base, le palladium de la société?

« Tu parles de reconnaître cet enfant.

« Est-ce qu'un enfant né du vice, en dehors du mariage, doit porter le nom sans tache que tu as reçu de tes parents?

« Quant à cette fille, capable d'oublier les préceptes de la vertu, est-elle digne de commisération?

« Ton indulgence ne ferait que l'encourager dans le vice. Ton abandon, au contraire, serait un juste châtiment de sa mauvaise conduite. Le malheur seul peut la ramener au bien.

« Elle n'est pas d'ailleurs dans la misère : elle n'a aucun besoin de ta protection ni de tes secours. Denis Berthaud est riche; il peut élever son petit-fils.

« Et puis, la naissance honteuse de cet enfant abaissera l'orgueil de ce Berthaud, l'ennemi de notre famille, et qui exerce à Vieuxbourg une influence si funeste.

« J'ai eu, par Hortense, des nouvelles d'Adrienne. Le premier jour, sa douleur a été assez vive; mais elle commence déjà à se consoler. La légèreté est le fond du caractère de ces filles-là, et tu aurais grand tort de croire à un désespoir durable.

« Enfin, je te le répète, il y a plus que jamais des présomptions pour que ladite Adrienne ait eu des relations avec le nommé Jacques.

« Depuis ton départ surtout, on le voit à chaque instant entrer chez les Berthaud, et même on m'a affirmé l'avoir vu la nuit rôder autour de la maison.

« Tu reconnaitras donc, mon cher Rodolphe, que tu n'as pas encore assez réfléchi.

« Je te conjure, au nom de ta famille, de l'honneur des Corbière, au nom de ton avenir, au nom surtout de ton excellente mère, qu'un pareil scandale désolerait à jamais, ne prends pas immédiatement de décision, reste huit jours encore dans la montagne et accepte l'invitation de mon vieil ami. Le contact du monde te ramènera mieux que la solitude à de saines idées.

« Ton oncle, qui t'aime comme son fils, et qui serait, lui aussi, profondément affligé de te voir persister dans des résolutions aussi insensées que coupables.

« GUILLAUME DE NOIREGENT. »

Cette lettre terminée, il écrivit à Paris à un ami influent pour le prier de découvrir à son neveu un de ces emplois dits honorables, c'est-à-dire un de ces emplois sans fonctions, destinés aux fils de famille incapables, dont l'Etat paye le désœuvrement, mais dont l'importante nullité fait bonne figure dans une administration.

Huit jours après, madame de Corbière ayant, grâce à des prodiges d'activité, terminé ses préparatifs, partait pour Paris. En passant au château des Dombes, elle enleva son fils, qui avait enfin consenti à prendre quelques distractions, et qui ainsi se résolut au voyage sans revenir à Vieuxbourg, sans revoir Adrienne.

Quinze jours s'étaient écoulés. Adrienne était guérie physiquement, quoique toujours brisée de cœur.



Dans l'effusion de sa reconnaissance elle se laissa tomber à genoux, lui saisit la main et la couvrit de baisers. (Chap. XVII).

Hortense l'avait un peu consolée en lui disant que Rodolphe avait dû partir précipitamment pour affaires urgentes; qu'elle était chargée par lui de l'en avertir et de l'encourager à la patience.

Pauvre fille! Elle avait tant besoin de croire, qu'elle crut sa perfide amie, tout invraisemblable que fût cette histoire.

Cependant elle continuait d'écrire sans obtenir de réponse. Ses lettres, comme nous l'avons dit, étaient toutes interceptées. Elle ne put donc en douter bien longtemps, elle était abandonnée!

Toutefois la crise aiguë était passée. Elle tomba dans une tristesse morne dont

rien ne pouvait la distraire, ni les tendres prévenances de sa mère, ni la bonne humeur de Denis Berthaud, ni les attentions affectueuses de Jacques.

Malheureux Jacques ! Il souffrait autant qu'elle ; car lui savait tout ; il avait deviné la cause de cette tristesse qu'elle refusait d'expliquer. Il suivait d'un œil anxieux le changement profond qui s'opérait en elle.

Il tremblait à la pensée des conséquences qu'allait entraîner sa faute.

Plusieurs fois il avait cherché à provoquer ses confidences. Mais elle se taisait opiniâtrément.

Elle prétendait éprouver des souffrances d'estomac qui la rendaient morose.

Hortense seule possédait son secret, assistait aux explosions de ses désespoirs ; et insensiblement, sous prétexte de la consoler, elle lui parlait, ainsi qu'elle en avait reçu l'ordre, de M. de Noiregent comme pouvant seul, par son influence sur les Corbière, lui ramener Rodolphe.

— Ah ! disait-elle, si tu voulais te confier à lui, il saurait bien te sortir d'embarras !

Elle laissait entendre qu'autrefois déjà il lui avait rendu, à elle-même, un grand service, dans une circonstance également bien difficile.

— Aller chez M. de Noiregent ! répondait Adrienne avec épouvante, ne me parle pas de cela, c'est impossible. Si mon père l'apprenait, il ne me pardonnerait jamais !

— Cependant, reprenait Hortense obstinément, il s'intéresserait certainement à ta situation ; car il est très bon, quoi qu'en dise ton père. Il aime à rendre service. Enfin, il m'a souvent parlé de toi. Et depuis quelque temps surtout, depuis qu'il sait que tu es malade, il s'informe de ta santé et me demande pourquoi tu ne parais plus à ta fenêtre. Je t'assure que, s'il le voulait, il arrangerait ton mariage avec Rodolphe, car il peut tout ce qu'il veut.

— Ah ! répliquait Adrienne avec amertume, je n'ai pas d'autre ambition que d'être aimée. Si Rodolphe ne m'aime plus, à quoi bon l'épouser ? Et d'ailleurs, je ne veux rien devoir à l'ennemi de mon père.

Mais Hortense, quoique repoussée, ne se décourageait point.

— Je crois, ma chère, lui dit-elle un jour, que par M. de Noiregent tu pourrais obtenir qu'on te rendit tes lettres qui, sans doute, sont fort compromettantes. Si tu voulais tenter une démarche ?

— Mes lettres, répondit Adrienne avec un sourire navrant, qu'il les garde ! Elles seront son châtiment. Il n'oserait pas les montrer, je l'en défie bien ; car il en serait plus honteux que moi. Ces lettres, c'est ma réhabilitation... Je l'aimais tant !

Mais elle s'arrêta tout à coup, regarda Hortense d'un air soupçonneux.

— Qui est-ce qui m'a dérobé, demanda-t-elle, les lettres de Rodolphe ? Quand j'y songe, vois-tu, il me semble qu'il y a là toute une noire machination ; il le faut bien, car Rodolphe aussi m'aimait, lui !

— Eh bien ! repartit Hortense, viens voir M. de Noiregent. Peut-être, par lui, apprendras-tu quelque chose.

— Non, fit Adrienne, qui pourtant hésita un peu.

Deux mois se passèrent.

Quand Hortense l'interrogeait sur ce qu'elle comptait faire :

— Que sais-je ? répondait-elle.

La vérité est qu'elle se sentait profondément atteinte et qu'elle espérait mourir bientôt, avant le terme fatal.

XVII

TARTUFERIES

Un jour, c'était par une belle matinée de printemps, Adrienne travaillait au bureau à un ouvrage de broderie, se chauffant aux gais rayons, qui, passant à travers les vitres, venaient caresser son profil si fin et ses mains diaphanes.

Son visage encore poétisé avait acquis une douceur touchante.

Le sourire triste de ses lèvres pâlies allait au cœur.

Ses yeux voilés et languissants, aux paupières bistrées, ses traits déjà marqués par la passion éveillaient des curiosités que jadis sa beauté, dans toute sa virginité, dans toute sa splendeur, n'eût point fait naître.

Ce jour-là, il semblait que la vie reparût à ses joues, qui avaient repris une teinte rosée.

Elle regardait ses oiseaux avec une tendresse souriante, et elle aspirait avec sensualité le parfum d'une touffe de violettes de Parme posée à côté d'elle.

A son insu, elle subissait l'influence vivifiante et joyeuse du printemps.

Elle oubliait...

Tout à coup, elle releva la tête par un mouvement brusque; son aiguille lui tomba des doigts.

Elle parut se recueillir, écouter.

Elle devint horriblement pâle. Ses yeux exprimèrent une angoisse indicible.

Que se passait-il en elle? Qu'avait-elle entendu? Quel tressaillement profond l'avait ainsi bouleversée?

Elle laissa rouler à terre sa broderie, s'élança au dehors, traversa la rue, monta en courant l'escalier d'Hortense, se jeta dans ses bras, haletante.

— Il vit! il vit! répétait-elle, égarée.

— Qui? quoi? qu'as-tu donc?

— Et mon enfant n'aura pas de père!... Ah! je suis perdue, perdue sans retour.

— Mais ne le savais-tu pas?

— Je pouvais encore douter, tandis que maintenant... Ah! c'est affreux, vois-tu, l'instant où l'on acquiert la certitude d'un malheur horrible, irréparable.

Et elle passait les mains sur son front couvert d'une sueur glacée, en rejetant ses cheveux en arrière, comme une folle qui cherche à chasser une obsession douloureuse.

— C'est vrai, ma chère amie, répondit Hortense, ton malheur est très grand, mais si tu voulais me croire, il ne serait pas, comme tu le dis, irréparable.

— Oui, je sais, encore M. de Noiregent!

Elle soupira, réfléchit un instant, et, paraissant prendre tout à coup une résolution qui lui coûtait beaucoup :

— Oui, je le veux bien, allons-y.

Hortense ne voulut pas lui laisser le temps d'une réflexion plus longue.

— Tu as raison, reprit-elle, allons-y sur-le-champ. Tu verras comme il s'entend à consoler ceux qui sont dans la peine, à relever leur courage et aussi à trouver des expédients pour tirer des situations les plus difficiles les malheureux qui placent en lui leur confiance. Mais il faut se fier à lui absolument, sans restriction. Justement, ajouta-t-elle, il est en ce moment à Fonteny, et personne ne saura ta démarche.

C'était au commencement d'avril, et M. de Noiregent passait la plus grande partie de sa journée dans une maison de campagne, située hors de la ville, afin d'y surveiller des plantations.

Cette circonstance détermina Adrienne; car elle ne pouvait aller le voir dans sa maison de la rue du Commerce, sans que toutes les commères du quartier ne connussent et ne commentassent cette grande nouvelle : on a vu la fille des Berthaud entrer chez M. de Noiregent.

Les deux amies se rendirent donc à Fonteny par un chemin détourné.

Quand M. de Noiregent aperçut Adrienne, il baissa les yeux, craignant de laisser paraître l'émotion qui l'envahit.

En présence de cette jeune fille, si timide pourtant et si tremblante, cet homme madré, corrompu, autoritaire, ce despote au petit pied, qui menait toute la ville, perdit un instant son sang-froid, balbutia quelques mots inintelligibles, car il était plus ému, plus troublé qu'elle-même.

Hortense lui exposa le but de leur visite.

M. de Noiregent l'écouta en continuant de baisser les yeux, hocha plusieurs fois la tête. Adrienne le regardait, suivant tous les mouvements de sa physionomie avec une indicible anxiété.

Enfin, il fit signe à Hortense de se retirer, et resta seul en face d'Adrienne, palpitante de honte et de crainte.

— Je vous écoute, mon enfant, dit-il d'un ton paternel. Bien que votre père ait été souvent injuste à mon égard, et me montre même une animosité inexplicable, je ne vous rends aucunement responsable de ses torts envers moi. Je ne connais pas la rancune. Rendre service, faire le bien autant qu'il est en mon pouvoir, tel est mon plus grand, mon seul bonheur. Vous m'intéressez d'ailleurs à un double point de vue. C'est Rodolphe, mon neveu, qui vous a mise dans l'embarras. Puis votre beauté, votre jeunesse, le voisinage, car je vous ai souvent aperçue à votre fenêtre, tout me porte à faire ce qui dépendra de moi pour vous obliger. Parlez-moi donc sans réticence, et racontez-moi, comme à votre confesseur, tout ce qui s'est passé entre vous et Rodolphe.

Adrienne, un peu rassurée par ce discours, mais confuse, baissant la tête pour cacher la rougeur de son front, raconta toute sa faute, naïvement, sans omettre aucun détail, sans dissimuler aucune espérance.

— Il m'avait promis de m'épouser, dit-elle, et mon tort est d'avoir cru en lui comme j'aurais cru en Dieu même. Et puis je l'aimais tant ! C'est là une excuse, n'est-ce pas, monsieur, dont il faut me tenir compte ?

— Sans doute, pauvre fille, sans doute. Il y a même en votre faveur une autre circonstance atténuante. C'est votre éducation vicieuse. Si vous aviez été mieux surveillée et si vous aviez reçu des principes religieux...

— Mon éducation, reprit Adrienne, n'est pour rien dans mon malheur. Mon père et ma mère sont très sévères pour ces sortes de fautes. Ils ne m'ont jamais donné que de bons conseils. Aujourd'hui même, je ne puis comprendre cette première faiblesse.

— Cependant, vous vous êtes donnée ensuite volontairement.

— Ah ! monsieur, comment expliquer cela ? Ensuite, au lieu de lui en vouloir, je

l'aimai réellement, je voulus même l'aimer plus encore. A mes propres yeux, un grand amour pouvait seul excuser ma faute. Et puis, il est des sentiments qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de combattre. Dieu voit le fond de mon cœur. Il est bon, il me pardonnera.

— Ces paroles, répondit sévèrement M. de Noiregent, qui semblait prendre au sérieux son rôle de confesseur, prouvent ce que j'avais tout à l'heure. Si l'on vous avait enseigné la vertu, vous auriez connu les délices de la chasteté et les délicatesses de la pudeur, ces deux gloires de la jeune fille. Vous ne pouvez vous relever, vous rendre digne de devenir la femme légitime de Rodolphe qu'en changeant de sentiments et de langage. Si vous voulez avoir en moi une confiance entière, absolue, remettre entre mes mains, sans réserve, le soin de votre avenir, je referai votre éducation morale, je vous ramènerai Rodolphe, et, je l'espère, vous le ferez épouser; ou, du moins, je me charge d'obtenir qu'il reconnaisse votre enfant. Enfin, et par dessus tout, nous saurons sauvegarder votre réputation.

Après avoir parlé d'abord d'un ton austère, il s'attendrit peu à peu. D'une voix pleine de toute l'onction dont il était capable, il ajouta :

— Et je ferai cela pour vous, ma fille, en raison de vos larmes qui me vont au cœur, en raison de votre inexpérience qui me touche. Mais il faudra accepter toutes les conditions, un peu dures peut-être, auxquelles je vous soumettrai; autrement, je vous abandonnerais à votre malheureux sort.

Adrienne l'écoutait, enivrée. Elle joignait les mains, le regardait dans une sorte d'extase. Il lui semblait que chaque parole de cet homme était comme la note d'une musique, au son de laquelle le paradis s'entr'ouvrait.

Elle passait si subitement d'un malheur sans issue à l'espérance, que l'émotion l'empêchait de parler. Mais ses yeux baignés de pleurs en disaient plus que tous les discours. Ses regards enveloppaient M. de Noiregent de cette tendresse irrésistible, la plus grande séduction de la charmante créature.

Dans l'effusion de sa reconnaissance, elle se laissa tomber à genoux, lui saisit la main et la couvrit de baisers.

— Merci ! oh ! merci ! lui disait-elle avec un accent où toute son âme débordait.

L'attitude humiliée d'Adrienne, de cette femme devant laquelle il tremblait tout à l'heure, ce buste fléchi aux formes exquises, cette nuque blanche, molle et flexible, sur laquelle se jouaient de petites boucles rétives et brillantes, échappées au peigne, cette ardeur de sentiments, ces baisers, ces larmes, cette voix, achevèrent de bouleverser M. de Noiregent.

Une expression d'amour sauvage parut un instant sur son visage.

Toute à son bonheur, Adrienne ne remarqua point ce jeu de physionomie, vite réprimé d'ailleurs.

L'hypocrite avait compris que se déclarer trop tôt, ce serait tout perdre.

Il domina ce vertige d'un moment, dégagea prudemment sa main, et dit avec calme :

— Aujourd'hui, mon enfant, il faut partir; mais revenez après-demain, et apportez-moi les lettres de Rodolphe, puisqu'il vous en reste encore quelques-unes. Il faut que je les lise; car il est essentiel que je sache jusqu'à quel point vous avez été criminels tous deux, et quelles sont les promesses qu'il vous a faites.

A cette recommandation, Adrienne conçut quelque défiance. N'avait-elle pas avoué complètement sa faute ?

Pourquoi M. de Noiregent désirait-il ces lettres ? Que pourraient-elles lui appren-

dre qu'il ne sût déjà ? Quel intérêt avait-il à les posséder ? Néanmoins, il avait paru lui témoigner une pitié si sincère, il avait fait miroiter à ses yeux un si grand et si bon espoir, qu'elle promit de revenir le surlendemain et d'apporter les lettres.

Une transformation complète s'était soudain opérée en elle. Ses yeux avaient repris leur gaieté, leur éclat voilé d'ombre, ses joues, leur fraîcheur de jeunesse.

Il lui semblait que toutes ses angoisses étaient finies. Maintenant, elle n'avait plus sur la poitrine ce poids qui l'opprimait si douloureusement ; elle respirait à l'aise. Son estomac, depuis si longtemps contracté, se dilatait. Pour la première fois depuis deux mois, elle avait faim.

Les paroles de M. de Noiregent lui avaient rendu tout à coup la santé, la vie. Elle pourrait donc aimer encore, être heureuse... Et puis elle reverrait Rodolphe...

Dans sa folle joie, elle embrassait Hortense ; elle ne savait par quels mots tendres lui exprimer sa reconnaissance de l'avoir conduite chez ce sauveur.

Denis Berthaud et Marianne ne pouvaient expliquer un changement aussi subit.

— C'est le printemps, leur répondit Adrienne. J'ai fait ce matin une promenade qui m'a guérie comme par enchantement.

En voyant manger leur fille d'un bon appétit, tous deux se regardaient avec des larmes de joie dans les yeux.

Ils insistèrent vivement pour que chaque matin Adrienne fît une semblable promenade.

Elle le promit d'autant plus aisément, qu'il fallait le surlendemain légitimer une nouvelle absence.

Adrienne fut donc exacte au rendez-vous. Elle avait pris avec elle toutes les lettres qui lui restaient, une seule exceptée cependant, la plus passionnée, la plus enthousiaste. Cella-là, c'était une relique, usée par ses baisers. Elle ne voulut point s'en dessaisir. D'ailleurs, ce pouvait être un témoignage, dans le cas où Rodolphe renierait un jour son amour et ses engagements.

M. de Noiregent se montra cette fois plus tendre, plus patelin. Au lieu de l'admonester, il excusa sa faute.

Il renouvela ses promesses et surtout ses protestations d'intérêt.

Adrienne lui exprima de nouveau, en termes véhéments, sa chaleureuse reconnaissance.

Elle revint ainsi plusieurs fois.

Hortense l'accompagnait ; mais elle l'attendait au jardin, afin de la laisser seule avec M. de Noiregent.

Or, un jour Adrienne sortit de cette conférence secrète, le visage enflammé, le regard indigné, bouleversé.

— Qu'arrive-t-il donc ? demanda Hortense.

— Rien, répondit-elle d'une voix brève.

— Comment, rien ? Mais ta figure est toute décomposée.

— Rien, te dis-je.

Et sa voix tremblait de colère.

— Ne voudrait-il plus tenir ses promesses ?

— Ses promesses ! repartit Adrienne en éclatant d'un rire strident.

— Tu auras sans doute manqué de confiance en lui ?

— Justement, répondit Adrienne, les dents serrées. Il ne fera rien pour moi, entends-tu, que je ne m'abandonne à sa direction sans réserve.

— Comment cela ?

— Je ne parlerai pas, car je ne veux pas exposer les miens à de sourdes vengeances. Ah ça ! tu ne le connais donc pas, cet homme ?...

— Moi... mais je ne sais vraiment ce que tu veux dire ! fit Hortense qui comprenait fort bien.

— Tu ne sais pas ? Tu serais dupe à ce point ? Après cela, il se peut que tu n'aies été jusqu'à présent qu'un instrument entre ses mains.

— Qu'a-t-il donc fait ? aurait-il refusé de te rendre tes lettres ?

— D'abord, il prétend les avoir détruites pour mon plus grand bien. Mais ce n'est pas cela. Tiens, ne me questionne pas ; car dans mon indignation je dirais tout, et je ne veux rien dire. J'ai peur de lui. Que ne suis-je morte ! Que ne m'as-tu laissé mourir avant de m'avoir conduite ici !

Elle ne pleurait pas. Mais son œil, ordinairement si doux, étincelait de haine.

Et en revenant à Vieuxbourg, elle marchait vite, comme pour fuir cette maison qui lui faisait peur. Tout en marchant, elle articulait des phrases entrecoupées.

— Et cet homme, disait-elle, prêche la vertu ! Il m'a fait un crime de ma faute... Et rien ne peut l'atteindre, lui. Il est tout-puissant... Le démasquer ? Est-ce qu'on me croirait, moi, la fille de Denis Berthaud ? Et pas de témoins, pas de preuves !...

Comme Hortense insistait encore pour savoir :

— Tais-toi, répliqua-t-elle de nouveau. Ne me questionne pas... Je ne te répondrais pas !... Ah ! j'entends encore ses menaces, cette voix si dure, et je vois ce visage implacable. Il ferait ce qu'il dit.

— Mais de quoi t'a-t-il menacée ?

— Il m'a menacée, si je parlais, de me faire descendre jusqu'au dernier échelon de l'opprobre, moi et les miens, de nous ruiner tous. Ah ! j'en ai froid dans les os. Mon père !... mon père !... Si j'allais être cause... Ah ! qu'il a raison dans sa haine contre ce fourbe-là !

— Allons, remets-toi, tu es une enfant, reprit Hortense. Il a voulu t'effrayer pour te forcer au silence. Mais il ne peut rien contre toi.

— Il ne peut rien ! C'est toi qui dis cela, toi qui, l'autre jour encore, me le montrais si puissant ! Qu'importe ! Il peut se venger, il peut me tuer, c'est-à-dire me faire mourir de chagrin ; mais je mourrai du moins sans cette horrible flétrissure. Je ne voudrais pas revoir Rodolphe, ni même l'épouser à ce prix. Mon enfant sera bâtard, soit ! Mon père souffrira du déshonneur de sa fille ; mais s'il pouvait savoir le courage et la dignité que je viens de montrer, il me pardonnerait peut-être et me bénirait.

Elle se tut, craignant déjà d'en avoir trop dit.

Elle rentra chez elle en proie à une fièvre ardante, et pendant plusieurs jours elle refusa de descendre au magasin.

— Mademoiselle Adrienne serait-elle retombée dans ses tristesses ? demanda Jacques, inquiet, à Madame Berthaud.

— Hélas ! mon garçon, je n'en sais pas plus que toi, répondit la pauvre femme en s'essuyant les yeux.

Il faudrait peut-être appeler un médecin, opina timidement Jacques.

— Elle s'obstine à n'en pas vouloir.

— Ce sont des idées noires, comme les jeunes filles en ont quelquefois, ajouta Denis. Le mariage seul pourrait la guérir. C'est à toi de la décider, Jacques.

— Hélas ! répondit tristement le brave ouvrier, elle a peut-être en tête un meilleur parti que moi, plus à son goût surtout, et voilà ce qui cause son chagrin.

— Que dis-tu là ? Il n'y a que toi qui viennes à la maison. Elle ne parle à personne. On voyait bien autrefois des freluquets regarder du côté de la maison en pas-

sant devant sa fenêtre. Mais aujourd'hui, elle a si pauvre mine, qu'elle fait plutôt pitié qu'envie, notre Adrienne.

— C'est égal, maître Denis, je vous en prie, ne la tourmentez pas à cause de moi. Elle est malade. Il faut avant tout la guérir. Plus tard, nous verrons.

— Ah ! les filles, les filles ! grommela Berthaud. Quel brouillamini ! quelle bouteille à l'encre !

Et il hocha la tête en soupirant.

XVIII

LE TROU DU DIABLE

Cependant Hortense reçut de M. de Noiregent l'injonction de cesser toute relation avec Adrienne. Et au même moment se produisirent à Vieuxbourg des commérages auxquels la commère Perruchot n'était point étrangère.

Depuis la ville haute jusqu'aux faubourgs les plus reculés de la ville basse, tout le monde connut le malheur d'Adrienne. Et maintenant personne ne passait devant la maison de Denis Berthaud, sans y jeter un regard curieux.

Par qui donc avait été séduite la belle, la sage, l'orgueilleuse Adrienne ?

On murmurait tout bas le nom de Jacques. Lui seul entraît chez les Berthaud à toute heure, et Adrienne, prétendait-on, le traitait avec beaucoup trop d'amitié.

Mais pourquoi ne s'épousaient-ils pas ?

C'était Denis Berthaud qui s'y opposait. Y a-t-il rien de plus orgueilleux, de plus aristo, ajoutait-on, que ces républicains ? Donner sa fille à un bâtard, à un ouvrier sans fortune, lui, le père Berthaud ! Allons donc ! Ses principes démocratiques n'allaient pas jusque-là.

Cependant le temps s'écoulait, et Adrienne voyait s'approcher avec épouvante le terrible dénouement.

Elle avait espéré mourir et elle ne mourait pas.

Il semble que la maternité développe chez la femme qui va être mère l'instinct de la conservation.

Elle se rattachait à la vie par un dernier et bien fragile espoir.

Elle ferait une suprême tentative auprès de Rodolphe.

Une dernière fois elle lui dirait ses angoisses, elle lui rappellerait les engagements qu'il avait pris. Elle lui parlerait surtout du pauvre être qui vivait en elle.

Quelle lettre touchante elle écrivit ! Quels tendres et suppliants appels à la pitié ! Avec quelle éloquence poignante elle sut peindre ses tourments ! Quels accents trouva son désespoir !

Mais elle ignorait l'adresse de Rodolphe à Paris, où, en attendant la place promise, il menait une vie de dissipation, à laquelle son oncle de Noiregent fournissait l'argent.



Mais au moment où elle tournait l'angle de la rue des Carmes,
elle se trouva en face de Jacques. (Chap. XVIII.)

Elle dut adresser sa lettre à Vieuxbourg, et cette lettre eut le sort des précédentes; elle fut interceptée par madame de Corbière, qui la remit aussitôt à son beau-frère.

Alors, la pauvre délaissée tenta une démarche qui lui coûta beaucoup. Elle fit fléchir son orgueil jusqu'à aller implorer la compassion d'Hortense, qui l'avait si lâchement abandonnée.

Hortense était plus légère et ambitieuse que méchante; elle fut touchée de cette démarche. Toutefois, elle n'osa point, tant M. de Noiregent la terrifiait aussi, lui promettre d'intervenir directement auprès de Rodolphe, comme Adrienne l'en priait;

mais elle lui conseilla de s'adresser à Henri, qui se trouvait momentanément à Paris et qui, sans doute, connaissait l'adresse de Rodolphe.

Adrienne suivit ce conseil, dont elle remercia son indigne amie avec sa chaleur d'âme habituelle.

Huit jours se passèrent. On était alors en septembre.

Henri Belnet revint pour assister à la fête de Vieuxbourg.

La veille de la fête, Adrienne reçut d'Henri ce petit mot :

« J'ai fait votre commission.

« Mardi soir, à minuit, trouvez-vous près du pont de la Seille, derrière les saules qui bordent la rivière, dans l'enfoncement de terrain appelé le Trou-du-Diable. Je vous y rejoindrai.

« H. B. »

Ce billet laconique, en réponse à sa lettre déchirante, ne lui fit rien présager de bien favorable.

Et ce rendez-vous à minuit ! Henri, lui aussi, craignait de se compromettre. Ainsi tout le monde la méprisait déjà, la reniait ; ceux-là mêmes qui l'avaient perdue, cent fois plus coupables et déçus qu'elle, la fuyaient comme un être maudit, une fréquentation honteuse.

Elle alla à ce rendez-vous, le cœur plein d'amertume.

C'était le lendemain de la fête. Quelle triste fête elle avait passée ! Depuis longtemps elle ne sortait plus, de peur des regards inquisiteurs et des méchants sourires.

Il faisait une douce et tendre soirée d'automne.

La lune à son déclin jetait sur les feuilles jaunissantes de pâles lueurs pleines de mélancolie.

A l'heure indiquée, Adrienne arrivait au Trou-du-Diable.

C'est ainsi qu'on appelle à Vieuxbourg un accident de terrain assez pittoresque, situé au bord de la Seille. C'est une sorte de trou en entonnoir, dont les parois sont tapissées de gazons et de mousse, dont le fond est planté d'arbres. Entre le saule touffu, le bouleau flexible et l'aulne sombre, croissent et s'entrelacent, se jetant d'un arbre à l'autre pour former des berceaux naturels, la clématite, le volubilis et le houblon sauvage.

Ce nom lui vient sans doute de ce qu'en été les amoureux s'y donnent de fréquents rendez-vous.

On y parvient en longeant la rivière depuis la route, car l'entonnoir a une étroite échappée sur la Seille.

En arrivant au Trou-du-Diable, Adrienne s'assit sur une pierre, au bord de l'eau.

Elle regarda couler la rivière grossie par d'abondantes pluies.

La Seille roulait fougueuse, et ses petites vagues, éclairées par les reflets de la lune, formaient comme des sillons lumineux et mouvants qui, à les regarder longtemps, donnaient le vertige.

A cet endroit, la rivière était très profonde.

Adrienne se sentait attirée par le gouffre.

— Un instant de souffrance, pensait-elle, et puis le repos éternel. Oui, c'est cela.

Mais, à la pensée de mourir, elle qui avait rêvé une si brillante destinée, elle sentit ses yeux s'emplir de larmes.

Elle les ferma, et appuyant sa belle tête endolorie contre le tronc rugueux d'un vieux saule, elle attendit.

Bientôt un pas rapide résonna sur la route.

Elle se dressa en sursaut.

C'était Henri.

Il lui apportait des nouvelles, des nouvelles de Rodolphe.

Son cœur battit à se rompre. Les dents serrées par l'émotion, elle ne répondit pas au salut d'Henri. A peine put-elle articuler le nom de Rodolphe.

— Je l'ai vu, dit Henri, je lui ai montré votre lettre et il m'a chargé de vous expliquer...

— Pourquoi ne m'écrit-il pas lui-même ? interrompit Adrienne. M'abandonner ainsi dans la situation où il m'a mise !

— Ah ! croyez qu'il en souffre autant que vous ; mais vous savez combien il craint son père ! Enfin il affirme n'avoir reçu aucune de vos lettres. Là est son excuse.

— Il serait vrai ! s'écria Adrienne ranimée soudain. En êtes-vous sûr ?

— Je le crois. Il semblait sincère. Il pense que sa mère les aura soustraites.

Un rayon d'espoir venait d'illuminer l'âme désolée de la pauvre fille.

Alors il était moins coupable qu'elle ne l'avait supposé.

Alors, maintenant qu'il connaissait sa position, il ne pourrait la délaisser. Qu'avait-il dit, à la lecture de sa lettre ? Ne pensait-il pas qu'il était de son devoir de venir la soutenir au moins de sa présence, de son amitié, sinon de son amour, dans la crise terrible qu'elle allait traverser.

— Non, il ne vous abandonne pas, répondit Henri, bien qu'on ait cherché à vous flétrir dans son esprit par des propos qu'il regarde comme des calomnies.

— Des propos ! des calomnies ! s'écria Adrienne, qui se sentit envahie par une sueur froide ; car elle pensa soudain à M. de Noiregent, à ses menaces.

Henri lui répéta le bruit public qui accusait Jacques d'être le père de son enfant.

La malheureuse s'appuya défaillante contre un arbre ; elle comprit qu'elle ne pouvait rien pour démentir ces inculpations, que corroboraient toutes les apparences.

— Quoi qu'il en soit, reprit Henri, Rodolphe reconnaît qu'il a des devoirs envers vous. Il m'a chargé de vous remettre une somme...

— De l'argent ! exclama Adrienne qui se dressa dans sa fierté.

— C'est son devoir de vous l'offrir, et peut-être est-ce votre devoir aussi de l'accepter, sinon pour vous, du moins pour votre enfant.

— Une pareille insulte, à moi ! Ah ! c'en est trop.

Elle prit sa tête à deux mains et sanglota.

— Je vous en prie, calmez-vous, dit Henri. Rodolphe n'a eu aucunement l'intention de vous offenser. Il ne sait pas quelle est, ou du moins quelle sera bientôt votre situation dans votre famille. Si vous étiez obligée de vous éloigner momentanément, l'enfant réclamerait des soins, et vous-même il faudra vous soigner.

— Encore une fois, repartit Adrienne, hautaine, je ne toucherai pas à cet argent. Ce n'était pas de l'argent que je demandais ; c'était un souvenir, une bonne parole, un encouragement. Ah ! c'est horrible ce que je souffre, ce qu'il m'a fait souffrir, cet homme. Ecoutez : vous me connaissez. Vous savez si je lui ai résisté. Il m'a tendu un piège. Il m'a trompée par des promesses. Je devais être sa femme. Il me l'a juré cent fois en me serrant sur son cœur, en exigeant de moi les mêmes serments ; et aujourd'hui, il m'assassine impitoyablement. Sans doute, il ne prend pas un couteau pour me tuer. Mais il fait pis : il me condamne à des tortures mille fois plus douloureuses que la mort. Quels sont mes torts, pourtant ? Je l'aimais trop. Car il ne croit pas, il ne peut pas croire à la calomnie qui a voulu me flétrir. Il sait bien que je n'aimais que lui, que je n'ai jamais aimé que lui. Mais je suis un embarras dans sa vie, et il me

repousse du pied. Dites-lui, monsieur, que je vais mourir et qu'il aura causé ma mort, causé aussi la mort de son enfant. Dites-lui que je ne veux accepter de lui ni secours, ni argent, parce que je le méprise. Et vous, qui êtes son ami, qui avez contribué à me perdre, je vous hais aussi. Allez-vous-en, laissez-moi, laissez-moi. Si vous ne me quittez à l'instant, je me jette à l'eau.

— Que ne pouvez-vous comprendre, ma pauvre fille, répondit Henri, combien votre position malheureuse me touche, et quel désir j'ai de vous aider!

— Taisez-vous, vous mentez tous, et je ne puis vous entendre sans horreur.

Henri se disait :

— Si pourtant on me voyait ici avec elle, que croirait-on?

Il reprit :

— Donc, mademoiselle, puisque vous le voulez, je vous quitte. Ainsi j'écirai à Rodolphe...

Mais un revirement subit se fit chez Adrienne. Henri parti, elle serait plongée dans un effroyable isolement. Elle lui saisit vivement le bras.

— Non, non, dit-elle avec fièvre, ne me quittez pas, je vous en supplie. Quoi? Que lui écrirez-vous? Que je le hais? Eh bien! non, dites-lui que je l'aime toujours, que je ne veux pas mourir encore, que je veux le revoir. Dites-lui de revenir à moi. Craint-il que je ne lui rappelle ses promesses? Oh! non, je suis trop fière. Jamais je ne lui parlerai du passé, ni même de son enfant. Je tâcherai d'oublier ses torts. Je n'ai pas d'ambition, pas d'intérêt, moi. Puisqu'il n'a pas reçu mes lettres, puisqu'on a pu lui faire croire que je le trompais, qu'il vienne! je saurai bien lui prouver mon innocence, et je lui pardonnerai tout le mal qu'il m'a fait. Et je l'aimerai, oh! je l'aimerai tant!

Elle se tut, suffoquée par les pleurs.

— Eh bien! oui, lui dit Henri, je lui écrirai tout cela. Mais ne pleurez pas ainsi.

— Laissez-moi pleurer, au contraire. Cela me fait du bien de pleurer auprès d'un ami, car vous êtes mon ami, n'est-ce pas? Et depuis si longtemps je dévore mon chagrin en secret. Je vous en prie, ne me cachez rien. Que fait-il à Paris?

— Ecoutez, ma pauvre enfant, répondit le jeune homme réellement attendri. Je vais vous donner un vrai conseil d'ami. Je crois que Rodolphe vous aime toujours. Quand je lui ai parlé de vous, il n'a pu retenir ses larmes; car il n'a pas mauvais cœur. Mais c'est un caractère faible; il a été circonvenu. Et puis, ses parents veulent le marier.

— Ah! voilà aussi ce que j'ai pensé. Et c'est mon plus grand tourment. La jalousie, si vous saviez...

— Il faut bien vous le dire, puisque...

Il s'arrêta, n'osant frapper le cœur de cette infortunée.

— Puisque? interrogea-t-elle, glacée d'angoisse.

— Puisque dimanche les bans seront publiés à l'église de Vieuxbourg.

Adrienne poussa un cri déchirant et faillit tomber.

Henri la soutint.

— Rodolphe m'a chargé de vous l'apprendre, mais en même temps de vous assurer qu'il vous conserve une très vive affection. Il va probablement s'établir à Paris. Eh bien! voici le conseil que je me permets de vous donner. Il est à craindre qu'une fois votre état connu de vos parents, vous ne puissiez plus vivre avec eux. Je vous engage donc à aller à Paris. Là, Rodolphe pourra vous voir quelquefois, vous aider à vous y créer une position. Voilà pourquoi vous devez prendre cette somme qui vous per-

mettra de faire le voyage et de nourrir votre enfant. Le ferez-vous? Répondez-moi.

Adrienne restait pâle, immobile, comme pétrifiée.

— Voyons, insista Henri, le ferez-vous?

— Oui, répondit-elle machinalement.

— Vous partirez?

— Je partirai. Merci! maintenant, adieu. Allez-vous-en vite, qu'on ne nous voie pas ensemble.

— Vous aurez la force de rentrer seule à Vieuxbourg?

— Oui.

— Je vais donc écrire à Rodolphe notre entretien et votre résolution?

— Oui.

Adrienne, toujours inerte, le regarda s'éloigner.

Elle ne pensait à rien.

Quand elle l'eut perdu de vue, son désespoir se réveilla impétueux, violent.

— Il se marie! il se marie! répétait-elle à haute voix. En cet instant, tandis que je suis là, seule, abandonnée, désespérée, devant cette rivière qui m'attire, où est-il, lui? Il est auprès d'elle. Il l'aime comme il m'aimait, et il lui fait les mêmes serments, les mêmes protestations d'amour qu'il m'a faites à moi. Il n'y a donc pas de lois pour punir de pareils crimes? Oh! non, je ne veux pas mourir, non, pas avant de m'être vengée. Non, ce mariage ne se fera pas. Je ne le veux pas. Je saurai bien l'empêcher. Abuser ainsi une pauvre fille, c'est horrible. Mais abandonner son enfant, c'est monstrueux. Non, non, je ne veux pas mourir encore. D'ailleurs, quand je l'aurai revu, il sera toujours assez tôt.

Elle se leva, la figure animée, l'œil ardent, et reprit le chemin de Vieuxbourg.

Mais au moment où elle tournait l'angle de la rue des Ursulines et de la rue des Carmes, elle se trouva tout à coup en face de Jacques.

Comme la rue était fort étroite, elle ne put l'éviter.

— Vous! mademoiselle Adrienne, à pareille heure! s'écria Jacques bouleversé.

— Oui, moi, dit-elle sèchement.

Elle lui en voulait en ce moment d'avoir motivé, même involontairement, la calomnie qui peut-être avait éloigné Rodolphe.

— D'où venez-vous donc? grands dieux!

Il était si tremblant en adressant cette question, qu'Adrienne sentit s'évanouir son ressentiment.

— Vous le savez, répondit-elle avec plus de douceur, je ne sors jamais. Cette nuit, je ne pouvais dormir, et j'avais besoin de grand air. Il faisait d'ailleurs si beau, qu'il m'a pris fantaisie de me promener un instant. N'est-ce pas que le temps est bien doux?

— Mais on croirait, au contraire, que vous avez froid : vous grelottez et votre voix tremble.

— Ce n'est rien. Bonsoir, Jacques, je vais tâcher de reposer un peu.

— Ah! mademoiselle Adrienne, dit le brave garçon d'un ton suppliant, vous avez un grand chagrin, je le vois bien. Vous voulez faire la forte et le garder pour vous toute seule, et voilà ce qui vous tue. Ecoutez, je ne sais comment vous dire cela; mais si vous avez besoin d'un ami, employez-moi à tout ce que vous voudrez. Je vous servirai, je vous obéirai comme un caniche, sans seulement vous faire une question, ni chercher à com-

prendre. Si c'est un secret que personne ne doive savoir, eh bien ! personne ne le saura, pas même moi. Mais, de grâce ! je souffre tant de vous voir malheureuse ; tenez, je n'en dors pas non plus. Et c'est pourquoi vous me trouvez dans la rue à cette heure-ci. Je suis allé voir si je n'apercevrais pas de la lumière à votre fenêtre.

— Jacques, repartit sévèrement Adrienne, vous ne pensez donc pas qu'en vous promenant ainsi la nuit sous mes fenêtres, vous me compromettez !

— Moi ! moi ! vous compromettre, s'écria Jacques. Qui est-ce qui pourrait croire ?... Qui donc pourrait dire ?...

— Allons ! bonsoir, Jacques, rentrez vite. Il me semble que je vais bien dormir cette nuit.

Ils se séparèrent.

XIX

LA NAISSANCE D'UN MAUDIT

Jacques rentra chez lui, profondément affecté de ces reproches si secs et surtout du silence obstiné d'Adrienne, du peu de confiance qu'elle lui accordait. Cette sortie à pareille heure, comment l'expliquer ? La rue des Ursulines conduisait à la rivière. A ce rapprochement, il frissonna.

Qu'était-elle allée faire de ce côté ? Il connaissait exactement son état, et chaque nuit, il tremblait en pensant au drame terrible qui allait se passer dans cette famille qu'il chérissait plus peut-être qu'une famille légitime.

Malgré la défense d'Adrienne, il se promit de continuer à veiller chaque nuit pour empêcher, s'il était possible, un affreux malheur ; car, à son embarras, à sa voix contrainte et stridente, à ses regards sombres et désolés, il devinait depuis longtemps un chagrin, un désespoir sans bornes.

Quant à Adrienne, après ce premier mouvement de colère, elle retomba dans un complet accablement. Elle n'avait plus même le courage de prendre une décision. A peine avait-elle la force de penser.

Elle passa la nuit dans les larmes.

Tant d'émotions et cette longue promenade hâtèrent la crise.

Vers le matin, épuisée par la fatigue, elle s'était endormie, quand soudain une douleur, d'abord sourde, et qui grandit tout à coup, secoua tout son organisme.

Elle se dressa effarée sur son séant.

Une sueur froide l'inonda toute.

Ce moment tant appréhendé était-il donc arrivé ?

Elle n'en pouvait douter, c'était bien cela. L'enfant brisait son enveloppe. Il allait naître.

Elle eut un moment de répit.

Involontairement, elle pensa à la jeune mère qui attend cette délivrance comme un bienfait, à la femme aimée, entourée des siens, à l'inquiétude du père, du mari qui veille

avec angoisse, avec amour sur la vie de celle qui va lui donner un nouvel être à-chérir, à la tendre anxiété des parents, à cette douleur de l'enfantement amoindrie par tant de soins touchants et empressés.

Elle était seule, elle, grinçant les dents, attirant convulsivement ses couvertures au-dessus de sa tête pour étouffer ses gémissements.

Personne n'était là pour l'encourager, pour la soutenir. Au lieu de la joie, du bonheur, de la gloire d'avoir donné le jour à un être humain, au lieu des ravissements de la maternité, ce qui l'attendait, c'était la honte pour tous les siens, la flétrissure pour elle.

Désormais, elle serait marquée d'un stigmaté d'infamie que rien jamais ne saurait effacer. Elle serait déshonorée, maudite, elle et son enfant.

Et pourtant, qu'avait-elle fait pour mériter ce châtiment, cet opprobre?

Elle avait cru à l'amour, à la loyauté, à l'honneur de l'homme qu'elle aimait.

Mais l'enfant, lui, quels étaient ses torts pour être ainsi honni, méprisé?

Avait-il demandé à naître? Était-il donc coupable du crime de sa mère?

Ah! ne valait-il pas mieux mourir que de subir cette humiliation, que de la faire subir au pauvre être innocent qui allait naître, ainsi qu'à tous ceux qu'elle aimait?

Elle alla jusqu'à sa fenêtre, l'ouvrit, se pencha comme pour se précipiter; mais elle vit son père qui alignait des planches contre la maison pour les faire sécher au soleil.

Denis Berthaud, ayant entendu le bruit de la fenêtre, leva la tête et envoya à Adrienne un bonjour avec un sourire.

Machinalement, elle répondit à ce bonjour et se retira.

Quelques instants après, sa mère entra, lui apportant son déjeuner, et lui demanda avec une tendre sollicitude comment elle avait passé la nuit.

Adrienne répondit brièvement qu'elle n'avait pu dormir et qu'elle désirait encore chercher le sommeil.

Marianne, inquiète, se retira.

La malheureuse fille, elle, avait hâte d'être seule, car elle se sentait envahir par l'horrible torture.

Et pendant qu'elle souffrait, qu'elle se tordait ainsi dans la douleur physique, dans les angoisses morales, que faisait-il, lui, le vrai, le seul coupable? Pensait-il seulement à sa victime? Éprouvait-il quelque remords, ou, du moins, partageait-il son déshonneur?

Bien lente fut cette journée d'inexprimables souffrances. Avec quelle impatience elle attendit le soir!

Et si l'enfant venait au monde avant la nuit, que deviendrait-elle?

Elle ne pouvait y penser sans qu'une étreinte brûlante ne lui tordit les nerfs.

Cependant les douleurs revenaient par intermittences et grandissaient toujours.

Elle se demandait comment son corps si affaibli, si débile, pouvait supporter de pareilles convulsions.

Plusieurs fois sa mère monta auprès d'elle.

Vers dix heures du soir, Marianne vint encore lui apporter une tisane.

Mais Adrienne, pour l'éloigner, lui dit qu'elle allait beaucoup mieux et qu'elle espérait enfin avoir une bonne nuit.

La tendre mère la regardait, épouvantée du changement qu'elle observait sur sa figure. Mais Adrienne la rassura, l'attira à elle, l'embrassa avec une effusion inaccoutumée.

— Prie donc mon père, lui dit-elle, de monter un tout petit instant; je voudrais l'embrasser aussi.

Denis vint.

Adrienne lui souhaita le bonsoir en souriant ; mais quel sourire ! Elle l'embrassa ; mais quel baiser ! Comme elle y mit toute son âme !

— Jacques est-il venu aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— Oui, il y a un instant. Ah ! comme tu es ingrate de ne pas aimer ce brave garçon, soupira Denis ; il t'aime tant, lui !

Adrienne sourit encore ; mais en même temps des larmes s'échappèrent de ses paupières.

— Eh bien ! père, je t'autorise à lui dire que moi aussi je l'aime d'amitié de tout mon cœur. Plus tard, vous comprendrez...

Mais elle ne put achever sa phrase. Elle sentait arriver la torture qui lui déchirait les entrailles, qui lui disloquait les membres, qui lui arrachait les nerfs et les muscles, qui la broyait avec furie.

— Bonsoir, bonsoir, dit-elle en serrant les dents. Demain, je vous le promets, vous saurez tout.

Les parents désolés sortirent.

Aussitôt, elle sauta à bas du lit, s'habilla à la hâte, s'enveloppa d'une mante noire, entoura sa belle tête pâle d'un sombre fichu et se précipita dehors.

Au moment où elle franchissait la porte, elle dut s'arrêter. Une nouvelle douleur, plus intenable encore, la força de s'appuyer à la muraille. Elle s'y cramponna avec violence ; et ses ongles s'enfoncèrent dans le crépissage.

L'enfant n'était pas né.

Elle avait encore devant elle un quart d'heure de répit

Elle prit sa course.

Où allait-elle ainsi, l'infortunée ?

Elle suivait le chemin de la veille. Elle pensa bien à éviter la rue des Tanneurs qu'habitait Jacques ; mais il eût fallu faire un détour, s'attarder.

Involontairement, en passant devant la maison de l'ouvrier, elle jeta un regard vers la fenêtre.

Elle vit avec terreur une ombre se mouvoir derrière la vitre.

Elle précipita sa marche.

Heureusement la nuit était sombre. Eût-elle rencontré quelque habitant de Vieuxbourg, personne n'eût pu la reconnaître.

Encore quelques centaines de pas, elle atteignait la rivière.

Déjà, dans l'obscurité brumeuse, elle voyait se dessiner la haie de saules.

Elle touchait au pont, sautait le talus de la route pour atteindre le sentier qui conduisait au *Trou-du-Diable*, quand la crise suprême la terrassa.

Cependant, elle se traina quelques pas encore, arriva au *Trou-du-Diable*. Mais là, dans une dernière convulsion, elle s'évanouit.

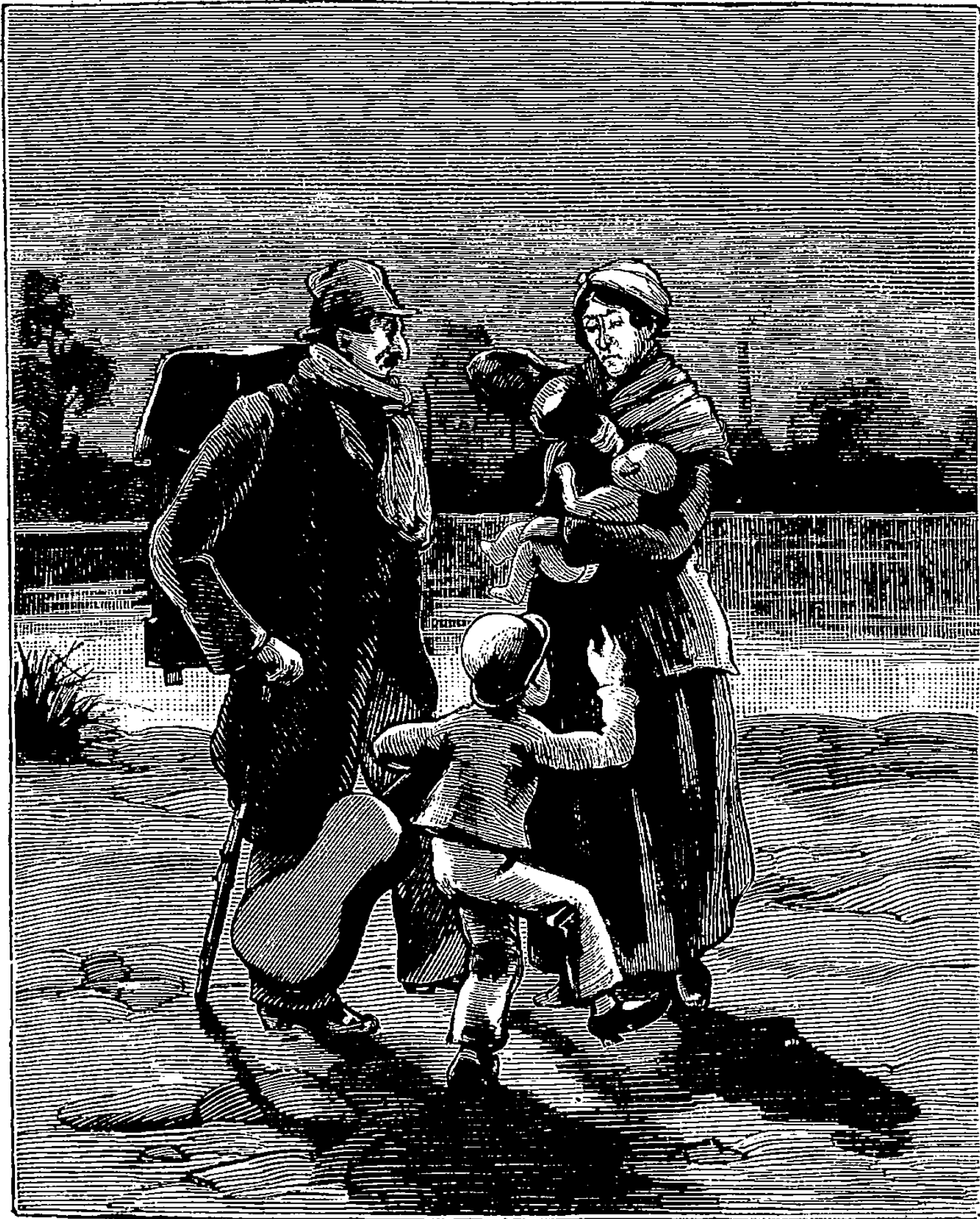
Quand Adrienne reprit ses sens, un faible vagissement frappa son oreille et lui rappela l'horrible réalité.

Combien de temps avait duré son évanouissement ? Elle ne put alors s'en rendre compte.

Maintenant la nuit était moins sombre. Les longs peupliers se découpèrent comme des fantômes sur le ciel grisâtre.

La rivière faisait entendre son sourd murmure.

Et, tout autour d'elle, elle sentait le gazon humide de rosée.



Puis elle lui approcha la gourde des lèvres.

(Chap. XIX).

C'était le matin peut-être. Il fallait se hâter de mourir avant le jour, avant que personne ne l'aperçût, avant qu'on ne pût venir à sa recherche, à son secours.

Elle surmonta son accablement, se souleva avec effort et prit son enfant dans ses bras.

Son enfant !

Dès qu'elle l'aperçut, dès qu'elle le sentit palpiter sur son sein, dès qu'elle entendit ses cris plaintifs, la maternité s'éveilla en elle, impérieuse ; ses entrailles frémirent et se révoltèrent contre le crime monstrueux qu'elle allait commettre.

— Mon enfant ! mon enfant ! murmurait-elle en le serrant avec violence contre son cœur.

Elle se dépouilla de son grand manteau noir, et enveloppa la frêle créature, dont les cris s'apaisèrent aussitôt.

— Non, non, reprit la pauvre mère, je ne veux pas qu'il meure. Qu'allais-je faire? Mais que devenir, à présent? Mon Dieu! mon Dieu! Ayez pitié de lui, ayez pitié de moi.

Elle s'accroupit sur la pierre où la veille elle s'était assise pour attendre Henri. Elle serrait en grelottant le petit être dans ses bras.

Tout à coup, au milieu du silence de la nuit, elle crut entendre des pas. Elle prêta l'oreille, tendit son regard; et bientôt elle aperçut une silhouette se glisser entre les arbres, de l'autre côté de la rivière. Elle crut reconnaître Jacques. Oui, ce devait être lui, le bon frère, le fidèle ami. Ah! c'était la Providence qui l'envoyait à son secours.

En effet, c'était Jacques qui, depuis plus de trois heures, la cherchait, car il avait cru la reconnaître dans la femme qu'il avait vue passer en courant sous sa fenêtre.

Depuis trois heures il explorait les bords de la Seille.

Une fois déjà, il avait franchi le *Trou-du-Diable*; mais Adrienne gisait alors à terre et avait échappé à ses recherches.

Le premier mouvement d'Adrienne fut donc, au milieu de son extrême détresse, d'appeler Jacques, de lui tout avouer, de lui donner son enfant. Mais la honte, une honte insurmontable, arrêta sa voix dans son gosier.

Elle laissa s'éloigner ce secours inattendu.

Toutefois, au moment où il disparut entre les saules, dans un élan désespéré, elle se leva, voulut courir, appeler. Ses forces la trahirent.

Elle articula bien : « Jacques! » mais trop faiblement.

Jacques n'entendit point. Il disparut.

C'en était fait maintenant; personne ne viendrait plus à son secours. Il fallait mourir.

Alors, perdant la tête, s'arrachant le cœur, elle s'approcha de la rivière; mais prête à s'y élancer avec son enfant, elle recula épouvantée, s'accrocha convulsivement aux branches d'un saule, et, étreignant de toutes ses forces le pauvre petit, d'une voix sourde elle cria :

— Au secours! au secours!

Elle se sentait devenir folle. Ce secours, elle l'appelait contre elle-même qui allait tuer son enfant. Maintenant, cette rivière la terrifiait. Elle fit quelques pas en arrière.

Il fallait prendre une résolution pourtant. Puisqu'elle n'avait pas le courage de tuer l'être auquel elle venait de donner la vie, il fallait retourner à Vieuxbourg.

Un instant, elle se sentit forte.

— Oui, se dit-elle, c'est cela, je braverai le mépris, je ferai mon devoir de mère, j'élèverai mon enfant. Et ce cher petit me récompensera de mon courage par sa reconnaissance et par son amour.

Elle se leva, fit quelques pas dans la direction de Vieuxbourg. Mais soudain, elle s'arrêta, effrayée de sa résolution.

— Où vais-je? pensa-t-elle. Présenter cet enfant à mon père, le brave, le fier, l'honnête homme, l'obliger à courber son front sous la honte, le forcer à rougir, c'est impossible, impossible!

Elle s'apprêtait à retourner vers la rivière, son seul refuge, quand un bruit de pas et de voix frappa son oreille.

Elle regarda sur la route. Elle distingua plusieurs personnes qui s'avançaient.

— Ah! enfin! une idée! murmura-t-elle.

Péniblement elle gravit le talus, embrassa l'enfant avec désespoir, l'enveloppa soigneusement dans son grand manteau, qu'elle rabattit sur sa figure toute blémie par la fraîcheur du matin, puis le posa sur le bord de la route.

Ensuite elle s'éloigna, se blottit derrière une touffe de joncs, d'où elle pouvait voir sans être vue. Et là, le cœur palpitant d'une angoisse indicible, elle attendit.

Elle pria :

« Mon Dieu, vous qui êtes tout bonté et tout miséricorde, mettez un peu de pitié au cœur de ces passants. Dieu ! mon Dieu ! soutenez-moi quelques instants encore, afin que je sois sûre, avant de mourir, que ce pauvre petit ne périra pas de faim ou de froid par ma faute. »

Les voyageurs approchaient.

Ils étaient trois : un homme, une femme et un enfant.

Ils portaient des instruments de musique. A leur misérable accoutrement, on devinait des musiciens ambulants.

— Il y a un an, disait l'homme, quand nous quittions ce pays, nous étions plus riches qu'aujourd'hui. Mais la bête a crevé, et ça été le commencement de la débîne.

— On se croirait en novembre. Ce brouillard vous glace les ongles, reprenait l'enfant en soufflant dans ses doigts.

— Marche un peu plus vite, sacripant, répliquait la femme, ça te réchauffera. Il faut que nous arrivions de bonne heure à la foire de Sallanges, pour trouver une bonne place, et nous rattraper de la mauvaise veine que nous venons d'avoir dans ce chien de pays.

— Marcher, ça vous est facile à dire, répondait l'enfant. Vous avez bu et mangé, vous ; tandis que moi j'ai le ventre creux.

— Tu manges déjà trop, mauvais garnement, puisque tu grandis trop ; et puis, pour ce que tu gagnes à présent... Tiens, voilà pour te faire avancer.

En disant ces mots, Bradacier, car c'était lui, administrait à Pauvert un vigoureux coup de pied.

— Qué métier de gueux, grommela Pauvert, que votre métier d'*artisse* ! J'aimerais cent fois mieux garder les dindons. Au moins je pourrais grandir sans qu'on me le reproche ; et quand j'aurais faim, je les mangerais, mes dindons. On me battrait, peut-être ; mais au moins j'aurais mangé du dindon, tandis qu'avec vous je suis battu et je ne mange pas même du pain tout mon saoul.

— Quel vaurien ! reprit La Jaunisse. Il y en a pourtant qui naissent comme ça. Si seulement tu te servais de ta malice pour nous faire vivre, toi qui sais si bien te faufiler ! Au lieu d'attraper des sucres d'orge dans les foires, lieheur que tu es, tu ferais bien mieux d'escamoter quelques pièces de cent sous.

— Plus souvent que je vas me faire pincer pour vous !

— Eh ! la vieille, fit Bradacier, j'ai envie d'embrasser Joséphine ; passe-la moi. C'était ainsi qu'il appelait sa gourde.

— Elle est presque vide. Si tu commences déjà...

— Bah ! donne toujours. Il n'y a que ça pour ragaillardir contre le brouillard et le guignon.

— C'est pas avec les trois balles d'hier qu'on a pu se remplir tous les quatre, nous et Joséphine.

— Faut se rappeler les chemins qui mènent à ce gueux de pays pour n'y plus revenir, soupira Bradacier.

— Hé ! reprit Pauvert, vous ne disiez pas ça l'an passé, quand vous avez palpé les jaunets de ce freluquet. La petite était très chouette : elle valait l'argent.

— As-tu fini, vermine ? Est-ce qu'il regarde les filles, à présent.

— Faut bien que je les regarde, puisque je fais censément l'Amour, et que je leur envoie des baisers. On n'a pas vu la petite, cette année. Si on avait pu encore lui tirer la bonne aventure !

— Il y a gros à parier, dit La Jaunisse, que le nigaud ne donnerait plus cent francs pour ça, et que la petite maintenant en sait plus long qu'elle n'en voulait savoir.

— Allons, allons, gronda Bradacier, si nous bavardons en marchant, c'est pas d'aujourd'hui que nous arriverons et que nous mangerons.

En cet instant, ils atteignaient le pont.

Pauvert, le premier, aperçut le paquet informe qu'Adrienne venait d'y déposer.

— Tiens ! une trouvaille ! exclama-t-il. C'est gros.

Il essaya de le soulever.

— C'est lourd, ma foi ! Aïe ! ça crie. C'est une bête. Bah ! c'est peut-être quelque chose qui se mange.

— Voyons ça ? dit La Jaunisse, qui se mit en devoir de défaire le paquet.

— Un manteau ! ça me va !

Mais en apercevant un enfant qui venait de naître et qui n'avait pas même reçu les premiers soins indispensables, elle fit une hideuse grimace, et son premier mouvement fut de le reposer à terre.

— Un mioche ! fit à son tour Bradacier. C'est déjà assez d'un. Il ne peut rien trouver qui vaille, cet animal-là, ajouta-t-il en décochant un second coup de pied à Pauvert.

— Suis-je la cause, moi, repartit le gamin, s'il y a des femmes qui sèment leurs moutards sur les routes ?

— C'est quelque malheureuse, opina La Jaunisse, qui sera venue le jeter à l'eau. Au moment de faire le coup, le courage lui a manqué, et elle l'a planté là pour que les passants le ramassent.

— Repose-moi cet avorton, dit Bradacier, garde le manteau, et continuons lestement notre chemin.

— Non, répondit La Jaunisse, j'ai une idée. Au lieu de râcler une musique enragée qui fait sauver le monde, je tiendrai le petit en disant que je n'ai plus de lait et qu'il meurt de faim.

— Tu as raison, c'est une idée, approuva l'histriion. Allons, ramasse-moi ça. Mais ça sort de l'œuf. Comment le nourrir ?

— Je m'en charge, répliqua la magicienne. Eh ! pardi, s'il crève, le beau malheur !

Elle se mit en devoir d'arrêter l'hémorrhagie qui menaçait la vie de l'enfant. En effet, il était déjà blême. Quelques instants plus tard, il eût succombé. Elle défit un paquet qui contenait ses quelques hardes, y prit une loque qui avait dû être une chemise et l'en enveloppa.

Puis elle lui approcha la gourde des lèvres.

— Tiens ! s'écria Bradacier, il ne fait pas trop la grimace. Il ne demande qu'à vivre. Il n'y a rien de vivace comme ceux qui sont de trop dans ce monde.

En effet, l'enfant semblait revenir à la vie. Ses vagissements, plus aigus, attestaient qu'il reprenait un peu de force.

— Nous n'en avons déjà pas trop pour nous, grommela Pauvert.

— S'il gagne plus que toi, il boira ta part, vaurien; et à toi on te dira : Zut !
— Il faudra voir ! Je lui en aurai bien tantôt fait passer le goût, murmura le petit saltimbanque en jetant un regard atroce sur ce rival.
— Et quand il sera grand, ajouta Bradacier, je lui apprendrai le métier d'*artiste*, et toi, je t'enverrai voir à Saint-Germain-les-Oies si j'y suis.
Tout en parlant ainsi, ils reprirent leur route.

Quant à Adrienne, blottie derrière les grands juncs, elle ne pouvait entendre la conversation des musiciens ambulants ; mais grâce à l'aube blanchissante, elle distinguait leurs mouvements. Avec quelles inquiétudes elle les vit s'arrêter, relever l'enfant, le secourir et puis l'emporter ! Avec quel déchirement elle les vit s'éloigner !

Alors, malgré son épuisement, sa faiblesse, elle se releva. L'amour maternel lui prêtant des forces surhumaines, elle s'élança vers le pont. Mais déjà les saltimbanques disparaissaient au détour du chemin. Elle poussa un cri, étendit les bras et tomba lourdement, la moitié du corps penché sur la Seille.

Elle n'avait pas entièrement perdu connaissance. Elle suivait des yeux le courant de l'eau, et elle éprouvait une sorte de bien-être à se sentir glisser vers la rivière. Dans l'état de douleur, de fatigue morale et physique où elle se trouvait, la mort, ce suprême repos, lui semblait un bienfait.

Mais son cri, ce cri déchirant sorti de ses entrailles, avait été entendu.

Quelques instants après, Jacques apparut sur le pont.

S'élançant vers Adrienne, la relever, la prendre dans ses bras robustes fut l'affaire d'un moment.

Il ne dit pas une parole.

Adrienne non plus ne pouvait parler. Elle ne résista point.

Chargé de son précieux fardeau, Jacques prit sa course vers la ville.

Il n'y avait pas une minute à perdre. Le jour se levait blafard. On pouvait les apercevoir, les reconnaître. Il fallait rentrer à Vieuxbourg avant l'*Angelus*.

Afin d'éviter toute rencontre, Jacques prit un chemin détourné pour arriver chez lui.

Il traversa les jardins qui donnaient sur la campagne, fit escalader à Adrienne, mourante, plusieurs haies. Enfin, il atteignit son domicile.

Adrienne était sauvée ! Personne ne l'avait vue.

Jacques le crut du moins.

Mais depuis plusieurs nuits leurs ennemis veillaient ; car M. de Noiregent prévoyait l'événement. Il espérait un malheur, un crime peut-être. Il voulait un grand scandale.

Un brigadier de gendarmerie avait reçu l'ordre de surveiller pendant la nuit les abords de la ville, du côté de la rivière, et madame Perruchot avait été chargée d'observer la ruelle du Faucon. Quant à lui, il épiait la fenêtre d'Adrienne.

Le soir, déjà, il avait remarqué des allées et venues dans la chambre de la jeune fille.

Le gendarme, de son côté, avait remarqué les sorties nocturnes de Jacques. Enfin, il le surprit rentrant à Vieuxbourg par les jardins et portant un fardeau. Mais quand il vit ce fardeau se mouvoir et qu'il reconnut une femme, il flaira un mystère.

Alors il se posta en sentinelle, non loin de la maison de l'ouvrier, afin de guetter la sortie probable de cette femme.

Jacques, en entrant chez lui, posa Adrienne sur le lit, la réchauffa, car son pauvre corps était glacé, lui frictionna les tempes et lui fit prendre un cordial.

Elle n'était pas évanouie pourtant. Elle ouvrait de grands yeux fixes; mais elle ne parlait pas. Ses lèvres blanches étaient contractées, et son beau visage, d'une pâleur livide, semblait inanimé.

— Mademoiselle Adrienne! mademoiselle Adrienne! répétait Jacques tout éperdu, de grâce, parlez-moi, répondez-moi. C'est un ami qui est là et qui voudrait donner sa vie pour vous.

Adrienne, pour toute réponse, lui serra faiblement la main.

Jacques parvint à la ranimer, à l'aide surtout de douces et affectueuses paroles.

Mais, quand elle reprit le sentiment d'elle-même et le sentiment de ses douleurs, elle se souleva avec égarement.

— Mon enfant! mon enfant! Où est-il? Ils l'ont pris, emporté; vite, Jacques, Jacques, courez, je vous en conjure, là-bas, sur le pont, du côté de Sallanges. Ils étaient trois. Ils ne peuvent être loin. Courez vite, courez donc!

Jacques la regardait avec épouvante.

— Oui, un enfant à moi, mon enfant. Cette nuit, il est né. Je me suis traînée jusqu'à la rivière; je voulais me tuer, tuer mon enfant! Tuer son enfant! est-ce possible? Je ne l'ai pas pu. Ce cher petit! je l'ai posé sur le pont. Des passants sont venus. Ils l'ont ramassé et sont partis. Depuis combien de temps? je ne sais pas. Quelle heure est-il? Courez. Appelez-les. Ah! il n'est plus temps!

— De grâce, calmez-vous, suppliait Jacques, le plus pressant, c'est de rentrer chez vous avant le grand jour, avant surtout que vos parents ne remarquent votre absence.

— Mon enfant! on me l'a pris, vous dis-je. Mon Dieu! que va-t-il devenir?

— Je vous en prie, mademoiselle, rentrez chez vous au plus vite. Et je vais tout de suite me mettre en quête du pauvre petit. Soyez sans inquiétude, nous le retrouverons.

— Merci! Jacques, mon bon Jacques, dit Adrienne; vous avez raison. Il faut d'abord empêcher que mon père n'apprenne... Ah! s'il savait!... Comment, maintenant, soutenir son regard?

— Tenez, mademoiselle, vite, passez par le jardin et tournez à droite. Vous traversez une grange pleine de bois, puis une ruelle, et vous êtes dans la rue des Tanneurs. Je vous suivrai de loin en cas d'accident.

Comment Adrienne trouva-t-elle la force de se lever et de marcher après tant de fatigues, tant d'émotions, tant de douleurs?

Dans les crises de la maternité, la nature a des ressources inouïes : ce qui explique les traits de courage vraiment prodigieux, accomplis chaque jour par les filles-mères que domine le respect humain.

Donc Adrienne se leva et marcha.

Le gendarme, toujours à son poste d'observation, la vit sortir de chez Jacques, la reconnut, remarqua sa démarche chancelante et ses vêtements souillés.

Quel drame venait de se passer? Il s'agissait, en tous cas, d'un bon scandale dont le brigadier se préparait à régaler M. de Noiregent et toute la ville.

Enfin, comme la malheureuse fille passait à l'angle de la rue des Carmes et de la rue du Faucon, madame Perruchot, depuis sa fenêtre, l'aperçut.

Du premier coup d'œil, la mégère reconnut qu'Adrienne était débarrassée de son fardeau.

Il y avait un enfant. Où était l'enfant?

Elle s'habilla en grande hâte et, avec la célérité qu'elle savait déployer quand sa passion d'intrigue était en jeu, elle se rendit chez M. de Noiregent.

Aussitôt admise auprès de lui, elle lui raconta ce qu'elle venait de surprendre.

— C'est bien, dit-il. Je suis satisfait de votre vigilance. Continuez à veiller. Assurez-vous du fait de l'accouchement. Envoyez Hortense sous un prétexte quelconque auprès de son ancienne amie. Quant à vous, je vous relève du secret que je vous avais demandé jusqu'ici. Sans faire ni éclat, ni scandale, il est moyen par d'adroites réticences de laisser transpirer l'événement.

— Je comprends, je comprends, repartit la Fouine.

Elle rentra chez elle, et, toute frétilante de malignité, elle rangea dans son panier ses fruits et ses légumes, et commença aussitôt sa tournée.

En passant sur le marché, elle attroupa quelques commères et leur dit avoir vu Adrienne rentrer chez elle à six heures du matin. N'était-ce pas étrange? Adrienne, qui depuis quatre mois ne sortait plus durant le jour! Que signifiait cette sortie nocturne?

— La drôle de maladie, ajoutait la Fouine, qui empêche de sortir le jour et permet de se promener la nuit! Et comme elle se traînait en marchant! Et elle débouchait de la rue des Tanneurs! D'où venait-elle? Certes, je ne prétends pas qu'elle sortait de chez Jacques....

— A moins, reprenait une des commères, qu'elle ne lui rende, la nuit, les visites que Jacques lui fait le jour.

— Moi, je croirais plutôt, continuait madame Perruchot avec un air de mystère, qu'elle venait de prendre le frais sur le bord de la Seille.

— Pourquoi donc sur le bord de la Seille? interrogèrent les bavardes, intriguées.

A cette question, madame Perruchot refusa absolument de répondre, ne voulant pas, dit-elle, perdre la réputation de cette pauvre fille.

Toutes s'entre-regardèrent, avec quels yeux étincelants d'inférieure malice, avec quels frémissements de joie et quels airs de pudeur effarouchée!

Elles avaient compris.

Madame Perruchot, après avoir jeté la nouvelle sur le marché, la colporta chez toutes ses pratiques.

La nouvelle fit de la sorte le tour de la ville.

Ainsi, par ses réticences, ses demi-mots mystérieux, ses insinuations perfides, en une heure, madame Perruchot avait perdu sans retour la réputation d'Adrienne et mis l'opinion sur la piste d'un crime.

Le gendarme, cependant, n'avait pas encore parlé. Mais ces rumeurs, en arrivant jusqu'à lui, corroborèrent les doutes qu'il avait déjà conçus. Après avoir pris l'avis de M. de Noiregent, il alla soumettre ses soupçons au procureur impérial.

De son côté, M. de Noiregent ne perdait pas de temps. Il se rendait en hâte auprès de madame de Corbière.

— A quand le mariage de Rodolphe? demanda-t-il.

— Dans une quinzaine, lui répondit-elle.

— Eh bien! ma chère sœur, il faut le précipiter.

— Pourquoi donc, mon bon Guillaume?

— Parce que vous avez des ennemis actifs et implacables qui feront tous leurs efforts pour l'empêcher.

Madame de Corbière insista de nouveau pour savoir quels étaient ces dangers, ces ennemis.

— Il ne m'est pas encore permis de vous en dire davantage. Mais vous m'avez promis une soumission aveugle. Ainsi, obéissez, ma chère Elodie; vous savez que je ne puis vouloir que votre bien, et surtout le bien de votre fils.

M. de Noiregent craignait les révélations d'Adrienne. Elle pouvait désigner à son père son séducteur. De là un esclandre peut-être qui eût entravé le mariage de Rodolphe. Il fallait donc brusquer ce mariage.

Madame de Corbière se soumit, comme toujours, aveuglément aux ordres de son beau-frère. Sans questionner davantage, elle partit sur-le-champ pour Paris.

Quant à M. de Corbière, il ne fut pas même consulté. Comme il désirait vivement d'ailleurs le mariage de son fils, il ne put qu'approuver le désir que sa femme avait de le hâter.

XX

UN VÉRITABLE AMOUR

Trois jours s'écoulèrent.

Adrienne était au lit avec une fièvre intense. Elle refusait tous les secours du médecin et repoussait même les soins de sa mère, qui s'inquiétait, se désolait.

Tristement assise dans le bureau, madame Berthaud tricotait un bas par contenance et, de temps à autre, elle soulevait ses lunettes pour s'essuyer les yeux.

— Que peut-elle donc avoir? Quelle est cette maladie mystérieuse, inexplicable? Telle était la question que la tendre Marianne s'adressait depuis trois jours.

Elle se disait :

— C'est un chagrin, bien sûr, qu'elle n'ose pas nous avouer. Denis a beau m'assurer que ce n'est rien, que les filles ont comme cela des ennuis, des dégoûts; mais alors, pourquoi cette fièvre? Car elle grelotte, et ses joues sont brûlantes. Et ne pas pouvoir lui arracher un mot, une plainte! C'est de l'entêtement, presque de l'ingratitude envers nous qui l'aimons tant.

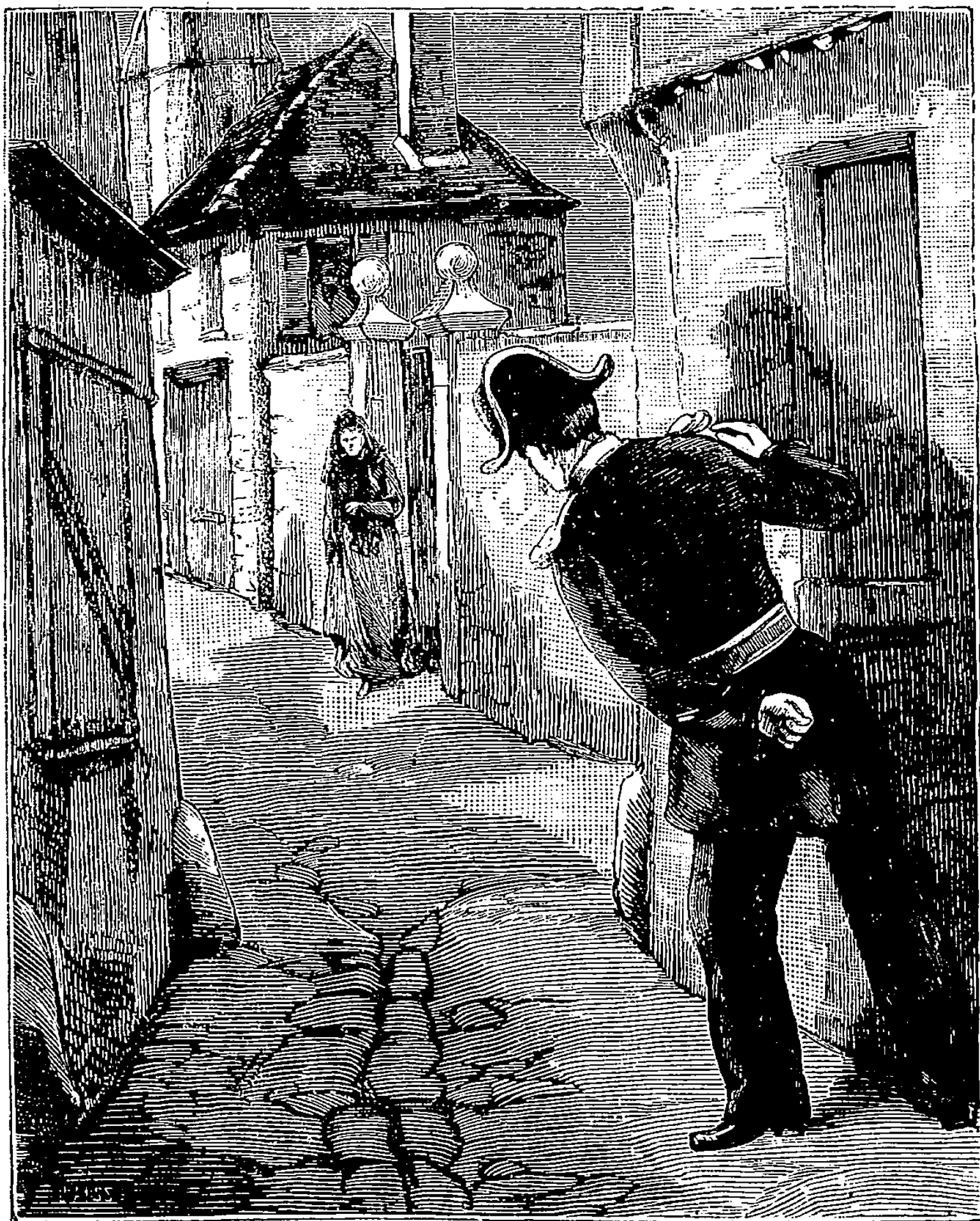
En cet instant, comme elle entendit entrer quelqu'un au magasin, elle s'empressa d'effacer la trace de ses larmes.

Mais s'étant soulevée sur sa chaise, pour voir à travers la porte vitrée qui séparait le bureau du magasin, elle reconnut Jacques.

— Ah! c'est toi, Jacques?

— Oui, madame Marianne, répondit le brave garçon, en tâchant d'affermir sa voix qui tremblait, je viens voir si maître Denis...

— Ne cherche pas d'excuses. Je sais que tu viens voir comment va notre Adrienne.



Le gendarme la vit sortir de chez Jacques.

(Chap. XIX)

— Eh bien! madame Marianne?...

— Comme hier, comme avant-hier. Elle ne mange rien. Quand je veux lui offrir un verre de tisane ou quelque douceur, elle me dit d'une voix qui me fend le cœur : Je t'en supplie, mère, laisse-moi dormir, je vais mieux; et en disant : Je vais mieux, on croirait qu'elle va mourir. Et si je lui demande où elle souffre, elle me regarde avec ses grands yeux si tristes, en m'assurant qu'elle ne souffre nulle part. Enfin, jusqu'à la vieille grand'mère, qu'elle aimait tant autrefois, à qui elle confiait tout, et qui paraît maintenant l'ennuyer, la fatiguer! Vraiment, il semblerait que nous ne sommes plus ses parents et qu'elle ne nous aime plus.

— Pourquoi vous tourmenter autant, madame Marianne? vous verrez, cela passera.

— C'est ce que Denis dit aussi. Cependant, depuis le temps que ça dure, ça ne passe point. Souvent même, je crois qu'elle se relève pour pleurer, afin que nous ne l'entendions pas. Ainsi, l'autre nuit, je crois bien qu'elle est rentrée au jour. Je n'ai pas voulu le dire à Denis, qui l'aurait peut-être grondée de sortir si matin, et j'ai fait semblant de ne rien entendre.

— Quelquefois, quand on ne dort pas, on aime mieux se promener que de rester dans son lit.

— Non, non, Jacques, elle a quelque chose, la pauvre petite. On n'est pas triste comme ça sans sujet. J'y ai bien pensé; je ne pense qu'à cela. Je n'en dors plus. Si mon Adrienne mourait, je sens bien que je ne tarderais pas à la suivre. Mais peut-être y aurait-il un remède.

— Et lequel, madame Marianne?

— Mon bon Jacques, il faut que j'aie une grande estime pour toi, que je te croie un bien bon cœur pour te dire... Mais je sais combien tu aimes la petite, et combien aussi tu nous aimes, Denis et moi; et voilà ce qui me donne le courage de te faire peut-être un grand chagrin. J'espère que tu me pardonneras.

— Parlez sans crainte, madame Marianne.

— Je n'ai pas besoin de te dire que Denis et moi, nous t'aimons comme notre enfant, et que nous aurions voulu de tout notre cœur te donner Adrienne. Mais je vais être franche, car il s'agit peut-être de lui sauver la vie.

— Mademoiselle Adrienne ne m'aime pas, je le sais bien, et je n'en suis point blessé.

— Peut-être as-tu deviné aussi qu'elle en aime un autre?

— Oui, madame Marianne.

— Tu le connais?

— Non, répondit Jacques avec quelque hésitation.

— Mais tu comprends que, puisqu'elle ne t'aime pas, elle ne puisse, ni ne veuille se marier avec toi?

— Je le comprends. Cependant, c'est mademoiselle Adrienne qui décidera.

— Mon pauvre Jacques! que je suis donc désolée de te faire de la peine! Voici ce que je voulais te demander. Tu connais Denis, comme il est têtu. Il s'est dit: Adrienne épousera Jacques, et il n'en veut pas démordre. Alors il la tourmente. Adrienne n'ose pas refuser tout à fait. Elle aime tant son père! Elle ajourne pour avoir la paix. Mais il est évident qu'elle a fait un autre choix.

— Eh bien! madame Marianne, que faut-il que je fasse?

— Il faudrait dire à Denis que tu renonces à ce mariage, et même que tu en as un autre en vue; de la sorte, Denis serait piqué, et il n'y songerait plus.

— Comme ça, tout de suite, madame Marianne? Il ne le croirait pas. Je pense qu'il vaut mieux attendre encore un peu.

— Attendre! attendre! Mais Adrienne est bien malade, et je crains un malheur, vois-tu. J'ai peur que le chagrin ne la pousse à quelque mauvaise résolution; tandis que si tu te retirais, elle oserait peut-être nous dire qu'elle en aime un autre. Et Denis, par dépit de ce que tu reprends ta parole, consentirait sans doute au mariage qu'elle désire.

— Cependant, madame Marianne, si je me retirais comme ça, tout d'un coup, on jaserait peut-être.

— Qu'est-ce donc qu'on pourrait dire! Tu es un honnête garçon, comme Adrienne

est une honnête fille. Est-ce que je me serais trompée? Serais-tu donc un égoïste? Aimerais-tu mieux voir mourir Adrienne que de la voir la femme d'un autre qui la rendrait heureuse? Mais non, c'est impossible; je te connais bien. Tu aimes la petite, comme si c'était ta fille. Je me rappelle, quand elle était tout enfant, c'était toi qui la gâtais le plus. Tu la faisais sauter sur tes genoux et tu l'endormais dans tes bras. Une fois qu'elle était bien malade, tu l'as veillée toutes les nuits et tu pleurais plus fort que moi. Et maintenant, tu l'aimerais moins?... tu voudrais?...

— Ecoutez, madame Marianne, avant de prendre la résolution que vous me demandez, permettez-moi de parler à mademoiselle Adrienne, et je vous promets de faire ce qu'elle me commandera.

— Eh bien! attends-moi un instant, je vais lui demander si tu peux la voir.

Elle sortit.

— Pauvres gens! pensait Jacques, ils ne se doutent de rien. Ah! pourvu que personne ne vienne leur répéter les bruits qui courent!

Depuis trois jours, telle était la préoccupation, la terreur constante de Jacques. Car il savait qu'il ne manque jamais de ces amis officieux qui viennent annoncer les malheurs.

Marianne ne tarda pas à redescendre.

— Adrienne t'attendait, dit-elle à Jacques, et se levait justement pour te recevoir. Je vais sortir pour vous laisser seuls. Tu lui diras que je suis allée faire une commission.

Jacques n'avait pas revu Adrienne depuis la terrible nuit où il l'avait arrachée à la mort. Il l'aimait toujours, comme les âmes dévouées savent aimer : il l'aimait d'autant plus qu'elle était plus malheureuse et qu'elle avait plus besoin d'appui.

Quelle tendresse il éprouvait maintenant pour la pauvre fille flétrie, abandonnée!

Et puis désormais les distances étaient moindres entre eux. Il oserait lui parler de son affection et de son dévouement.

Ah! si cette affection, ce dévouement, elle voulait enfin les mettre à l'épreuve! S'il pouvait la consoler, la chère martyre!

Comme son cœur battit quand elle entra!

Elle se soutenait avec peine, et sa figure pâle, amincie, ses yeux agrandis par la souffrance avaient pris une expression si profonde et si touchante, que Jacques en l'apercevant, sentit ses jambes chanceler et sa vue se voiler.

Il s'avança vers elle tout tremblant, et la faisant asseoir :

— Vous allez un peu mieux, n'est-ce pas?

— Oui, un peu mieux, Oh! merci de ce que vous avez fait pour moi, quoique... peut-être eût-il mieux valu que vous ne vous fussiez pas trouvé là pour me sauver.

— Ah! pourquoi dire cela, mademoiselle? Vous me faites tant de chagrin!

— C'est vrai, je suis ingrate, Jacques, pardonnez-moi. Je voulais vous voir, vous parler de lui, de mon enfant, le pauvre petit! L'avez-vous cherché? L'avez-vous retrouvé?

— Hélas! je suis allé le jour même à Sallanges. J'ai visité toutes les auberges. Seulement, j'étais obligé de mettre un peu de retenue dans mes questions.

— Et vous n'avez rien découvert, rien, rien?

— Non, mademoiselle. J'avais si peu de renseignements!

— Voyez-vous, Jacques, avoir ainsi abandonné mon enfant, c'est là une pensée affreuse que je ne puis supporter. Quand je suis éveillée, j'y pense sans cesse; et dès que je dors, je le vois grelottant de froid, mourant de faim. Abandonner son enfant,

est-il un crime plus épouvantable? J'ai toujours dans les oreilles ses cris si doux, si plaintifs! Renier ainsi le pauvre être né de mon sang, qui a vécu de ma vie et qu'il me semble sentir là, attaché à mes entrailles, je vous dis, Jacques, que c'est une chose horrible, monstrueuse. Par instant, en y songeant, je me sens devenir folle.

— Calmez-vous, mademoiselle, calmez-vous. Dans la position où vous vous trouviez, vous ne pouviez guère faire autrement, si ce n'est qu'il fallait penser à Jacques, votre ami, votre frère, vous confier à lui et lui donner le petit qu'il aurait élevé comme son propre enfant. Mais si vous avez douté de mon cœur, c'est ma faute, sans doute, puisque je n'ai pas su vous convaincre de ma grande amitié.

— C'est la honte qui m'a retenue, Jacques. Vous confesser ma faute, à vous, après avoir refusé le bonheur modeste, mais certain que vous m'aviez offert, le pouvais-je?

— Est-ce que je vous en voulais pour cela, mademoiselle? Ah! je le disais bien, vous avez méconnu le cœur de votre ami Jacques!

— Et puis aussi, je voulais mourir, j'y étais décidée. Il ne me restait que la mort pour expier ma faute. Mais à présent, le désir de retrouver mon enfant me donne le courage de vivre quelques jours encore. Croyez-vous donc que tout espoir soit perdu?

— Non, certainement. Quoiqu'il y ait trois jours déjà, ceux qui l'ont recueilli ne peuvent être bien loin. Je les chercherai encore; je les trouverai, je vous le promets. Alors je prendrai le petit, car vous ne pourriez le garder. Mais vous le verrez souvent, et je l'éleverai, je le soignerai, comme si c'était mon enfant, et jamais personne ne saura...

— Mon bon Jacques, s'écria Adrienne dont la figure s'éclaira d'un rayon de joie, faites cela; et je vous en serai si reconnaissante!

— C'est bien plutôt moi qui vous en devrai de la reconnaissance; j'aime tant les enfants!

— Ah! je voudrais me mettre à vos genoux et vous embrasser, Jacques, vous ne me méprisez donc pas? Vous avez donc toujours la même amitié pour la pauvre Adrienne?

— Depuis que je vous vois dans la peine, mon amitié s'en est encore augmentée, si c'est possible; et voilà pourquoi je voudrais... Mais comment vous dire cela?... Vous le savez bien, n'est-ce pas? je donnerais de grand cœur ma vie pour vous...

— Vous n'osez pas parler devant moi, Jacques! Mais n'est-ce pas à moi, au contraire, à rougir devant vous?

— Eh bien! tout à l'heure, madame Marianne me priait de dire à votre père que je ne voulais pas me marier avec vous.

— Ma mère avait raison.

— C'est que madame Marianne croyait que ce projet de mariage était la cause de votre chagrin, de votre maladie. Mais je n'ai pas voulu parler à maître Denis avant de vous avoir vue; car il faut bien tout vous dire. On s'est aperçu, on a tenu sur vous de mauvais propos... Eh bien! mademoiselle, j'ai pensé que si vous m'épousiez tous ces bruits cesseraient. Je reconnaitrais le petit. On croirait d'autant mieux qu'il est à moi, qu'on le dit déjà. Et nous épargnerions ainsi à maître Denis et à madame Marianne une grande affliction. Car ils apprendront sans doute...

Adrienne avait écouté le brave Jacques, dans une attitude pleine de calme et de dignité.

— Jacques, répondit-elle, il n'y a pas au monde d'homme meilleur que vous, il n'y en a pas que j'estime davantage, et c'est pourquoi je ne veux, je ne puis pas accepter un pareil dévouement.

— Je vous assure, mademoiselle, que je serais bien heureux.

— C'est impossible, ne revenez pas là-dessus.

— Peut-être refusez-vous ainsi, alléqua tristement Jacques, parce que vous ne m'aimez pas. Mais je vous le jure, je vous regarderai toujours comme ma sœur, comme ma fille, et jamais je ne me permettrai de souhaiter de votre part un autre sentiment.

— Non, Jacques, répartit résolument Adrienne, je suis déjà assez avilie, assez méprisable. Et vous faire partager ma honte, car tout se sait à la longue, ce serait une véritable infamie. Je ne ferai pas cela, je ne le ferai pas.

— Songez pourtant... Si maître Denis venait à connaître les bruits qui circulent ! Et Madame Marianne... Elle en mourrait. Vous le savez, je les aime comme ma propre famille. Ne m'ont-ils pas toujours traité comme leur enfant ? Leur honneur est le mien. Et puis, pensez aussi à la joie de tous les ennemis de maître Berthaud. Auraient-ils pour lui et pour vous assez de moqueries ?

Comme Adrienne semblait hésiter :

— Dites, oui, je vous en prie, mademoiselle, insista Jacques.

— Ecoutez, répondit-elle en secouant la tête avec désespoir, c'est honteux, ce que je vais vous dire ; mais je vous dois toute la vérité. Eh bien ! j'aime encore le misérable qui m'a séduite ; cette affection, c'est comme un fer rouge attaché à mon cœur. Je l'aime et je crois que je ne pourrai jamais aimer que lui. Ah ! c'est ma plus grande punition. Vous le voyez bien, il faut que je meure.

Après avoir fait cette confession, elle se couvrit le visage de ses mains.

Jacques baissa la tête ; mais il la releva tout à coup : il venait de voir entrer maître Denis dans le magasin.

— Mon père ! s'écria Adrienne ; adieu, j'ai peur de lui, je n'ose le regarder en face. Dites-lui que vous renoncez à m'épouser, je le veux.

Elle sortit.

— Ah ! te voilà, Jacques, dit Denis en entrant.

Il passa la main sur son front, comme pour en chasser une préoccupation pénible.

— Oui, maître Denis, fit Jacques qui affecta un air dégagé.

— Écoute, reprit Berthaud, je vais te raconter ce que je viens de faire sans en parler à la femme. Adrienne est malade depuis longtemps, comme tu sais. Elle refuse de voir un médecin ; mais en cachette je suis allé en consulter un, et j'ai bien fait, car il m'a complètement rassuré. Il a la même idée que moi sur la santé d'Adrienne. Il croit que c'est l'amour qui lui trotte par la cervelle, et que le mariage seul pourrait la guérir. C'est pourquoi, Jacques, je suis bien aise de te trouver là. Voyons, il faut prendre un parti ; à quand la noce ?... Eh bien ! tu ne réponds pas ?

— Je pense qu'il faudrait voir, attendre encore, car...

— Je ne veux entendre ni tes *si* ni tes *car*. Voilà un an que cela traîne. Adrienne a eu le temps d'y réfléchir ; elle doit être décidée maintenant. Eh ! quand j'ai épousé ma bonne Marianne, je n'ai pas fait tant de cérémonies.

— C'était bien différent, vous vous aimiez tous les deux.

— Est-ce que tu n'aimerais pas Adrienne ? Je sais bien que pour le quart d'heure c'est une épouse peu avenante ; mais le mariage la fera refleurir, tu verras.

— Ah ! maître Denis, soupira Jacques d'un air de doute.

— Encore un coup, il faut en finir : je suis las de toutes ces simagrées. Je puis bien te dire cela à toi ; car tu sais que je ne suis pas une femmelette. Mais quand je la vois si pâle, les yeux rouges, les joues tirées, ça me fend l'âme, ça m'ôte l'appétit, et je suis aussi lâche que Marianne. Je sens les larmes qui me montent aux yeux. Si tu m'entends encore chanter quelquefois, c'est pour m'empêcher de pleurer. Tu com-

prends donc bien que pour toutes ces raisons il nous faut la marier tout de suite.

— Hélas ! je vous comprends, maître Denis ; c'est pourquoi je me retire ; car peut-être suis-je la cause de la maladie de Mademoiselle Adrienne et la cause de votre chagrin.

— Tu te retires, toi, tu veux te dégager ?

— Si elle en aime un autre, il est de mon devoir de renoncer à ce mariage.

— Une autre ? de qui, de quoi parles-tu ? Un autre ! Ah ça ! Jacques, c'est une injure que tu fais à Adrienne. Un autre ! Ah ! tu nous dis là de fortes bêtises, mon garçon. Un autre ! Voilà près de cinq mois que la pauvre enfant n'a mis les pieds hors de la maison. Un autre ! Où le prendrais-tu, cet autre ? Non, Adrienne est une fille sage qui n'aurait pas donné son affection sans nous avoir consultés.

— Hélas ! maître Denis, le contraire se voit tous les jours ; et quand cela serait, il ne faudrait pas lui en vouloir.

Denis, à ces mots, se dressa, terrible.

— Aurait-on par hasard mal parlé de notre Adrienne ? Ah ! sacrebleu ! dis-moi qui c'est, et je lui ferai passer un quart d'heure dont il se souviendra. Mais attends donc... Tout à l'heure, je me rappelle... comme je passais dans la rue, j'ai entendu... On disait derrière moi : Ce pauvre Denis ! Je croyais que les oreilles m'avaient tinté ; et je me souviens maintenant qu'on me demandait des nouvelles d'Adrienne avec un drôle d'air. Enfin, depuis trois jours, j'aperçois là, en face, cette vipère de Perruchot qui chuchote en regardant ma maison. Deux ou trois fois déjà, en la voyant sourire, j'ai eu envie... Nom d'un tonnerre ! j'en ai la sueur dans le dos. Voyons ! sais-tu quelque chose ? Tu ne réponds pas ? Qu'a-t-on dit ? Tu le sais, Jacques.

— Mais non, je vous assure.

— On a jase. Je le vois à ton air. Qui donc a mal parlé de notre enfant ? Car Adrienne est aussi un peu ton enfant. Mais non, puisque tu la renies, tu la refuses pour ta femme, et cela parce qu'on l'attaque. Eh bien ! je serai seul à la défendre. Mille tempêtes ! On verra. C'est peut-être toi... La jalousie... tiens ! si cela était... Ah ! va-t'en, je ne réponds plus de moi.

— Oh ! maître Denis, m'accuser ! Moi ! Comment ? Vous pourriez croire ?.. Vous ne savez pas quel mal vous venez de me faire...

— C'est vrai... Je suis fou. Pardonne-moi, Jacques. Tout ce que je viens de dire n'a pas le sens commun. C'est que je suis si malheureux de voir notre fille dans cet état ! Et puis, l'idée qu'on a pu l'attaquer, la flétrir, me jette dans une telle exaspération, que je prends feu sans savoir pourquoi ni comment. Que pourrait-on dire de la pauvre mignonne, si triste, si réservée qu'on prétend même qu'elle est un peu fière ?

Cette conversation fut interrompue par l'entrée de l'aïeule.

— Mon Dieu ! quel bruit ! fit-elle. Qui donc est-ce que tu disputes comme ça, Denis ?

Rien, je parle politique avec Jacques. Nous nous chamaillons un peu. Affaire de bavarder.

— Comment, vous n'êtes donc plus d'accord ?

— Mais si, toujours les meilleurs amis du monde.

— Dis-moi, Jacques, je sens que je ne dois plus vivre longtemps ; si tu veux que je sois de la noce, il faut te presser un peu.

— C'est justement aussi ce que je lui disais tout à l'heure. Mais qui donc entre

dans la cour ? Que signifie ? s'écria-t-il, fronçant le sourcil. Allons, la mère, retirez-vous. Nous avons à parler affaire.

Tandis que Denis s'empressait de reconduire sa mère jusqu'à l'escalier qui montait à sa chambre, Jacques s'était avancé et regardait dans la cour avec des yeux pleins de stupeur et d'effroi.

— Grand Dieu ! murmura-t-il, qu'allons-nous devenir ?

Denis aussi, à la vue des deux personnages qui entraient chez lui, avait pâli.

XXI

UNE ENQUÊTE JUDICIAIRE

Ces deux personnages, c'étaient le procureur impérial, M. de Corbière, et le brigadier de gendarmerie.

Ces deux hommes, également dévoués au gouvernement impérial et à M. de Noiregent, dont ils partageaient toutes les haines, étaient nécessairement les ennemis du républicain Berthaud.

Que voulaient-ils ?

Denis marcha à leur rencontre, la tête levée, le regard ferme.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? demanda-t-il.

A leur physionomie, où éclatait une satisfaction mal contenue, à leurs regards haineux, Denis sentit une appréhension indéfinissable lui serrer le cœur.

Pourtant il surmonta ce trouble.

— C'est, pensa-t-il, quelques faux renseignements de la police, qui veut toujours voir en moi un conspirateur.

Il fit encore un pas en avant et répéta sa question d'un air ironique :

— Qu'y a-t-il pour votre service ?

Le procureur impérial observait Jacques.

Jacques crut comprendre que sa présence gênait M. de Corbière.

— Adieu donc, maître Denis, fit-il, à bientôt.

— Pardon, dit le magistrat, n'êtes-vous pas le nommé Jacques, ouvrier charpentier ?

— Oui, monsieur.

— Alors, restez ici, vous n'êtes pas de trop, au contraire. J'allais me rendre chez vous tout à l'heure.

— S'agirait-il, demanda Denis avec un ton de sarcasme, d'un complot contre le gouvernement ?

— Monsieur, une plaisanterie en ce moment est au moins fort déplacée. Il s'agit de votre fille, vous me comprenez ?

— De ma fille ! exclama Berthaud qui devint blême ; non, monsieur, je ne comprends pas.

- Où est-elle? interrogea le procureur impérial.
- Elle n'est pas visible.
- C'est le magistrat qui la requiert à comparaître.
- Elle est au lit, malade.
- Si elle ne peut venir ici, je me transporterai auprès d'elle.
- Non, monsieur, pas avant que je sache ce que vous lui voulez.
- Eh bien! votre fille est soupçonnée d'infanticide!

A ces mots, Marianne, qui écoutait sur le seuil de la porte, s'élança dans l'appartement en poussant un cri d'indignation.

— Vous en avez menti! Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai! C'est une infamie.

Et toute pâle, toute tremblante, elle dut s'appuyer à la table pour ne pas tomber.

— Allons donc! femme, dit Denis, qui commençait à se remettre du coup que cette accusation venait de lui porter. Pourquoi te bouleverser? Cela n'a pas le sens commun. C'est une invention de nos ennemis pour perdre notre fille. Ne trouvant rien à dire sur mon compte, ils s'attaquent à une femme, une enfant, les lâches! Mais je suis là pour la défendre, Dieu merci! Il est facile de prouver son innocence.

— Heureusement, pensait Jacques, je pourrai témoigner qu'elle n'a pas tué son enfant.

Cependant, devant la terrible menace qui pesait sur cette famille, il restait atterré. Comment prouver que l'enfant vivait encore, puisqu'il l'avait vainement cherché?

— Parlez donc, monsieur, reprit Denis irrité. Sur quoi vous basez-vous pour venir ici, chez moi, nous bouleverser ainsi?

— La rumeur publique l'accuse.

— La rumeur publique? s'écria Denis, dites : mes ennemis.

— Si c'était seulement la rumeur publique, répliqua le magistrat, peut-être n'y eussé-je pas ajouté foi; mais il y a des preuves.

— Des preuves!... Ah! ah! quelle bonne plaisanterie! Comment, tu ne ris pas, toi, Jacques?

— Mon Dieu! mon Dieu! soupirait Marianne.

— Depuis quelque temps déjà, tout Vieuxbourg connaît l'état de votre fille.

— L'état de ma fille, son état! Elle est malade, c'est vrai.

— Précisément, c'est cette maladie feinte...

— Ah! nous y voilà. Ils ont exploité la maladie et la tristesse de mon enfant pour l'accuser d'un crime épouvantable. Mais c'est un complot odieux, infernal.

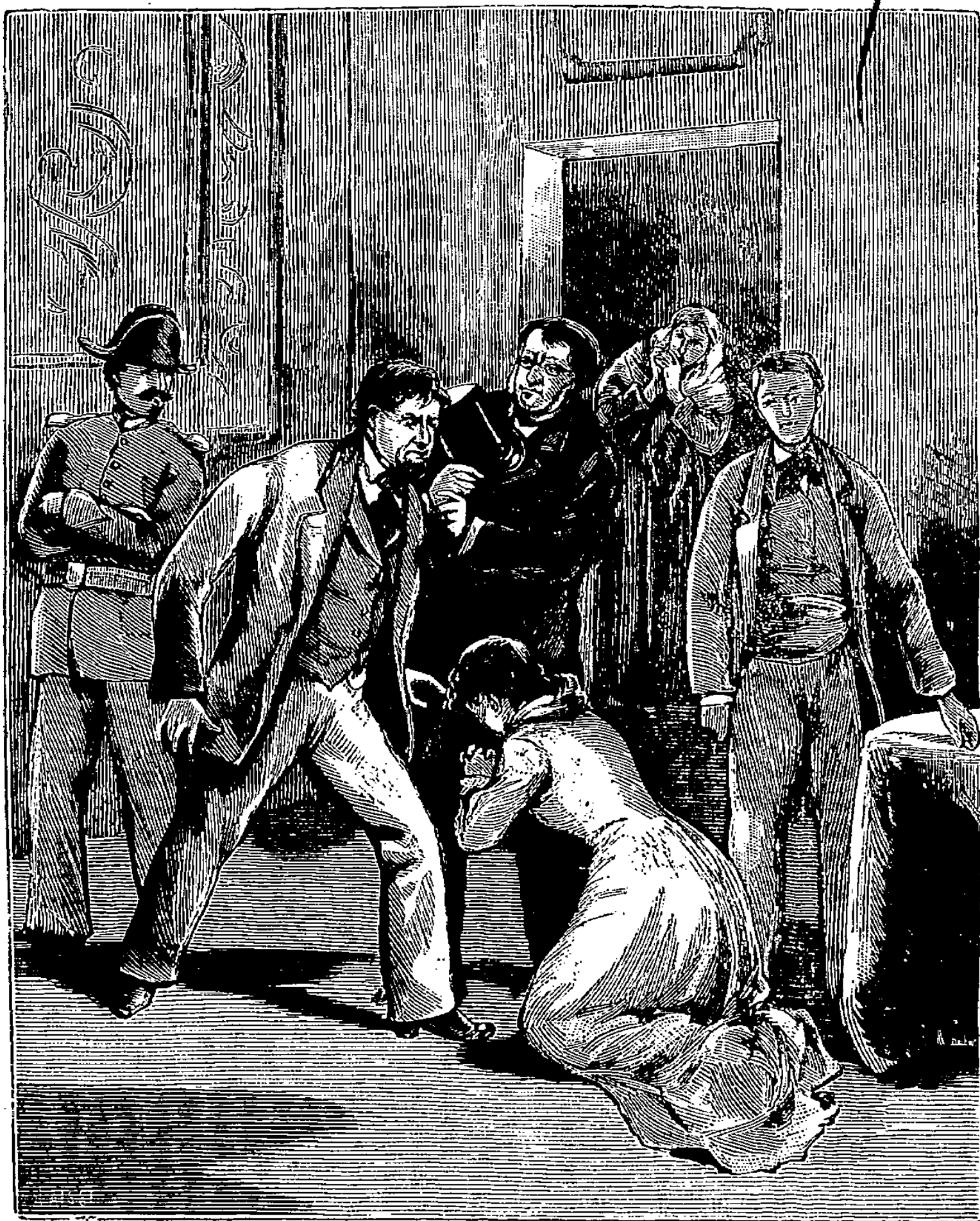
— Trêve, monsieur, à toutes ces grossières injures! dit impérieusement M. de Corbière, et veuillez appeler votre fille.

— Ah! monsieur, ce serait la tuer, malade comme elle est! supplia Marianne éplorée.

— La justice doit suivre son cours. Je ne saurais m'arrêter devant une question de sensibilité. Encore une fois, veuillez appelez votre fille.

— Non, monsieur, pas avant que vous n'ayez nettement formulé votre accusation, répliqua Berthaud.

— Soit, répartit sentencieusement le magistrat. Il y a trois jours, pendant la nuit, votre fille a mis au monde un enfant qu'elle est allée noyer dans la Seille, et l'on accuse le nommé Jacques de l'avoir assistée comme complice dans la perpétration du crime.



— Mon père, tuez-moi je suis coupable...

(Chap. XXI.)

— Moi, moi! exclama Jacques devenu livide, car il comprenait que les apparences, exploitées par d'implacables ennemis, pouvaient en effet le condamner.

— Jacques! Ah! de mieux en mieux, fit Denis, cela devient tout à fait plaisant.

— On a vu le sieur Jacques rentrer en ville avec votre fille, à quatre heures du matin.

— On a vu...? Qui? on?

— Moi, dit le gendarme, en s'avancant avec assurance. La fille Berthaud pouvait à peine se soutenir; le sieur Jacques l'aidait à marcher; il l'a d'abord fait entrer chez

lui par les jardins ; et elle n'en est sortie qu'à cinq heures du matin. Je l'ai vue comme je vous vois.

— Eh bien ! monsieur Jacques, interrogea le procureur impérial, je vous somme de dire toute la vérité. Vous êtes devant la justice.

— Je jure devant la justice qu'il n'y a pas eu d'infanticide.

— Mais le 27, au matin, êtes-vous rentré en ville avec la fille Berthaud, dans les circonstances relatées par le brigadier de gendarmerie ?

Jacques se tut.

— Eh bien ! quoi ? s'écria Denis, tu ne réponds pas ? Tu ne peux pas leur dire qu'ils en ont menti ? Tu laisses insulter Adrienne ?

Et se tournant vers M. de Corbière :

— Vous avez beau être magistrat, continua-t-il, je suis père, et je défendrai ma fille.

Au même instant, Adrienne entra, si défaite, si chancelante, qu'on eût dit une morte.

— Viens, ma fille, viens, voici ces messieurs qui t'accusent. En vérité, je n'ose pas seulement lui dire de quoi vous l'accusez.

Mais Adrienne s'avança jusque devant son père et s'agenouilla.

— Mon père, tuez-moi, je suis coupable.

Denis recula de deux pas. Ses yeux démesurément ouverts regardaient sa fille avec épouvante. Il ne put dire que ces mots :

— Coupable ! toi, coupable !

— J'ai un enfant.

— Un enfant, toi !... toi !... Ai-je bien entendu ! Un enfant ! Tu nous aurais trompés à ce point ! Mais non, c'est une comédie ! C'est une farce ! Ah ! ah ! ah ! Ma tête, ma tête...

Et il éclata de rire.

— Monsieur le procureur, vous le voyez, implora Marianne, notre enfant est malade ; elle a le délire ; elle ne sait ce qu'elle dit. Ne l'écoutez pas.

— Je dois avouer la vérité, reprit Adrienne ; car il ne faut pas que Jacques soit accusé injustement à cause de moi. Monsieur, je jure devant Dieu que je n'ai pas tué mon enfant. Je l'ai posé sur le pont, et des passants l'ont emporté. Ensuite, de désespoir, j'allais me jeter à l'eau, quand Jacques, qui m'avait suivie pour veiller sur moi, m'a retenue : voilà toute la vérité.

— Mais ce Jacques vous courtise depuis longtemps ; c'est lui qu'on désigne comme le père de votre enfant.

— Lui ? exclama Denis dont la raison continuait à s'égarer devant cette succession de révélations inouïes.

— Non, non, ce n'est pas lui, s'empressa de répondre Adrienne.

— Mais alors, qui est-ce ? Parle, malheureuse, s'écria Berthaud, hors de lui.

— Je ne le dirai pas, je ne puis le dire.

Denis s'avança furieux vers sa fille, la main levée.

— Tu parleras. Il me faut son nom. Je le veux, ou je te.....

— Plus tard elle parlera, fit Marianne qui se jeta au-devant de sa fille pour la protéger. Plus tard, pas maintenant. Veux-tu la faire mourir ?

— Oui, qu'elle meure ! repartit Denis avec une sombre énergie, qu'elle meure ! car la mort vaut mieux que la honte. Moi, Denis Berthaud, qui ait toujours marché la tête haute, je vais donc rougir maintenant, rougir de ma fille ! Mais non, je ne rougirai pas ; car ce n'est plus ma fille, je ne la connais plus. Se conduire ainsi, elle

qui n'a j'amaï eu que de bons conseils, de bons exemples, nous déshonorer tous ! Ah ! je préférerais être mort ! je préférerais... Qu'ai-je donc fait pour être si malheureux ?

Et cet homme si fier, si courageux, se laissa tomber sur une chaise, prit sa tête à deux mains et sanglota.

— Remettez-vous, mon père, dit Adrienne, je partirai, je quitterai Vieuxbourg ; vous ne me verrez plus.

Denis releva la tête.

— Eh bien ! qu'attendez-vous donc ? demanda-t-il, toujours hors de lui. N'êtes-vous pas encore satisfaits de ma douleur et de mon humiliation ?

— J'attends de pouvoir continuer mon ministère, répondit imperturbablement le magistrat ; l'affirmation de mademoiselle ne me suffit point. Il faut que je procède à son interrogatoire et, s'il y a lieu, à son arrestation.

Devant cette menace, Denis éprouva à la racine des cheveux ce frisson qui fait croire que les cheveux se dressent.

Ainsi sa fille pouvait être, au gré de cet homme, traînée sur un banc de cour d'assises. Et cet homme, il le savait d'autant plus inexorable, qu'il devinait dans toute cette machination l'impitoyable haine de M. de Noiregent.

Jacques regardait Adrienne avec désespoir.

Quant à Marianne, il lui semblait que la terre se dérobaît sous ses pieds.

Adrienne, seule, conservait quelque calme.

Devant le père de son séducteur, elle se sentait forte. S'il la traînait en cour d'assises, elle y traînerait aussi Rodolphe de Corbière. Dans son ingénuité, elle le croyait du moins.

— Veuillez me laisser seul avec mademoiselle, ordonna le procureur impérial d'un ton d'autorité.

Tous se retirèrent.

M. de Corbière et Adrienne restèrent en tête-à-tête.

XXII

JUGE ET PARTIE.

M. de Corbière, pour arriver à connaître la vérité, essaya d'abord de la douceur et de la persuasion.

— Remettez-vous, mademoiselle, dit-il à Adrienne. Quoi que prétende votre père, il ne se mêle à mon ministère aucune rancune de personne ni de parti. Vous me voyez touché de votre malheur ; mais il est un moyen certain de m'intéresser à votre sort, c'est de me dire l'entière vérité. Donc, confiez-moi d'abord le nom de votre séducteur.

Adrienne baissa les yeux sans répondre.

— Vous aurait-il promis le mariage ?

— Oui, monsieur. Il est vrai que je ne l'ai jamais pressé bien instamment d'exécuter sa promesse.

— Pourquoi cela ? demanda sévèrement le procureur impérial.

— Parce qu'il est beaucoup plus riche que moi, répondit fièrement Adrienne, et je l'aimais tant que je n'aurais pas voulu lui donner à croire qu'il entrât le moindre calcul dans mon affection.

— Puisque vous alliez être mère, cette fierté devait plier devant l'intérêt de votre enfant.

— Vous pensez cela ? dit Adrienne avec élan.

— Sans doute, je le pense. Et si celui auquel vous vous êtes abandonnée était digne de votre amour, il n'aurait pu vous refuser une réparation devenue nécessaire.

— C'est bien là votre avis ?

— Certainement.

— Peut-être eût-il consenti, lui. Mais son père... Il craint beaucoup son père, et il n'eût jamais osé lui demander son consentement.

— Mais alors, il fallait vous-même aller trouver ce père, ou du moins lui écrire, faire appel à ses sentiments d'humanité, d'honneur, de devoir...

— Vous pensez que son père eût consenti ? interrompit Adrienne, dont la figure morne, abattue, resplendit soudain.

— Oui, s'il est honnête homme. Mais ce père, quel est-il ?

— C'est vous ! cria Adrienne en ployant les genoux et en étendant vers lui des bras suppliants.

M. de Corbière fit un haut-le-corps involontaire, et sa figure prit soudain une expression de dureté qui déconcerta la pauvre fille.

— Moi ! exclama-t-il, quel roman me brodez-vous là, mademoiselle ?

— Celui qui m'a séduite, celui qui m'a abusée par de fausses promesses et qui ensuite m'a abandonnée, ce séducteur menteur et lâche, c'est votre fils.

— Rodolphe ! Rodolphe ! allons donc ! il va se marier. Voilà plus de deux ans qu'il aime sa cousine, Bathilde de Chatelux. Avez-vous bien, mademoiselle, toute votre raison, ou bien voudriez-vous, pour vous tirer d'embarras ?...

— Quoi donc, monsieur ? dit Adrienne en relevant la tête par un mouvement plein de noblesse.

— En vérité ! c'est adroit, fort adroit. Mais encore, pour oser avancer une pareille fable, il faudrait pouvoir fournir quelques preuves.

— Aussi ai-je une lettre où il me jure qu'il n'aime pas sa cousine et que vous êtes le seul obstacle à notre mariage. Mais je veux le croire, vous êtes bon, vous êtes juste ; vous aurez pitié d'une pauvre fille trompée, entraînée. Vous ne voudrez pas que je sois à jamais humiliée et malheureuse par la faute de votre fils. Et puis, monsieur, nous retrouverons notre enfant, car il n'est pas mort, ce cher petit. Vous ne voudrez pas non plus que Rodolphe abandonne son enfant ; ce serait un crime, cela. Oh ! monsieur, ajouta-t-elle en prenant pour de l'hésitation le silence de M. de Corbière, je vous en conjure, consentez à notre mariage ; malgré tous ses torts envers moi, je l'aime toujours et je vous promets de le rendre heureux.

Adrienne, à demi prosternée, le regard plein de larmes, mettait dans sa prière au rigide magistrat tout son cœur, toute son âme ingénue.

Ainsi M. de Corbière se trouvait atteint du même coup dont il avait frappé Denis Berthaud. Ce fut à son tour d'être stupéfait, consterné, puis irrité.

Il avait pensé d'abord que cette fille cherchait à l'abuser. Mais son accent de

sincérité ne pouvait lui laisser de doutes. Adrienne devait être la maîtresse de Rodolphe. Or, aujourd'hui, elle prétendait l'épouser. S'il eût été moins ému de cette révélation, il eût trouvé la supplication de cette enfant au moins naïve. Il se contenta de répondre avec une sécheresse qui ne laissait aucun espoir à Adrienne :

— Mon fils, vous épouser ! c'est impossible.

— Mais ne disiez-vous pas tout à l'heure que sa conscience l'y obligeait ; que le devoir, l'honneur même de son père était d'y consentir ?

— Pouvais-je croire qu'il s'agissait de mon fils ? Mon devoir de père, que vous invoquez, est de veiller avant tout à ce qu'il ne compromette pas l'honneur de notre famille par une mésalliance. D'ailleurs, quand une fille commet une faute, qui peut répondre qu'elle n'en commettra pas d'autres ? Ce jeune homme, ce Jacques, par exemple, qui vient ici tous les jours, qu'on a vu avec vous la nuit dans les rues, que la rumeur publique désigne, n'est-ce pas vraisemblable qu'il est plutôt que Rodolphe le père de votre enfant ?

— Mais je vous jure, moi, que cela n'est pas, repartit avec véhémence Adrienne indignée. Jacques ! faites venir Jacques. Si j'avais voulu l'épouser, mon père y consentait, souhaitait même ce mariage. Pourquoi donc m'eût-il séduite, lui ?

— Je conçois que vous préféreriez épouser mon fils, répondit le magistrat avec sarcasme. Enfin, mademoiselle, quelles que soient les promesses que Rodolphe vous ait faites, il est, depuis un an, fiancé à sa cousine, et cet engagement vaut bien, je le suppose, tous ceux qu'il a pu contracter envers vous.

— Ah ! monsieur, dit Adrienne en se relevant avec fierté, vous profitez de mon malheur pour m'accabler. Jusqu'à présent j'ai supplié ; mais je ne prierai plus. Demain, tout le monde à Vieuxbourg saura le nom de mon séducteur. Vous vouliez me traduire devant un tribunal ; mais c'est moi qui m'adresserai à la justice pour obtenir la réparation qui m'est due. Non, il ne sera pas dit qu'un homme puisse ainsi perdre l'avenir d'une femme, désoler une famille, mettre au monde un enfant, sans s'inquiéter de ce qu'il deviendra. Si je l'avais tué, cet enfant, quel serait le vrai criminel ? Ce ne serait pas moi ; ce serait votre fils. J'ai des témoins ; je pourrai prouver qu'il m'a fait tomber dans un piège indigne. Et tout Vieuxbourg me connaît. On sait bien que je ne suis pas fille de mauvaise vie, comme vous voudriez le donner à entendre. Vous êtes puissant ; mais j'ai pour moi la justice ; et il y a des lois, des juges équitables ; je crierai si haut et je réclamerai tant qu'il faudra bien qu'on reconnaisse mon droit.

— Pauvre folle ! fit M. de Corbière. Sans doute, il y a des lois ; mais ces lois sont pour mon fils. Quels que soient vos preuves, vos témoins, quelles que soient ses promesses, vous ne pouvez rien contre lui.

— Pourtant, on punit un voleur, repartit Adrienne. Le plus grand bien d'une femme, n'est-ce pas sa réputation, son honneur ? Eh bien ! je dirai qu'il me l'a volé par surprise, comme un escroc.

— La justice n'a rien à démêler dans ces sortes d'affaires. La recherche de la paternité est interdite, dit lentement et implacablement l'homme de loi.

— Mais, du moins, si la loi me condamne, le monde sera pour moi, il me pardonnera et vous accusera.

— Non, mademoiselle ; il nous approuvera, au contraire. La loi est sage, et le monde jugera comme la loi. Où en serions-nous, si les fils de famille devaient être à la merci de toutes les intrigantes, de toutes les aventurières ? Mais calmez-vous ; je comprends votre mouvement de colère, et je l'excuse. Remettez-moi les lettres de mon fils, et je verrai à réparer autant qu'il sera en mon pouvoir le tort qu'il vous a causé. Sans doute ce tort est grand ; mais vous avez été aussi coupable que lui.

— Je l'aimais, monsieur, repartit Adrienne en pleurant.

Maintenant M. de Corbière, au lieu de continuer son interrogatoire, arpentait la chambre, en proie à une perplexité évidente.

Qu'allait-il faire ? Devait-il donner suite à l'enquête judiciaire relative à l'infanticide ? Devait-il, au contraire, étouffer cette affaire en déclarant Adrienne innocente ?

Poursuivre l'enquête, c'était ébruiter la faute de son fils aussi bien que le déshonneur d'Adrienne, compromettre peut-être le mariage de Rodolphe, sa vie même ; car il connaissait la violence de Denis Berthaud. Il le croyait capable d'un meurtre pour se venger. Son devoir de magistrat se trouvait donc en lutte avec son affection de père.

L'hésitation ne fut pas longue. Il est des compromis avec la conscience. Cet austère représentant de la justice n'était pas lui-même à l'abri de toute partialité, quand son intérêt personnel était en jeu.

Il revint soudain à la douceur.

— Vous l'aimez réellement, je veux bien le supposer, dit-il à Adrienne. C'est pourquoi je vous porte de l'intérêt et suis disposé à vous tirer d'embarras. Vous le voyez, il pèse sur vous une très grave accusation qu'il ne tient qu'à moi d'étouffer.

— Oh ! monsieur, qui voudra croire que j'aie tué mon enfant ?

— Qui voudra croire plutôt que vous ne l'ayez pas tué ? Cet enfant, où est-il, qu'en avez-vous fait ?

Adrienne raconta le drame douloureux du bord de la rivière, et lui apprit que depuis trois jours Jacques cherchait vainement l'enfant.

— Vous le voyez donc bien, reprit-il, je pourrais vous faire conduire en prison et vous y retenir jusqu'à ce qu'on eût retrouvé votre enfant. Cependant je ne le ferai pas. Je vous laisse en liberté ; mais à une condition, c'est que vous vous tairez ; vous laisserez ignorer à votre père que Rodolphe a été votre amant. A quoi d'ailleurs vous servirait un éclat ? A vous perdre dans l'estime de tous ; car si l'on montre au doigt la femme qui tombe, on méprise plus encore celle qui ose afficher sa faute et porter le trouble dans une famille honorable. Enfin, pour couper court aux bruits qui circulent sur votre compte, je vous engage à quitter immédiatement Vieuxbourg. Je vous remettrai une somme à cette intention.

— De l'argent ! encore ! s'écria Adrienne révoltée. Pouvez-vous me payer ma honte et le désespoir de ma famille ? Non, je refuse. Je ne veux pas qu'on puisse dire que je me suis vendue. Ce n'est pas de l'argent qu'il me faut.

— Allons, j'avais de vous trop bonne opinion. Je vois ce que vous voulez ; vous n'êtes, comme je l'avais pensé d'abord, qu'une intrigante qui comptiez faire un bon mariage. Mais, je vous préviens, vous ne réussirez pas. Je vais hâter le mariage de mon fils ; et pour que vous n'y mettiez aucune entrave, vous faire arrêter.

— De grâce ! de grâce ! vous m'avez mal comprise, vous vous trompez, je ne suis pas une intrigante. Ce qu'il me faut, c'est mon enfant. Mon enfant ! aidez-moi à le retrouver ; c'est tout ce que je vous demande. Si vous me le rendez, je crois que j'oublierai, je pardonnerai tout le mal que votre fils m'a fait.

— Soit, je vous le promets, nous retrouverons votre enfant ; mais faites bien attention que j'y mets pour condition, je vous le répète, votre silence le plus absolu. Maintenant, il me faut aussi les lettres de Rodolphe.

Adrienne alors raconta comment une partie de ces lettres lui avait été dérobée et comment l'autre se trouvait entre les mains de M. de Noiregent.

Elle n'eut garde de parler de la lettre qu'elle avait conservée.

— Comment ! exclama le magistrat, stupéfait, mon beau-frère était au courant de cette intrigue ?

— Je lui ai fait cette confidence sous le sceau du secret. Il m'avait promis de me ramener Rodolphe.

Que signifiait l'intervention de M. de Noiregent et pour quel motif lui avait-il laissé ignorer la conduite imprudente de Rodolphe ?

Le magistrat se perdait dans un dédale de suppositions. Il résolut d'aller sur-le-champ demander une explication à son beau-frère.

Il quitta Adrienne en lui renouvelant la promesse d'étouffer l'affaire et de lui rendre son enfant, si elle taisait à son père le nom de son séducteur.

Il semblait inexplicable, en effet, que M. de Noiregent n'eût pas cherché à prévenir cette enquête, presque aussi préjudiciable à la considération de la famille de Corbière qu'à celle de la famille Berthaud. Mais, dans cette âme vindicative, que pesait l'affection familiale en balance avec la haine ? M. de Noiregent voulait avant tout un éclat qui perdît Adrienne, qui le vengeât des dédains de cette petite fille et de la redoutable hostilité de Denis Berthaud.

Cependant, quand M. de Corbière fut dehors, Denis rentra, terrible.

— Eh bien ? as-tu parlé ? parleras-tu maintenant ? Son nom ?

— Non, mon père, je ne vous le dirai pas.

— Malheureuse ! Tu oserais me braver ? N'es-tu donc pas déjà assez coupable ?

Il leva de nouveau le bras pour la frapper.

Jacques et Marianne se jetèrent au-devant de lui pour l'arrêter.

En cet instant, l'aïeule parut sur le seuil de la porte.

— Que se passe-t-il donc aujourd'hui dans la maison ? dit-elle. Je n'ai jamais entendu tant de tapage.

— Tu vois cette créature ? fit Berthaud en saisissant rudement le bras d'Adrienne, elle nous a tous déshonorés.

— Oh ! tais-toi ! s'écria la tendre Marianne.

— Mais de qui parles-tu donc, Denis ? demanda l'aïeule en regardant autour d'elle, je n'aperçois ici que notre fille, notre chère Adrienne.

— Ce n'est plus ma fille, je la renie, je la chasse !

— Grands dieux ! exclama l'aïeule épouvantée, quel malheur arrive-t-il donc ?

— La justice est venue ici. On accuse cette malheureuse d'infanticide.

Ces paroles parurent frapper l'aïeule en pleine poitrine. Elle recula d'un pas, comme renversée par la foudre.

— Elle ! Adrienne ! Ah ! mon Dieu ! mes enfants, soutenez-moi, je meurs. Je meurs. Pardonnez-lui. Adieu, Adrienne ! Adieu, mes enfants !

Tous s'empressèrent autour d'elle. La paralytique était morte.

Denis, alors, montrant à Adrienne le cadavre de la grand'mère :

— Devant cette morte, parleras-tu ?

— Non, je ne puis pas, je ne dois pas, répondit-elle en sanglotant.

— C'est toi qui l'as tuée, misérable ! Tu veux donc nous faire mourir tous ?

— Ah ! maître Denis, dit Jacques, le coupable, ce n'est pas elle ; l'assassin, c'est lui !

XXIII

LA MORALE ÉLASTIQUE

En quittant Adrienne, M. de Corbière se rendit en hâte chez M. de Noiregent.

Il lui reprocha vivement de lui avoir caché cette dangereuse intrigue, dont on eût pu prévoir et prévenir les conséquences.

M. de Noiregent, sans dérouler devant le magistrat son plan machiavélique, se tira fort adroitement d'embarras. Pouvait-il révéler un secret qui ne lui appartenait pas? Et puis, à quoi bon, pour une peccadille, une amourette, le distraire de ses graves préoccupations?

A quoi bon surtout inquiéter sa femme, si impressionnable? N'avait-il pas fait d'ailleurs tout ce qui était nécessaire pour mettre Rodolphe et la famille de Corbière à l'abri de tout ennui ultérieur? Il avait ressaisi les lettres de Rodolphe, et par conséquent anéanti toutes les preuves de cette liaison. N'était-ce pas là le point essentiel? Puis il avait éloigné Rodolphe. Enfin il avait hâté son mariage, qu'auraient pu compromettre les indiscretions d'Adrienne ou les violentes représailles de Denis Berthaud, si Adrienne lui nommait son séducteur.

— Vous pensez donc, demanda M. de Corbière, que Rodolphe a été le seul amant de cette fille?

— Je le crois.

— Alors cet enfant est bien le fils de Rodolphe.

Le magistrat parut un instant perplexe. Était-ce sa conscience qui s'éveillait, ou se sentait-il quelque peu attendri en apprenant qu'il avait un petit-fils? Mais non, la loi, c'était toute sa conscience; le savant légiste avait un code à la place du cœur.

— J'entrevois, dit-il, que cet enfant pourrait être un grave embarras dans la vie de mon fils.

— C'est aussi mon avis, répondit M. de Noiregent qui, lui, n'avait dans le cœur que du fiel et dans la conscience qu'un effroyable égoïsme; aussi pensé-je qu'il importe que cet enfant ne se retrouve point.

Le magistrat hocha la tête affirmativement.

Et cependant, ces mots : Il vaut mieux qu'il ne se retrouve pas, c'était pour l'enfant une condamnation à la vie vagabonde, à toutes les misères, ou, pour mieux dire, une sorte de condamnation à mort.

Pourquoi était-il né en dehors des conditions légales? Ce n'était pas sa faute, il est vrai; mais c'était la faute de sa mère. Le père, lui, n'était-il donc pour rien dans ce crime de l'abandon? Seulement, ce père avait une famille riche, honorable par conséquent, selon le monde. Il fallait donc empêcher que le bâtard ne fût une entrave dans la vie de ce jeune homme riche, ou seulement un sujet d'inquiétude pour cette famille honorable.

— Or, reprit M. de Noiregent, voici ce que je vous propose : Le nommé Jacques fait d'actives recherches, paraît-il, pour retrouver cet enfant. Il faut que nous le devancions. Vous allez mettre en campagne le brigadier de gendarmerie, sous prétexte de rechercher si la fille Berthaud a réellement commis un infanticide; et dès que nous aurons



— Où en serions-nous, s'il fallait adopter tous les enfants illégitimes de nos fils ?
(Chap. XXIII.)

découvert le dit enfant, je me chargerai, car vous ne devez point paraître en tout ceci, de faire remettre une somme à ses parents adoptifs, en leur posant comme condition qu'ils s'éloigneront du pays. L'enfant bénéficiera de cet argent qui apportera un peu d'aisance dans cette famille de bohémiens. Sans doute la loi ne nous oblige absolument à rien envers cet enfant illégitime. Cependant, en agissant de la sorte, la stricte conscience, l'humanité même seront satisfaites.

— Je reconnais bien là votre belle âme, mon cher beau-frère, et votre dévouement à notre famille, dit avec conviction le magistrat.

En lui serrant affectueusement la main, M. de Corbière ajouta avec un sourire badin :

— Où en serions-nous, s'il nous fallait adopter tous les enfants illégitimes de nos fils? Rodolphe, toutefois, a été fort imprudent : séduire une jeune fille, et la fille d'un Berthaud surtout ! Il mérite une semonce. Et je ne la lui épargnerai pas.

— Allons ! allons ! repartit M. de Noiregent avec indulgence. Il y a des circonstances atténuantes : la fille est fort jolie.

— Et elle m'a tout l'air d'une enjôleuse, dit le magistrat.

— Le cœur de Rodolphe était bien pris, je vous assure, et sans ma prudente intervention...

— Quelle reconnaissance ne vous devons-nous pas, mon cher Guillaume !

— Vous ne me devez rien, Rodolphe n'est-il pas aussi mon fils ? Permettez-moi seulement de continuer à diriger cette intrigue ; et je crois que vous vous en trouverez bien. La chose la plus pressante, c'est le mariage de Rodolphe. Et puis, les jeunes mariés voyageront pendant quelque temps, le temps nécessaire pour que les colères et les rancunes s'apaisent.

Ils convinrent, en conséquence, que les poursuites contre Adrienne seraient suspendues, et que M. de Corbière partirait aussi pour Paris, afin de hâter la célébration du mariage, et de se soustraire lui-même aux récriminations et aux violences possibles de Berthaud.

La vengeance de M. de Noiregent était pour le moment satisfaite. Dès le lendemain, grâce aux bavardages de madame Perruchot, tout Vieuxbourg saurait qu'une enquête judiciaire était commencée contre Adrienne Berthaud, accusée d'infanticide.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I

UN NUAGE DANS LE CIEL BLEU

Pendant que ces scènes tragiques se passaient dans l'intérieur à jamais désolé de la famille Berthaud ; pendant qu'Adrienne, victime de son amour, était ainsi humiliée, broyée, que faisait à Paris son glorieux séducteur ?

Dans un élégant salon de la rue de Lille, le beau Rodolphe de Corbière roucoulait aux pieds de sa cousine, la jolie Bathilde de Châtelux. Ils faisaient ensemble des projets d'avenir, des plans de bonheur.

Cependant la quiétude de Rodolphe était parfois troublée par des regrets. Il avait aimé Adrienne avec toute l'ardeur d'une première passion. Il ne pouvait oublier aisément les liens qui l'attachaient à elle. Il connaissait par Henri ses angoisses, ses terreurs. Il savait le moment où sa faute deviendrait nécessairement publique. Malgré lui, il s'inquiétait des conséquences terribles du drame qui devait se passer à Vieuxbourg. Enfin il sentait par instant sa conscience se révolter contre l'indignité de sa conduite.

Le salon de madame de Châtelux était rempli des luxueuses merveilles d'un trousseau de mariée.

Sur tous les meubles s'étaient étalés des objets de toilette, des écrins, des dentelles. Et Bathilde contemplant avec ivresse toutes les magnificences de la corbeille.

— Voyez donc, disait-elle à madame de Corbière, quel châle ravissant ! quelle richesse de dessin, et comme les nuances en sont fondues ! Et cette robe de satin bleu-ciel garnie de cygne, que c'est coquet ! Et ces bijoux ! Comme je vais être belle ! Tous ces trésors à moi ! Et choisis par Rodolphe, ce qui en double à mes yeux la valeur.

Elle jeta à son fiancé un tendre regard.

— Vous êtes heureuse, ma chère Bathilde ? demanda Rodolphe d'un air préoccupé.

— Oh ! bien heureuse ! Pourtant je suis presque tentée de vous gronder ; vous me gâtez trop, vous vous ruinez.

— Est-il rien de trop beau pour la femme qu'on aime ? D'ailleurs, c'est papa qui paye, et il sait que vous adorez la toilette.

— Comme ma bonne amie madame Dorny va être jalouse, reprit Bathilde, elle qui n'avait dans sa corbeille qu'un seul cachemire, et encore d'assez mauvais goût! Et Juliette qui n'a qu'une parure de saphir, tandis que la mienne est en diamants! Cet hiver nous recevrons beaucoup, n'est-ce pas? et nous danserons. Combien je me réjouis d'avoir un salon et de m'entendre appeler madame de Corbière! C'est un très beau nom; c'est le vôtre, Rodolphe; voilà surtout pourquoi je l'aime, et pourquoi je serai fière de le porter. Voyez donc, ma cousine, ce beau point d'Alençon.

Mais madame de Corbière, à qui ces dernières paroles étaient adressées, ne jeta sur la merveilleuse dentelle qu'un regard distrait.

Depuis plusieurs jours, elle semblait plongée, tantôt dans une méditation profonde, tantôt dans un vieux bouquin, grasseux à force d'avoir été consulté; et de temps à autre, on l'entendait murmurer : Cinq entrées, cela ne nous fait que cinq entrées... quatre entremets... c'est bien mesquin... potage bisque... turbot glacé... mayonnaise italienne.

— Eh bien! je vous laisse, fit-elle tout à coup. Pendant que vous parlez toilette, moi je vais avec Justine penser à mon menu. Un dîner de noce! Songez donc. Voilà huit jour que je n'en dors pas.

— Mais tranquillisez-vous, ma mère, lui dit Rodolphe. Nous chargerons Véfour de ce soin.

— Véfour! Véfour! Il a beau s'appeler Véfour, c'est toujours de la gargote. Voyez-vous, il n'y a que Justine pour les sauces et les entremets. Toutes les fois que Monseigneur vient à Vieuxbourg, il m'en fait compliment, et certes Monseigneur s'y connaît.

Et ce disant, madame de Corbière sortit, emportant son grimoire culinaire, pour soumettre un nouveau menu à l'incomparable Justine.

Rodolphe se rapprocha de sa fiancée.

— Que vous êtes aimable, ma Bathilde! Votre gentil babil ressemble au gazouillement d'un oiseau.

— Ah! c'est cela! pour vous je suis simplement une bonne petite bavarde.

— Vous êtes surtout une bonne et charmante petite femme. Et je suis, à mon tour, bien heureux.

— C'est un bonheur que vous auriez pu vous procurer plus tôt, monsieur mon cousin.

— Ah! ne me rappelez pas mes torts. Mais aujourd'hui j'apprécie d'autant mieux mon bonheur qu'il a failli m'échapper par ma faute.

— Vous êtes heureux, bien vrai? répétez-le-moi.

— Je suis bien heureux.

— Cependant, j'ai parfois quelque inquiétude. Vous êtes souvent triste, absorbé. Souvent même vous avez l'air presque sombre. Pourquoi n'avoir pas voulu me montrer cette lettre de votre ami Henri? Vous avez donc des secrets pour moi? Voyons! que contient cette lettre?

— En vérité, je ne m'en souviens pas.

— Et tout à l'heure, à quoi pensiez-vous?

— Dans ce moment-ci, je pense que je vous adore, voilà tout.

— Je croirai, monsieur, que vous ne m'aimez pas, si vous ne me dites pas tout de suite, mais tout de suite la cause de votre air soucieux.

— Voyons, puisque vous l'exigez, je vais tâcher d'expliquer cela. D'abord, je vous aime; or, les grands amours, comme les grands bonheurs, rendent mélancolique. Et puis je vais prendre des engagements très graves.

— Est-ce qu'ils vous pèsent déjà ?

— Non, mais c'est sérieux, surtout quand on a l'intention de les tenir. Ensuite, le souci des préparatifs. La veille d'un mariage, on a tant de choses à mettre en règle. Et puis, mon père, qui arrive aujourd'hui même. Enfin, autre point de grande importance : ma toilette. Ainsi, tout à l'heure, quand j'avais cet air sinistre, je pensais...

— A quoi donc ?

— Que j'avais oublié de passer chez mon tailleur. Si mon habit n'était pas prêt, hein ! quelle catastrophe !

— Non, non, reprit Bathilde avec incrédulité, ce n'est pas cela, il y a encore autre chose.

— C'est bien tout, je vous assure.

— Alors, jurez-le-moi, et je le croirai.

— Quel enfantillage !

— Vous le voyez bien, vous ne voulez pas jurer. Vous ne m'aimez pas, vous me cachez quelque chose. Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureuse !

Elle s'assit et appuya sa tête sur le dossier du sofa.

— Ma petite femme ! supplia Rodolphe en se mettant à genoux.

— Je vous assure, Rodolphe, que vous me faites beaucoup de chagrin.

— Pourquoi ?

— Et je ne vous aime plus.

— Vous voulez donc que je sois triste pour tout de bon ?

— Ecoutez, je vous préviens que je suis horriblement jalouse, et que si vous me trompiez, j'en mourrais certainement.

— Ma chère Bathilde, je jurerai tout ce que vous voudrez.

— Eh bien ! jurez-moi que vous n'avez jamais aimé aucune autre femme.

— Je vous jure, ma Bathilde, que je n'ai jamais aimé personne comme je vous aime.

— Comme vous m'aimez, c'est possible ; mais peut-être avez-vous aimé beaucoup plus. Mon Dieu ! que je souffre !

— Comment ! vous pleurez, mon amie ? Dites, que faut-il faire pour vous prouver mon amour ? Je n'aime que toi, je te le jure. Tu es ma femme, et la seule adorée. Le crois-tu, dis ? Regarde-moi, et tu verras si je mens.

Bathilde leva sur Rodolphe ses yeux pleins de larmes. Leurs regards noyés d'amour se confondirent.

— Ah ! je vous crois, Rodolphe, je vous crois, s'écria Bathilde rassérénée soudain. Mais si vous saviez que le doute fait mal !

En cet instant, la pendule sonnait.

— Trois heures ! exclama Rodolphe. Mon père qui arrive par le convoi de quatre heures ! Je n'ai que le temps de me jeter dans une voiture et d'aller à sa rencontre.

— Ainsi vous me quittez déjà ? fit Bathilde avec un soupir de regret.

— Mon père n'est pas venu à Paris depuis dix ans. Il serait complètement ahuri au milieu de toutes ces rues nouvelles. Mais dans deux heures, je vous l'amène.

— Allez donc vite, mon ami, dit Bathilde.

Mais restée seule, elle sentit renaître aussitôt ses doutes, ses incertitudes. Elle se rappelait l'indifférence encore si récente de Rodolphe. Elle était jalouse de ses préoccupations. Pourquoi donc semblait-il absorbé, inquiet auprès d'elle ?

Bathilde de Châtelux, malgré sa jeunesse, était moins frivole qu'on ne l'est d'ordinaire à cet âge et dans ce milieu. Comme toutes les femmes aimantes, elle avait

l'intelligence, la divination du cœur. Elle sentait qu'un secret existait entre elle et Rodolphe. Elle comprenait qu'il ne lui apportait pas tout son amour, comme elle lui apportait le sien.

Cependant elle voulut réagir contre des soupçons injurieux pour son fiancé. Elle voulut avoir confiance, elle voulut croire aux serments de celui qu'elle aimait et qu'elle croyait honnête homme.

II

LES RIVALES

Bathilde fut d'ailleurs tirée de ses réflexions pénibles par la fleuriste qui apportait sa couronne de mariée.

Elle la posa sur sa tête, trouva que cette couronne lui seyait à merveille et congédia la fleuriste.

Mais elle conserva sa couronne, et s'accoudant, songeuse, sur la cheminée, elle se regarda dans la glace.

— Est-ce qu'il ne me trouverait pas jolie ? pensait-elle. Cependant, lorsqu'il me verra avec une couronne qui me va si bien, il ne pourra me préférer une autre femme.

Elle fut surprise dans sa contemplation par un domestique qui annonça qu'une jeune personne était là, demandant M. Rodolphe de Corbière. On lui avait dit à l'hôtel qu'elle le trouverait ici.

Mais le domestique ayant laissé la porte du salon ouverte, Bathilde aperçut dans l'antichambre une jeune femme qui lui parut d'une grande beauté.

— Faites entrer, dit-elle, inquiète.

Et dans son trouble, elle oublia d'enlever sa couronne.

Ce fut Adrienne qui entra.

Les deux jeunes femmes s'observèrent un moment avec autant d'émotion que de curiosité.

— Qui demandez-vous, mademoiselle ? interrogea Bathilde.

— Monsieur Rodolphe de Corbière, dit Adrienne toute confuse.

Elle trouvait Bathilde si virginalement belle avec sa couronne de fleurs d'oranger, qu'elle rougit d'avoir pensé un instant à lutter avec une si pure et si charmante fille.

— Il est sorti, répondit Bathilde laconiquement.

Le ton sec de cette réponse acheva de déconcerter Adrienne, qui cependant balbutia :

— Si vous le permettez, mademoiselle, je l'attendrai.

— Mais peut-être restera-t-il longtemps dehors.

— On m'a dit qu'il se mariait demain.

— Oui, mademoiselle.

— Il faut donc que je lui parle aujourd'hui même. Je suis arrivée hier à Paris et je suis allée à son hôtel. Il n'y était pas; ce matin non plus. Et comme on n'a pu me dire à quelle heure il rentrerait, j'ai pris la liberté de venir le demander ici.

— Vous arrivez de loin? questionna plus doucement Bathilde, intéressée par l'air modeste et malheureux d'Adrienne.

— Oui, mademoiselle, j'arrive de Vieuxbourg.

— Tout exprès pour voir M. de Corbière?

— Oui, mademoiselle.

— Et vous avez à lui parler au sujet de son mariage?

— Oui, répondit-elle en hésitant.

— Comme je vous l'ai dit, je crains qu'il ne rentre fort tard; mais je suis sa cousine; demain je serai sa femme. Peut-être pourriez-vous me confier le motif qui vous amène.

— Ce motif... Non, mademoiselle, je ne puis vous le confier. Permettez-moi d'attendre M. de Corbière. Il faut absolument que je lui parle à lui-même, si toutefois il veut bien m'entendre.

Et Adrienne se détourna pour cacher ses larmes.

A la vue de ces larmes, Bathilde soupçonna la vérité. Sa curiosité comme sa jalousie en furent augmentées.

— Vous paraissez avoir quelque chagrin, mademoiselle? Ne serait-il pas indiscret de vous en demander la confidence? Si je puis vous aider, je le ferai avec empressement. La veille de mon mariage, cela me portera bonheur.

— En vous avouant la cause de mon chagrin, j'aurais l'air de me venger. Cependant, quoique vous m'ayez fait beaucoup souffrir, je ne vous en veux pas, à vous, de mon malheur. Vous paraissez bonne, vous devez l'être, car vous êtes heureuse, vous. Mais non, je ne puis vous dire... je n'ose pas.

— Parlez, parlez, c'est moi qui vous en prie. Puisque je suis pour quelque chose dans votre malheur, je veux le connaître, et, s'il dépend de moi de réparer le mal involontaire que j'ai pu vous faire, ah! croyez bien que je ne m'y épargnerai pas.

Cependant Adrienne, devant l'orage qu'elle allait soulever, hésitait encore.

Mais Bathilde redoublait d'insistance.

— Aussi bien je souffre trop, dit enfin Adrienne. Monsieur Rodolphe m'a aimée. Il m'a fait les serments qu'il vous a faits, sans doute.

— Il vous a aimée? quand? où? s'écria Bathilde, dont le sourcil se fronça avec colère.

— A Vieuxbourg, l'année dernière, il y a six mois, il me l'écrivait encore.

— Non, non, c'est impossible. Il ne vous aime pas; il n'aime que moi. Il me le jurait tout à l'heure. Vous mentez, vous mentez, répétait la pauvre Bathilde éperdue.

— Voici sa dernière lettre, dit Adrienne en sortant de son corsage un papier froissé, usé à force d'avoir été lu.

C'était sa relique, la seule lettre qu'il lui restât de Rodolphe.

Bathilde arracha, plutôt qu'elle ne la prit, la lettre des mains d'Adrienne.

— Son écriture! son cachet! la date! oui, c'est vrai, il y a six mois.

Mais dès la première ligne, elle laissa retomber le papier avec une sorte d'égarement.

La lettre commençait ainsi :

— « Pourquoi ces inquiétudes, mon Adrienne, je n'aime que toi, je te le jure. »

— Ainsi il y a un an, il y a six mois, tout à l'heure, tout à l'heure encore, il me trompait, s'écria Bathilde atterrée, haletante d'angoisse.

Mais soudain elle se remit. Et regardant Adrienne avec autant de défi que de haine :

— Cependant, mademoiselle, reprit-elle, puisqu'il ne vous a pas épousée, c'est qu'il me préfère à vous apparemment. Vous êtes malheureuse, dites-vous ; mais moi aussi, je souffre. D'ailleurs, qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas. Vous affirmez que Rodolphe vous aime ; nous verrons bien. Je vous ai promis de faire ce qui dépendrait de moi pour vous aider ; je le ferai. Je lui rendrai sa parole, je le laisserai libre ; il choisira entre nous.

Après avoir jeté ces paroles avec impétuosité, avec fièvre, elle se laissa tomber sur un divan et éclata en sanglots.

— Ah ! mademoiselle, dit Adrienne, vous m'en voulez de vous avoir brisé le cœur. Mais vous ne savez pas tout. Si vous connaissiez toute la vérité, au lieu de vous fâcher contre moi, vous me plaindriez plutôt.

— J'en sais assez. Que pourriez-vous m'apprendre encore ?

— Je me tairai donc, repartit doucement Adrienne ; c'est à lui que je parlerai.

Mais Bathilde, se levant soudain par un brusque mouvement de passion :

— Non, je veux tout entendre. Je suis forte maintenant ; je suis fière aussi. Je ne me plaindrai plus devant vous. Qu'avez-vous à dire à Rodolphe de Corbière ?

— J'espère le toucher, l'attendrir en lui racontant toutes mes souffrances, toutes les humiliations que j'ai endurées à cause de lui, et le désespoir de ma famille. Ma pauvre grand'mère en est morte ; ma mère est au lit, malade ; mon père est à moitié fou de chagrin : il m'a chassée de la maison. Vous comprenez pourquoi ? J'ai commis une grande faute.

— Je ne comprends pas, dit Bathilde.

— Je ne suis plus digne, hélas ! de porter cette couronne qui vous rend si belle.

Bathilde, à cette confession, ne put réprimer un mouvement en arrière.

— Je vous fais horreur, n'est-ce pas ? reprit Adrienne avec une tristesse navrante. Vous me méprisez. Ah ! c'est facile, le mépris ! Mais, savez-vous ce que vous auriez fait à ma place ? Dans les familles d'artisans, les filles ne sont pas gardées comme vous. Vous êtes protégée, non seulement par votre mère, qui n'a d'autre occupation que de veiller sur vous, mais par votre position, votre fortune. Un homme n'oserait chercher à vous séduire ; tandis que nous, nous sommes entourées de pièges, de séductions. Qu'est-ce que l'honneur d'une fille du peuple ? On s'amuse d'elle un moment ; puis on l'abandonne. Ah ! sans doute, si j'étais seule à souffrir, je n'eusse point osé venir ici importuner M. Rodolphe, lui rappeler des promesses qu'il a oubliées, troubler votre bonheur. Mais il faut bien qu'il m'aide à trouver notre enfant. Ah ! mademoiselle, si vous saviez quel est mon désespoir !

— Votre enfant ? Rodolphe a un enfant ! Ma mère, ma mère ! s'écria Bathilde en s'élançant vers la porte.

Mais ses jambes fléchirent ; elle se laissa tomber à demi évanouie sur un fauteuil.

A ces cris, madame de Châtelux accourut.

— Qu'est-ce ? Qu'arrive-t-il donc ?

Elle s'élança vers Bathilde, en jetant à Adrienne un regard chargé de courroux.

— Maman, dit Bathilde, Rodolphe nous trompe indignement.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? C'est vous, mademoiselle, qui venez ainsi bouleverser ma fille ?

— Ah ! ma mère, Rodolphe a un enfant ; il faut qu'il épouse cette femme.



— Il a beau s'appeler Vêfour; c'est toujours de la gargole.
(Chap. I, 2^e partie.)

Madame de Châtelux se tourna irritée vers Adrienne.

— Comment! mademoiselle, vous osez vous introduire dans ma maison pour raconter à ma fille de pareilles histoires?

— Elle est assez malheureuse! Mère, ne l'accable pas. C'est moi qui l'ai questionnée, qui ai voulu tout savoir. J'en mourrai, j'en mourrai.

— Calme-toi, mon ange, tu es dupe sans doute d'une intrigante. Un enfant! Elle a menti, elle ment! Rodolphe l'aime. Il faut l'entendre avant de te désoler.

Puis se tournant de nouveau, menaçante, vers Adrienne, avec le ton d'un mépris écrasant :

— Comment osez-vous, mademoiselle, demeurer en ma présence et lever la tête devant d'honnêtes femmes? Menteuse impudente!

Adrienne, rouge de honte, se retirait, lorsque Bathilde la rappela vivement.

— Non, mère, elle ne ment pas; j'ai vu une lettre de Rodolphe. Il va rentrer. Je veux qu'il la voie ici même, qu'il s'explique, qu'il dise la vérité devant tous.

Mais madame de Châtelux désirait le mariage de sa fille et craignait précisément une explication qui l'eût fait rompre.

— Non, non, dit-elle, en aucun cas cette fille ne peut rester ici une minute de plus. Sait-on d'où elle vient? qui elle est? Sa présence souille ma maison. Lui parler même, est pour toi une flétrissure. Je ne le souffrirai pas. Sortez, mademoiselle, sortez, ou je vous fais chasser par mes domestiques.

Devant ce torrent d'injures, Adrienne abasourdie ne voyait plus, n'entendait rien, ne comprenait point. Elle voulait marcher; elle ne pouvait pas. Elle voulait répondre, se justifier; sa langue s'attachait à son palais.

Son silence, son immobilité redoublaient la colère de madame de Châtelux. Elle s'apprêtait à sonner un domestique pour la faire reconduire, quand Rodolphe, suivi de son père, entra.

III

UNE PÈRE COMME IL Y EN A TANT

Adrienne ne vit point d'abord M. de Corbière. Elle ne vit que Rodolphe, et croyant pouvoir invoquer sa protection, instinctivement elle courut à lui.

— Rodolphe! Rodolphe! s'écria-t-elle, soutenez-moi, défendez-moi. Ah! vous, du moins, vous me connaissez. Dites-leur donc que je ne suis pas une vile créature.

Mais Rodolphe, à la vue d'Adrienne, fronça le sourcil et repoussa les mains qu'elle lui tendait.

Quant à M. de Corbière, il la toisa d'un air furieux, et, feignant de ne point la connaître :

— Que veut cette femme? demanda-t-il.

— Ah! c'est une indignité! exclama madame de Châtelux. Venir ici nous faire une scène pareille! Voyez en quel état elle a mis cette chère enfant. Moi-même, je suffoque. Rodolphe, cette femme se prétend votre maîtresse.

Rodolphe, interdit, ne sut que répondre. M. de Corbière prit la parole.

— Cette personne est de Vieuxbourg, je me la rappelle à présent. Elle oserait prétendre... Elle ment, je vous l'affirme.

— Si vous avez à me parler, mademoiselle, dit enfin Rodolphe un peu remis de trouble, veuillez vous rendre chez moi.

— Non, insista Bathilde, je veux une explication sur-le-champ.

— M. de Corbière paya d'audace. Il fallait à tout prix justifier complètement Rodolphe. Qu'était un mensonge devant le bonheur, l'avenir de son fils?

— Je ne sais au juste, dit-il, quelles relations Rodolphe a pu avoir avec cette fille ; mais cette personne est bien connue à Vieuxbourg, pour la légèreté de sa conduite. Il n'est bruit dans le pays que de ses relations avec un nommé Jacques, ouvrier charpentier. Rodolphe est donc fort innocent du crime que cette demoiselle voudrait lui imputer ; et il peut, la conscience tranquille, mettre sa main dans celle de Bathilde.

— Mais, mon oncle, répliqua la jeune fille, j'ai vu une lettre de Rodolphe.

— Qu'il y ait eu entre Rodolphe et cette demoiselle quelque amourette, c'est possible ; mais avec les femmes de cette espèce, cela ne tire pas à conséquence.

Cependant Bathilde, tout en écoutant M. de Corbière, regardait son fiancé, qui restait embarrassé, confus.

— Parlez donc, Rodolphe ; défendez-vous, dit-elle.

Elle eût tant souhaité le trouver moins coupable !

Rodolphe, aux abois, ne répondait pas.

— En vérité, reprit madame de Châtelux, cette scène a bien assez duré. Je commence à croire que les torts de Rodolphe sont plus graves que vous ne le pensez, mon cher de Corbière.

— Des torts graves ! ce n'est, je vous l'affirme, qu'une peccadille de jeunesse. Cette femme seule est coupable.

— Ah ! monsieur Rodolphe ! s'écria Adrienne, qui, devant tant d'outrages immérités, se redressa enfin. Vous savez pourtant que je suis moins coupable que vous. Mais vous êtes, vous aussi, sans cœur et sans courage. Vous êtes plus méprisable que moi, adieu !

— Arrêtez, mademoiselle, un instant encore, ordonna Bathilde. Écoutez, Rodolphe, ce moment est décisif. Quelles que soient les fautes de cette femme, elle paraît sincère. Je vous en supplie, ne me laissez pas un doute qui ferait le tourment de toute ma vie. Aimez-vous toujours cette femme ?

— Non, répondit Rodolphe.

— L'avez-vous aimée ?

— Oui.

— Il l'a aimée, parbleu, dit M. de Corbière, comme tous les jeunes gens aiment leur maîtresse, quand elle est jolie.

— Et croyez-vous, demanda-t-elle encore, que son enfant vous appartienne ?

— Je ne le crois pas.

En entendant cette dénégation impudente, Adrienne posa les deux mains sur son cœur, comme pour en comprimer la souffrance.

— Infamie ! murmura-elle.

— Maintenant, êtes-vous satisfaite, Bathilde ? Cette scène extravagante a-t-elle assez duré ? fit le magistrat avec impatience. Veuillez tous, je vous prie, me laisser seul un instant avec cette fille ; nous avons un petit compte à régler ensemble.

Rodolphe, en passant devant l'inexorable magistrat, lui jeta ces mots à voix basse :

— Épargnez-la, mon père.

Mais Adrienne, en voyant Rodolphe s'éloigner pour jamais, ne put retenir un déchirant appel :

— Rodolphe ! Rodolphe !

— Pauvre fille, soupira-t-il, adieu !

Et il lui adressa un regard de profonde compassion.

IV

DURA LEX

M. de Corbière, resté seul en face d'Adrienne :

— Malheureuse, dit-il d'une voix sourde, étranglée par la colère, voilà donc comment vous tenez vos engagements ! C'en est trop, je vais vous faire arrêter. Avez-vous donc oublié que je tiens entre mes mains, non seulement votre liberté, mais votre vie ? Votre enfant n'est pas retrouvé ; et si je ne le veux pas, il ne se retrouvera point. Quelle preuve alors fournirez-vous de votre innocence ?

— Aucune, en effet. Me voilà, monsieur, faites de moi ce qu'il vous plaira, répondit Adrienne avec un grand calme. En venant ici, j'ai suivi l'impulsion de mon cœur. Je voulais en appeler une dernière fois à la conscience de Rodolphe. Mais il n'en a pas. Maintenant ma vie vous gêne. Prenez ma vie. Ah ! ne croyez pas que la mort m'effraye. Votre fils m'a fait une telle existence, qu'en être délivrée serait pour moi un bienfait.

M. de Corbière se tut. Ce désespoir résigné le déconcertait.

Il réfléchit un instant. Il pensa qu'il ne fallait point la pousser à bout.

— Eh bien ! reprit Adrienne avec le même ton dédaigneux, qu'attendez-vous, monsieur le procureur impérial ? Faites donc votre devoir. J'ai commis un grand crime ; en effet. J'ai aimé votre fils qui le méritait si peu ; j'ai été assez confiante pour croire à la parole de cet homme sans honneur. Pendant une heure, j'ai osé porter le trouble dans votre honorable famille. Il est vrai que votre fils, lui, a désolé et déshonoré la mienne ; qu'il m'a tellement flétrie, que ma présence dans une maison honnête est une souillure ; qu'il m'a placée, en un mot, au dernier rang des créatures. Il est vrai encore qu'il a mis au monde un pauvre enfant qui, par son lâche abandon, est voué à la misère, au malheur, à l'opprobre. Mais qu'est-ce que cela ? C'est un homme, lui ! Et il s'appelle M. de Corbière ; tandis que sa victime est une pauvre fille, d'une famille d'artisans. A vos yeux, le crime de votre fils n'est qu'un badinage, tandis que mon crime, à moi, est épouvantable et mérite la mort. Lui, continuera à marcher, la tête haute, heureux, considéré ; tandis que moi, il faudra que je me cache, que je rougisse à tout jamais. Rien, quoi que je fasse, ne pourra me réhabiliter.

Si telle est la justice que vous êtes chargé de rendre, M. de Corbière, je la repousse, votre justice, je ne reconnais pas vos lois ; mais il y a une autre justice, Dieu merci ! une justice au-dessus de la vôtre, celle des vrais honnêtes gens, et qui, comme le dit mon père, triomphera tôt ou tard. Encore une fois, je ne tiens pas à vivre dans ce monde que vous et les vôtres gouvernez ; et si vous me faites arrêter, comme vous m'en menacez, eh bien ! ce sera une iniquité de plus dont vous aurez à répondre un jour.

Adrienne parlait maintenant avec une exaltation singulière, qui stupéfiait M. de Corbière. Les rôles étaient changés : c'était elle qui jugeait et qui menaçait. Comment ! Une petite fille se permettait de lui parler avec cette audace, de lui donner des leçons d'équité, à lui, l'austère magistrat, le profond légiste !

Le rouge de l'indignation montait au front du procureur. Il fut un instant à se remettre du trouble que ces paroles lui avaient causé.

— Je reconnais bien là, dit-il, les principes subversifs de votre père. Nos lois, au contraire, sont souverainement sages et conservatrices de la famille; et votre faible raison est tout à fait incapable de juger ces graves questions. Ecoutez-moi donc. Vous aviez promis de vous taire; et moi, en retour, j'avais promis de rechercher votre enfant. J'ai tenu ma promesse. Comment tenez-vous la vôtre?

— Mon enfant! vous l'avez trouvé! Où est-il? s'écria Adrienne dominée soudain par l'amour maternel, parlez vite, oh! parlez; si vous me le rendez, eh bien!... oui, je vous pardonnerai.

— Il n'est pas encore retrouvé; mais je m'en occupe activement. J'ai déjà recueilli quelques indices, je crois être sur ses traces.

— Quels indices? Ces musiciens ambulants, où sont-ils?

— Ils ont été vus à Bessay avec un enfant nouveau-né.

— Ce doit être cela. Ils allaient de ce côté.

— Mais vous comprenez qu'après la démarche extravagante que vous venez de faire, je ne puis pour le moment contribuer à vous rendre cet enfant, qui vous fournirait de nouvelles armes contre mon fils.

— Oh! monsieur, pardonnez-moi. C'est vrai, j'étais folle. Que voulez-vous? Le désespoir... Je comprends que je dois me taire. A présent je me tairai, je vous le promets; mais rendez-moi le pauvre petit.

— Nous verrons, cela dépendra de la conduite que vous tiendrez désormais.

— Comment! attendre encore!

— Oui; car j'exige des garanties.

— Et combien de temps me laisserez-vous ainsi dans l'angoisse?

M. de Corbière parut réfléchir. Il pensait qu'il fallait obtenir un répit suffisant qui permît à son fils de trouver un emploi en province et de s'éloigner; qu'il fallait laisser s'amortir la douleur de cette femme et la rancune de son père.

— Je ne sais encore, dit-il, trois mois, six mois, peut-être.

— Oh! que vous êtes cruel! s'écria Adrienne. Soit, monsieur, j'attendrai six mois. Mais alors, si vous ne me rendez pas mon enfant, je me ferai justice moi-même, je vous le jure.

V

L'ENLÈVEMENT

Avant même le départ d'Adrienne, Jacques avait quitté Vieuxbourg. Il avait pris d'abord la direction de Bessay, où il apprit qu'en effet des musiciens ambulants avaient été vus, emportant un tout jeune enfant.

En conséquence, il courut toutes les fêtes et toutes les foires des environs. Il questionnait toutes les femmes qui portaient des enfants.

Ils étaient trois, lui avait dit Adrienne, y compris un jeune garçon de huit à dix ans. La demi-obscurité, au milieu de laquelle ils lui étaient apparus, l'avait empêchée de distinguer aucun détail de visage ou de costume.

Hélas ! ce vague signalement ne suffisait point. En outre, les renseignements qu'il recueillait étaient souvent contradictoires. On avait vu, lui disait-on, des musiciens ambulants, tels qu'il les désignait, suivre telle direction ; mais quand il parvenait à rejoindre les individus signalés, il reconnaissait qu'on l'avait fourvoyé.

Pendant trois mois il fut infatigable. Il poussa ses perquisitions jusque dans le Dauphiné, explorant surtout les auberges de bas étage, tantôt s'adressant aux autorités, tantôt questionnant les cantonniers et les marchands forains.

Mais toujours déçu dans ses espérances et dans ses recherches, ces trois mois de fatigants et infructueux voyages lui avaient ôté tout son courage.

Il avait d'ailleurs à lutter contre les frimas d'un hiver exceptionnellement prématuré et rigoureux, et il supposait que le pauvre petit être, privé de toutes choses nécessaires à sa frêle existence, privé surtout de soins et d'amour, avait cessé de vivre.

Enfin ses ressources s'épuisaient. Il se décida donc à retourner à Vieuxbourg.

Mais il s'effrayait de reparaitre devant Adrienne ; car il ne lui ramenait pas cet enfant qu'il lui avait promis de lui rendre. Triste, abattu, il revint à Grenoble pour y prendre le chemin de fer ; car jusqu'alors toutes ses pérégrinations de hameau en hameau, de bourgade en bourgade, il les avait faites à pied.

Il était quatre heures du soir. Le neige, tombant à flocons pressés, hâtait la nuit.

Un vent violent fouettait la neige et avenglait.

Pour lutter contre le temps gris, les déchirements de la tempête, il faut une grande vitalité ou une grande joie dans l'âme.

Or, le pauvre Jacques était exténué, et portait au cœur une douleur sans remède.

Jamais Adrienne ne l'aimerait. Et cette femme qu'il eût voulue honorée, heureuse, au prix même de son propre bonheur, était flétrie. Une vie toute de douleurs l'attendait.

Son enfant était le seul rayon qu'il eût pu faire luire dans cette sombre existence. Et cet enfant, s'il n'était pas mort, était au moins perdu pour elle.

En ce moment, désespéré par ses amères réflexions et par la tristesse du ciel, il eût désiré la mort, s'il n'eût pensé qu'Adrienne pouvait encore avoir besoin de lui.

Quand il rentra dans Grenoble, il faisait presque nuit.

Le gaz s'allumait peu à peu, et sa lumière tremblotante luttait contre les dernières lueurs de ce jour blafard.

Un froid très vif cinglait maintenant le visage. Absorbé par la souffrance physique, on était peu tenté de regarder les passants.

Cependant l'attention de Jacques fut attirée par les sons discordants d'une vieille et d'une clarinette qui accompagnaient le chant à la fois rauque et criard d'un jeune garçon.

Ce malheureux, les pieds nus, dansait dans la neige.

A la vue de cette misère, Jacques se sentit remué jusqu'au fond de l'âme.

C'était le sort qui attendait l'enfant d'Adrienne, cet enfant qu'il renonçait à chercher.

Il s'approcha de ce groupe de mendiants pour leur donner son aumône.

Il y avait un homme grand, vigoureux, la figure avinée, blenie par le froid, — c'était lui qui jouait de la clarinette, et une femme couverte de haillons, immonde, à la figure jaune et sombre. A son côté était suspendue une vieille, dont elle jouait de la main droite. Son bras gauche soutenait un paquet informe.

Ce ne fut point sans un indéfinissable tressaillement qu'en s'avancant davantage, Jacques crut découvrir, au milieu de tout ce fouillis de chiffons sordides, la tête d'un enfant.

Il se pencha pour mieux voir.

— Regardez, mon brave homme, dit-elle, je ne sais vraiment point s'il n'est pas mort de froid. Je n'ai plus de lait pour le nourrir, et de tout le jour je ne l'ai entendu crier.

— C'est donc votre enfant? demanda Jacques.

— Et à qui donc voulez-vous qu'il soit? Nous sommes un peu trop pauvres pour nous charger des enfants des autres.

Cependant cette réponse fut faite d'un ton cauteleux qui inspira à Jacques quelque soupçon.

— Pauvres infortunés! soupira-t-il. Suivez-moi, mes amis, entrons dans cette auberge, dit-il en désignant une maison, sur la façade de laquelle se balançait une enseigne de fer-blanc, portant sur un fond noir une grosse pomme jaune avec ces mots : *A la Pomme d'or*. Je vais vous faire donner à manger.

Bien que cette munificence dût leur paraître étrange, c'était pour ces malheureux une aubaine tellement tentante, qu'ils acceptèrent sans hésitation l'offre de ce bienfaiteur inconnu.

Jacques les fit approcher du feu. Il prit l'enfant des mains de la mère. Espérant retrouver en lui les traits charmants d'Adrienne, il souleva avec un indicible attendrissement le chiffon qui couvrait son visage. Horreur! qu'aperçut-il?

Une toute petite figure violacée, si maigre qu'elle était ridée, oui, ridée comme celle d'un vieillard. C'était effrayant à voir. On distinguait à peine les traits. De sa bouche convulsée par la douleur, par l'agonie peut-être, il ne sortait aucun cri. Sa voix était éteinte.

— Quel âge à votre enfant? questionna-t-il.

— Trois mois, répondit l'horrible femme.

C'était en effet l'âge du fils d'Adrienne.

Qu'avait-il dû souffrir depuis trois mois pour être défiguré à ce point!

Depuis trois mois que Jacques cherchait cet enfant qu'il voulait adopter et qu'il s'app préparait à aimer de toute l'ardeur de son cœur si bon et si tendre, il s'était plu à se le représenter comme un bel enfant rose et blanc, gracieux et souriant, tel qu'il se rappelait, dans ses souvenirs d'autrefois, avoir vu la petite et mignonne Adrienne.

Pourrait-il aimer cet être qui semblait un rebut de la nature?

Il l'aimerait d'autant plus que, plus laid, plus difforme, le pauvre abandonné aurait plus besoin de soins et d'affection.

Il ne songea tout d'abord qu'à le rappeler à la vie. Il lui fit prendre un cordial qui parut le ranimer.

L'enfant entr'ouvrit les yeux.

Ses yeux, tout voilés encore par la souffrance, parurent le remercier. Il lui sembla que c'était Adrienne elle-même qui, par ce regard, lui témoignait sa reconnaissance.

Ensuite, il frictionna doucement avec un peu d'eau-de-vie ses membres si grêles, raidis par le froid.

Toutefois, à la vue de ce corps ou plutôt de ce squelette, Jacques perdait tout espoir de le sauver.

— Ah! grommela l'homme, c'est du bien perdu que de frotter un pareil avorton avec cette eau-de-vie dont je me frictionnerais volontiers le gosier. Il n'a plus que le souffle, et encore.

— Ce n'est pas sûr qu'il ira jusqu'à demain, ajouta la marâtre.

A la tranquillité avec laquelle cette femme regardait mourir l'enfant et annonçait sa mort prochaine, Jacques ne conserva aucun doute : cette femme n'était pas la vraie mère. Ce pouvait donc être le fils d'Adrienne.

Il reprit courage.

Il continua à frictionner ses membres amortis qui, peu à peu, reprenaient de la souplesse et une teinte de vie. Le visage, moins contracté, paraissait moins hideux.

Pendant ce temps, on servait le dîner que Jacques avait commandé. Il prit place à table à côté des bohémiens. Il ne leur ménagea pas le vin. Bientôt les mendiants sortirent de leur engourdissement, de l'apathie morale causée par le froid et de longues privations. Ils s'animèrent peu à peu et entrèrent dans la voie des confidences.

— Mais, leur demanda tout à coup Jacques qui les observait depuis quelque temps, ne seriez-vous jamais allés à Vieuxbourg ? Il me semble vous y avoir déjà rencontrés.

A ces mots, la femme qui se balançait déjà, à moitié ivre, chercha à reprendre son équilibre. L'homme, dont les yeux clignotants commençaient à se fermer, les rouvrit tout grands.

— Vieuxbourg, dit-il. Oh ! oh ! bonne histoire, mauvais pays ! Ah ah ! ah !

Le jeune garçon, tout à fait ivre, eut un rire bête.

Évidemment, ils connaissaient Vieuxbourg.

Jacques fit apporter un broc de vin qu'il partagea entre l'homme et la femme.

Au bout de quelques instants, tous deux, exténués par le froid et la fatigue, s'endormirent.

Le petit garçon resta éveillé.

Alors, Jacques faisant miroiter une pièce d'or :

— Tiens ! mon ami, veux-tu gagner cela ? lui dit-il.

Les yeux de Pauvert, car c'était lui, étincelèrent. Mais il fit signe à Jacques de parler plus bas, afin que l'homme et la femme ne l'entendissent point.

— Vous n'êtes donc pas leur fils ? demanda Jacques.

— Non, répondit Pauvert, je ne suis pour eux qu'un gagne-pain et un souffre-douleur.

— Et cet enfant ?

— Ils l'ont trouvé sur le chemin.

— A Vieuxbourg ? interrogea vivement Jacques.

Mais au même instant, la Jaunisse s'éveilla et jeta autour d'elle des regards de défiance.

Pauvert ne put faire à Jacques qu'un signe affirmatif.

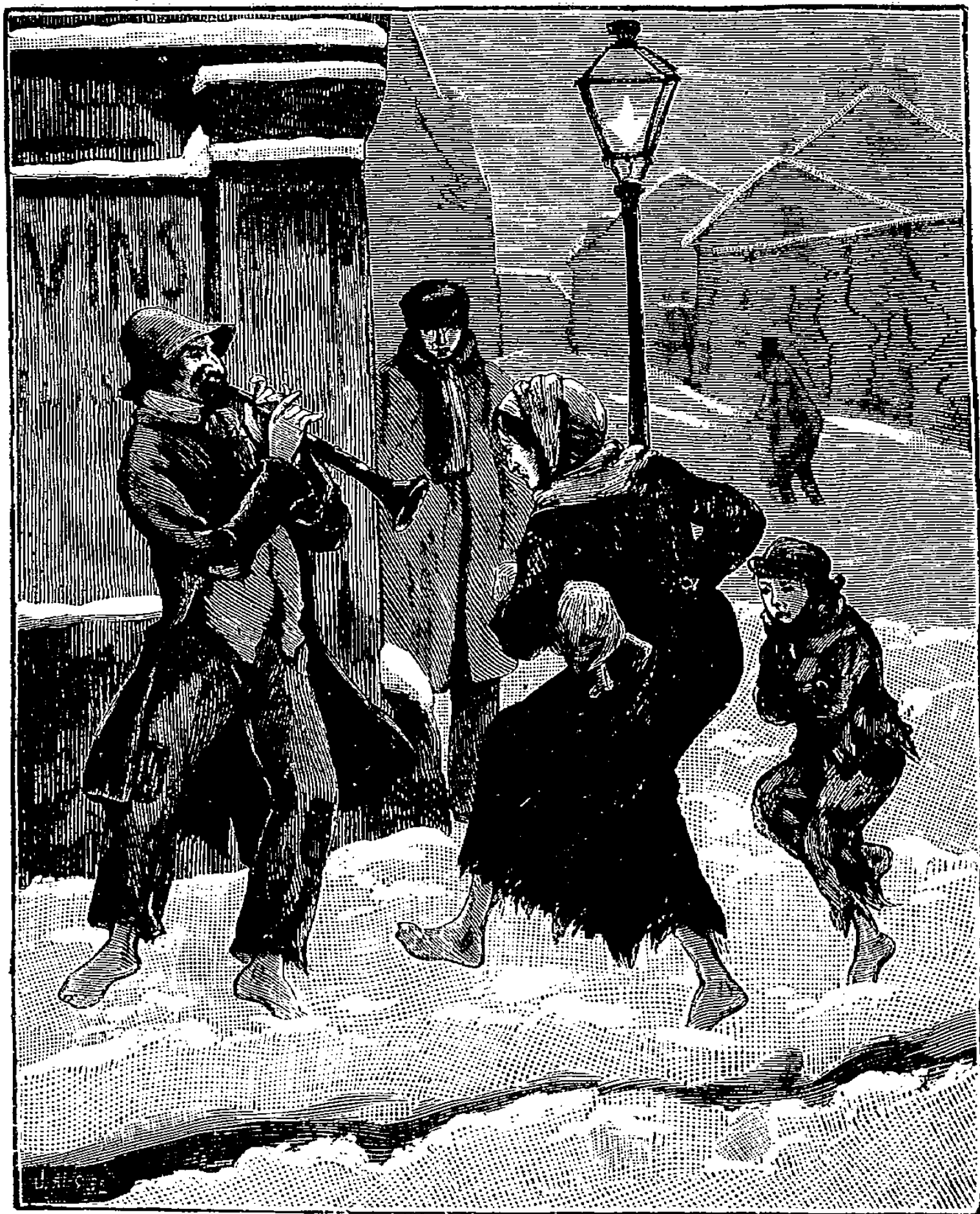
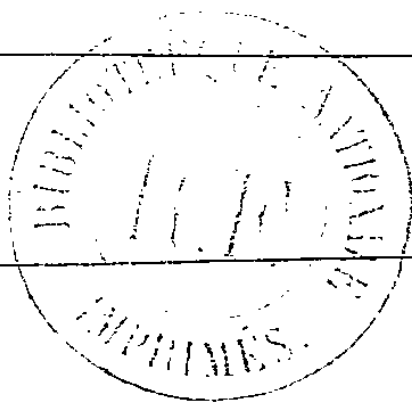
L'enfant paraissait tout à fait ranimé.

Maintenant Jacques avait la certitude que cet enfant était celui qu'il cherchait. Mais la Jaunisse, pas plus que Bradacier, ne se trouvait en état de l'entendre. Il remit au lendemain de leur faire des ouvertures.

Le lendemain tous deux se tinrent sur la défensive. Pauvert avait parlé. Ils devinèrent aisément le motif de la générosité de Jacques.

Puisqu'il cherchait l'enfant il en était sans doute le père. S'il n'était pas riche, il avait du moins quelque argent. Les bohémiens s'apprêtèrent à le faire *chanter*.

Mais avant de consentir à leurs conditions exorbitantes, Jacques voulut attendre quelques jours. Ce malheureux enfant paraissait si voisin de la mort, qu'il tenta avant tout de le rappeler à la vie.



Ces malheureux, les pieds nus, dansaient dans la neige.

(Chap. V, 2^e partie.)

Le médecin consulté déclara qu'il fallait une nourrice, et Jacques se mit en quête de lui en trouver une.

Cette histoire d'enfant perdu et retrouvé fit quelque bruit dans le quartier, et arriva jusqu'aux oreilles de la police.

Or, M. de Corbière qui, de son côté, avait ordonné des recherches, fut immédiatement prévenu par la gendarmerie de ce qui se passait dans le faubourg de Grenoble.

Cependant, l'enfant était bien constitué; il vivait. Le médecin maintenant en répondait.

Depuis huit jours, en effet, les rides de son visage étaient effacées. Ses lèvres livides se coloraient, s'assouplissaient. L'œil atone commençait à vivre, à sourire.

Jacques l'aimait déjà, cet enfant qu'il venait d'arracher à la mort, et l'aimait pour ainsi dire d'un amour de mère. Ne venait-il pas de lui donner une seconde fois la vie ? Ce serait son enfant ; ce serait la consolation d'Adrienne et la sienne aussi. Et peut-être un jour consentirait-elle à l'épouser pour donner un père à son fils.

Dans l'ivresse de son cœur, il écrivit à Adrienne que l'enfant était retrouvé et qu'elle le reverrait bientôt.

La veille du jour fixé pour son départ de Grenoble, il sortit pour quelques emplettes de voyage et s'absenta assez longtemps.

Au retour, il courut à la chambre occupée par les bohémiens pour voir l'enfant, pour l'embrasser.

La chambre était vide... Où étaient-ils ; qu'étaient-ils devenus ?...

Jacques appréhenda un malheur.

Il s'enquit auprès de la maîtresse d'hôtel.

— Les bohémiens ? mais ils sont partis, lui répondit-elle. Il est venu un homme d'un certain âge avec une vilaine figure cafarde. Il a eu avec les musiciens ambulants une assez longue conférence ; puis il a payé les frais, et tous ensemble sont sortis.

Jacques était atterré.

Il cherchait à comprendre ce que signifiait cet enlèvement. Quelle nouvelle machination se tramait contre ce pauvre petit être ? La puissante famille voulait-elle donc poursuivre Denis Berthaud jusque dans son petit-fils ?

Maintenant, comment le retrouver, le reprendre ? S'adresser à la police, il n'y fallait pas songer. Le réclamer par la voie des tribunaux, au nom de qui ? C'était un enfant trouvé, qui n'avait pas d'état civil. Il était sans père ni mère reconnus ; il ne portait même pas un nom. Il était hors-la-loi. La société ne lui devait rien. Les de Corbière, pour le faire disparaître, avaient sans doute offert un prix plus élevé que le sien ; et les bohémiens le leur avaient vendu. Devant son impuissance, Jacques se sentit un moment comme affolé.

Que ferait-il ? Ne venait-il pas d'écrire à Adrienne qu'il avait retrouvé son enfant ? Et maintenant que lui dirait-il ? Qu'il n'avait pas su le garder, le défendre !

Il questionna la servante d'auberge, qui lui dit les avoir vus prendre le chemin de la gare.

Aussitôt Jacques courut au chemin de fer. Peut-être les y trouverait-il encore et parviendrait-il par menaces ou par promesses à ressaisir l'enfant.

Hélas ! en entrant dans la gare, le sifflet de la locomotive frappa son oreille.

Il hâta sa course, se précipita dans la salle d'attente. Personne ! Le train s'éloignait.

Bien qu'on fût au mois de novembre, son front ruisselait ; il avait une fièvre ardente.

Il recouvra cependant assez de présence d'esprit pour interroger autour de lui

Les quatre personnages dont il donna le signalement venaient de partir par le train de Marseille.

Quand il rentra à l'auberge de la Pomme-d'Or, il grelottait. Ses dents claquaient. Il dut se mettre au lit.

Le lendemain, une fièvre intense se déclara.

La maladie dura quinze jours. Quinze jours perdus ! Qu'était devenu, pendant ce temps, l'enfant d'Adrienne ?

Maintenant sa bourse était vide. Il ne pouvait songer à se rendre à Marseille. Il

fallait auparavant qu'il retournât à Vieuxbourg pour y réaliser quelque argent ou emprunter.

Mais à Vieuxbourg, d'autres chagrins l'attendaient : le brusque départ d'Adrienne, dont on ignorait même l'adresse à Paris, le sombre désespoir du père Berthaud et la maladie de madame Marianne.

Or, comme Adrienne avait quitté furtivement Vieuxbourg le lendemain du jour où lui-même s'était mis en campagne, les charitables commères, à l'instigation de la Fouine, avaient commenté et rapproché ces deux départs, et achevé ainsi de détourner les soupçons qui auraient pu planer sur Rodolphe de Corbière.

— Le père Berthaud, disait-on, est un vaniteux, un entêté, un homme sans vergogne, qui, plutôt que d'abaisser son orgueil en consentant au mariage de sa fille avec un ouvrier, a toléré leurs relations coupables; et qui, non content d'encourager le vice en recueillant des bâtards de sa famille, expose sa fille à en semer sur les routes. Mais peut-on demander de la morale à un républicain? Et cette fille éhontée s'est enfuie avec son amant! N'est-ce pas là la conséquence rigoureuse d'une mauvaise éducation et de l'absence de bons principes!

En parlant des malheurs du père Berthaud, les bonnes âmes feignaient de le plaindre; mais leurs yeux pétillaient d'une joie maligne.

Le triomphe de M. de Noiregent était complet.

VI

L'ÉMISSAIRE DE M. DE NOIREGENT

Un an s'était écoulé depuis qu'Adrienne avait quitté furtivement Vieuxbourg. Nul ne savait ce qu'elle était devenue; nul, excepté toutefois le procureur impérial, M. de Corbière. A lui seul elle avait donné son adresse.

Elle s'était réfugiée dans une pauvre mansarde de la rue des Martyrs; et là, en travaillant nuit et jour, en mangeant à peine, pauvrement vêtue, souffrant du froid, en proie à toutes les amertumes, à toutes les hideurs de la misère, à toutes les tristesses de la solitude, à toutes les désillusions du cœur, elle attendait.

Un seul espoir la soutenait : retrouver son enfant, vivre pour lui, expier à force de dévouement le crime qu'elle avait commis en l'abandonnant.

Par une triste journée de décembre, elle travaillait toute grelottante devant une petite table, sur laquelle était posée une lampe sans abat-jour qui lui brûlait les yeux.

La lingerie fine ne donnait plus. Elle cousait de grosses chemises de soldats, à quinze sous pièce, un salaire dérisoire. L'étoffe rugueuses meurtrissait ses doigts mignons rougis par le froid.

C'était un spectacle navrant que cette pauvre fille, toujours belle malgré ses souffrances. Il semblait même que la souffrance eût accru sa beauté, en lui donnant cette distinction et cette idéalité qui manquent souvent à la jeune fille heureuse et bien portante.

Le cerne de ses paupières, autrefois rosé, maintenant bleuâtre et plus accusé, communiquait au regard une passion, une âpre mélancolie, qui remuaient le cœur et l'intéressaient. Ses joues amaigries, mais d'une pâleur plus diaphane, d'un ovale un peu maladif, avaient acquis une suavité touchante, une grâce attendrie.

C'était en un mot une autre beauté, moins resplendissante, mais plus expressive, qui, si elle impressionnait moins les sens, exerçait plus d'empire sur l'imagination.

Il était huit heures.

Quelqu'un allait venir. Car à chaque instant, elle prêtait l'oreille, s'arrêtait de coudre, posait la main sur son cœur comme pour en comprimer les battements.

Tout à coup, elle rejeta son ouvrage, prit un petit miroir et s'y regardant :

— Pourvu, soupira-t-elle, qu'il me trouve encore belle !

Bien qu'elle eût disposé sa chevelure plus coquettement que de coutume, elle essaya d'une autre coiffure qui fit mieux valoir encore ses admirables cheveux, sa seule parure. Elle les disposa sur son front en bandeaux ondulés, qui donnaient aux yeux à la fois plus d'éclat et de profondeur.

Puis elle posa son miroir et s'accouda sur sa table.

De temps à autre, ses narines mobiles se soulevaient avec colère, et ses grands yeux sombres brillaient de haine.

— J'ai attendu un an, pensait-elle, un an, qu'on me rende mon enfant ! C'est assez. Ah ! oui, c'est assez. J'ai assez souffert ! Ils ont cru peut-être, n'entendant plus parler de moi, que j'oubliais leurs affronts, leurs injustices. Non, je n'oublierai jamais. Si je dois mourir, avant de mourir je me vengerai.

Donc, avec la haine, la vengeance était entrée dans ce cœur autrefois si aimant et si tendre !

Puis de nouveau elle écoutait.

La demi-heure sonnait à une horloge voisine.

— Ah ! s'il allait ne pas venir ! dit-elle à demi-voix. Il est si lâche ! Mais il viendra... la curiosité et puis le remords aussi... car je lui écris qu'il peut réparer ses torts envers moi, sans qu'il lui en coûte aucun désagrément... Mais qu'éprouvé-je donc ?...

Elle était maintenant haletante. Ses joues ardentes pâlissaient tout à coup, et sa taille alanguie ployait, comme si une secousse venait de la briser.

Maïs tout à coup, elle se redressa ; elle semblait se raidir contre une impression qui lui faisait peur.

— Ah ! s'écria-t-elle, si j'étais assez vile pour l'aimer encore, il vaudrait mieux m'arracher le cœur.

En ce moment on frappait à la porte.

Elle se souleva ; mais ses jambes fléchirent et sa gorge strangulée ne put articuler que faiblement :

— Entrez !

Elle attendait Rodolphe de Corbière.

Ce fut Hortense Perruchot qui parut.

Hortense, gaiement, se jeta au cou d'Adrienne.

— Eh ! bonjour, chère amie ! Que deviens-tu donc ? Quelle peine j'ai eue à me procurer ton adresse ! Mais enfin, ce que femme veut... Encore une fois, que fais-tu ? Comment vas-tu ?

Adrienne resta un moment comme pétrifiée.

Rodolphe ne venait pas ; mais sans doute il envoyait Hortense à sa place.

— Tu vois, dit-elle froidement, je travaille. Mais toi, comment es-tu à Paris ? Et Henri ?

— Henri a hérité d'une tante. Oh ! un tout petit héritage que nous sommes venus grignoter à Paris, en attendant le gros héritage de papa. Mais il a fallu l'arracher, ce malheureux Henri. Il s'encroûtait, il s'encroûtait, que c'était effrayant ! Quant à moi, je n'y tenais plus. Quelle vie bête nous menions là-bas ! Puis toutes les grimaces qu'il fallait faire pour obtenir de l'ouvrage ! Ici, au moins, on s'amuse, et libres comme l'air ; plus personne sur les épaules pour vous espionner. Moi, je ne suis pas casarde ; je n'aime pas les simagrées et les cachotteries. La bonne franquette, je ne connais que ça. Cependant, je travaille toujours un peu pour faire durer l'héritage. Tiens ! tu vois, je reporte de l'ouvrage. Mais je nous suis arrangé un amour de chambre, tu verras, un délicieux petit nid, quoique un peu haut perché, et nous sommes heureux... heureux comme dans les contes de fée, quoique nous n'ayons pas d'enfants. J'espère que tu viendras nous rendre visite.

Adrienne était ahurie par tout ce bavardage.

— Je n'ai guère le temps, répondit-elle avec réserve. Si je veux manger à peu près à ma faim, m'habiller à peu près, me loger à peu près, comme tu vois, il faut que je travaille sans relâche ; car maintenant l'ouvrage ne va pas ; et en cousant ces grosses chemises, je gagne à peine vingt-cinq sous par jour.

— Comment, toi, c'est toi qui couds cette toile d'emballage ! toi, ma gentille Adrienne ! Tiens, j'en ai les larmes aux yeux. Toi, qui as été si dorlotée, si gâtée ! Bah ! est-ce qu'une femme peut vivre avec son aiguille ?

— Elle ne meurt pas de faim, voilà tout.

— Ne pas mourir, la belle avance ! Il faut vivre ; on est au monde pour ça, et vivre le mieux possible. Quand on est jolie comme toi, c'est facile.

— Ma chère Hortense, répliqua sèchement Adrienne, nous ne nous entendrons jamais sur ce sujet.

— Attends un peu, ma fille, reprit cyniquement Hortense. Peut-être n'es-tu pas encore restée trois jours sans manger, comme j'en connais. Quand on a faim, qu'on a froid, et qu'on est abandonnée dans un grenier, sans espoir d'en sortir jamais, on a beau être fière...

— J'aimerais mieux mourir, interrompit résolument Adrienne. J'aurai toujours deux sous pour acheter une poignée de charbon.

— Ta, ta, ta ! Moi aussi, j'ai des principes ; je me respecte autant que toi, et je comprends qu'on se fasse mourir plutôt que d'accepter l'amour d'un homme qu'on n'aime pas. Mais si tu trouvais là une gentille occasion ?

— Plût à Dieu que je n'en eusse jamais trouvé d'aucune sorte !

— Rodolphe, vois-tu, était trop passionné. Ces grands feux, ça flambe trop vite. Il te faudrait une bonne petite affection qui boulotte son petit train. Vois Henri ; il me fait bien quelques petites infidélités par ici, par là ; mais il me revient toujours. J'ai mon idée : il m'épousera, tu verras. Tiens ! j'y pense ; un ami d'Henri, un amour de petit blond...

— C'est inutile, répondit Adrienne inébranlable.

— Des grands cheveux, continua imperturbablement Hortense, un air tendre, une belle pension, des oncles richissimes. Il écrit des livres, ma chère ; hein ! comme ça t'irait, toi qui adores les histoires d'amour. Avec ça que tu as tout l'air d'une héroïne de roman, et qu'il tomberait amoureux de toi au premier coup d'œil.

— J'ai tous les hommes en horreur, répartit Adrienne avec dégoût.

— Allons donc ! tous les hommes ne se ressemblent pas ; et parce que tu e

tombée sur un malhonnête homme qui t'a abandonnée après t'avoir mise dans l'embarras, ce n'est pas une raison pour que tu rencontres encore aussi mal. Au contraire, maintenant, que tu as un peu plus d'expérience...

— Tais-toi, répliqua de nouveau Adrienne indignée, tu ne comprends pas, tu ne sens pas les choses comme moi.

— Je comprends tout, ma chère. Je sais bien qu'il y a comme ça des constances qui ressemblent à des infirmités. Tu aimes toujours Rodolphe, voilà.

— Je le hais.

— Justement, preuve qu'au fond tu l'adores !

— Cela n'est pas, cela n'est pas, repartit vivement Adrienne.

— Comme tu t'en défends ! Écoute, cela ne m'étonne pas ; car je crois que Rodolphe, lui, t'aime encore. Henri prétend qu'il est toujours ému quand il parle de toi.

— Il a parlé de moi ? Il était ému ?

— Hein ! petite hypocrite, quand je te disais que tu l'aimais toujours ! Mais écoute un vrai conseil d'amie : Rodolphe est trop nouvellement marié pour déjà revenir à toi. Henri prétend qu'il a une femme ravissante, et ils s'aiment... Tandis que mon petit blond a un cœur tout neuf qu'il ne demande qu'à étrenner. Tu le ferais roucouler tant que tu voudrais. Il offre des fleurs, ma chère, et il écrit des phrases d'un demi-kilomètre. La vue, d'ailleurs, n'en coûte rien. Viens donc dîner un jour que nous l'aurons. Les bonnes parties que nous ferions ensemble ! Pour toi, qui es honnête, c'est un vrai mariage que je te propose. Voyons, songes-y ; tu l'aimeras, j'en suis sûre

— J'ai tout songé. Je ne puis plus rire, et surtout je ne puis plus aimer. J'ai trop souffert, vois-tu ; mon cœur est mort.

— Bah ! le cœur, ça ne meurt jamais. Ça repousse comme les champignons, du jour au lendemain, et la gaieté aussi. Il ne faut pas s'entêter dans le chagrin. Ah ! si j'étais jolie comme toi !...

— Tu n'as pas eu mes chagrins...

— Raison de plus ! Comme je les ferais damner, ces scélérats d'hommes ! Tu as de la bile contre eux ; mais venge-toi donc, venge-toi. Moi, à ta place, je m'en donnerais à cœur-joie ; car ce sont tous des pas grand'chose, j'en conviens, Henri comme les autres, quoiqu'il soit encore un des meilleurs. Ils vous corrompent une femme, s'en amusent et puis la mettent sous leurs pieds. Ils ont plus de respect pour leurs chiens et pour leurs chevaux que pour nous, malheureuses, qui n'avons cependant d'autres torts que de les croire et de les aimer. Penses-tu que je n'aie pas, moi aussi, du fiel contre eux ? Il y a des moments, vois-tu, où je voudrais les étrangler tous en bloc. Mais comme je ne peux pas, ma foi ! je prends le parti de rire et de m'étourdir.

— Une pareille vie me serait insupportable, répliqua tristement Adrienne, et parce que j'ai eu le malheur de rencontrer un homme vil, ce n'est pas une raison pour que, moi, je m'avilisse davantage.

— Bah ! quand une fois on a sauté le pas, il faut continuer ; on ne peut plus revenir en arrière. Tu auras beau être sage maintenant, on ne te respectera plus. Aussi, ce que tu as de mieux à faire, c'est de te venger, de les vexer par plaisir, de les tromper, de leur mentir, comme ils nous mentent et nous trompent.

— Je veux rester honnête devant ma conscience. Si je me méprisais, je ne pourrais plus vivre.

— Eh bien ! moi, si j'étais assez belle, je voudrais en ruiner vingt par an. Dans

ce monde-là, ma chère, plus on ruine, plus on est respectée. J'aurais cent caprices par jour, des toilettes, des chevaux, des voitures, maison montée, et je jetterais l'argent par les fenêtres, cet affreux argent qui fait commettre tant d'infamies ! Hein ! j'ai l'air de jouer un drame. Je pérors comme une actrice que j'ai vue hier à l'Ambigu. Adieu, adieu ! Je cours vite reporter mon ouvrage. Il se fait tard ; le magasin sera fermé. Oh ! ne plus rien faire du tout, du tout ! Y a-t-il des créatures qui sont heureuses ! Et tu le serais si tu voulais, tu es assez belle, toi ! Tous les hommes seraient à tes pieds. Viens donc nous voir. Henri sera bien content. S'il ne m'a pas accompagnée, c'est moi qui n'ai pas voulu. J'ai peur, tiens ! pas si bête. Adieu, pense à cet amour de petit blond. Adieu ! adieu !

Elle embrassa son amie et sortit en la laissant tout ahurie et troublée de cet entretien, en apparence frivole, mais rempli de perfides conseils, où se devinait l'infâme machiavélisme de M. de Noiregent. N'avait-il pas prédit à Adrienne qu'il la ferait descendre au dernier rang des créatures.

VII

FOLIE MATERNELLE

Mais comment Hortense s'était-elle procuré l'adresse de son amie ?

Telle fut l'inquiétude qui s'empara d'Adrienne, dès qu'Hortense fut sortie.

— Ah ! sans doute, pensa-t-elle, c'est Rodolphe qui l'aura confiée à Henri.

Cependant Rodolphe ne venait point. Hortense n'avait-elle pas été autrefois sa messagère ! Puisqu'il ne se rendait pas à son appel, c'est que par l'entremise d'Hortense, il cherchait à la perdre davantage, pour se débarrasser d'elle.

Elle retomba dans un morne accablement, dans un sombre désespoir. Elle pensa à mourir.

Mais la jeunesse triompha encore : l'amour de la vie l'emporta de nouveau.

— Bah ! se dit-elle, véritablement égarée par l'abandon de Rodolphe, Hortense a peut-être raison. Avant de mourir, je devrais essayer d'une autre vie, tâcher de m'étourdir !... Ah ! oui, m'étourdir !... D'ailleurs, qui donc me saura gré de mon courage ? Ne suis-je pas déshonorée aux yeux de tous et pour jamais ; et comme le dit Hortense, quoi que je fasse. Et même, si j'élevais mon enfant, toute une vie de vertu, de dévouement, ne laverait pas cette flétrissure. Hortense connaît bien le monde ; elle le méprise comme il le mérite. Mais elle est vraiment diabolique, cette créature. Pourquoi donc s'acharne-t-elle ainsi après moi ? L'amitié ? Non, elle ne m'aime pas. N'est-ce pas elle qui m'a perdue ? Quel motif alors ?... Cependant, tout à l'heure, que voulais-je ? Me venger. Y parviendrai-je, pauvre et délaissée comme je suis ! Ah ! je le vois bien, puisqu'il ne vient pas, puisqu'il ne daigne même pas me répondre un mot... c'est qu'il a une femme, sa femme ! Et il l'aime. Hortense ne me

l'a-t-elle pas dit? Ils s'adorent, ils sont heureux! C'est Rodolphe sans doute qui l'a chargée de me l'apprendre, afin de m'ôter tout espoir... Ainsi, à eux toutes les joies, tous les honneurs; à moi toutes les tristesses, toutes les hontes! Je suis la moins coupable, cependant... Et je subirais tant d'injustices sans me révolter? Oh non! Hortense a raison.

Elle fut interrompue dans ses fiévreuses réflexions par le bruit d'un pas d'homme, hésitant dans l'escalier étroit et obscur de son sixième étage.

De nouveau elle prêta l'oreille.

— Ah! cette fois, c'est bien lui, murmura-t-elle. Il s'approche, il s'arrête.

Par un mouvement d'impatience qu'elle ne put dominer, elle courut ouvrir la porte.

Mais à la vue du personnage qui entrait, elle recula.

— Jacques! vous, Jacques? s'écria-t-elle toute pâle.

— Elle s'appuya au chambranle pour ne pas tomber.

C'était Jacques, en effet.

— Mademoiselle, pardonnez-moi ma hardiesse, dit-il.

— Je... je suis contente de vous voir... mais je ne vous attendais pas... La surprise... Ah! cela va mieux...

Cependant, en elle-même, elle pensait avec un mouvement de dépit :

— Il vient donc toujours me sauver malgré moi!

— Mademoiselle... balbutia Jacques.

— Comment, Jacques, reprit Adrienne un peu remise de son trouble, vous voilà à Paris? Vous ne m'avez pas oubliée. Je vous en remercie.

— Vous oublier... Ah! tenez, l'émotion, la joie m'empêchent de parler. C'est qu'il y a si longtemps que je vous cherche.

— Mon enfant!... Me ramenez-vous mon enfant? demanda-t-elle anxieusement.

Jacques alors lui raconta ses démarches, ses efforts persévérants pour retrouver l'enfant, et l'enlèvement du petit au moment où il espérait le lui rendre.

— Qui donc a pu l'enlever? exclama Adrienne comme affolée.

Jacques lui fit part de ses soupçons. Selon lui, le ravisseur que lui avait dépeint l'hôtesse, ne pouvait être que M. de Noiregent.

Un instant Adrienne se refusa à croire à tant de méchanceté. Mais elle fut obligée de se rendre à la vraisemblance. Quel autre pouvait avoir intérêt à lui ravir son enfant?

Elle confia alors à Jacques ses visites à M. de Noiregent et l'odieuse proposition qu'il avait osé lui faire.

A cette révélation, Jacques eut peine à dominer son indignation, sa colère.

Il était évident pour lui que M. de Noiregent avait contribué à tous les malheurs qui étaient venus fondre en si peu de temps sur la famille de Denis Berthaud. Mais là, comme toujours, son influence était souterraine, insaisissable.

L'amour maternel d'Adrienne se révoltait contre cette impuissance.

— Mon enfant, disait-elle, il me faut mon enfant, et je serai assez forte pour le réclamer.

Mais Jacques lui démontra que cet enfant n'ayant pas été reconnu, elle n'avait aucun droit à faire valoir devant la loi, et qu'elle se heurterait à l'impossible.

Elle s'informa alors des motifs qui avaient amené Jacques à Paris.

L'ouvrier rougit, baissa les yeux, balbutia.

— Je suis venu, dit-il, parce que je craignais que toute seule dans cette grande ville... Ici, les malheureux sont comme dans un désert.



— Jacques ! vous, Jacques ?

(Chap. VII, 2^e partie.)

— Merci ! mon ami, merci !

— Et puis, reprit Jacques, enhardi par la reconnaissance d'Adrienne, après tant de chagrin, vous pouviez tomber malade et vous n'aviez personne pour vous soigner.

— Que vous êtes bon ! dit-elle en lui tendant les mains ; mais comment avez-vous pu me découvrir ?

— Ce n'est pas moi, je n'ose pas vous dire, c'est...

— Qui donc ?

— C'est maître Denis.

— Mon père ! il est ici ? s'écria Adrienne avec effroi.

— Oui. Mais tranquillisez-vous. Il ne vous en veut plus. Depuis votre départ, M^{me} Marianne... le chagrin... Elle est un peu malade. Maître Denis a pensé que votre retour la guérirait. Il est donc venu vous chercher. Car au fond, quoiqu'il fasse le terrible, il ne demande qu'à pardonner.

— Ainsi il va venir?...

— Je lui ai persuadé d'attendre jusqu'à demain, afin d'avoir le temps de vous prévenir. J'avais peur...

— Vous aviez peur de me trouver avec quelqu'un, n'est-ce pas? Il est donc bien vrai que lorsqu'on est tombée une fois, tout le monde doute de vous, même ceux qui vous aiment le mieux?

— Ah! mademoiselle, pouviez-vous croire que moi?...

— Je ne vous en veux pas, mon bon Jacques, c'est la peine de ma faute, je la porterai toute ma vie.

— Ce n'est pas cela, je vous assure. Je craignais seulement pour vous un bouleversement.

— Que je suis touchée de votre attention! Je n'ai jamais eu qu'un ami; c'est vous. Ainsi mon père compte m'emmener à Vieuxbourg?... Écoutez, fit tout à coup Adrienne en prêtant l'oreille.

— Quoi donc? demanda Jacques.

— Cette musique.

— Eh bien!

— Ils sont plusieurs, n'est-ce pas?

— Oui, pourquoi?

— Si c'était...

Et la pauvre mère, toute pâle, le cœur palpitant, se précipita vers la fenêtre, l'ouvrit, regarda au dehors.

Puis elle revint tristement vers Jacques.

— Il y a deux enfants, dit-elle, mais ils sont trop grands.

— Vous pensiez...

Elle s'assit avec accablement.

— Ah! c'est une vraie folie, Jacques. Chaque fois que j'entends ces musiciens des rues, c'est comme une fièvre qui me prend, une fièvre d'espoir. Je tremble, je frissonne, je sens au cœur une angoisse brûlante; je pense au petit que j'ai abandonné. Je crois que je vais le retrouver, le revoir, le presser dans mes bras. Je cours, et quand je reconnais que ce n'est pas lui, il me semble que je vais mourir. C'est affreux cela. Voilà le tourment qui me tue. Ah! revoir mon enfant, le couvrir de baisers, le serrer sur mon cœur, je n'ai plus que ce désir. Si je le retrouvais, si j'avais un être à aimer, qui m'aimerait, je crois que je pourrais être heureuse encore.

Et des larmes amères inondaient son visage.

— Eh bien! dit Jacques, nous le chercherons encore. Enfin, quoiqu'il y ait peu de justice en ce monde, cependant on ne souffre pas toujours. Il faut espérer des jours meilleurs.

— Je n'ai plus d'espoir.

— On entend un pas dans le corridor, fit Jacques, on cherche la porte... si c'était...

— Mon père!... non, non, j'oubliais, s'écria Adrienne avec épouvante... J'attends quelqu'un. C'est lui!

Elle s'élança vers la porte, l'ouvrit.

— Ah! exclama-t-elle, prête à défaillir.

C'était en effet Rodolphe de Corbière.

— Ainsi elle a menti ! pensait Jacques qui baissait les yeux de peur de rencontrer ceux d'Adrienne et de la forcer à rougir.

Rodolphe regardait tour à tour Adrienne et Jacques d'un air soupçonneux.

Il craignait un guet-apens. Cependant il dit avec calme :

— Vous m'avez prié de venir, mademoiselle, me voici. Que puis-je faire pour votre service ?

— Mais... Balbutia Adrienne... je vous ai prié?... Oui, en effet... Je me souviens... J'avais à vous parler au sujet de...

— Adieu, mademoiselle, dit Jacques qui comprit que sa présence embarrassait Adrienne.

— Adieu, monsieur Jacques. Adieu ! fit-elle avec empressement. Et merci ! Jacques sortit, la douleur dans l'âme.

VII.

LE SÉDUCTEUR ET SA VICTIME

— Vous vouliez me parler ? reprit Rodolphe sans s'asseoir.

— Oui, répondit Adrienne, vous parler... mais je ne sais plus...

Elle passait avec égarement ses mains sur son front.

— Remettez-vous donc, dit Rodolphe, qui prit un siège. Ce n'est pas sans émotion que moi-même je vous revois. Au moment d'entrer, j'hésitais encore, et c'est pourquoi j'arrive aussi tard. Mais je suis venu, puisque vous aviez besoin de moi. En quoi puis-je vous être utile ?

La froideur avec laquelle Rodolphe prononça ces paroles, rendit à Adrienne un peu de sang-froid. Elle lui dit ses conventions avec M. de Corbière.

— Savez-vous s'il a tenu sa promesse ? demanda-t-elle, s'il a fait des recherches et s'il a quelque espoir de retrouver mon... notre enfant ?

— Je ne sais pas, répondit Rodolphe avec embarras.

— Vous ne vous en êtes donc jamais inquiété ?

— Mes nouveaux liens ne me font-ils pas un devoir d'oublier le passé ?

— D'oublier vos anciennes affections, d'oublier vos anciens engagements, tout aussi sacrés cependant que ceux que vous venez de contracter.

— Des reproches ! En vérité, à quoi bon maintenant ?

Mais Adrienne poursuivit :

— Quels nouveaux liens peuvent vous faire un devoir d'oublier que vous avez donné le jour à une pauvre créature qui, toute sa vie, souffrira de votre abandon ! Vous n'avez donc rien là ! Votre conscience est-elle tranquille ? Quand vous voyez dans la rue des petits enfants qui souffrent, vous ne souffrez donc pas, vous ? Vous ne pensez donc pas que votre enfant a peut-être froid, qu'il est à jeun, qu'il pleure, qu'il vous appelle,

ou du moins qu'il appelle quelqu'un pour le secourir, le protéger? Oh! moi, j'y songe toujours!

— Sans doute, repartit Rodolphe, si j'étais absolument sûr, si...

— Achevez, achevez, dit Adrienne avec une dignité hautaine. Vous n'êtes pas sûr, n'est-ce pas, d'être le père de mon enfant? M'accuser de mensonge pour vous disculper! Ah! sans doute, il vous serait commode de rejeter la faute sur un autre; mais vous ne le pouvez pas. Vous me connaissiez bien, vous saviez à quel point je vous aimais. Vous saviez que je n'aimais pas Jacques.

— Je veux vous croire, quoique plus d'un à ma place, en vous retrouvant en tête-à-tête avec cet homme...

— Eh bien, quoi?

— Oh! vous êtes libre assurément, fit Rodolphe avec une nuance d'ironie.

— Libre! Ah oui, je suis libre, reprit amèrement Adrienne, libre de vivre dans la honte, dans la douleur! Libre! mais si j'étais capable d'en user, de cette liberté que vous m'avez faite, je serais la dernière des créatures. Vous le voudriez bien, n'est-ce pas? Vous seriez ainsi dégagé de tout remords, de toute promesse, et vous pourriez dire: « C'était une fille vicieuse; moi, je n'ai été qu'une première occasion, voilà tout. Si ce n'avait pas été moi, c'eût été un autre. » Et tous vous croiraient; car personne ne prend le parti de la jeune fille ignorante et crédule. Comment aurais-je appris la défiance? Jamais on ne m'avait trompée. Je croyais en vous comme j'aurais cru en mon père, en ma mère; et vous me juriez avec de si grands serments de m'aimer toujours, de n'aimer jamais que moi! Pouvais-je supposer que vous mentiez? Eh bien! je n'ai qu'un moyen de me venger, c'est de vous rester fidèle.

— Encore une fois, repartit Rodolphe avec impatience, en mettant la main sur son chapeau, ces récriminations sont inutiles.

— Elles vous fatiguent, je le conçois, parce que vous êtes heureux, vous.

— Sans doute, je sais tout ce que vous avez souffert. Eh bien! qu'avez-vous à me demander? Comment puis-je réparer le mal que je vous ai fait?

Rodolphe, en prononçant ces mots, s'était levé et semblait disposer à partir.

Alors Adrienne, abandonnant sa fière attitude, redevint tout à coup douce, tendre, humble presque.

— Je vous avais appelé, dit-elle, avec une idée de vengeance, je le croyais du moins; mais je me trompais, je voulais seulement vous voir, vous dire mon chagrin, mes souffrances. J'espérais que vous ne m'auriez point tout à fait oubliée, que vous auriez pitié de mon isolement, de mon courage, et que vous me rendriez un peu de votre affection. Je connais votre cœur, qui est bon. Je me disais: il s'intéressera à mon malheur, dont il est cause. Je le verrai quelquefois. Morte pour tout le monde, je vivrai pour lui seul... Vous ne me répondez pas, vous ne m'aimez plus du tout? Mais ce n'est pas votre amour que je demande, c'est votre amitié, votre estime. Oui, Rodolphe, j'ai besoin que quelqu'un m'estime, et vous seul pouvez m'estimer; car vous seul, vous savez bien que je ne suis pas méprisable. Vous avez des remords quelquefois, n'est-ce pas, en pensant à la pauvre fille qui vous a tant aimé? Eh bien! vous pouvez réparer tous vos torts en m'accordant un peu de votre affection. Ah! une affection permise qui ne vous cause aucun tracas. Écoutez, je suis si malheureuse, que parfois il me vient des pensées mauvaises, des tentations qui me font peur. Soutenue par votre amitié, j'aurai la force de résister; ce sera mon refuge, mon seul bonheur.

Rodolphe l'écoutait parler et la regardait.

Elle était alors si belle, si touchante avec ses yeux pleins de larmes, avec sa voix douce et plaintive, qu'il se sentait profondément troublé.

Comment se fût-il montré cruel devant une si navrante supplique ? Comment eût-il eu la force de repousser la malheureuse fille qui l'implorait avec tant d'humilité et de soumission ?

— Mon amitié ! dit-il en essuyant ses yeux humides. Mais vous l'avez, ma chère Adrienne ; mon estime aussi, je vous le jure.

— Vous m'aimez encore ? Ah ! Rodolphe, merci ! s'écria-t-elle, soudain rassérénée. Je le savais bien, je le sentais là, que votre cœur était encore lié au mien. N'est-ce pas, nous n'avons jamais cessé de nous aimer ?

— Adrienne ! Adrienne ! cria tout à coup une voix dans le corridor sombre, ouvre donc, on n'y voit goutte.

— Mon père ! la voix de mon père ! fit Adrienne avec terreur. Rodolphe, cachez-vous vite, vite, tenez, là.

Elle le poussa précipitamment dans un cabinet et courut ouvrir la porte à son père. Denis Berthaud, en revoyant sa fille, ne put articuler un mot.

Adrienne, troublée, hésitait aussi ; mais Denis lui ouvrant subitement les bras :

— Embrasse-moi donc, embrasse-moi, dit-il.

Adrienne se jeta au cou de son père. Et tous deux, pendant un instant, suffoqués par les larmes, s'embrassèrent sans pouvoir parler.

Adrienne, la première, recouvra la parole.

— Vous me pardonnez ? mon père.

— Si je te pardonne ! répondit Denis Berthaud en s'essuyant les yeux et regardant autour de lui. Pauvre petite ! là, toute seule, dans un grenier ! Tiens, vois-tu, c'est moi qui te demande pardon.

— Ah ! mon père !...

— Quand je pense, reprit-il, combien j'ai été dur, méchant pour toi ; tandis que c'était lui que je devais écraser, tuer. Ah ! le misérable ! mais il aura son compte.

— Pas si haut, je vous en prie, supplia Adrienne effrayée.

— Tu as raison, continua Denis d'un ton plus bas. Un jour viendra... suffit !... Je m'entends... Et dire que c'est ma mignonne que j'ai maltraitée, chassée, quand, au contraire, j'aurais dû la plaindre, la consoler. Ah ! c'est que j'avais trop de chagrin ; j'en perdais la tête. Le cœur voulait pardonner ; mais l'orgueil l'emportait : l'orgueil, la colère, je ne sais quoi. C'était plus fort que moi. Voilà un an que je désole ta pauvre mère, que je la rends malade, que je maudis mon entêtement. Enfin j'ai eu un bon mouvement ; le cœur cette fois l'a emporté. Ça été rude ; mais c'est fait. Je n'aurai plus d'orgueil, plus de sottise vanité, plus de respect humain ; j'aimerai ma fille, voilà tout. Oh ! que je suis content ! Maintenant je ne pèse pas une once. Adrienne, ma fille, mon enfant, viens donc que je t'embrasse encore, viens sur mes genoux comme autrefois. Nous ne penserons plus au passé. Voyons ! quand partons-nous ?... Eh bien ! qu'as-tu donc ? Tu ne réponds pas ? Est-ce que tu me gardes rancune, est-ce que tu ne m'aimerais plus ?

— Vous garder rancune ! non, mon père. Je vous aime toujours, je vous aime plus encore, et je suis profondément touchée de votre pardon. C'est le trouble, l'émotion de vous revoir ; c'est... Ecoutez, je partirai avec vous, j'irai voir ma mère, mais je reviendrai ici.

— Pourquoi ? Tu as peur des cancans, des histoires ? C'est moi qui te le dis, si quelqu'un se permettait un mot, un regard de travers, je le ferais parler et regarder droit ; car on peut bien avoir été trompée une fois, et rester honnête fille. Sois tran-

quille, va, j'ai bien raisonné tout cela; et si je te pardonne, je sais ce que je fais. Tu peux revenir à Vieuxbourg. Je te jure que jamais on ne parlera mal de toi, et surtout que jamais, ni ta mère ni moi, ne te reprocherons la faute.

— Mais moi, objecta Adrienne, je me la reprocherais, je ne pourrais plus lever les yeux, ni passer dans la rue sans rougir. Je suis bien heureuse, mon père, de vous revoir, heureuse surtout de votre pardon; mais je ne puis plus, je ne veux plus demeurer à Vieuxbourg.

— Tu ne veux plus, tu ne veux plus!... dit Denis hésitant et regardant fixement un vêtement d'homme posé sur une chaise.

Il fronçait le sourcil, et ses yeux soupçonneux allaient de ce vêtement à Adrienne, qui perdait contenance. Puis tout à coup, saisissant violemment le pardessus.

— Qu'est-ce que cela? Il y a un homme ici, un homme avec toi!

— Mon père, s'écria Adrienne, je vous jure que ce n'est point ce que vous croyez.

— Ne jure pas, malheureuse!

— Cet habit est sans doute celui de Jacques qui est venu ici tout à l'heure.

— Un mensonge encore! Jacques ne porte pas de ces machines-là doublées de soie.

— Eh bien! non, mais je ne puis vous dire... Cet homme qui est venu ici...

— Son nom, où demeure-t-il? C'est encore lui, je le vois bien. Ta figure bouleversée...

— Je... je ne sais...

— Tu ne sais pas? Tu ne veux rien dire? Tu mens encore, tu mens toujours. Mon Dieu! est-ce possible que moi, Denis Berthaud... tout le monde me connaît, je suis un brave homme, que moi, j'aie pour fille cette créature plus vile que la boue des rues! Voilà donc pourquoi tu ne voulais pas revenir à Vieuxbourg? Tu préfères le vice à l'amour de tes parents. Malheureuse! j'en mourrai et ta mère aussi; ce sera ton châtiment... Mais cet homme doit être ici, puisqu'il a laissé son paletot. Ah! cette porte...

Il s'élança vers la porte du cabinet où Rodolphe se trouvait caché.

Mais Adrienne prévint le mouvement de son père; et se plaçant devant la porte avec un geste d'autorité si impérieux, qu'il recula:

— Mon père, dit-elle, vous n'entrerez pas!

— Ah! je devine, s'écria Denis devenu blême. C'est encore lui, le même; je veux le voir, je veux lui cracher à la figure, le souffleter, ce lâche qui se cache comme un voleur; je veux le jeter par la fenêtre. Mais non, c'est toi, qu'il faudrait tuer, misérable! Car tu l'aimes encore, puisque tu le défends, cet homme infâme qui nous a tous déshonorés. Ah! si j'étais seul au monde; mais ta pauvre mère...

Et comme Adrienne continuait à garder le silence et à baisser les yeux, il reprit avec violence:

— Et moi qui venais pour te pardonner!... Tiens! je m'en vais; car j'ai peur de faire un malheur.

— Mon père, écoutez-moi, supplia Adrienne d'une voix mourante.

Et elle chercha à le retenir, à l'étreindre.

— Laisse-moi, ne me touche pas, dit Denis, les dents serrées par la colère; car je ne me connais plus, je ferais un mauvais coup.

Il se précipita dehors.

Rodolphe ouvrit alors la porte du cabinet.

— Ah ! quelle scène ! murmura Adrienne défaillante. Rodolphe, vous me restez du moins, vous m'aimez.

— Sans doute, répondit-il avec embarras, mon amitié vous est à jamais acquise ; mais vous le voyez bien, je ne puis, je ne dois plus vous voir.

— Pourquoi ?

— Parce que mes visites ne sont pas sans danger pour vous. Je crains de vous compromettre.

— Me compromettre ! fit Adrienne avec sarcasme. Ce n'est pas cela ; vous avez peur ; vous craignez mon père. Mais il va repartir.

— Qui pourrait croire que je vienne seulement vous voir par amitié ?

— Personne ne le saurait. Ici ce n'est pas comme à Vieuxbourg. Ne puis-je changer de logement, de quartier ?

— J'ai été coupable une fois, très coupable, reprit Rodolphe ; mais aujourd'hui ma conscience me dicte mon devoir. Je ne veux pas aggraver mes torts envers vous en vous isolant de votre famille, de la société. Votre père vient de le dire, le mal n'est pas encore sans remède.

— Mon avenir est perdu, j'en ai fait le sacrifice.

— Non, vous exagérez. Dans votre classe, on est plus juste que dans la mienne. Une fille n'est pas perdue à jamais parce qu'elle a eu un amant. Vous pouvez vous marier encor ; et si ce Jacques vous aime...

Adrienne écoutait, le regard morne.

— Me marier ! repliqua-t-elle. Non, je ne veux pas tromper cet honnête homme ; car je ne pourrais plus aimer. Ah ! mon cœur a été à jamais brisé par votre amour.

— Vous êtes malade, Adrienne ; tant d'émotions égarent votre esprit. Attendez de pouvoir vous recueillir, et vous me donnerez raison. Vous verrez plus clair dans votre situation et dans votre cœur. Un peu plus tard, vous me saurez gré de ma résolution.

— Raisonner, me recueillir, reprit-elle avec exaltation, je ne le puis pas. Je ne consulte que mon attachement pour vous ; car je vous aime, moi, Rodolphe, je vous aime toujours ; je ne puis aimer que vous.

— Cette affection me touche assurément plus que je ne le saurais dire. Mais c'est parce que je vous aime, moi aussi, que je dois raisonner pour vous ; et quoi qu'il m'en coûte..

— Non, non, je le vois, repartit Adrienne irritée, à votre calme, à ce sentiment du devoir qui vous vient un peu tard, vous ne m'aimez plus, ce n'est pas mon intérêt qui vous guide ; c'est le vôtre. Vous êtes lâche, je devais m'y attendre.

Arienne était superbe en parlant ainsi. Sa narine rose frémissait ; ses grands yeux sombres lançaient des flammes. Sur son cou se déroulait sa magnifique chevelure à demi dénouée. Sa taille, d'une cambrure élégante et fière, se redressait ; et sa bouche si finement arquée exprimait un mépris écrasant.

Maintenant Rodolphe la regardait avec étonnement. Adrienne suppliante l'avait moins troublé qu'Adrienne dédaigneuse. Cette femme n'était point une vulgaire fille séduite. Il se sentit réellement ému.

Un moment, il hésita. Il allait peut-être céder à l'empire qu'elle commençait à ressaisir ; mais il entrevit le gouffre où il allait rouler. Il résista.

— Pauvre enfant, dit-il, je te pardonne tes injures. Ecoute-moi donc. Voici la vérité tout entière : Depuis que je te vois, depuis que je te parle, je sens bien que ce que j'éprouve pour toi n'est pas seulement de l'amitié ; c'est..... un trouble que j'ose à peine m'avouer à moi-même. Tu as raison, nous nous aimons toujours, nous n'avons

pas cessé de nous aimer. Mais alors, cet amour, c'est un abîme que nous devons fuir ; car ce serait notre perte à tous deux. Non, Adrienne, nous ne pouvons être amis ; et voilà surtout pourquoi je ne dois, je ne veux pas vous revoir. Adieu donc, adieu... pour toujours.

Et il se dirigea vers la porte.

— Ainsi, supplia Adrienne qui fit un pas vers lui, tout est bien fini, je ne vous reverrai jamais ? Ma misère et ma douleur ne vous touchent pas ?

— Je voudrais, au contraire, vous montrer mon dévouement. Quelles sont vos ressources ? Parlez, que puis-je faire pour vous ?

— Est-ce encore une aumône que vous m'offrez ? demanda Adrienne avec fièreté.

— Vous ne me comprenez pas. Loin de moi la pensée de vous blesser. Cependant, si jamais vous vous trouviez dans une position où mon secours vous fût nécessaire, promettez-moi de recourir à moi.

Adrienne ne répondit pas.

Rodolphe lui tendit la main. Mais elle ne la prit point.

— Adieu, Adrienne, mon amie, adieu ! Croyez que cette séparation me coûte autant qu'à vous-même ; mais j'espère que Dieu vous en tiendra compte.

La pauvre fille, anéantie, le laissa partir sans même lever les yeux sur lui.

IX

LA CHUTE FATALE

Adrienne, après le départ de Rodolphe, demeura quelque temps plongée dans une prostration si complète, qu'elle ne souffrait même pas. Il semble, en effet, qu'il en soit de la souffrance morale comme de la souffrance physique, et que l'âme comme le corps ne puisse supporter qu'une certaine somme de douleur, passé laquelle l'insensibilité se produit.

Elle restait ainsi, les mains croisées sur ses genoux, les yeux secs et mornes, le visage calme, presque indifférent.

Et puis de la main elle se mit à marteler doucement sa table de bois blanc, et un sourire rêveur, mais sans aucune amertume, erra sur ses lèvres.

Qui l'eût vue ainsi, eût pu croire qu'elle s'abandonnait à quelque doux rêve un peu triste, ou même qu'elle ne songeait à rien.

Elle était arrivée cependant aux dernières limites du désespoir.

Son père l'avait une seconde fois reniée, maudite. Jacques devait croire que Rodolphe était son amant. Rodolphe, qu'un moment elle avait cru ressaisir, lui avait dit un dernier adieu. Enfin, son enfant, son suprême espoir, lui échappait aussi. Vraisemblablement, elle ne le retrouverait jamais. C'en était fait ; sa vie était brisée sans retour. Elle n'avait plus qu'à mourir, puisque toutes ses affections lui manquaient à la fois.



Elle était arrivée aux dernières limites du désespoir.

(Chap. IX, 2^e partie.)

Tout à coup, machinalement, elle se leva et alla de nouveau jusqu'à son miroir, qui reflétait imparfaitement son image, mais qu'elle aimait pourtant parce qu'il lui disait qu'elle était belle.

Pourquoi le consultait-elle en ce moment? Voulait-elle dire adieu à sa beauté? Avait-elle besoin de reprendre confiance en elle, quand tout le monde l'abandonnait?

Elle était un peu coquette. Ce miroir, c'était sa seule distraction, son seul ami.

— C'est vrai, dit-elle à demi voix, Hortense a raison, je suis belle; mais à quoi me sert ma beauté, puisqu'elle n'a pu me faire sérieusement aimer?

Cependant la vie brillante qu'Hortense lui avait dépeinte, lui revint à l'esprit; mais

elle ferma les yeux comme pour échapper à cette tentation dont elle rougissait et qui révoltait sa nature délicate et fière.

Soudain elle les rouvrit. Ils brillaient d'un éclat étrange.

— Mais, je le reverrai, murmura-t-elle. Il faudra qu'il m'aime. Aujourd'hui, s'il craint de me compromettre, c'est qu'il ne m'aime plus, c'est qu'il aime sa femme. Sa femme ! Ah ! que j'en suis jalouse ! Je ne suis pas méchante. Mais c'en est trop, il faut que je me venge ; je veux la désespérer, cette femme, comme elle m'a désespérée ; et d'ailleurs, M. de Corbière, au lieu de me rendre mon enfant, l'a éloigné de moi. Je lui ai dit que je me ferais justice moi-même. Puisqu'ils me poussent à bout, nous verrons bien. Tout à l'heure, j'avais tout oublié, j'étais prête à pardonner. Maintenant, ah ! maintenant..... Non, je ne veux pas mourir avant de m'être vengée. Ma mort, d'ailleurs, ne leur causerait ni regrets, ni remords. Ils ont si peu de cœur.

Ainsi, le malheur et l'injustice avaient dévoyé à ce point une nature primitivement si honnête et si bonne.

Au bout d'un instant, elle reprit :

— Comment m'aimerait-il, en effet ? La belle conquête vraiment, qu'une pauvre fille couverte de haillons, pour lui qui vit au milieu du luxe ! Que cette mansardée a dû lui sembler rebutante ! Mais s'il me retrouvait riche, parée, enviée ; si je flattais sa vanité, en un mot, car il ne m'a aimée que par vanité ; n'étais-je pas autrefois la plus belle de Vieuxbourg ? Oui, il me reviendra. Je saurai le séduire comme il m'a séduite. Mais où va m'entraîner cette vengeance ? Je n'en sais rien, je ne veux pas le savoir..... Je le ruinerai, je ruinerai sa femme ; et quand je serai riche je pourrai du moins chercher et retrouver mon enfant... Mon Dieu ! mêler le souvenir de mon enfant à toutes ces infamies !..... Et mon pauvre père ! je n'y songe seulement pas ! Mais ne m'a-t-il pas repoussée sans m'entendre ? Ils l'auront tous voulu... Hortense a raison : ma vie est stupide... Ce jeune homme riche, dont elle me parlait tout à l'heure... Oui, c'est cela, écrivons.

Elle s'assit devant sa table, et fiévreusement traça quelques mots à l'adresse d'Hortense.

A peine avait-elle terminé son billet, qu'on frappait de nouveau à sa porte.

Depuis si longtemps personne n'était entré dans son réduit, et tant de visites en un jour ! Qui était-ce encore ? Son père peut-être, ou Jacques.

Appréhendant quelque nouvelle secousse, ce fut en tremblant qu'elle dit :

— Entrez !

C'était Hortense.

— C'est encore moi, dit-elle en riant de l'étonnement d'Adrienne. Il faut joliment t'aimer, n'est-ce pas ? pour grimper comme ça deux fois ton sixième en un jour. Avec ça qu'on risque de se casser le cou dans ton escalier, plus noir que le trou de l'enfer.

— Tu arrives bien. Justement je t'écrivais...

— Voici d'abord pourquoi je reviens, interrompit Hortense. Je t'ai vue tantôt si triste, que ça m'a fendu l'âme. C'est demain dimanche, et nous allons, Henri et moi, dîner au restaurant. Veux-tu venir avec nous ? Je te promets que le petit blond n'y sera pas.

Adrienne l'écoutait, le regard animé.

— J'ai changé d'avis, dit-elle, je désire qu'il y soit.

— Bah ! s'écria Hortense ébahie. Te voilà donc raisonnable.

— Oui, raisonnable, répéta machinalement Adrienne.

— Franchement, la vie que tu mènes dans cette mansarde n'a pas le sens

commun. Il faut de la vertu, mais pas trop n'en faut. Puis, on n'a qu'une jeunesse. Si l'on n'en profite pas, quand donc s'amuserait-on ?

— Oui, c'est aussi ce que je me suis dit : Quand donc s'amuserait-on ? Tu as raison ; on n'a qu'une jeunesse, je veux m'amuser aussi, moi.

Elle prononça ces mots avec un accent singulier.

Hortense, de plus en plus stupéfaite, la regardait, cherchant à deviner la cause d'un revirement aussi subit.

— Quelle bonne partie nous allons faire demain, exclama-t-elle en frappant joyeusement dans ses mains, une vraie noce ! Depuis si longtemps que tu jeûnes ! Nous demanderons des huîtres et de la dinde truffée. C'est le petit blond qui payera. Il ne se fait pas prier pour acquitter la note. Et quand il est un peu lancé et qu'il folichonne, on rit à se tordre.

— Ah ! tant mieux ! dit Adrienne avec exaltation. Enfin, je vais donc rire. Il est gai, il a beaucoup d'argent. Je veux beaucoup d'argent. Je veux des robes de soie et des bijoux, et un bel appartement avec des tapis et de grandes glaces. Je veux redevenir belle, être entourée comme ces femmes qui se renversent dans leurs calèches et que les hommes regardent. Je veux les bals, les plaisirs. Je veux plaire ; je veux être aimée surtout, et piétiner à mon tour sur le cœur de ces hommes qui broient le nôtre sans pitié. Oh ! comme nous nous amuserons, comme nous rirons ! Mon Dieu ! mon Dieu, que je souffre !

Et elle éclata en sanglots.

X

LA JUSTICE DU MONDE

Deux jours après la détermination de la malheureuse Adrienne, M. de Noiregent se tenait le matin, comme d'habitude, dans son cabinet, lorsque la vieille Claudine vint lui apporter son courrier.

Parmi toutes les lettres qu'elle déposa devant lui, il en choisit une dont l'adresse en pattes de mouches parut lui causer une vive émotion.

Il l'ouvrit fiévreusement.

Après avoir parcouru un griffonnage presque illisible, d'une orthographe de fantaisie, il se frotta les mains.

Involontairement, il jeta les yeux sur la maison des Berthaud. La fenêtre d'Adrienne était close. Depuis un an, depuis sa fuite, les persiennes n'avaient point été ouvertes ; et pour qui l'avait vue jadis souriante de verdure et de fleurs, cette fenêtre morte avait un aspect sinistre.

Le sombre personnage y arrêta quelques instants son regard haineux.

Il soupira.

Bientôt on eût pu l'entendre murmurer :

— Attendons encore. Le moment n'est pas venu.

Que signifiaient ce soupir et ces paroles ?

Ce soupir venait-il d'un remords ? Non. Toutes ses machinations, il les avait froidement combinées ; et il était décidé à poursuivre son œuvre de vengeance.

Ce soupir, c'était un regret pour les émotions que cette fenêtre lui avait causées ; c'était aussi l'expression d'un désir inassouvi.

Après ce regret accordé au passé, il avait entrevu l'avenir.

Soudain s'était déroulée devant sa pensée toute l'existence probable, presque fatale, de cette jeune fille qu'il poursuivait de sa haine impitoyable.

La beauté d'Adrienne étant donnée, il se disait qu'elle devait arriver promptement au faite des splendeurs de la vie galante ; puis, qu'elle en descendrait peu à peu. Cinq ou six ans, dix au plus, et elle tomberait dans le ruisseau. Mais il n'attendrait pas jusque-là. Il savait qu'il est des revers dans cette vie d'aventures, et que bientôt elle serait assez dégradée, assez corrompue, pour oublier jusqu'à ses rancunes et ses aversions passées. Alors, il obtiendrait à prix d'or cette femme si longtemps et si ardemment convoitée.

Il attendrait donc. Il connaîtrait par Hortense le moment le plus propice pour réitérer ses tentatives. Il se crut certain d'atteindre son but.

Il ne jeta qu'un regard distrait sur les autres dépêches et il se rendit en hâte chez madame de Corbière.

Pendant la scène dramatique qui avait précédé le mariage de Rodolphe, madame de Corbière, malgré ses préoccupations culinaires, avait été vivement affectée des révélations provoquées par l'arrivée d'Adrienne.

Aussi son premier soin, en revenant à Vieuxbourg, avait-il été de demander une explication à son beau-frère, qui lui avait avoué la vérité, en atténuant beaucoup toutefois les torts de Rodolphe.

Or, depuis ce temps, la sensible et pieuse Elodie n'avait plus qu'une pensée : obtenir du Ciel le pardon de son fils à force de prières, de cierges, de messes, de neuvaines.

Elle se jeta donc dans une piété ardente. A quoi d'ailleurs eût-elle employé son temps, maintenant que son Rodolphe n'était plus là pour déguster ses exquis confiseries et ses pâtisseries raffinées ; maintenant que le grand but de sa vie, le bonheur de Rodolphe et la confection de son trousseau étaient choses accomplies ? Si elle n'avait eu pour remplir le vide de sa nouvelle existence les pratiques de dévotion, à quoi eût-elle dépensé sa dévorante et méticuleuse activité !

M. de Noiregent la trouva fort occupée à plier et compter par douzaines des surplis, des étoles, des nappes d'autel et ces petits carrés de fine batiste avec lesquels l'officiant essuie le bout de ses doigts.

— Enfin ! exclama-t-elle en voyant entrer son beau-frère, voilà le désastre réparé !

— De quel désastre parlez-vous, ma chère sœur ?

Madame de Corbière lui conta alors comment une invasion de rats dans la sacristie avait causé les plus grands ravages ; comment ces odieux rongeurs avaient osé porter leurs dents sacrilèges dans le linge consacré. Or, c'était elle que monsieur le curé avait daigné charger de réparer ces dégâts. Elle se trouvait aussi heureuse que fière de cette marque de confiance.

— Et surtout, ajouta-t-elle, je fais cela pour mon Rodolphe, afin de lui obtenir le pardon de sa faute et lui acquérir des mérites pour le ciel.

— Eh bien ! tranquillisez-vous, ma chère Elodie, répondit M. de Noiregent, qui

emprunta aussitôt le langage de sa belle-sœur. Vos prières ont été efficaces. Votre conscience va être soulagée d'un grand poids.

— Qu'arrive-t-il donc ?

— Ne vous l'avais-je pas toujours affirmé ? Notre Rodolphe est moins coupable que vous ne le supposiez. Les bons sentiments que vous lui avez inculqués ont repris le dessus. Il vient de prouver qu'il est devenu un homme sérieux et qu'il a renié à jamais ses légèretés de jeunesse.

— Aurait-il couru quelque nouveau danger ?

— Un danger immense, ma chère sœur.

Il lui raconta ce que venait d'écrire Hortense : la visite de Rodolphe chez son ancienne maîtresse et l'adroite perfidie qu'Adrienne avait déployée pour le ressaisir.

A ce récit, madame de Corbière joignit les mains avec épouvante.

— Et moi qui craignais que mon fils n'eût perverti une âme pure !

— Eh bien ! rassurez-vous, cette prétendue vertu n'était qu'un masque. Ce masque, elle vient de le jeter. Aujourd'hui, elle est classée parmi les filles de mauvaise vie, parmi les créatures les plus abjectes.

— Comment avez-vous appris ?

— Je la faisais surveiller, ma sœur ; car je me défiais, je craignais pour notre cher enfant. Et puis, je voulais savoir ce qu'elle devenait pour vous en instruire. Je pensais bien que tôt ou tard elle roulerait dans la fange. C'était fatal.

— Alors vous pensez que la faute de Rodolphe est moins grave que je ne l'avais craint d'abord ?

— Certes, ma chère Elodie, cette faute est grande ; mais vos prières, vos bonnes œuvres surtout l'effaceront. La force avec laquelle il vient de résister à ce piège, prouve manifestement qu'il est à l'abri de toute rechute.

— Ah ! mon bon Guillaume, de quel poids, en effet, vous soulagez mon cœur ! Mais l'enfant ? Si réellement il est le fils de Rodolphe...

— Soyez tranquille, il est baptisé. Pour le moment d'ailleurs, dans l'intérêt de notre repos et de celui de Rodolphe surtout, il est essentiel de le tenir éloigné ; car vous n'ignorez pas les audacieuses menaces de cette fille. Et puis, n'est-il pas, moralement parlant, aussi bien dans cette famille de saltimbanques, que chez ces mécréants de Berthaud ?

— Enfin, mon frère, je m'en rapporte absolument à votre sagesse et je vous remercie mille fois encore de toute votre sollicitude.

Rentré chez lui, M. de Noiregent demanda aussitôt madame Perruchot, et il eut avec elle un assez long entretien.

Or, le lendemain, grâce aux commérages de la Fouine, tout Vieuxbourg savait qu'Adrienne Berthaud, richement entretenue, habitait un somptueux appartement et roulait équipage.

Quant à madame de Corbière, afin de témoigner à son bon Guillaume, d'une façon toute positive, sa profonde gratitude, elle lui faisait porter par Justine :

Un panier de vieux pomard ;

Un superbe chapon ;

Une truite phénoménale pêchée dans la Seille ;

Une magnifique paire de pantoufles, à laquelle elle travaillait depuis six mois.

A quelque temps de là, Rodolphe vint, avec sa femme, faire une visite à sa mère.

Il fut, de la part de toute la bonne société de Vieuxbourg, l'objet d'une véritable ovation.

Il n'était pas assez de louanges pour ce couple modèle, pour ces deux jeunes époux si bien assortis et si dignes de leur bonheur.

Mais on réservait à Rodolphe de Corbière une preuve plus éclatante de la haute considération que son père et son oncle, M. de Noiregent, lui avaient conquise.

Dans le même temps, le conseiller général de Vieuxbourg vint à mourir. C'était un mauvais libéral, soupçonné même de républicanisme et qui ne devait sa nomination qu'aux basses intrigues du parti révolutionnaire.

M. de Noiregent pensa d'abord à poser sa candidature. Mais tout aussitôt il se ravisa. N'était-il pas imprudent de compromettre, en s'exposant à un échec, ses chances à la députation, le but, nous l'avons dit, de ses ambitions secrètes ?

Devant l'engouement dont Rodolphe était l'objet, il eut la pensée de poser la candidature de son neveu. Son neveu, c'était lui-même pour ainsi dire ; ils représentaient les mêmes principes, et Rodolphe ne pouvait réussir que par son appui, son influence. Cette candidature lui servirait d'ailleurs de ballon d'essai pour la sienne propre.

Cette idée profonde s'épanouit un beau matin dans sa cervelle tortueuse ; et, dès le soir, elle avait fait déjà le tour de la ville et conquis l'adhésion des principaux conservateurs.

Une députation fut aussitôt organisée pour porter à M. de Corbière les vœux du parti réactionnaire.

Pour la première fois de sa vie peut-être, l'impassible magistrat fut ému.

Il répondit, ainsi qu'on répond toujours en pareil cas, que son fils était indigne d'un tel honneur ; que ses humbles services personnels ne méritaient pas une pareille distinction pour sa famille.

Néanmoins il acceptait.

— Elevé dans le respect du devoir et l'amour du bien, mon fils, ajouta-t-il, saura, je l'espère, justifier la confiance de ses concitoyens, en continuant à défendre, avec la conscience scrupuleuse qui le caractérise, les véritables intérêts du pays et de la société.

L'occasion était belle, en effet, de lutter contre le parti républicain. Les deux chefs les plus actifs étaient hors de combat. Jacques, depuis six mois, avait quitté Vieuxbourg ; et Denis Berthaud, affaissé, humilié, atteint dans ses affections les plus chères, était en proie à un sombre chagrin. A peine osait-il passer dans les rues, de crainte des regards et des sourires moqueurs ou des allusions malicieuses.

Donc Rodolphe de Corbière remporta un facile triomphe. Il obtint même une grande majorité.

XI

COMMENT ELLES DEVIENNENT COURTISANES

La vie d'Adrienne Berthaud ressemble à celle de toutes les pauvres filles séduites et abandonnées, qui, pour échapper à la honte et aux reproches de leurs familles,

quittent la province et viennent cacher leur déshonneur dans le grand désert, la populeuse solitude, Paris.

Il est rare qu'un premier amour corrompe le cœur. Elles viennent à Paris bien souvent avec l'espoir et le désir d'y vivre honnêtement de leurs travail. Mais, hélas ! l'épreuve n'est pas longue. Elles reconnaissent bien vite que pour l'ouvrière parisienne, qui n'a d'autre ressource que ses doigts, cet honnête projet est une chimère.

Et si la pauvre délaissée est jolie, elle succombe bientôt aux tentations dont elle est entourée, obsédée. Ce ne sont pas seulement les hommes qui s'acharnent à sa poursuite, ce sont les amies qui traitent sa vertu de sottise et raillent son courage. Or, comme le premier pas est fait déjà, la chute est d'autant plus facile.

Nos moralistes s'alarment des progrès de la démoralisation, supputent le nombre des enfants naturels non reconnus, constatent en gémissant que le chiffre des prostituées augmente chaque année. Mais pour prévenir le mal, il faut remonter aux causes premières. Il y en a deux : l'insuffisance du salaire des femmes et l'impunité du premier séducteur.

Que peut devenir, en effet, cette fille, le plus souvent sans ressources, abandonnée avec un enfant ? Comment le nourrira-t-elle, si elle peut à peine subvenir à ses propres besoins ? Et tandis que le vrai coupable continue à vivre heureux, honoré, elle supporte, elle, toutes les terribles conséquences d'une faute commise pourtant en commun, d'une faute dont l'homme devrait être plutôt seul responsable. N'est-ce pas lui qui, par emportement sensuel ou par insouciance, a jeté dans la vie, livré à tous les hasards de la misère, un être que la société repoussera et qui expiera, lui innocent, par une horrible destinée la faute de son père ? N'est-ce pas là un crime véritable, plus funeste en réalité à l'ordre social qu'un vol ou un assassinat ? La statistique établit d'ailleurs que les criminels qui peuplent nos prisons et nos bagnes, se recrutent surtout parmi les enfants naturels.

Enfin, on punit un vol, une atteinte à la réputation, et l'on absout l'homme qui dérobe à une femme plus que sa fortune : son honneur ; qui la lèse dans tous ses intérêts et la condamne fatalement au désordre.

Comment se fait-il alors que nos légistes se contentent de sourire, quand on leur parle d'introduire dans nos lois la recherche de la paternité ?

— Eh mais ! objectent aussi quelques hommes aimables, avec une pareille entrave, que deviendrait la galanterie française ?

C'est ainsi que par une réponse légère, les Français éludent souvent les plus graves questions de morale ou de réforme sociale.

Donc Adrienne suivit la pente fatale et roula dans l'abîme que nos mœurs et nos lois laissent béant sous les pas des femmes séduites.

Comme elle cherchait à oublier, à s'étourdir, elle montrait dans sa vie galante, une verve, un entrain de gaieté suivis tout à coup d'accès de tristesse, de mots amers, de caprices cruels qui faisaient dire de la belle Adrienne qu'elle était la femme à la fois la plus attrayante et la plus dangereuse.

D'une intelligence vive et pénétrante, elle acquit promptement l'esprit parisien, voire même un vernis de littérature. Mais elle apprit surtout à connaître le cœur masculin. Elle en joua avec une science féroce. Mortellement blessée au cœur, elle avait juré de ne plus aimer ; mais, pour se faire aimer, elle déployait un art diabolique.

Ses amants étaient à elle, pieds et poings liés ; et nul ne pouvait dire qu'elle s'était complètement livrée.

Elle était magnifique d'impertinence, écrasante de luxe. Et avec cela, quel mépris pour l'argent ! Elle se montrait plus généreuse qu'un chef de brigands qui fait bien ses

affaires. Autre bizarrerie : elle passait pour une honnête femme dans toute l'acception du mot. On pouvait lui confier sa bourse et son secret. Elle était parfois plus dévouée qu'un camarade. Mais quel dédain pour l'homme qu'elle n'estimait point ou pour celui dont elle ne voulait plus !

Ses excentricités de caractère autant que sa beauté, son esprit mordant, sa grande élégance, en firent bientôt une des célébrités de la haute fashion.

Toutefois les entraînements, les distractions de sa vie nouvelle ne lui avaient pas fait oublier son but.

Son but, c'était de ramener Rodolphe à ses pieds, de le faire souffrir comme elle avait souffert ; de l'avilir comme il l'avait avilie, de désoler sa famille comme il avait désolé la sienne propre.

Mais peut-être, dans son désir de revoir Rodolphe, le seul homme qu'elle eût jamais aimé, était-il un autre sentiment que la haine, un sentiment qu'elle ne s'expliquait pas, un sentiment surtout qu'elle n'eût osé s'avouer.

Rodolphe de Corbière menait à Paris la vie oisive et luxueuse que lui permettait sa grande fortune, unie à celle de Bathilde de Châtelux et récemment doublée de l'héritage d'une vieille tante.

Néanmoins, tout absorbé par son bonheur conjugal et ses idées ambitieuses — car il visait au conseil d'État — il vivait en famille et restait fidèle à sa femme.

Cinq ans après les événements que nous venons de raconter, par une belle après-midi d'avril, il se promenait avec sa femme dans une élégante calèche, attelée de deux superbes chevaux alezan doré, quand le hasard permit qu'il rencontrât la voiture d'Adrienne.

Adrienne était alors richement entretenue par un prince russe qui jetait royalement pour elle ses roubles par les fenêtres.

Comme les voitures allaient au pas, le regard d'Adrienne et celui de Rodolphe se croisèrent de si près que tous deux en reçurent une commotion et tressaillirent.

Le lendemain Rodolphe recevait un petit billet ainsi conçu :

« Monsieur, ou plutôt cher ami,

« Vous souvient-il de m'avoir promis un jour que, si j'avais jamais un service à vous demander, vous vous feriez un plaisir ou plutôt un devoir de me le rendre ? Eh bien ! j'ai aujourd'hui un immense service à solliciter de votre vieille amitié.

« Il s'agit d'une fantaisie. Or, tous mes caprices sont aussitôt satisfaits que formulés. Jugez donc quel chagrin pour moi si vous me refusiez !

« J'ai le plus grand désir, un désir insensé de posséder votre bel attelage que j'ai remarqué hier au bois. Ma fortune présente me permet d'y mettre un grand prix.

« Je vous attendrai demain à deux heures pour conclure ce marché.

« Ne craignez de ma part aucune réminiscence du passé ; je suis absolument consolée.

« Je vous serre cordialement la main.

« ADRIENNE BERTHAUD. »

Rodolphe lut et relut vingt fois ce billet parfumé.

Et ces derniers mots : « Je suis absolument consolée, » au lieu d'être un



Dans une loge d'avant-scène...

(Chap. XI, 2^e partie.)

soulagement pour sa conscience, piquaient vivement son amour-propre, en même temps qu'ils agitaient fiévreusement ses souvenirs.

Se rendrait-il à cet appel ? ne s'y rendrait-il pas ?

Au dépit, au trouble même que cette lettre lui causait, il sentait bien qu'Adrienne, maintenant célèbre par son luxe et ses excentricités, ne lui était pas absolument indifférente.

Obéissant à un premier mouvement de prudence et d'irritation, il décida qu'il n'irait point.

Elle était riche, heureuse sans doute, et le service qu'elle réclamait n'était, comme

elle le disait elle-même, qu'une fantaisie de femme gâtée. A quoi bon satisfaire un semblable caprice ?

Par instants même, cette lettre lui semblait une plaisanterie.

— Voudrait-elle, par hasard, se disait-il, m'écraser de son luxe, m'humilier de ses moqueries ?

La crainte du ridicule s'ajouta aux conseils de la prudence.

Il n'irait point.

Cependant, tout le reste du jour, ces mots ironiques occupaient sa pensée, martelaient sa vanité :

« Je suis absolument consolée !... »

Dans l'après-midi, Bathilde demanda à faire, comme la veille, une promenade au bois.

Il prétextait des affaires pour refuser.

Mais il s'y rendit seul.

Il espérait, sans s'avouer cet espoir, y rencontrer encore Adrienne, et tâcherait de deviner dans son regard le fond de sa pensée. Cette pensée était-elle moqueuse ou tendre ?

Il parcourut le bois en tous sens. Adrienne ne s'y trouvait point.

Ainsi, elle ne cherchait pas à le revoir. Elle ne pensait pas à lui. Un caprice seul avait donc dicté cette lettre ! Et pourtant, quelle vraisemblance que des chevaux, peu remarqués jusqu'alors, eussent à ce point excité sa convoitise !

C'était jour de première représentation à l'Opéra.

Le tout Paris élégant s'y trouverait réuni. Le prince russe et sa princesse ne pouvaient manquer à cette fête musicale.

Il attendit le soir avec impatience.

Il se rendit à l'Opéra. Tout était loué. A prix d'or, il obtint pourtant un strapontin.

Dans une loge d'avant-scène, Adrienne, nonchalamment renversée dans son fauteuil, regardait d'un œil indifférent et distrait la composition de la salle et la curiosité admirative dont elle était l'objet.

En effet, toutes les lognettes du parterre se braquaient vers elle.

Sa beauté incomparable, ses diamants, sa mise à la fois originale et de bon goût attiraient l'attention de la salle entière.

Ce ne fut donc pas sans une vive émotion que le vaniteux Rodolphe entendit le dialogue suivant entre deux jeunes gens placés devant lui :

— Quelle est, demandait l'un d'eux, cette admirable créature ?

— Comment ! répondait l'autre, vous ne connaissez pas *la Duchesse* ?

— La *Duchesse* de qui, de quoi ?

— La *Duchesse* tout court. On l'appelle ainsi, à cause de ses façons insolentes avec ses amants, qu'elle traite comme des laquais.

— Alors, c'est une femme du demi-monde ?

— Du demi-monde le plus décolleté. En ce moment, elle ruine un prince russe. Ce sera bientôt fait. Quand elle aura croqué son dernier rouble, elle le mettra honteusement à la porte. Du reste, on la dit aussi spirituelle que belle. Ses admirateurs, et ils sont nombreux, l'appellent Ninon II. Regardez avec quel empressement toutes les célébrités du jour viennent la saluer. Son salon est aussi intéressant qu'amusant. On y conçoit toutes les aristocraties parisiennes, aristocraties de la naissance, du talent, de la beauté, de la finance : ducs et marquis, poètes en vogue, riches banquiers,

femmes à la mode, auteurs en renom, journalistes influents, artistes célèbres. Et quelles réceptions ! quel luxe !

Rodolphe, en écoutant cette conversation, ne pouvait détacher ses regards d'Adrienne, qui souriait de son fin et caressant sourire aux madrigaux que lui débitaient sans doute ses deux voisins.

Et plus il sentait la jalousie lui mordre le cœur, plus il s'obstinait à regarder la belle fille.

Un moment, attirée sans doute, comme il arrive souvent, par le magnétisme de ce regard obstiné, Adrienne dirigea sa lorgnette vers la place qu'il occupait.

Puis, l'abaissant aussitôt, elle fit à son ancien amant un léger signe de tête amical.

Ce salut bouleversa Rodolphe.

En cet instant le rideau se levait.

Elle écouta le premier acte d'un air rêveur, presque triste.

Rodolphe ne prêta aucune attention à la musique.

Il continuait à contempler la Duchesse, et évoquant ses souvenirs, à s'enivrer de sa merveilleuse beauté.

Pourquoi cette tristesse soudaine ?

A quoi pensait-elle ? A lui peut-être ?

A leurs anciennes amours ?...

Pendant l'entr'acte, elle abaissa de nouveau ses yeux vers lui.

Avec quelle ivresse il but ce regard !

Maintenant elle ne semblait prêter aucune attention aux visiteurs qui se succédaient dans sa loge.

Que se passait-il en elle ? Ah ! probablement ce qui se passait en lui. Elle se souvenait...

Mais, bah ! lui qui n'avait aucune gloire, aucune célébrité, qui ne possédait qu'une fortune relativement médiocre, pouvait-il essayer de lutter avec tous ces hommes qui briguaient son amour ?

C'était insensé. Et puis il aimait Bathilde.

Et pourtant la jalousie l'oppressait de plus en plus.

Toutefois, en sortant du spectacle, il se jura de manquer le lendemain au rendez-vous qu'elle lui assignait.

Il lui répondrait néanmoins. Ne lui devait-il pas quelque déférence ?

Mais lui répondre quoi ?

Ne valait-il pas mieux lui laisser ignorer qu'il eût reçu sa lettre ?

Cependant toute la nuit dansèrent dans son cerveau enfiévré ces mots de plus en plus irritants :

« Je suis absolument consolée. »

Le lendemain matin, il n'écrivit pas, et il s'affermir dans sa résolution de manquer au rendez-vous.

Mais à une heure et demie, son coupé, qu'il avait commandé pour une course d'affaires, prit la direction du boulevard Malesherbes.

C'était là que demeurait *la Duchesse*.

L'hôtel était somptueux.

Et que de merveilles entassées dans ce palais ! Tout ce que le luxe moderne peut enfanter de prodiges, se trouvait là réuni : œuvres d'art et tableaux de maîtres, tentures de damas de soie, tapis de Smyrne, émaux de la Renaissance, vieilles faïences italiennes.

On l'introduisit dans un boudoir bleu et or d'une élégance, d'une coquetterie pleine de provocantes voluptés.

Adrienne l'attendait, à demi couchée sur un divan de soie capitonnée, la tête renversée sur une pile de coussins. Ses cheveux en désordre tombaient jusqu'à terre. Elle était uniquement parée de sa beauté ; elle n'avait pour tout vêtement qu'un peignoir qui l'enveloppait comme un nuage de mousseline.

Ce peignoir avait des nœuds de satin mauve et devait rappeler à Rodolphe la toilette qu'elle portait à la fête de Vieuxbourg.

Elle se leva languissamment et lui tendit les mains en souriant.

— Vous êtes exact, merci.

L'émotion de Rodolphe lui coupait la voix. Il avait envie de tomber aux genoux d'Adrienne, et il n'osait pas.

C'était bien une courtisane, c'est-à-dire une femme avilie ; mais il la retrouvait dans tout l'éclat, dans tout l'achèvement de sa beauté.

Il l'avait connue jadis dans un milieu modeste. Bien souvent ses souvenirs la lui avaient représentée dans le cadre de verdure où, pour la première fois, elle lui était apparue. Mais cette gracieuse apparition n'avait pas les séductions irritantes de la courtisane au milieu de son atmosphère de corruption.

Sa richesse l'éblouissait, en même temps que ses charmes mis en relief par tous les raffinements du luxe, le fascinaient.

Dès le premier regard, Adrienne comprit qu'il lui appartenait.

— Sans rancune du passé, mon ami, reprit-elle aussitôt, toujours souriante, c'est à vous, à votre forfait, — elle appuya d'une façon plaisante sur ce dernier mot, — que je dois cette brillante fortune. Comme vous le voyez, votre abandon m'a rendu service. S'ennuyait-on à Vieuxbourg ! Est-on bête quand on est jeune ! Je vous aimais pour tout de bon, et je prenais au sérieux toutes les fariboles que vous me débitiez. Vous ne m'en voulez plus au moins de vous avoir tant ennuyé avec mes pleurnicheries ? Aujourd'hui, je suis devenue philosophe, terriblement philosophe, je vous en réponds. Je sais prendre de la vie le bon côté, le côté vraiment sérieux. Je n'aime plus, je m'amuse. C'est la vraie vie, cela. Que voulez-vous ? J'ai subi la destinée fatale. Je croyais autrefois qu'un sentiment unique devait remplir le cœur et la vie entière. Toutes les pauvres filles, en entrant dans le monde, croient à ces niaiseries-là. Mais vous vous chargez, messieurs, de nous donner de l'expérience, et vous faites bien. Donc, une fois encore, merci, mon ami, merci.

Rodolphe, interdit de ce langage auquel il ne s'attendait pas, restait comme ahuri.

— Eh bien ! continua-t-elle en changeant de ton et en riant de toutes ses forces, qu'as-tu donc à me regarder avec ces yeux de hibou empaillé ? Tu ne me dis rien ? Suis-je donc si vieillie que tu ne me reconnaises pas ? Ah ! je comprends, c'est ma coiffure qui me change !

Et se levant soudain, elle écarta son peignoir, découvrit ses magnifiques épaules et ses bras d'un modelé incomparable ; sa guimpe de dentelle laissait apercevoir les formes exquises du corsage qui avait acquis de l'ampleur, sans rien perdre de son élégance et de sa souplesse.

Le buste en arrière, les bras levés, elle prit à deux mains sa chevelure et essaya comme autrefois de la tordre sur sa nuque.

Elle se trouvait justement placée entre deux grands vases de Chine, garnis de plantes exotiques, qui l'encadraient de leur verdure.

Rodolphe crut un instant retrouver le charmant tableau d'autrefois, alors que depuis sa fenêtre, il la regardait se coiffer.

Ayant relevé ses cheveux, elle revint à lui, le regard alangui, la bouche voluptueusement souriante.

— Eh bien ! dit-elle, me reconnais-tu maintenant ?

— Adrienne ! Adrienne ! murmura Rodolphe dont les genoux fléchirent.

Mais Adrienne aussitôt lui tourna le dos, croisa son peignoir et dit froidement :

— A présent, cher ami, causons, si vous le voulez bien, de l'affaire qui vous amène. Combien vos chevaux ?

— Mes chevaux ! balbutia Rodolphe déconcerté de ce brusque changement d'attitude, mais je ne veux pas vous les vendre. Je viens vous les offrir.

La courtisane le toisa d'un œil superbement ironique.

— Un cadeau à nous ! Mon cher, vous ignorez donc qu'en ce moment nous possédons des mines d'argent dans le Caucase, et que nous brassons les roubles à la pelle ? Voyons, mon bon, pas de marivaudage ; parlons sérieusement. Combien vos chevaux ?

— Encore un coup, si vous en avez envie, acceptez-les comme don, car je ne vous les vendrai pas.

— Alons, mon ami, reprit Adrienne sérieuse, avec une grâce attendrie, vous me contrariez vivement. C'est la fille de Denis Berthaud que vous avez connue ; et cette fille-là ne peut accepter aucun présent de Rodolphe de Corbière. Vous êtes le seul souvenir pur de ma vie ; permettez-moi de le garder intact. Ce souvenir, c'est mon refuge dans les moments de dégoût, de désespoir, si fréquents dans l'odieuse vie que je mène. Sans ce souvenir, qui me relève à mes yeux, je n'aurais pas le courage de vivre.

— Eh bien ! s'écria Rodolphe enivré, si tu refuses mes chevaux, Adrienne, mon Adrienne d'autrefois, accepte encore mon amour.

Et il tomba aux genoux de son ancienne maîtresse.

— Relevez-vous donc, dit Adrienne avec une nuance d'ironie ; si le prince entraît en ce moment, quelle drôle de figure ne feriez-vous pas ! Vous n'avez donc plus peur de me compromettre ? Cependant, moi aussi je me sens émue, attendrie même. Mais je ne veux plus de surprise comme autrefois. Si je dois vous aimer encore, je veux vous aimer avec toute ma dignité, toute ma réflexion. Ma dignité, hein ! c'est drôle la dignité d'une femme comme moi !

Elle éclata de rire et s'enfuit en lui criant depuis la porte de sa chambre :

— A demain !

Rodolphe n'eut pas le courage de fuir le danger.

Il revint le lendemain et les jours suivants.

Alors commença pour lui une vie de tortures sans nom.

Il fut jaloux.

Elle se joua de son martyre.

Tantôt elle voulait être tout à lui, recommencer avec lui une vie d'amour.

Le lendemain, elle le mettait à la porte.

Elle n'était pas sa maîtresse, pourtant ; car elle voulait irriter sa passion jusqu'au délire, jusqu'à la folie.

Cette fois, elle le possédait, elle le dominait d'autant plus aisément, qu'elle ne l'aimait plus.

Elle croyait du moins ne plus l'aimer.

Cependant, une fois qu'elle le rudoya plus que de coutume, il resta plusieurs jours sans revenir.

A la souffrance qu'elle éprouva, elle sentit qu'elle l'aimait encore.

Elle eut peur et voulut cesser ce jeu terrible. Elle essaya de fuir. Mais elle reconnut alors avec épouvante qu'elle ne pouvait se séparer de lui.

Elle fut lâche. Elle revint, cherchant à se tromper elle-même, se disant que sa vengeance n'était pas complète. Le désespérer, ce n'était rien ; il fallait faire plus : le ruiner, lui, sa femme et ses enfants.

Elle fit jouer chez elle, et Rodolphe joua. Car il voulait être le seul amant d'Adrienne ; et pour entretenir un tel luxe, ses revenus étaient loin de suffire. Sa fortune fut rapidement entamée.

XII

DANS LA COULISSE

Quatre ans se passèrent ainsi, et la passion de Rodolphe, loin de s'apaiser, excitée au contraire par la jalousie, devenait chaque jour plus violente, plus malade. C'était, du reste, son premier et son seul amour.

Mais, dans cet amour, l'affection du cœur et l'exaltation de l'esprit avaient été fort secondaires. Aussi, comme l'angélique Bathilde ne lui avait jamais inspiré qu'une calme et pure affection, ne put-il résister à l'attrait sensuel que la vue d'Adrienne, après cinq ans de séparation, avait soudain réveillé en lui avec une intensité nouvelle.

Enfin, jusqu'alors il n'avait rien connu de la vie parisienne, du high-life, de ses plaisirs, de ses dissipations entraînantes, rien surtout des satisfactions de vanité que procure la possession d'une femme en évidence, d'une femme enviée de tous.

Il se jeta donc aveuglément dans le tourbillon.

Toutefois, depuis qu'Adrienne Berthaud, connue sous le nom de *la Duchesse*, s'affichait ainsi avec Rodolphe de Corbière, sa fortune aussi baissait. Elle dut quitter son hôtel du boulevard Malesherbes pour un appartement moins luxueux, situé rue Moncey.

Quelques détails topographiques sur cet appartement sont indispensables à l'intelligence du sombre drame qui vint ajouter à la triste célébrité de cette courtisane en renom.

Adrienne occupait le premier étage d'une maison neuve, de belle apparence.

Le salon, donnant sur la rue, n'était point un de ces salons bourgeois, parfaitement carrés et réguliers. Une architecture artistique avait su y introduire l'irrégularité, sans nuire à l'harmonie de l'ensemble.

A droite régnait une serre vitrée. Le jour n'arrivait que voluptueusement tamisé par les stores des fenêtres et par la verdure des plantes exotiques.

En face de la serre, une large porte à deux battants, ordinairement ouverte, laissait entrevoir le sanctuaire de la déesse, c'est-à-dire sa chambre à coucher.

Partout des tentures doublées de moire blanche et drapées avec une abondance royale. C'était une soierie de Chine, d'une grande richesse de coloris et de dessin, où un art patient avait peint les oiseaux d'Asie avec un fini qui rappelait les vélins du moyen âge.

Le tapis turc, de couleur foncée, faisait ressortir la richesse éblouissante des tentures, et les tableaux de prix représentant des nudités ou de sentimentales bergeries que le demi-jour de l'appartement rendait plus voluptueuses.

C'était l'après-midi.

Deux ouvriers, en l'absence d'Adrienne, travaillaient à une réparation de la serre.

— Voilà la besogne terminée, dit l'un d'eux. Tenez, maître Denis, en vous cachant derrière ces grands arbustes, vous pourrez voir mademoiselle Adrienne sans en être aperçu. Vous sortirez, quand la nuit sera venue, par la porte du petit jardin. Voyez ici, à droite, le couloir qui conduit au petit escalier par lequel vous descendrez. En voici la clef. Quand je construisais la serre, c'était par là que j'entrais, afin de ne déranger personne.

— Et tu crois, demanda Denis, que ce grand laquais galonné qui a l'air d'un gendarme ne me verra point ?

— Soyez tranquille. Quand mademoiselle n'y est pas, les domestiques font bombance à la cuisine et ne surveillent guère la maison, quoique mademoiselle soit si bonne pour eux.

— C'est qu'ils la méprisent, fit Berthaud d'un air sombre. Ah ! si je ne me retenais pas, je jetterais tout par les fenêtres. Quand je marche sur ce tapis moelleux, je crois sentir des pointes de fer rouge m'entrer dans les pieds.

— Maître Denis, reprit Jacques, j'ai votre parole. Vous ne tenterez rien contre mademoiselle Adrienne, ni contre personne ; ce n'est qu'à cette condition que j'ai consenti à vous amener ici.

— Je te le promets, je ne me montrerai pas. Si je me montrais... il faudrait les tuer tous, et je n'en ai plus la force. Depuis neuf ans que le malheur est entré chez nous, je suis devenu vieux, très vieux ; et puis j'ai promis à ma pauvre Marianne, à son lit de mort, de pardonner à Adrienne et de ne lui faire aucun mal. Seulement, je ne lui ai pas promis de ne plus la voir. Et voilà pourquoi je suis venu. Je n'oserais dire cela qu'à toi, Jacques ; car je devrais la haïr, la misérable. Eh bien ! je crois que je l'aime toujours. Tu me comprends, toi, n'est-ce pas ?

— Oui, maître Denis, je vous comprends, dit Jacques, dont le visage se colora légèrement.

— Que veux-tu ? c'est plus fort que moi... Cette enfant, c'était notre idole, et l'on ne peut se déshabituer d'aimer.

— Ah ! vous avez raison de lui pardonner. Elle a été si malheureuse ! Et aujourd'hui encore, elle souffre tant !

— Au fond du cœur, sans doute, je lui pardonne ; mais, comme père, je ne puis le lui dire ; je ne puis le laisser voir, sous peine de paraître autoriser sa conduite. Cependant, il y a une chose qui me tracasse : je me dis que c'est peut-être ma violence, ma colère, qui l'a précipitée dans le vice. Quand je suis venu la chercher, il y a huit ans, elle était encore honnête ; car elle était si pauvre, si pauvre ! Tu te rappelles cette misérable mansarde ?

— Oui, je me la rappelle.

— Elle aimait encore cet homme. Mais je n'ai pas voulu l'entendre, ainsi qu'elle m'en suppliait. Je suis parti comme un fou. Alors, sans doute, la misère, le désespoir...

— Ah! maître Denis, si jolie et tant souffrir! Ces pauvres femmes! Un homme, lui, peut supporter la faim et le froid. Mais, quand on voit ces doux visages pâlis par les privations, et ces doigts si mignons coudre de la grosse toile, on conçoit...

— Mais puisque je lui offrais de revenir à Vieuxbourg! dit Denis d'un accent d'autant plus terrible qu'il cherchait à cacher son émotion.

— Hélas! repartit Jacques. Elle préférerait encore la misère à la honte qui l'attendait là-bas.

— Allons! reprit le père Berthaud en étouffant un soupir, tu as peut-être raison de la défendre. Je l'excuse, elle... Mais il y en a un auquel je ne puis pardonner, vois-tu? Quand je pense que sans lui tu te serais marié avec Adrienne, et qu'à présent, au lieu d'être seul au monde, j'aurais toute une famille autour de moi, des petits-enfants qui courraient et piailleraient dans la maison; quand je pense que ma chère Marianne vivrait encore; que nous serions tous heureux!... Il a fallu qu'un homme... Certes, on en envoie au bagne qui n'ont pas fait tant de mal. Ah! toutes les fois que cette pensée me monte à la tête, mon sang ne fait qu'un tour, il bouillonne, mes tempes sifflent, je vois rouge...

— Calmez-vous, maître Denis, calmez-vous. Si l'on vous entendait!

— J'espère du moins qu'il ne vient plus ici, lui!

— Non, voilà plusieurs jours qu'on ne l'a vu. Les domestiques m'ont dit que mademoiselle l'avait définitivement congédié; autrement, je ne vous aurais pas laissé venir.

— Ah ça! demanda Denis, comment, toi, peux-tu regarder tout cela tranquillement?

Jacques baissa les yeux.

— Cet homme, c'est ton rival, celui qui t'a pris Adrienne. Tu n'es donc pas jaloux?

— Maître Denis, j'aime mademoiselle Adrienne plus que moi-même; moi, je ne suis rien, je ne compte pas. D'ailleurs, je n'ai pas de dehors. Je ne suis qu'un pauvre ouvrier. Comment pourrait-elle m'aimer? Si vous la voyiez maintenant, on dirait une reine. Il y a autour d'elle tant de beaux messieurs qui l'adorent, que je me trouve heureux déjà de son amitié.

— Brave Jacques!

— Elle me voit avec plaisir; elle a toujours pour moi une parole affectueuse.

— Je le crois bien!

— Elle est si bonne! Elle ne nous oublie pas, allez, quoiqu'elle soit si riche et si recherchée. Ainsi elle a appris, je ne sais comment, que l'ouvrage n'allait pas. Elle m'a écrit aussitôt. Il lui avait pris tout à coup fantaisie de faire construire cette serre.

— Et tu as accepté de travailler ici?

— Oui, maître Denis. Car j'ai cru comprendre qu'elle n'était pas heureuse au milieu de toute sa richesse; et qu'elle était bien contente de trouver un prétexte pour me voir, pour me parler de vous, pour savoir de vos nouvelles.

— Ainsi elle parle de moi, elle pense à nous?

— Ah! bien souvent, au milieu de sa folle vie, elle regrette le passé; bien sou-



Sans rancune du passé, mon ami...

(Chap. XI, 2^e partie.)

vent je l'ai vue pleurer en parlant de Vieuxbourg, de madame Marianne et de vous, maître Denis.

— Pleurer ! tu l'as vue pleurer ?

— Oui, de vraies larmes. Et elle me dit que, lorsqu'elle pleure ainsi en pensant à vous, ce sont les meilleurs moments de sa vie.

— Alors, ce n'est pas tout à fait une dévergondée. Et peut-être l'arracherait-on encore à ce monde-là.

— Ce serait bien difficile. Quand une fois on est lancé dans ce gouffre, on n'en peut plus sortir. On en a horreur, mais on y reste... Chut ! écoutez, je crois que j'entends quelqu'un ; cachez-vous vite.

Denis se blottit entre deux caisses de magnolias.

— Je compte sur votre promesse, dit encore Jacques; vous ne lui ferez pas de scène, pas de reproches.

Il ne put écouter la réponse de son ancien patron, car Adrienne entra dans le salon.

Il était cinq heures environ. Le jour commençait à baisser.

Adrienne portait une longue robe de velours noir garnie de fourrure.

Sa figure pâle ressortait avec une distinction singulière sur ce costume sombre.

Ses traits un peu fatigués déjà, ses yeux profonds empreints de lassitude et de souffrance, son front aux tons mats, imprimaient à sa beauté un caractère passionné qui n'excluait pourtant ni la noblesse ni la grâce.

Elle jeta son manteau et se laissa tomber sur un divan avec accablement.

Mais, apercevant tout à coup Jacques, elle se leva, et allant à lui :

— Comment, Jacques, vous travaillez encore? lui demanda-t-elle amicalement.

— Je voulais terminer la petite réparation. Maintenant, c'est fini, je vais m'en aller.

— Non, restez encore, mon bon Jacques, votre présence me fait tant de bien !

— Seriez-vous malade? Auriez-vous un chagrin, mademoiselle? interrogea en tremblant le brave garçon.

— Malade, je ne sais pas, je m'en inquiète peu. Mais j'ai beaucoup d'affliction. Voilà huit jours seulement que j'ai appris la mort de ma mère, morte depuis six semaines. Pauvre mère ! C'est moi qui l'ai tuée.

— Elle était bien usée, allez, mademoiselle.

— Oui, usée par le chagrin. Ah ! ne diminuez pas mes torts. C'est bien moi qui ai causé sa mort. J'aurais du moins voulu l'assister à ses derniers moments. Je n'ai pas encore eu le temps de la pleurer.

— Eh bien ! il faut fermer votre porte pendant quelques jours ; et quand vous aurez pleuré, votre cœur sera plus tranquille.

— Est-ce que je suis libre? repartit Adrienne avec un douloureux sourire. Est-ce que je m'appartiens? C'est comme si j'avais fait un pacte avec le démon. Je ne puis le rompre un seul jour. Vous ne savez donc pas ce que c'est que notre vie? C'est bien véritablement l'enfer. Et l'on nous appelle les reines du plaisir ! Pauvres reines, qui ne sont que des esclaves et des servantes ! Elles n'ont pas faim, il faut qu'elles mangent ; elles n'ont pas soif, il faut qu'elles boivent ; elles sont malades, il faut qu'elles s'amuse ; elles ont la mort dans l'âme, il faut qu'elles chantent.

— Comment ! ceux-là mêmes qui vous aiment ne comprennent pas votre douleur ?

— Il n'en est aucun qui m'aime, aucun. Tous me méprisent, et je le leur rends au centuple. Vous ne pouvez concevoir, en effet, vous, Jacques, si noble et si bon, des sentiments pareils. Ainsi voilà cinq ans que j'ai retrouvé Rodolphe de Corbière, et voilà cinq ans que nous nous haïssons, que nous nous méprisons, que nous nous torturons. J'ai voulu le revoir pour me venger. Je le fais souffrir ; mais, moi aussi, je souffre. Il y a plusieurs jours qu'il n'est venu. Je l'ai congédié. J'en étais heureuse d'abord, je le croyais du moins. Mais, au fond, je pensais qu'il ne pourrait vivre sans moi. Et je l'attends ; et il ne revient pas. Et moi, j'ai la fièvre... J'ai peur...

— Que craignez-vous ?

— J'ai peur de m'être trop vengée. J'ai voulu le ruiner, le perdre de considé-

ration, comme il m'a perdue, moi. J'ai voulu qu'avili comme moi, méprisé comme moi, abandonné de tous, il n'eût plus d'autre refuge que moi, qui le repousserais, comme il m'a repoussée quand j'étais isolée et malheureuse par sa faute. Parfois même, j'ai souhaité sa mort, afin d'être libre, libre de mourir; car je n'ai vécu jusqu'à ce jour, Jacques, que pour cette haine. Mais aujourd'hui que j'ai atteint mon but...

— Eh bien!...

— Non, vous ne pourrez jamais comprendre cela.

— Je tâcherai, mademoiselle.

— Eh bien! j'ai au cœur une angoisse horrible, dit-elle, oubliant, dans son égarement, qu'elle parlait à l'ancien rival de Rodolphe. J'ai peur de ne plus le revoir; j'ai peur... Si l'on allait m'annoncer sa mort, son suicide... Tout à l'heure, n'y tenant plus d'inquiétude, je lui ai envoyé une lettre par un commissionnaire. J'étais devant sa porte, cachée dans ma voiture, attendant une réponse. Ma lettre m'a été rapportée sans avoir été ouverte.

— Il viendra ce soir sans doute, fit Jacques à voix basse, en jetant un regard anxieux du côté de la serre.

— Et le supplice recommencera, soupira Adrienne.

— Le supplice?

— Oui, c'est un lien tyrannique que celui qui nous unit, une véritable chaîne de forçats. Vingt fois j'ai voulu le rompre. Mais je ne l'ai pas pu. Lui non plus ne peut me quitter, il ne peut aimer que moi. Il part en me jurant qu'il ne reviendra jamais; et le lendemain, il est ici, me suppliant de lui pardonner. D'autres fois, c'est moi-même qui le rappelle, sans savoir si c'est parce que je l'aime ou parce que je le hais. Je vous fais pitié, n'est-ce pas, Jacques?

— Vous qui aviez si bon cœur! dit Jacques. C'est le chagrin qui vous a changée ainsi.

— Oui, vous avez raison. Le chagrin, les humiliations de tous genres, le remords surtout d'avoir abandonné mon enfant. Si je l'avais conservé, j'aurais été bonne pour lui apprendre la bonté. J'aurais pardonné pour lui apprendre à pardonner. Maintenant que j'ai perdu tout espoir de le retrouver, quelle raison aurais-je d'être bonne, pour cet homme surtout, qui nous a fait tant de mal?

Quel sentiment bizarre Adrienne conservait-elle donc pour son ancien amant? Quel lien méprisable l'attachait encore à lui? Était-ce l'amour fiévreux, jaloux et emporté de Rodolphe qui agissait sur son imagination ou sur ses nerfs? ou bien, cet amour, le premier, le plus pur, le seul de sa vie, lui causait-il toujours des émotions auxquelles elle ne savait pas résister? Ces souvenirs, en effet, malgré les douleurs dont ils étaient mêlés, étaient encore les meilleurs de sa misérable existence.

Et puis, tandis que ses autres amants ne lui adressaient que de blessantes galanteries, Rodolphe lui montrait des égards, un respect, une crainte même qui la touchaient, qui la relevaient à ses propres yeux. Il la traitait comme une égale, et non comme une femme déchue. Sans pouvoir oublier ses torts, elle lui savait gré parfois de ce semblant d'estime. Enfin ce sentiment complexe, fait de haine et d'amour, était un de ces phénomènes psychologiques assez fréquents chez les natures passionnées. C'était une de ces affections dérégées, malades, malsaines, pleines de contradictions et de souffrances, qui sont le résultat de nos institutions contre nature, en même temps qu'un juste châtiment de ces monstrueuses déviations morales; c'était une de ces chaînes douloureuses et puissantes, plus fortes que la volonté, et qui font véritablement, des amants qu'elles rivent l'un à l'autre, des forçats de l'amour.

Adrienne était donc arrivée à une démoralisation réelle, bien que cette démoralisation ne fût pas encore complète; car les natures les plus riches et les plus dignes ne peuvent toujours échapper aux conséquences fatales de cette loi aussi injuste que cruelle qui, nous le répétons, livre la fille séduite à toutes les misères, à toutes les tentations mauvaises, à toutes les dégradations. Des institutions protectrices, mieux que tous les sermons, pourront seules arrêter la corruption croissante de nos mœurs.

Un valet de pied interrompit l'entretien d'Adrienne et de Jacques en apportant une lettre et en annonçant un monsieur âgé, qui, sans vouloir se nommer, demandait à parler à madame.

Jacques sortit, et Adrienne décacheta la lettre que venait de lui remettre le domestique.

— Cette lettre, d'un étranger fort riche, contenait, avec plusieurs billets de banque, des déclarations offensantes.

— Ah! quelle ignominie! murmura-t-elle, la rougeur au front.

Sur son ordre, le domestique introduisit le visiteur inconnu.

XIII

UN AMOUR IMPLACABLE

Ce personnage était trapu, de petite taille, habillé d'une longue redingote. Des lunettes vertes, un faux-col exagéré, des cheveux qui semblaient postiches, le rendaient au premier abord méconnaissable.

Cependant quand Jacques, pour sortir, traversa l'antichambre, il fit un mouvement, comme si cet homme lui rappelait une personne connue.

L'étranger, lui, en l'apercevant, se détourna vivement, afin de se soustraire à toute inquisition. Évidemment, ce visiteur craignait d'être vu chez *la Duchesse*.

Quand il entra, Adrienne, croyant deviner dans cet intrus d'assez triste mine, un homme d'affaires plutôt qu'un homme du monde, ne se leva point; et, sans poser les papiers qu'elle tenait à la main :

— Que me voulez-vous, monsieur? demanda-t-elle.

Le mystérieux personnage retira ses lunettes.

— Ne me reconnaissez-vous pas? dit-il en ébauchant un disgracieux sourire.

Adrienne le regarda encore et se souleva comme mue par un ressort.

— Vous ici! s'écria-t-elle.

— L'intérêt seul que je n'ai cessé de vous porter... répliqua doucereusement M. de Noiregent.

— Vous osez me parler de l'intérêt que vous me portez! interrompit brusquement Adrienne indignée, moi qui sais de quelle façon vous vous intéressez aux pauvres filles qui réclament votre appui.

— Je viens, repartit l'hypocrite, sans s'émouvoir, vous apporter des nouvelles de votre enfant.

— Vous... des nouvelles de mon enfant, fit-elle hésitante... Vous savez où il est? C'est donc vous, réellement, qui me l'avez enlevé?

— Moi seul, en effet, je sais où il est; moi seul, je puis vous le rendre, répondit avec le même calme M. de Noiregent.

— Oh! alors, pardonnez-moi, s'écria Adrienne en joignant les mains, si, tout à l'heure, par un mouvement de vivacité, j'ai pu vous blesser, vous irriter.

De hautaine, la *Duchesse* était devenue tout à coup suppliante. L'espoir, l'amour maternel illuminaient ce visage tout à l'heure atone et triste; ce pur sentiment lui rendait la grâce de la jeunesse, le charme de l'innocence.

En cet instant, elle rappelait à M. de Noiregent la jeune fille qui avait suscité en lui la plus terrible passion qu'il eût jamais éprouvée, une passion qu'il n'avait pu vaincre entièrement. Maintes fois déjà il avait chargé Hortense de messages qu'Adrienne, malgré sa dégradation, avait toujours repoussés avec horreur. Une répulsion aussi opiniâtre l'avait lassé sans doute. Depuis quatre ans, il avait cessé toutes poursuites. Cette visite avait donc lieu de surprendre Adrienne.

Mais en la retrouvant plus belle même qu'autrefois, en retrouvant à la place de la jeune fille naïve, une courtisane pour laquelle les hommes se ruinaient et désolaient leurs familles, en la retrouvant au milieu de ce luxe plein d'incitations, M. de Noiregent sentit se réveiller en lui une flamme mal éteinte.

Il la regardait sans pouvoir parler, les lèvres tremblantes, le regard voilé.

— Je vous rendrai votre enfant, dit-il, mais à une condition. à la condition que vous rendrez à sa famille Rodolphe de Corbière. J'ai vu hier sa mère et sa femme dans les larmes. Il y a encore une autre condition; je ne vous rendrai votre enfant que si vous renoncez à votre vie de désordre.

— Ah! monsieur, tout, tout, pour revoir, pour embrasser mon fils! s'écria Adrienne avec élan. Rodolphe, je l'ai quitté déjà; le sacrifice est donc consommé. Quant à cette vie, elle est pour moi un supplice. Je ne m'y suis jetée que pour m'étourdir; mais si vous me rendez mon enfant, avec cette sainte affection mon cœur et mon existence ne seront-ils pas suffisamment remplis? Ah! vous pouvez croire à mes promesses; elles ne me coûteront guère à tenir. Parlez donc, où est-il? Parlez vite, que je coure le chercher.

Mais M. de Noiregent se taisait.

— Doutez-vous de moi? reprit-elle avec fièvre. Quelle preuve vous faut-il de la sincérité de mes serments? Tenez, il n'y a qu'un moment, je pensais à mourir, tant je souffre au milieu de cette fange. Vous croyez, n'est-ce pas? que je tiens à ce luxe. Tout ce qui est ici, je le donnerai aux pauvres de Vieuxbourg. Ce luxe me dégoûte. Par instant, ces bijoux, j'ai envie de les jeter par les fenêtres. Les plus belles parures me font horreur. Dans la rue, ce que je regarde avec envie, sont-ce les toilettes plus belles que les miennes? Sont-ce les brillants étalages? Non, c'est la jeune fille modestement vêtue qui se promène au bras de sa mère; c'est la jeune mère qui tient entre ses bras son petit enfant et qui le couve de son regard et de son amour. Ah! c'est là, croyez-le, monsieur, le seul bonheur, la seule richesse que j'envie. Cette innocence, je ne puis la reconquérir; mais ce bonheur maternel, vous pouvez me le donner. Oh! monsieur, quelle reconnaissance sera la mienne! comme je vous bénirai!

En parlant ainsi avec toute la chaleur de son âme, Adrienne s'était approchée de M. de Noiregent. Elle l'enveloppait d'un regard humide, attendri, d'un de ces regards qu'elle savait irrésistibles. Elle avait pris une de ses mains dans les siennes. Dans son

attitude assouplie, comme dans les inflexions caressantes de sa voix, il y avait de la courtisane, de la fille habile à séduire, à engourdir la volonté.

Comme autrefois, dans une situation analogue, M. de Noiregent l'écoutait, s'enivrait de ce regard, du son de cette voix, du doux parfum qu'exhalait toute sa personne, et surtout du contact de cette main fine au suave toucher.

— Vous m'aimerez ? dit-il d'une voix rauque et sourde.

Alors Adrienne, frappée de cet accent, l'observa. A la vue de ses traits bouleversés par la passion, elle se souvint de l'horrible amour de cet homme. Elle ne put cacher le dégoût qu'il lui inspirait.

Ce mouvement de physionomie n'échappa point à M. de Noiregent et ne fit qu'irriter son désir. Il porta à ses lèvres la main d'Adrienne ; mais elle la retira avec épouvante.

— Vous ne voulez donc pas que je vous rende votre enfant ? dit-il, perdant toute mesure.

— Non, pas à ce prix, répliqua-t-elle avec une dignité superbe. Je n'oserais plus le regarder, l'embrasser. Mais, d'ailleurs, qu'ai-je besoin de vous maintenant ? Je sais qu'il existe, que c'est vous qui me l'avez volé, et je vous forcerai bien à me le rendre. Dès demain, je déposerai une plainte en justice. Je démasquerai vos turpitudes : on vous connaîtra enfin.

Elle pressa un timbre.

Un domestique parut.

— Reconduisez ce misérable, ordonna-t-elle, frémissante de colère.

Au moment où M. de Noiregent sortait, elle crut distinguer un faible bruit dans la serre.

Elle tendit l'oreille.

Mais comme elle n'entendit plus rien, elle crut s'être trompée.

Elle se trouvait d'ailleurs trop vivement impressionnée par la scène qui venait de se passer, pour prêter grande attention à un si léger incident.

Elle marcha d'abord avec précipitation ; mais bientôt elle s'affaissa de nouveau sur son divan et pleura comme une désespérée.

Elle maudit son emportement. Elle comprenait qu'en chassant ainsi M. de Noiregent, elle avait perdu toute possibilité de retrouver son enfant.

— Que suis-je moi, se dit-elle, pour oser lutter contre cet homme, qui a partout des appuis ? Une fille perdue. Au moindre scandale on peut m'enfermer, m'expatrier, et personne ne me réclamera.

Elle était ainsi plongée dans ces réflexions amères, quand on annonça un autre visiteur qui désirait l'entretenir d'une affaire pressante et fort grave.

XIV

LA PEINE DU TALION

— Je n'y suis pour personne, répondit Adrienne assez haut pour être entendue de l'antichambre.

Mais elle avait à peine prononcé ces mots, qu'un vieillard à figure austère, à

cheveux blancs, de haute taille, un peu voûtée cependant, entra sur les pas du domestique.

A la vue de ce nouveau personnage, Adrienne, attachant sur l'importun un regard de hauteur et de défi :

— Monsieur de Corbière ! exclama-t-elle.

— Oui, madame, répondit le magistrat ; on m'a affirmé que je trouverais ici mon fils.

— Il n'y est pas, monsieur.

— Mais il y vient souvent ?

— Oui, assez souvent, en effet.

— C'est à son sujet que je voudrais vous parler.

— Je vous écoute, monsieur.

— Madame, mon fils se perd, il est perdu ; et si réellement vous l'aimez...

— Je comprends, il faut que je le rende à sa famille éplorée.

— Du moins pour aujourd'hui. Son mobilier est saisi, son enfant est malade ; sa femme, à moitié folle de désespoir. Elle est en bas qui attend son mari, son mari qui renie tous ses devoirs, toutes ses affections. Vous lui avez ôté le cœur, la raison, et, qui pis est, l'honneur.

— L'honneur ! fit Adrienne avec sarcasme. Il y a longtemps qu'il a cessé d'être homme d'honneur, bien plus, d'être honnête homme. C'est le jour où, suivant vos conseils sans doute, il nous repiait, moi et mon enfant. Vous venez me raconter les douleurs de votre famille ; mais qui a causé les douleurs de la mienne ? Qu'avez-vous fait de notre honneur ? Croyez-vous que l'honneur d'un ouvrier ne vaille pas celui de ce que vous appelez un homme du monde ? Vous osez me parler de l'enfant de Rodolphe. Il est malade, dites-vous ; mais n'a-t-il pas sa mère pour le soigner ? Et le mien, mon enfant, où est-il ? Il pourrait mourir, et je ne l'aurais pas même embrassé.

— Je connais, madame, vos prétendus griefs.

— Mes prétendus griefs !

— Oui, madame. Rodolphe, sans doute, a été coupable. Je déplore votre malheur ; mais il était irréparable.

— Irréparable, parce que vous n'avez pas voulu le réparer.

— L'opinion a des exigences auxquelles un homme dans la position de Rodolphe ne pouvait se soustraire. La société réproouve les liens contractés en dehors du mariage. En vous épousant, il eût dû rompre, non-seulement avec sa famille, mais encore avec le monde.

— Je le sais bien ; le monde, comme la loi, est pour vous, répartit amèrement Adrienne. Et voilà ce qui est un crime, c'est de profiter de cette cruelle injustice du monde et de la loi pour abandonner deux pauvres créatures, d'autant plus dignes d'affection et d'appui qu'elles sont moins protégées par la société. La vraie justice, monsieur, c'est la justice du cœur.

— Eh bien ! madame, c'est celle que je viens invoquer auprès de vous. La loi ne protège pas Rodolphe contre vous, et vous en profitez pour le ruiner et l'avilir.

— Je vous avais prévenu que je me vengerais ; je me venge.

— Mais n'êtes-vous pas assez vengée ?

— Non !

— C'est peut-être de l'argent qu'il vous faut. Eh bien ! écoutez-moi : Rodolphe n'a plus rien à lui ; mais si vous le rendez à sa famille, et si vous consentez à ne le revoir jamais, je vous signerai un contrat de rentes conditionnel. Dans votre vie aventureuse, il y a parfois de grands revers. Votre avenir ainsi se trouverait assuré, un avenir modeste,

sans doute, en comparaison de votre existence actuelle; mais, du moins, vous seriez à l'abri de la misère.

— Ah! vous croyez, repartit Adrienne railleuse, que je pense à mon avenir et que je ruine votre fils pour acheter des rentes? Que ma misérable vie se termine à l'hôpital ou dans un grenier, peu m'importe! Vous croyez que je veux de l'argent, que je tiens à l'argent. Eh bien! lisez cela.

Elle tendit à M. de Corbière la lettre qu'on venait de lui apporter, ainsi que les billets de banque qu'elle contenait.

— Il y a dix mille francs, n'est-ce pas? Voilà le cas que j'en fais.

Elle s'approcha du foyer, et par un geste plein de noblesse, elle jeta les billets de banque dans le feu.

— Si je ruine votre fils, reprit-elle, ce n'est donc pas que j'aie besoin d'argent; je le ruine, parce que je me rappelle vos outrages, parce vous m'avez chassée comme la dernière des créatures, parce que je suis jalouse de sa femme, jalouse surtout de son enfant. Je le ruine, parce que cela m'amuse de le ruiner, de vous ruiner tous. Un pareil plaisir ne se paye pas, entendez-vous, monsieur de Corbière?

— Pour me braver ainsi, repartit le magistrat, pâle de colère, vous oubliez sans doute que, d'un mot, je puis vous faire enfermer à Saint-Lazare.

— Essayez. J'ai des amis plus puissants que vous et qui m'en feront sortir.

— Ainsi, c'est votre dernier mot. A aucun prix, vous ne voulez vous séparer de Rodolphe?

— Écoutez-moi, monsieur, reprit Adrienne afin d'effrayer et d'accabler davantage cet homme qui l'avait autrefois broyée sans pitié. Savez-vous ce à quoi je pensais quand vous êtes entré? Je pensais que pour rendre ma vengeance complète, ce n'était pas assez de ruiner Rodolphe; que pour l'avilir autant qu'il m'a avilie, il fallait le conduire au bague. Oui, monsieur de Corbière, au bague. Qu'en dites-vous, austère magistrat, vous, représentant de la justice légale, voir votre fils condamné aux galères! Oui, je me disais cela, et je crois que j'ai assez d'empire sur Rodolphe pour le pousser jusque-là. Que faudrait-il, en effet? Il suffirait de lui faire signer une fausse lettre de change. Dans un moment de désespoir, en mettant mon amour à ce prix, je suis sûre qu'il n'hésiterait point. Vous voyez donc jusqu'où va mon pouvoir. Vous voyez que je puis me venger d'une manière terrible. Vous paraissez interdit. Vous ne vous attendiez pas à cela, monsieur de Corbière. Eh bien! non, je serai bonne. Je veux vous proposer un arrangement, vous laisser votre fils; mais donnant donnant, rendez-moi le mien.

— Ne savez-vous pas que je l'ai vainement cherché?

— Vous mentez.

Elle relata alors tous les détails de l'enlèvement de son fils, au moment où Jacques allait le lui rendre.

— J'ai connu cette histoire, répondit M. de Corbière; mais tout cela s'est fait sans mon assentiment. La personne qui a enlevé votre enfant...

— Vous pouvez la nommer, interrompit Adrienne, je sais son nom. M. de Noiregent était ici tout à l'heure.

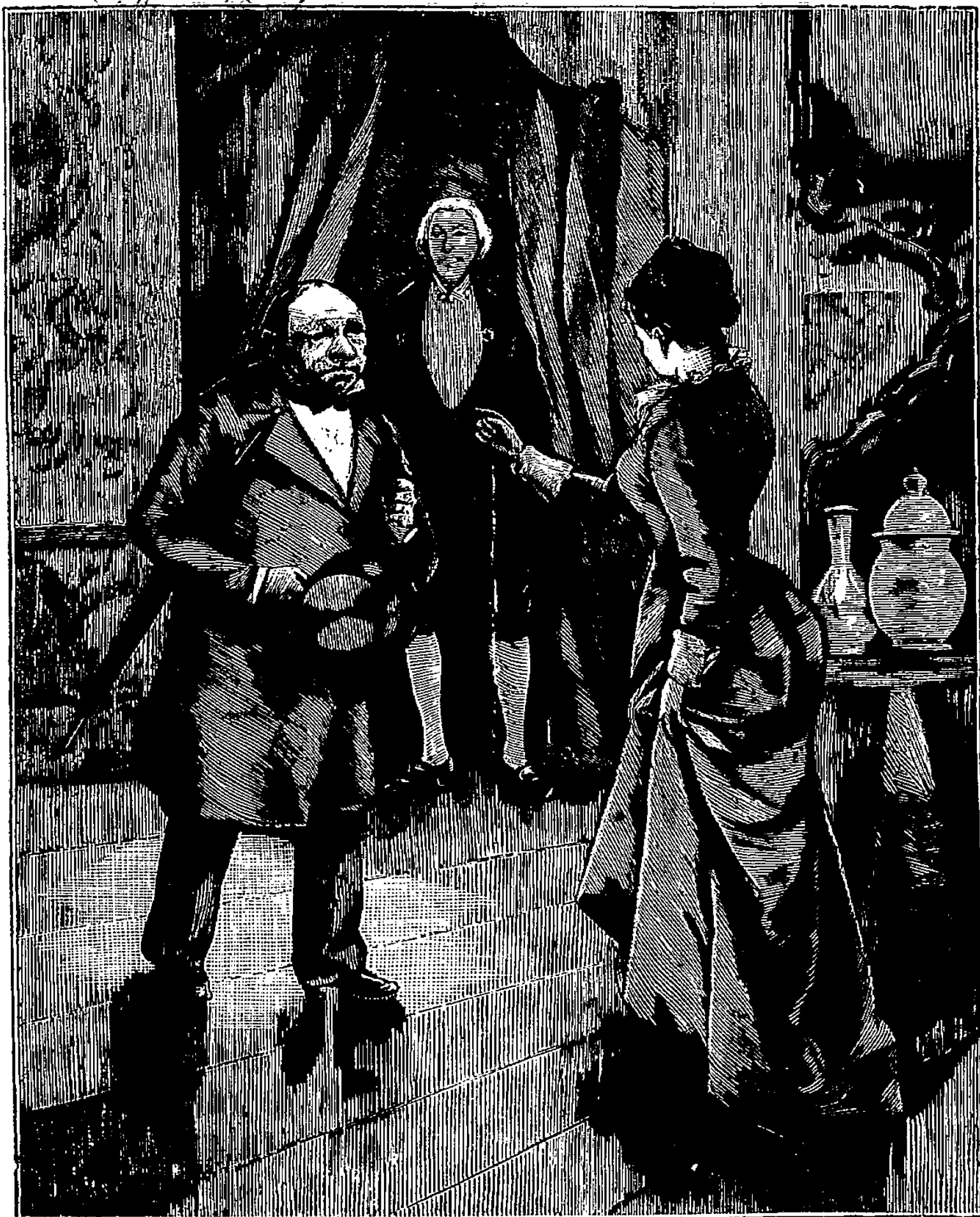
— Ici!

— Oui, ici même.

Et Adrienne, lui raconta la scène qui venait de se passer.

La stupéfaction de M. de Corbière était grande.

— Et voilà, reprit Adrienne, ce que vos lois et votre monde tolèrent, le vice hypocrite, le mensonge et les basses intrigues, pourvu qu'ils soient couverts du masque de la vertu. Eh bien! vous savez maintenant qu'il est un homme qui peut me



— Reconduisez ce misérable !

(Chap. XIII, 2^e partie.)

rendre mon enfant. Vous en savez assez de sa conduite pour le forcer à parler. Faites donc qu'il parle. Encore une, fois rendez-moi mon fils, et je vous rendrai le vôtre.

— Ce que vous me racontez est si grave, si inouï, que je ne sais si je dois y ajouter foi. En tout cas, j'essayerai de faire ce que vous souhaitez.

Il s'apprêtait à sortir, quand entra soudain Bathilde de Corbière.
Elle était voilée, vêtue de noir.

— Comment ! vous ici, s'écria sévèrement le magistrat.

Adrienne reconnut Bathilde.

— Partez vite, madame, j'ai la peste, dit-elle ironiquement.

Mais Bathilde resta.

— Rodolphe, où est-il? demanda-t-elle. Il faut l'emmener, mon père. Vous restiez longtemps. Je n'y tenais plus. Je pensais que Rodolphe hésitait, que je le déciderais mieux que vous, et je suis montée; je vous en prie, madame, dites-nous où il est.

— Ne parlez pas à cette femme. Sortons, sortons, répéta M. de Corbière.

— Ah! mon père, reprit Bathilde, dans le chagrin où nous sommes, montrons-nous moins sévères. Moi, madame, je n'ai eu aucun tort envers vous. Souvenez-vous que j'ai fait ce que j'ai pu pour connaître la vérité. Ils ont su me persuader que Rodolphe ne vous aimait pas, ne vous avait jamais aimée. Je vois maintenant qu'ils se trompaient. J'ai bien expié mon aveuglement. Madame, j'ai un enfant malade qui demande son père. Je lui réponds toujours qu'il va venir, et il ne vient pas. Alors l'impatience augmente sa fièvre. Madame, un pauvre enfant! Envoyez-nous Rodolphe un jour, une heure. Ses affaires le réclament aussi. Je m'adresse à votre humanité.

— Taisez-vous, Bathilde, dit encore M. de Corbière. Ne la priez pas. Ces femmes-là sont sans pitié.

— C'est vrai, repartit Adrienne, nous n'avons pas de pitié. Qui donc en a pour nous? Cependant, Madame, comme vous ne m'avez pas insultée, vous; comme vous vous êtes humiliée jusqu'à m'implorer, moi, une fille perdue, et comme surtout vous ne m'avez pas offert d'argent, je vous enverrai votre mari dès qu'il reviendra.

Elle achevait ces mots, quand Rodolphe, la figure bouleversée, fit irruption dans le salon. Il n'aperçut d'abord qu'Adrienne, Adrienne qu'il n'avait pas vue depuis plusieurs jours.

— Adrienne! s'écria-t-il.

Mais, d'un geste, elle lui désigna les deux personnes qu'il n'apercevait pas.

En reconnaissant son père et sa femme, il devint d'une pâleur effrayante.

— Mon père! et vous, Bathilde, ici! qu'arrive-t-il donc?

— Ah! Rodolphe, fit Bathilde suppliante, quelles angoisses vous nous causez!

— Nous venons vous chercher, monsieur, ajouta le magistrat; votre mobilier est saisi.

— Oui, je le sais. Un malentendu. Voilà deux jours que je suis en courses pour arranger cela. Mais c'est terminé; j'ai payé.

— Enfin, reprit le magistrat implacable, votre enfant se meurt.

— Et puis, ce n'est pas tout, dit Adrienne. On m'accuse, on se plaint que je vous accapare, que je vous ruine, que je vous avilis.

— On vous aurait insultée ici, chez vous! exclama Rodolphe en regardant avec colère sa femme et son père.

— Allez donc, reprit Adrienne sarcastique, remplir vos devoirs de père de famille, et ne m'exposez plus à de pareilles visites. Elles m'embêtent.

Rodolphe se vit éconduit, chassé de nouveau. Sa tête se perdait.

— Mon père, s'écria-t-il avec défi, je ne suis point habitué à voir contrôler, surveiller ma conduite; je ne le tolérerai pas.

Et, s'adressant à sa femme :

— Quant à vous, votre présence chez madame est de la dernière inconvenance.

— Puisque vous êtes toujours ici, repartit le magistrat, quand on a à vous parler, il faut bien y venir. Vous devriez rougir d'une pareille conduite. Mais vous ne rougissez plus, vous avez perdu toute vergogne.

— Pas d'explications ! je vous prie, répondit Rodolphe sur le même ton ; venez, Bathilde.

Il prit le bras de sa femme et l'entraîna dehors.

M. de Corbière les suivit.

Mais, à peine arrivé dans l'antichambre, Rodolphe rentra brusquement auprès d'Adrienne et, lui envoyant un baiser, il lui dit :

— Je reviendrai ce soir.

XV

LE SUPPLICE

Quand elle fut seule, Adrienne retomba dans sa tristesse et dans son désespoir. Des larmes amères inondèrent son visage.

— Me voilà donc vengée, se disait-elle. Ce but que je poursuis depuis huit ans, je l'ai atteint. Suis-je donc bien heureuse ? Ah ! je ne sens, au contraire, que honte, que dégoût de moi-même. J'ai été plus méchante qu'eux, plus méprisable. Cet enfant qui souffre, cette femme qui pleure, cela me rend-il la paix, le bonheur ? Ce père désolé, cela fait-il mon père moins malheureux ? Ah ! si ce n'était l'espoir de retrouver enfin mon fils, j'en finirais sur-le-champ avec cette triste vie... Eh bien ! quoi ? reprenait-elle un instant après, ne vais-je pas me repentir, à présent ? J'ai été juste, voilà tout. Mais c'est assez ; nous avons assez souffert tous les deux. S'il revient tout à l'heure, j'aurai le courage de lui fermer ma porte.

On lui servit à dîner.

Elle toucha à peine aux mets succulents qu'on lui présenta.

Après dîner, elle passa dans sa chambre et procéda à sa toilette du soir ; car elle attendait du monde.

Elle songea un instant à interdire sa porte. Mais elle était fiévreuse, ennuyée. Comment passerait-elle cette soirée si longue ? À pleurer, à regretter le passé, à s'abandonner aux tristesses, aux amertumes de sa vie présente, à penser à Rodolphe, à souffrir de la souffrance qu'elle allait lui causer.

Elle préféra le monde, le bruit, la joie.

Elle se laissa habiller, avec quelle indifférence ! puisque ce n'était plus pour *lui* qu'elle se faisait belle.

Quel vide en effet cette séparation allait creuser dans son existence ! Une fois habillée, elle alla reprendre sa place sur le divan du salon.

— Lui seul m'aimait pourtant, pensait-elle, lui seul m'a jamais aimée, lui seul sait aimer comme moi, avec les mêmes ardeurs, les mêmes inquiétudes, les mêmes impatiences.

Neuf heures sonnèrent.

Elle se leva soudain, l'œil anxieux.

— Neuf heures ! fit-elle ; et il ne vient pas. Cependant il m'a dit : A ce soir. Que

fait-il donc? Il console sa femme sans doute. Elle est si belle encore, si douce, si touchante. Oui, j'ai eu raison de me venger. Cette femme m'a fait trop souffrir. Mais comme il tarde!

Elle allait jusqu'à la fenêtre et appuyait contre la vitre son front brûlant. Et puis elle revenait au divan.

Un instant après, elle se levait de nouveau pour consulter l'heure.

— Sans doute, se disait-elle, cette pendule avance. Il n'est pas si tard.

Elle sonnait un domestique.

— Baptiste, quelle heure avez-vous donc? demandait-elle.

— Neuf heures un quart.

— Ah! c'est sa femme qui le retient, pensa-t-elle. Quelle torture!

Prêtant l'oreille, elle entendit sonner le timbre de la porte.

Elle se précipita à la rencontre de Rodolphe. Mais elle revint aussitôt sur ses pas.

La fièvre était tombée soudain. Elle rentrait en possession d'elle-même.

— Soyons calme, se dit-elle. Il ne faut pas qu'il se doute de mon impatience. Il faut le ressaisir; autrement son père ne me rendrait pas mon enfant.

Ainsi l'infortunée cherchait encore à s'abuser elle-même.

XVI

LES FORÇATS DE L'AMOUR

C'était Rodolphe, en effet.

Il entra, courut à Adrienne, et se laissa tomber, épuisé, mourant, à ses pieds.

— Eh bien! quoi? fit-elle froidement.

— Ah! enfin! exclama le malheureux, je vous révois, je suis à vos genoux, mon Adrienne, ma duchesse, ma reine!

— Avez-vous au moins suffisamment consolé votre Calypso?

— Ah! ne ris pas, méchante, du chagrin de cette pauvre femme.

— Pourquoi donc n'en rirais-je pas?

— C'est que je viens de subir une scène navrante. Trouves-tu enfin que je t'aime assez, dis? Quitter pour toi mon enfant malade, déchirer le cœur de ma femme, braver mon père irrité, tout cela pour venir embrasser tes genoux, implorer mon pardon.

— Que ne restez-vous chez vous? Votre femme vous aime, certes, plus que moi.

— Ainsi, voilà l'accueil que vous me faites, après tant de sacrifices, tant de preuves d'amour?

— Si ces sacrifices vous coûtent, c'est que vous m'aimez peu. Quant à moi, comme je vous l'ai dit l'autre jour, je ne vous aime plus.

- Tu me gardes rancune d'avoir trop tardé à revenir.
- Oh ! oh ! quelle fatuité !
- Mes affaires ! Si tu savais quel tracas, quelles complications !
- N'allez-vous pas maintenant m'ennuyer de vos affaires ? Vous savez à quel point je méprise l'argent, et vous n'êtes occupé que de cela. Vous voyez donc bien qu'il y a entre nous incompatibilité de goûts et de caractères.
- Ne joue pas ainsi, je t'en supplie, avec mon amour. Tu connais mon esprit inquiet, malade. J'ai toujours peur que tu ne parles sérieusement.
- Mais je parle très sérieusement, repartit Adrienne avec un calme affecté.
- Quoi ! vous ne m'aimez plus ? s'écria Rodolphe bouleversé.
- Parole d'honneur ! Il est vrai qu'un serment sur mon honneur...
- Adrienne, mon Adrienne, que faut-il faire pour obtenir mon pardon ? Vois, j'ai des larmes plein les yeux. Je t'ai quittée l'autre jour avec colère, c'est vrai. Mais depuis que je ne t'ai vue, j'ai le cœur horriblement serré, et je ne pourrais rester plus longtemps loin de toi sans mourir.
- Puisque vous n'êtes pas rentré au nid conjugal, où donc avez-vous perché pendant ces trois jours ?
- A mon cercle, jouant comme un possédé, comme un damné.
- Alors, c'était le jeu qui vous serrait le cœur. Vous aviez de la chance ?
- Une chance inouïe : en deux jours j'ai gagné vingt-huit mille francs.
- Vous savez le proverbe : Heureux au jeu...
- Prenez garde, Adrienne, votre ironie m'exaspère.
- Et vos menaces m'amuse.
- Vous avez donc juré de me rendre fou ?
- Vous l'êtes assez comme cela.
- Ah ! c'est une torture infernale. Vous avez raison, cela ne peut durer ainsi. Ayez donc le courage de me chasser, de me fermer votre porte, et peut-être que, révolté enfin de vos outrages, de votre cruauté, je parviendrai à vous oublier.
- Pourquoi aurais-je plus de courage que vous ?
- Tu m'aimes donc aussi ? s'écria Rodolphe dont le visage sombre rayonna soudain.
- Ai-je dit cela ? repartit froidement Adrienne. Mon Dieu ! non. Mais vous vous acharnez ; et, comme au fond, je suis bonne fille....
- Adrienne ! dit Rodolphe, la voix et les traits altérés par l'angoisse, ayez pitié de moi, je vous en supplie. Tenez, je suis si lâche devant vous, si humble, que j'ose à peine vous accuser. Cependant, depuis plusieurs jours, votre ami Jacques, sous prétexte de réparer cette serre, est constamment ici, je le sais, et vous lui montrez un intérêt...
- Comment ne m'intéresserais-je pas à lui ? C'est le seul homme qui m'ait véritablement aimée et qui, en retour de tout son dévouement, ne m'ait jamais demandé qu'un peu d'amitié.
- Enfin, tout à l'heure, mon père m'a dit avoir tenu entre ses mains une lettre signée lord Dickson qui vous envoyait dix mille francs. Eh bien ! j'ai tellement peur d'apprendre que vous me trompez, que je n'ose même pas vous questionner.
- Questionnez toujours, repartit Adrienne avec un dédaigneux sourire, je vous dirai la vérité.
- Vous me trompez ? demanda-t-il, terrible.
- Je n'aime personne.
- Ah ! merci.
- Il n'y a pas de quoi.

— Vous êtes diabolique.

— Je le sais bien.

Rodolphe pendant un instant se tut. Il arpentait le salon à grands pas. Puis tout à coup, s'arrêtant en face d'Adrienne :

— C'en est trop, dit-il, je reviens à vous, le cœur plein d'amour. Je me mets à vos genoux, quand je devrais vous battre. Je suis respectueux et soumis, quand je devrais vous tenir sous mes pieds. Eh bien ! oui, je vous méprise. Eh bien ! oui, je vous hais. Adieu ! c'est fini, bien fini, je ne vous reverrai plus.

Et il se dirigea résolument vers la porte.

En le voyant sortir :

— Rodolphe ! cria Adrienne.

Il se retourna.

Elle le regardait avec amour en lui tendant la main.

Il revint. Elle lui jeta ses bras autour du cou, et, lui, s'agenouilla.

— Regarde dans mes yeux, dit-elle.

Ce regard noyé, alangui, débordant de tendresse, acheva d'engourdir la volonté du malheureux. Elle lui passait doucement la main sur le front pour en essuyer la sueur glacée que sa cruauté y avait fait monter.

— Sens-tu, reprit-elle d'une voix plaintive, captivante, en lui effleurant le visage de ses lèvres, sens-tu la fièvre qui me brûle aussi ? Je ne t'aime plus ! pauvre cher ! Quand je te fais souffrir, mon Rodolphe adoré, c'est que je souffre plus encore. Je ne t'aime plus ! mais d'être restée trois jours sans te voir, j'étais malade ; moi aussi, je me sentais mourir. Je t'aime comme une damnée, entends-tu ! Je ne vis que par toi ; tous les autres me sont odieux, tu le sais bien. Je les subis. Pourquoi ? Parce que tu m'aimerais moins peut-être si tu n'étais pas jaloux, si tu ne me voyais au milieu de ce luxe qui me fait belle. Et puis mes souillures mêmes t'attirent, parce que tu es corrompu. Ne suis-je pas ton œuvre ? Vois ta femme ; elle est plus belle que moi, plus jeune ; mais elle est pure, et tu ne l'aimes pas, pas plus que tu ne m'aimais quand j'étais pure et tout à toi. Donc, si je reste dans la boue, c'est pour te plaire. Eh bien ! non, ce n'est pas cela encore. Si nous nous aimons, c'est que nous sentons en nous la même flamme, la même passion. Et si nous souffrons, c'est qu'on ne peut aimer beaucoup sans souffrir.

— Parle encore, parle toujours, dit Rodolphe éperdu d'amour. J'aime le son de ta voix émue. Tes paroles m'enivrent. Ton regard me pénètre et m'embrase. Laisse dans mes mains tes mains brûlantes. Que parles-tu de ma femme ? Elle n'est rien pour moi. Elle ne sait rien de la passion. Toi, tu me fais vivre en un jour plus qu'elle en une année.

En ce moment, si tous deux eussent été moins absorbés par leur amour, ils auraient pu distinguer, entre les larges fenilles des magnolias, une figure pâle, irritée, puis un homme se dresser debout et faire un geste de menace ; puis son ombre se glisser entre les arbustes et disparaître.

— Écoute, s'écria Adrienne, il me semble qu'on marche dans la serre.

— En effet, fit Rodolphe qui prêta l'oreille. Un domestique sans doute.

— A cette heure ? Voilà la seconde fois aujourd'hui que j'entends du bruit de ce côté.

— C'est Jacques, peut-être, qui nous épie, repartit Rodolphe d'un air soupçonneux.

Il saisit une bougie et s'élança dans la serre.

— Ah! ces émotions me brisent, murmurait Adrienne; et je ne puis m'en passer.

Rodolphe rentra bientôt.

— Personne! dit-il. Mais ce Jacques n'a-t-il pas une clef? Quelle confiance vous avez en lui! Ainsi un homme, un homme qui vous aime, peut entrer et sortir de chez vous à toute heure. Oh! s'il était votre amant!

— Cette injure! repartit Adrienne, au moment où je te pardonne, où je t'avoue enfin mon amour. En vérité, si Jacques était mon amant, je le chargerais de me débarrasser de toi.

Un domestique qui entra en ce moment, entendit ces dernières paroles.

— Encore de la bisbille, pensa-t-il.

Et il annonça à haute voix du ton imperturbable d'un huissier de grande maison :

— Monsieur et madame Belnet.

XVII

UN ÉLÉGANT TRIPOT

Adrienne se leva languissante et alla au devant d'Hortense, qui entra en grande toilette de soirée.

— Bonjour, belle odalisque, dit Hortense en embrassant affectueusement son amie.

— Ah çà! que devenez-vous donc? demanda Henri à Rodolphe. Nous ne vous avons pas aperçus tantôt aux courses de Vincennes.

— Il y avait courses? lit Rodolphe distraitement.

— De quel Congo reviens-tu donc? On ne te voit plus nulle part.

— Ils sont toujours enfoncés dans leur lune de miel, ces tourtereaux-là, ajouta Hortense gaiement.

— Du miel, repartit Adrienne; tu ne dis pas assez, ma chère; c'est de la poix. On en voudrait sortir, impossible.

Rodolphe, lui, encore tout ému, regardait Adrienne sans pouvoir parler.

— Je m'incline, dit Henri en saluant avec affectation. Au bout de dix ans, car voilà dix ans qu'ils s'aiment, roucouler encore comme au premier jour, planer dans l'éther!...

— Tandis que nous, interrompit Hortense, nous nageons en pleine popote. Je suis jalouse, na!

— Ma chère, répliqua Adrienne, tu lui rends la vie trop douce, à ton Henri. Tourmente-le un peu, ne fût-ce que pour l'empêcher d'engraisser.

— En effet, depuis que nous avons hérité de papa, il tourne au potiron.

— Vois Rodolphe, reprit Adrienne, s'il n'a pas l'air d'un héros des mélodrame.

— Un héros de mélodrame, voilà justement mon rêve, soupira comiquement Hortense.

— Henri, prenez-y garde, dit Adrienne en riant. Hortense flatte Rodolphe.

Rodolphe écoutait Adrienne avec stupéfaction. Elle avait toute sa liberté d'esprit. Elle plaisantait, tandis que lui était anéanti par tant d'émotions; il souffrait de l'excès de son amour. Il se disait : Elle ne m'aime point, elle joue avec mon cœur.

— Qu'ils ne se gênent pas ! repartit Henri, je suis aussi aveugle qu'un mari.

— Alors, à quand la noce ? demanda vivement Hortense.

— Tu a trop de préjugés, ma pauvre Hortense, répondit Henri. Mariée, tu ne serais plus qu'une vulgaire bourgeoise, tandis que tu es une gentille petite pieuvre avec beaucoup de chic.

— On a beau être pieuvre, répliqua Hortense, rien ne vaut les crampons du mariage.

— Les courses étaient-elles brillantes ? questionna Rodolphe qui essaya de secouer sa torpeur.

— Oui, répondit Henri, j'ai gagné cinq mille balles, c'est gentil. Ma foi ! je me suis rangé parmi les Français de la décadence. Je deviens joueur en diable. Je trouve cela plus amusant que de m'époumonner à défendre la veuve et l'orphelin. Nous jouons ce soir, j'espère. Je me suis lesté à cette intention.

— Il paraît, dit Adrienne, que Rodolphe aussi est en veine. On verra qui des deux veinards battra l'autre. J'attends du monde ce soir, deux Brésiliens fort riches.

— Autrement dit deux oisons qui sont venus à Paris pour se faire plumer, ajouta Hortense. Un lansquenet échevelé, n'est-ce pas ? Vite les tables de jeu !

Pendant qu'on dressait les tables, plusieurs personnages entrèrent.

Vers dix heures, un laquais annonça deux noms baroques.

— Voilà nos Crésus brésiliens, fit Adrienne qui s'avança à leur rencontre.

Bientôt le salon fut rempli. On ne tarda pas à commencer un lansquenet.

Les rafraîchissements circulèrent ; le punch flamba ; le champagne pétilla dans les coupes.

Sur les épaules nues étincelaient les diamants.

Les bouchons sautaient. Le bruit de l'or se mêlait aux propos joyeux.

— Au jeu ! au jeu ! disait Adrienne avec son sourire voluptueux, son entrain fiévreux et facile.

Rodolphe, en la voyant si belle, si attrayante, subit le vertige.

— Au jeu ! répéta-t-il. Je me sens en veine. Henri, gare à l'héritage !

— Voyons, messieurs, buvons, reprenait Adrienne, la coupe en main, buvons à la Fortune !

— Oui, c'est cela, repartit Henri, la Fortune est une coquette qui veut être attaquée gaiement.

— A la Fortune ! cette traîtresse, dit Rodolphe à son tour. A toutes les femmes perfides ! Il n'y a que celles-là qui sachent se faire aimer. Allons ! un jeu d'enfer. Videz vos bourses ; que l'or ruisselle ! La vue de l'or excite, la vue de l'or enivre, et nous voulons toutes les ivresses.

— Oui ! toutes les ivresses, répéta Adrienne. A moi les cartes !

Pendant un moment on n'entendit que ;

— Deux cents, cinq cents.

— Mille.

— Qui les fait ?

— Je les tiens.

— Banco.



Fasciné, il continuait à regarder.

(Chap. XVII, 2^e partie.)

Et le bruit de l'or qu'on jetait sur le tapis ou qu'on ramassait. Comme les enjeux étaient considérables, tous les invités entouraient la table de jeu.

Tout à coup s'éleva de la rue une musique étrange, discordante, sauvage et triste.

— Ah! voilà le charivari infernal qui commence, s'écria Hortense.

Adrienne pâlit, laissa tomber les cartes.

— Sont-ils plusieurs? demanda-t-elle au domestique qui servait les rafraichissements.

Mais elle n'attendit pas la réponse; elle courut à la fenêtre.

— Bon! fit Hortense, voilà sa folie qui la prend. Vous ne connaissez pas, messieurs, dit-elle aux Brésiliens, la folie de la *Duchesse*? Regardez-la. Chaque fois qu'elle

entend dans la rue ces affreuses serinettes, elle tressaille, elle pâlit, elle oublie tout pour les écouter. Quand il y a des enfants, elle les appelle, les questionne et les renvoie les mains pleines. Aussi tous les orgues de Barbarie, tous les violons, vielles, mandolines, binious, guitares, tous les Auvergnats et Savoyards que renferme Paris, se donnent rendez-vous sous ses fenêtres. Voyons ! ajouta-elle en levant la voix, faites-les monter tout de suite, et donnez-nous une représentation.

— Non, pas ce soir ; ma folie est passée, répondit tristement Adrienne en revenant prendre sa place.

Mais au même instant glapit une voix d'enfant enrouée et grelottante, chantant une chanson inintelligible.

— Oh ! le malheureux enfant ! exclama une femme qui regardait à la fenêtre. Il est tout contrefait et il danse.

— Tenez, dit Adrienne au domestique en lui remettant quelque monnaie, faites-lui l'aumône.

— Non, non, amenez-le plutôt, cria Hortense. Il nous dansera la danse des marmottes. Ce sera drôle.

Le jeu continua.

Henri tennait les cartes.

Adrienne, qui avait quitté le jeu, versait elle-même le champagne dans les coupes.

Le domestique rentra bientôt, tenant par la main une sorte de main difforme.

Dans un visage terreur brillaient deux yeux noirs et vifs, des yeux de ouistiti, annonçant une intelligence précoce, un cynisme railleur, en même temps que ses traits émaciés, déjà fatigués, trahissaient une vie de misère et de souffrance.

A la vue de cet être repoussant, Adrienne ne put réprimer un mouvement de dégoût.

— Un vrai petit singe ! dit Hortense. Il doit avoir de l'esprit.

— Il fait mal à voir, ajouta Adrienne. Pauvre petit ! Tiens, voilà une belle pièce d'or ; cache-la dans ton soulier, pour que le maître ne te la prenne pas.

— C'est que mes souliers sont percés, repartit l'enfant en montrant de misérables chaussons, à travers desquels s'apercevaient ses pieds rouges de froid.

— Quel âge as-tu ? demanda Adrienne.

— Je ne sais pas.

— De quel pays es-tu ?

— Je crois que je suis de Paris.

— Comment t'appelles-tu ?

— Criquet, parce que je suis si petit.

— Et tu joues de la viole, depuis combien de temps ?

— Depuis que je suis au monde.

— Quel fameux musicien ! Aimes-tu la musique, au moins ?

— J'aime le pain et les gâteaux, répondit l'enfant en regardant avec convoitise passer un plateau chargé de rafraîchissements.

— Et manges-tu toujours à ta faim ?

— Pas souvent. On ne me donne guère à manger, pour que je ne grandisse pas trop vite.

— Pourquoi ?

— Le maître dit que si j'étais grand, je ne ferais plus pitié, et que je gagnerais moins.

— Et cette femme qui est avec toi ?

— C'est la mère; mais j'aime encore mieux le patron. La mère, elle ne rit jamais, tandis que lui, quand la journée a été bonne, il boit fort; alors il m'en donne.

— De quoi?

— De l'eau-de-vie, pardine!

— Eh bien! bois du punch, petit ivrogne, dit Hortense, et mange des gâteaux.

— Et ton maître, questionna encore Adrienne, a-t-il d'autres enfants?

— Il en avait un autre qu'il a chassé, parce qu'il trichait et gardait l'argent qu'on lui donnait, pour acheter des sucres d'orge.

— Et toi, tu ne triches jamais?

— Oh! si; mais on ne me pince pas, moi. Ce qui est mal, ce n'est pas de tricher, mais de se faire pincer.

— Et qui est-ce qui t'apprend cela?

— Tiens! c'est le maître. On ne l'a jamais pincé, lui. C'est un fier homme.

— Qui a-t-il donc triché, ton maître?

— Pardine! repartit l'enfant avec un geste atroce, il fait le commerce.

— Quel commerce?

— Je ne veux pas vous le dire, parce qu'il me battrait.

— Allons, dit Hortense, finis ton gâteau, et va te faire pendre ailleurs avec ton vertueux maître.

Adrienne poussa un soupir et jeta sur l'enfant un regard plein d'une tristesse et d'une pitié profondes.

Puis elle suivit Hortense qui était allée reprendre sa place à la table de jeu.

— A moi la banque! A moi la banque! cria Rodolphe, l'œil et la joue enflammés.

— Faites le jeu, messieurs. Rien ne va plus, disait Hortense en imitant l'accent monotone des croupiers du trente et quarante.

— A moi les cinq mille! Qui les fait? demanda Rodolphe.

— Je les tiens, repartit un Brésilien en jetant sur le tapis cinq rouleaux de mille.

Criquet, tout en dévorant ses gâteaux, dardait sur les tables de jeu des regards avides.

— Que d'or! pensait-il, comme ça brille!

— A moi les dix mille! reprenait Rodolphe.

— C'est l'homme pâle qui gagne toujours, remarqua Criquet.

— Un râteau! messieurs, criait Rodolphe, je demande un râteau. Vingt mille, qui les fait?

Personne ne répondit. Et Rodolphe cria de nouveau:

— Vingt mille! Voyons, cotisez-vous.

— Vingt mille balles! soupirait Criquet. Si le patron voyait ça!

— Eh bien! on caponne?

Et Rodolphe promena autour de la table un regard narquois.

— Je fais mille, hasarda Henri.

— Moi, cinq mille, ajouta un Brésilien.

— Six mille sur vingt mille! Quelle couardise!

— Cinq cents, fit Hortense.

— Bah! dix mille! fit un autre joueur. Cette chance infernale ne peut durer.

— Bravo! exclama la Duchesse, ça chauffe, messieurs, ça chauffe!

— Je fais le reste, dit l'autre Brésilien, qui jeta quatre billets de banque sur le tas d'or.

Criquet ne mangeait plus. Son regard dévorait le jeu.

— Si je me glissais sous la table, pensait-il, il tomberait peut-être quelques pièces.

Fasciné, il continuait à regarder. Tout le monde l'avait oublié.

Un grand vase de Chine le cachait presque entièrement aux yeux des joueurs, dont l'attention d'ailleurs était absorbée par le jeu.

Il régnait alors un grand silence.

Rodolphe tournait les cartes.

— Allons ! à moi encore ! Décidément, j'ai une veine de tous les diables. Messieurs, vous voyez ce monceau d'or et de billets de banque. Il y a quarante mille francs. Je les joue. Eh bien, qui les fait ?

— Ne tentez plus la chance, lui conseilla Adrienne. Passez la banque.

— Non pas, non pas ; ce serait de la lâcheté. A boire ! à boire ! dit-il, le vin porte bonheur. Il faut avoir la fièvre pour gagner.

Et d'un trait il avala le contenu d'une coupe qu'un laquais venait de remplir.

— Et moi ! cria Hortense qui tendit son verre.

— Quarante mille francs ! qui les fait ? reprit Rodolphe, l'œil allumé par le vin et par la chance.

— Tout le monde se tut. Quelques-uns se fouillèrent.

Tout à coup, l'un des Brésiliens se leva et dit avec calme :

— Moi.

Il compta quarante billets de banque de mille francs.

Avant de tourner les cartes, Rodolphe vida encore coup sur coup deux coupes pleines de champagne.

Et il gagna encore.

— Eh bien ! messieurs, je veux être beau joueur, fit-il d'une voix chevrotante, car il était gris. Voilà 80,000 francs ; qui les fait ? Comment, personne ! Vous avez peur. Ma veine vous épouvante. En effet, vous avez raison. Le diable est avec moi, et la fortune et l'amour, l'amour de la duchesse. Adrienne, tu m'aimes, n'est-ce pas ? Moi, je t'adore. Viens, embrasse-moi, reine de mon cœur. 80,000 francs ! qui les fait ?

Mais Adrienne se leva.

— C'est assez, dit-elle gravement. Il est complètement gris.

— Moi, gris ! riposta Rodolphe. C'est une insulte, cela. Quatre-vingt mille francs ! qui les fait ? Quatre-vingt mille francs ! Une bagatelle, quoi ! C'est bien la peine de venir du Brésil, de se poser en nabab, pour caponner devant une pauvre mise de quatre-vingt mille francs.

En parlant ainsi, sa tête oscillait de droite à gauche, d'avant en arrière.

— Je fais cinq sous, s'écria Hortense.

— Et moi aussi, ajouta une petite voix fêlée.

Tout le monde se retourna.

— Tiens ! ce petit singe est encore là, exclama Hortense.

— Je fais les 80,000 francs, articula lentement l'autre Brésilien.

Rodolphe était complètement gris. Néanmoins il but encore et tourna rapidement les cartes.

— Qui a dit que j'étais gris ? Voyez si je suis gris.

Il gagnait encore.

— Des sacs ! des sacs ! Le diable... Duchesse, ma duchesse ! Ah ! ah ! ah !

— Il éclata de rire ; mais en même temps, il tombait en avant, la face sur le tas d'or.

— Emportez-le dans ma chambre ! ordonna Adrienne aux deux laquais. Il

n'avait pas mangé depuis deux jours, ajouta-t-elle. Le champagne et l'excitation du jeu l'ont grisé.

Criquet regardait emporter Rodolphe, et il pensait :

— Tant d'or que ça dans la poche d'un homme ! Si le patron voyait ça !

Adrienne alors aperçut de nouveau l'enfant, et son regard étrange la frappa.

— Reconduisez cet enfant, dit-elle au domestique qui l'avait amené. Tiens ! mon petit ami, voilà deux louis. Va te coucher et surtout ne triche personne.

On emmena Criquet.

Hortense essaya de réorganiser le jeu. Elle commença une nouvelle banque ; mais tous étaient encore ahuris de cette chance, de ce gain. L'entrain n'y était plus. Ce qui manquait surtout, c'était l'argent. Les poches étaient vides.

D'ailleurs, il se faisait tard. La soirée se traîna languissamment une demi-heure encore, et peu à peu tous les invités disparurent.

XVIII.

LE CRIME

Adrienne alla dans sa chambre.

Rodolphe avait été posé tout habillé sur son lit et dormait d'un sommeil agité et pénible.

Une préoccupation constante semblait le poursuivre jusque dans ses rêves ; de temps à autre il appelait Adrienne, accompagnant ce nom de mots incohérents.

Adrienne le regarda un instant, poussa un profond soupir. Mais comme elle ne voulut pas l'éveiller, elle quitta sa toilette de soirée, s'enveloppa d'une robe de chambre et revint au salon, où elle s'étendit sur un divan pour y dormir.

Les bougies étaient éteintes. Une lampe seule, couverte d'un abat-jour, éclairait tristement la vaste pièce.

— Ah ! enfin, seule ! exclama-t-elle. Quelle fatigue ! Et que le monde m'ennuie !

En effet, cette joie, ces plaisirs factices ne lui laissaient au cœur qu'amertume et dégoût.

Elle était née honnête et bonne, la pauvre fille. Une première faute l'avait jetée dans une vie de désordre et d'aventures. Mais son âme, qui contenait des trésors d'affection, des tendresses infinies, n'était que dévoyée et non pervertie.

Elle avait désiré ardemment se venger de son séducteur et de toute cette famille orgueilleuse à laquelle elle devait son malheur. Mais en scrutant le fond de son cœur, peut-être y eût-on découvert que ce désir de vengeance n'était qu'un prétexte, comme la passion sait en inventer, pour se rapprocher de Rodolphe et reconquérir son amour.

Sans doute, quand les douloureux souvenirs du passé ou quand la fièvre de l'attente enflammaient sa colère, elle croyait de bonne foi le haïr ; mais quand il était à

ses pieds, quand elle le sentait tout à elle, elle l'aimait, elle ne pouvait même s'empêcher de le plaindre. Elle regrettait ses cruautés. Alors elle eût voulu revenir franchement à lui, abandonner sa tactique féroce, lui ouvrir son cœur sans détour, lui avouer ses propres souffrances, lui demander pardon. Mais la cause la plus légère ranimait son irritation, son ressentiment. Et elle restait défiante, froide, ironique.

En ce moment elle se souvenait qu'elle avait promis à M. de Corbière de rompre avec Rodolphe, s'il lui rendait son enfant. A la pensée d'une séparation possible et peut-être prochaine, son amour se rallumait plus intense. Elle sentait quels liens puissants l'enchaînaient à lui.

— Il a brisé ma vie, c'est vrai, pensait-elle, il a fait de moi une créature si dégradée que je n'ose plus regarder en moi-même. Mais, malgré mon abaissement, il m'aime encore, il m'aime éperdument !... Et le jour où j'allais peut-être essayer d'une autre vie, être à lui sans réserve, lui rendre toute ma tendresse d'autrefois, je dois... oui, je dois le repousser, le fuir, le désespérer.

Et la passion, luttant contre l'amour maternel, lui causait de cruels déchirements.

— Mais, se dit-elle encore, si je ne retrouve pas mon fils, si on ne me le rend pas, alors... Oui, ce sera lui seul que j'aimerai. Oh ! comme je saurai lui faire oublier toutes nos souffrances passées ! Quel sera mon dévouement, ma tendresse ! Dans cet attachement, je puis encore retrouver quelque dignité, quelque bonheur. Ah ! s'il s'éveillait en ce moment, j'irais toute de suite lui confesse mon repentir et lui avouer mon amour.

Elle se souleva sur son coude, croyant entendre du bruit.

— Justement le voilà qui s'éveille, il a entendu ma pensée, mon désir ; nos cœurs sont si étroitement unis !

Elle se leva, alla jusqu'à sa chambre ; mais Rodolphe dormait toujours du même sommeil pesant et pénible.

Elle revint prendre sa place sur le divan du salon.

Quelques instants après, la lampe s'éteignit.

Bien qu'elle n'eût pas été élevée dans la croyance au dogme, cependant c'était une nature religieuse, un peu superstitieuse même. Souvent, dans ses grands désespoirs, elle élevait sa pensée vers Dieu et l'invoquait.

Toute attendrie par ces réflexions, toute repentante, toute désireuse surtout d'échapper à l'enfer au milieu duquel elle vivait, elle pria.

— Mon Dieu, dit-elle en joignant les mains, pardonnez-moi comme je pardonne à ceux qui m'ont fait du mal, et aidez-moi à sortir de cette fange qui me fait horreur. Faites qu'ils me rendent mon enfant ; ou, si cette joie m'est refusée, donnez-moi le courage de suivre les bonnes impulsions de mon cœur.

Et elle s'endormit en pensant à Rodolphe et à son enfant qui vivait, que peut-être elle reverrait bientôt.

Elle fut tirée de ce sommeil si lourd qui suit une journée de fatigue, par un bruit qu'elle ne distingua pas nettement.

Il lui avait semblé entendre une porte s'ouvrir.

Elle se dressa sur son séant.

— Qui est là ? demanda-t-elle à demi voix. Rodolphe, est-ce toi ?
Rodolphe ne répondit pas.

— Rodolphe ! appela-t-elle plus haut.

Même silence.

Elle pensa s'être trompée et se recoucha.

Mais tout à coup des cris étouffés parvinrent à son oreille.

Elle se dressa de nouveau pour écouter. Une sueur froide l'inonda toute.

— Rodolphe ! Rodolphe ! cria-t-elle de toute sa force.

Alors elle entendit les appels désespérés et sourds d'un homme qu'on étouffe :

— Au secours ! au secours ! On m'assassine !

Puis des gémissements, un râle affreux.

— Bah ! pensa-t-elle, maintenant parfaitement éveillée, c'est Rodolphe qui a le cauchemar.

Elle se dirigea néanmoins toute tremblante et à tâtons du côté de sa chambre pour aller éveiller le dormeur.

— Me voilà, Rodolphe ! mon Rodolphe ! disait-elle.

Mais dans l'obscurité et dans le trouble de ce réveil, elle se heurtait aux meubles et elle ne trouvait pas la porte.

Alors, entendant toujours le râle et percevant distinctement le bruit d'une lutte, l'épouvante la saisit ; elle cria, mais d'une voix étranglée par la terreur :

— Au secours ! au secours ! A l'assassin !

Elle avait atteint la porte, quand soudain un homme en sortit, l'écarta violemment, et s'enfuit par la serre.

Adrienne alors, au milieu de sa frayeur, conserva quelque sang-froid, entra dans sa chambre pour y chercher des allumettes.

— Rodolphe ! dit-elle.

On ne répondit pas.

Elle s'avança ; mais elle se heurta à un corps étendu à terre.

Et il lui sembla qu'elle marchait dans un liquide gluant.

Elle se baissa. C'était le corps d'un homme, celui de Rodolphe sans doute.

Elle chercha le visage, puis la place du cœur.

Horreur ! Elle sentit ses mains mouillées.

Alors elle courut à la fenêtre, éclairée par le gaz de la rue, l'ouvrit et cria à plusieurs reprises :

— Au secours !

Ses forces étaient à bout. Elle s'évanouit.

Quand elle revint à elle, elle vit beaucoup de monde dans l'appartement.

En apercevant ses mains et ses vêtements couverts de sang, elle jeta un cri d'effroi, et, se rappelant soudain l'horrible scène de la nuit :

— Rodolphe, où est-il ? demanda-t-elle, prise d'une angoisse indicible.

On le lui montra étendu sur le lit.

Il était pâle, inanimé.

Un individu en habit noir, un médecin sans doute, se tenait à côté de lui et l'examinait.

Adrienne le vit hocher de la tête et l'entendit prononcer son arrêt :

— Mort, dit-il, assassiné. Le poignard a traversé la seconde côte et atteint le cœur.

Il était alors cinq heures du matin.

A six heures, la police se transportait sur le théâtre de l'assassinat et dressait procès-verbal.

Dans la matinée, le procureur impérial, assisté de M. de Corbière, se rendit sur les lieux pour procéder à l'interrogatoire de tous les domestiques qui composaient la maison de la fille Berthaud, connue dans le monde galant sous le nom de la Duchesse.

XIX

L'ENQUÊTE

L'assassinat de Rodolphe de Corbière, le fils d'un honorable magistrat, fit grand bruit, au Palais surtout.

Les journaux, sans donner de noms, annonçaient un drame aussi mystérieux que scandaleux, appelé à figurer parmi les causes célèbres.

Les reporters aiguisaient leurs crayons et du matin au soir exploraient la rue Moncey, cherchant à pénétrer jusqu'au théâtre du crime, afin d'en retracer à leurs lecteurs les plus menüs détails.

Mais ce crime, qui l'avait commis ?

La veille, la Duchesse avait reçu un grand nombre de visiteurs ; et le soir, il y avait eu chez elle nombreuse réunion.

On y avait joué gros jeu.

Cependant les 160,000 francs se retrouvant intacts dans la poche de Rodolphe, et rien n'ayant été dérangé dans l'appartement, on dut supposer que le vol n'avait pas été le mobile du crime.

Aucune porte, en effet, aucune fenêtre n'avait été forcée ni brisée. Il est vrai qu'un vassistas de la serre laissé ouvert par mégarde avait pu donner issue au criminel. Mais un mobile purement moral avait dû le pousser à commettre l'assassinat.

Cet assassinat, on l'attribuait à la jalousie.

Tous les domestiques s'accordèrent à en accuser Jacques, un ouvrier qu'Adrienne traitait de la façon la plus amicale. Ils avaient plusieurs fois entendu Rodolphe exprimer des soupçons sur la présence très fréquente de Jacques dans la maison.

Au surplus, le jour même du crime, il avait introduit avec lui un homme âgé, d'assez mauvaise mine.

Le valet de pied affirmait avoir vu sortir Jacques seul, et ne se souvenait pas d'avoir vu sortir l'autre.

Il certifia que le dit Jacques, à qui la fille Berthaud témoignait une confiance sans bornes, avait une clef de la petite porte de l'hôtel, et pouvait ainsi entrer et sortir à volonté.

Il rapporta enfin cette phrase entendue par lui dans la soirée même du crime :

« Si Jacques était mon amant, je le chargerais de me débarrasser de toi. »

En conséquence, ordre fut donné d'arrêter Jacques et de rechercher son complice supposé.

A cette nouvelle, Adrienne, au désespoir, courut chez le juge d'instruction et plaida la cause de Jacques avec une chaleur qui corrobora la déposition des domestiques sur la nature des relations paraissant exister entre elle et l'ouvrier.

Un autre point de l'instruction restait obscur :

Quel était cet inconnu qui s'était présenté vers quatre heures chez Adrienne, et qu'elle avait outrageusement chassé de sa maison ?

Adrienne, interrogée, nomma M. de Noiregent et raconta l'odieuse proposition qu'il avait osé lui faire.



Soudain un homme en sortit, l'écarta violemment.

(Chap. XVIII, 2^e partie.)

Elle se rappela alors le regard terrible qu'il lui avait lancé; et ce souvenir fut pour elle un trait de lumière.

— Pour trouver le coupable, dit-elle, cherchez celui qui pouvait avoir intérêt au crime. Mais, d'abord, il est évident que c'est moi que l'assassin croyait frapper. Comment eût-il su que Rodolphe de Corbière reposait seul dans ma chambre? Il ne s'agit donc pas de chercher celui qui avait intérêt à la mort de Rodolphe de Corbière, mais bien celui que ma mort pouvait servir. Or, je ne me connais que deux ennemis : M. de Noiregent et le père de Rodolphe. J'avais menacé M. de Noiregent de le dénoncer dès le lendemain aux tribunaux. Il pouvait désirer aussi se venger de la façon mépri-

sante dont je l'avais chassé. Quant à M. de Corbière, ma vie également le gênait ; car il me regardait comme la cause unique du désordre de son fils.

Le juge d'instruction fut frappé de la logique de cette accusation, tout en la repoussant comme une indigne calomnie.

Toutefois, ce magistrat était juste et cherchait consciencieusement et courageusement la vérité.

Il se rendit aussitôt chez M. de Corbière, et lui lut la dernière déposition d'Adrienne.

M. de Corbière, ordinairement si maître de lui, pâlit. Mais il se remit bientôt.

— Accuser de la sorte M. de Noiregent, mon honorable beau-frère, m'accuser moi-même ! s'écria-t-il saisi d'une véhémence indignation.

— Évidemment, ainsi que je vous l'ai dit d'abord, je ne m'arrête pas un instant à l'accusation dirigée contre vous. Quant à M. de Noiregent...

M. de Corbière lui coupa de nouveau la parole, traitant d'inventions diaboliques les tentatives de séduction attribuées par cette fille à un si digne homme.

— Eh ! eh ! repartit le juge d'instruction, d'humeur un peu sceptique, cette fille est d'une grande beauté.

— Mais, se récria de nouveau M. de Corbière, je vous réponds, moi, de la parfaite convenance, de la vertu éprouvée de mon beau-frère, vous pouvez me croire. Je le connais depuis vingt ans. Il habite presque ma maison. Il dîne à ma table. Non-seulement il a rendu de grands services à Vieuxbourg, mais il a donné au parti de l'ordre de tels gages et montré pour le régime impérial un tel dévouement, qu'il nous est impossible de douter de lui, et surtout de l'impliquer dans une affaire criminelle. Vous m'entendez, dit-il en appuyant avec intention sur ces derniers mots.

— Je conçois... je conçois, dit le juge d'instruction, Cependant, ajouta-t-il en frappant à petits coups sur sa tabatière, la fille Berthaud donne certains détails qui ont une si grande apparence de vérité...

— Encore un coup, interrompit avec impatience l'ancien procureur impérial, je réponds de M. de Noiregent. Vous ne connaissez donc pas ces filles-là ? Elles ont une telle habileté dans le mensonge, que leurs fables en effet peuvent avoir une apparence de vérité. Mais des assertions aussi peu dignes de foi doivent-elles contrebalancer toute une vie de probité et de services rendus ? Non, non, monsieur le juge, vous ne pouvez inquiéter cet homme exceptionnellement honorable, sur la simple déposition d'une pareille créature. Ne vous ai-je pas donné sur la famille Berthaud des renseignements qui doivent vous éclairer ? Des ouvriers sans foi ni loi, connus pour leurs opinions révolutionnaires, et de plus une fille de mauvaise vie. N'est-ce pas là, évidemment, qu'il faut chercher les coupables ? Qui vous dit même que le vol n'était pas également le mobile du crime ? Ces gens-là ont-ils la moindre moralité ? Denis Berthaud avoue être resté dans la serre une partie de la soirée. Qu'est-ce qui vous prouve qu'il n'y est pas resté jusqu'à la fin ? En ce cas, il a vu que mon fils gagnait et mettait son gain dans sa poche, une somme considérable, comme vous le savez.

— Mais cette somme a été trouvée intacte dans la poche de votre fils ! objecta le juge.

— Bref ! reprit M. de Corbière, j'ai à vous soumettre quelques documents qui vous prouveront que la fille Berthaud elle-même ne serait pas étrangère au crime.

— La fille Berthaud ! exclama le juge, je n'ai trouvé aucun indice qui pût la faire soupçonner.

— Rappelez-vous cependant sa réponse, lorsque j'allai lui faire des propositions au sujet de mon malheureux enfant. Après lui avoir tracé le tableau du désordre et

de la douleur qu'elle apportait dans ma famille, comme je lui disais : N'êtes-vous pas assez vengée ? elle me répondit d'un air sombre, avec un accent plein de menaces : Non ! Mais lisez cette lettre que je viens de trouver parmi les papiers de mon fils.

Le juge prit cette lettre et lut :

« Mon Rodolphe, je te veux tout à moi, à moi seule, car je n'existe que pour toi. Et le jour où tu me quitterais, je mourrais ; mais auparavant, je me vengerais d'une manière terrible. Je ne veux pas que tu sois à une autre. Comment as-tu pu rester deux jours sans venir auprès de ta pauvre Duchesse ? Que fais-tu loin d'elle ? Je t'ai blessé, c'est possible. Mais quand je suis mauvaise, c'est que moi aussi je souffre et plus que toi peut-être.

« Viens, viens vite, mon Rodolphe, car l'attente me rend folle. Tu ne saurais croire que d'idées insensées me passent dans l'esprit en une heure, en une minute. Où es-tu ? Auprès de ta femme, implorant son pardon. Ah ! je le vois, tu l'aimes encore, cette femme que je hais parce c'est la seule barrière qui nous sépare. Je ne croirai à ton amour que lorsque tu l'auras quittée pour être tout à moi, moi qui suis bien véritablement ta femme, la première, la seule qui ait jamais su t'aimer. Quand je pense qu'une autre a pris ma place, que tu lui as donné ton nom et ton amour, j'en éprouve toujours comme un vertige de colère et de désespoir. Est-ce qu'elle sait aimer, elle, cette bourgeoise ? Moi, si je croyais... si j'étais sûre... je ne te pardonnerais pas, car je t'aime jusqu'au crime ; et les bras de ta Duchesse, en t'enlaçant, te feraient un collier mortel. »

Après avoir lu et pesé chaque mot de cette lettre, le juge d'instruction dit à M. de Corbière :

— C'est une lettre comme en écrivent les amoureux dans les moments de passion ; et je ne crois pas qu'il y ait là un motif suffisant pour ordonner l'arrestation de la fille Berthaud.

— Ainsi, reprit M. de Corbière en se drapant dans sa dignité de magistrat offensé, vous avez des égards semblables pour une fille de cette espèce, une fille hors la loi, une fille dont le métier est de désoler, de ruiner les familles ; une fille perdue, une créature dangereuse à l'ordre moral et social ; et qui depuis longtemps devrait être séquestrée ! Vous hésitez à la faire arrêter, après les preuves que je viens de vous fournir, après les calomnies odieuses dont elle a essayé de ternir la réputation d'un honnête homme que tout le monde vénère ; vous hésitez à la croire coupable, quand tout l'accuse, au contraire : ses relations avec cet ouvrier, la présence de son père à Paris, et dans son appartement ce jour-là même. Le père ne vous a-t-il pas avoué que bien souvent, en effet, des pensées de crime lui étaient venues ? Vous le voyez bien, il y a connivence entre eux ; et vraiment je ne puis concevoir votre hésitation.

Cette violente tirade fut débitée avec la passion et l'emphase qu'apportait dans ses réquisitoires le procureur impérial.

— J'hésite, monsieur, répondit le juge, qui était un digne et intègre magistrat, parce que je cherche avant tout la vérité et la justice. Cette fille peut avoir été fort coupable ; mais je ne crois pas qu'elle ait en rien participé à l'assassinat de votre fils. Sa douleur était trop profonde pour être simulée. Enfin, quels qu'aient été ses torts dans le passé, il y a chez cette créature un fond d'honnêteté et de droiture. Je l'ai interrogée devant le cadavre de votre fils ; elle m'a raconté son passé, les liens qui les unissaient, avec un accent de sincérité, avec des larmes de repentir qu'on ne saurait feindre.

— Vraiment, monsieur le juge, repartit sévèrement M. de Corbière, on pourrait

croire, à vous entendre, que vous êtes, vous aussi, sous le charme de cette fille satanique.

Le juge d'instruction était un vénérable vieillard, qui depuis longtemps avait abdiqué toute prétention auprès des femmes.

Il se contenta de sourire dédaigneusement. Mais craignant que son hésitation ne lui valût une disgrâce, car il connaissait les relations toutes-puissantes de M. de Corbière, il promit d'interroger de nouveau la fille Berthaud et d'ordonner son arrestation, si l'interrogatoire faisait naître en lui le plus léger soupçon.

Il retourna donc à l'hôtel de la rue Moncey, accompagné cette fois de l'ancien procureur impérial.

Ils trouvèrent Adrienne au lit, malade, plongée dans un désespoir si profond qu'elle semblait n'être plus de ce monde.

Le juge lui mit sous les yeux sa lettre à Rodolphe.

— Reconnaissez-vous cette écriture ? lui demanda-t-il.

— Assurément, répondit-elle. C'est la mienne.

— Pensiez-vous ce que vous écriviez et aviez-vous réellement, dans ces moments d'impatience, des désirs de vengeance ?

— Je l'aimais. Je craignais de le perdre. La passion m'exaltait.

— L'idée de vous venger en le frappant vous est-elle jamais venue ?

— Ah ! monsieur !...

Elle ne put achever sa phrase. Les sanglots l'étouffèrent.

Le juge regarda M. de Corbière.

— Comédie ! murmura celui-ci.

Le juge d'instruction reprit :

— Monsieur de Corbière vous accuse d'avoir participé à l'attentat commis sur son fils.

— Oui, je l'accuse comme inspiratrice du crime. Si elle n'a pas frappé elle-même, elle a dirigé le bras de l'assassin. L'assassin, ce doit être son père, un homme emporté, irascible, qui a fréquemment proféré des menaces contre nous ; ou bien encore Jacques, un homme d'apparence calme, mais fort dangereux.

— Mon père ! Jacques ! s'écria Adrienne qui, dans un mouvement d'indignation, se souleva sur son séant ! Vous osez les accuser ! Ils sont innocents, je l'atteste.

— Connaissez-vous donc le coupable ?

— Je ne le connais pas.

— Quand je vous questionnai la première fois, vous refusâtes de me dire quelles promesses vous fit autrefois Rodolphe de Corbière pour vous séduire. Avez-vous conservé quelques lettres, quelques preuves ?

— Je ne produirai rien contre lui, repartit Adrienne,

— Je vous ferai observer que ce refus de répondre à mes questions peut vous compromettre.

— N'importe ! Je n'attaquerai pas, pour me défendre, la mémoire d'un homme que j'ai tant aimé et qui m'a été si cruellement enlevé.

— En vérité, voilà qui est habile, grommela M. de Corbière.

— Vous ne voulez donc rien révéler à ce sujet ?

— Non ; s'il a eu des torts envers moi, j'en ai eu envers lui. Peut-être l'ai-je fait plus souffrir que son meurtrier.

— Vous oubliez qu'il ne s'agit pas de vous seulement, mais de votre ami Jacques et de votre père. S'ils sont reconnus coupables, vos déclarations atténueront beaucoup leur crime.

— C'est donc vrai, ils sont soupçonnés, arrêtés ? Mon père aussi, le brave, l'honnête homme !

— C'est sur lui principalement que pèsent les soupçons.

Et le juge lui raconta comment il s'était introduit dans la serre, et comment cette coïncidence pouvait entraîner sa condamnation.

— Adrienne, atterrée de ce qu'elle entendait, regardait son interlocuteur avec des yeux égarés, suppliants.

— Mon père, arrêté, arrêté ! Cela n'est pas, cela n'est pas. Oh ! dites-moi que cela n'est pas ; que vous voulez me faire peur, pour me forcer à parler. Eh bien oui, je parlerai.

Et elle pressait son front de ses deux mains, comme pour retenir sa raison qu'elle sentait lui échapper.

Déjà elle voyait son père sur l'échafaud. Elle se rappelait en cet instant les anciennes menaces de M. de Noiregent, cet implacable ennemi qui devait poursuivre sa vengeance jusqu'à la dernière limite.

Puisque son père était entré chez elle, puisqu'il avait entendu son entretien avec Rodolphe, c'était lui, en effet, qui avait dû commettre le crime. Il fallait le sauver.

— Attendez, dit-elle, attendez un peu. Mon Dieu ! il me semble que ma tête se brise. Écoutez, je vais vous dire tout. C'est moi qui ai commis le crime, moi seule, je vous le jure.

Le juge d'instruction l'observait avec stupéfaction.

— Qu'est-ce qui vous pousse à faire cet aveu ?

— Je suis assez criminelle déjà, assez maudite. Je ne veux pas commettre cette dernière infamie, laisser accuser mon père qui est innocent.

— Avec quelle arme avez-vous frappé ?

— Avec le poignard que vous avez trouvé sur l'étagère de ma chambre. Je l'avais acheté à cette intention. Je m'étais dit : Quand il me rendra trop malheureuse, j'en finirai. Je voulais me frapper aussi ; mais j'ai été lâche.

— Dites-vous la vérité ? Vous savez qu'il y va pour vous de l'échafaud.

Elle ne put réprimer un tressaillement douloureux ; néanmoins elle répondit avec fermeté :

— Je dis la vérité.

— Pourtant vous aimiez toujours Rodolphe de Corbière ?

— Je croyais l'aimer ; mais au fond je le haïssais.

— Cependant vos larmes, vos regrets...

— Monsieur vous l'a dit tout à l'heure : comédie. Nous pleurons quand nous voulons, nous, fit-elle avec un amer sourire.

— Et tout à l'heure vous ne vouliez pas l'accuser, parce que sa mémoire vous était chère ?

— Je ne voulais pas parler, parce que j'avais peur de me compromettre.

— Si vous haïssiez autant M. de Corbière, pourquoi continuiez-vous à le voir ?

— Pour le torturer. C'était ma vengeance.

— Malgré ces aveux si complets, le juge d'instruction hésitait encore. Il devinait que cette femme mentait avec un dévouement sublime. Il ne savait que résoudre

Cependant, devant un aveu aussi formel, il dut ordonner son arrestation.

Mais en quittant la rue Moncey, il se transporta à l'hôtel où était descendu M. de Noiregent.

À la vue de ce masque sombre, au front bas, aux yeux louches, aux lèvres sensuelles, aux méplats ignobles, le juge sentit s'accroître sa défiance.

Voici l'interrogatoire, tel qu'il a été consigné dans le dossier de l'affaire :

— Vos nom et prénoms?

— Glaude-Guillaume de Noiregent.

— Vous êtes allé le 29 courant chez la fille Berthaud?

— Oui.

— Vous avez eu un entretien avec elle?

— Oui.

— A quel sujet?

— Au sujet de Rodolphe de Corbière, son amant.

— Ne lui dites-vous pas que vous saviez où était son enfant?

— Je le lui dis, en effet, dans l'espoir de l'amener à rendre Rodolphe de Corbière à sa famille éplorée.

— Est-ce là la seule proposition que vous lui fîtes?

— C'est la seule.

— Elle se plaint que vous l'avez outragée comme femme et comme mère, en lui proposant un marché honteux.

Pour toute réponse, M. de Noiregent fit un geste d'indignation.

— Répondez, reprit le magistrat.

— Mon caractère bien connu et mes cheveux blancs ne sont-ils pas plus éloquents que tout ce que je pourrais vous dire?

— Veuillez répondre d'une façon plus explicite.

M. de Noiregent parut tout à coup saisi d'une vertueuse colère.

— Ah! Monsieur le juge, s'écria-t-il, je souffre vraiment d'avoir à me défendre d'une pareille calomnie. Vous voulez savoir ce qui s'est passé? Voici la vérité. Si j'hésitais à la révéler, c'était par égard pour cette indigne créature, à laquelle autrefois j'ai porté quelque intérêt. Vous savez que, si bas soient-elles tombées, il est certaines filles chez lesquelles l'amour maternel est très développé. Adrienne Berthaud paraît pousser presque jusqu'à la folie ce sentiment, auquel se mêle le remords d'avoir abandonné son enfant. Quoi qu'il en soit, dès que je lui parlai de son fils, de l'espoir que j'avais de le lui rendre, je vis cette fille tomber dans un état de véritable démence. Elle me prit les mains, enroula ses bras à mon cou, m'embrassa les genoux.

Alors, rempli d'horreur et de dégoût pour ses façons de prostituée, je la repoussai violemment, et, dans mon indignation, je lui déclarai que jamais je ne lui rendrais son enfant, que je regardais ma conscience engagée à ne pas livrer un enfant entre les mains d'une mère aussi dégradée. A cette menace, elle se jeta à mes pieds, et fit une foule de contorsions inconvenantes dont je la réprimandai sévèrement. Comme je demeurai inébranlable devant toutes ses supplications, elle changea tout à coup d'attitude. Elle sonna son domestique, et, me regardant avec insolence, lui ordonna de me reconduire. Telle est la vérité, je le jure devant Dieu!

— Une dernière question, reprit le juge. Savez-vous réellement ce qu'est devenu l'enfant de cette femme?

— Il a été recueilli et élevé par des saltimbanques, et il demeure, ou plutôt il campe tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre.

— Comment se fait-il que vous seul connaissiez l'existence et la demeure de cet enfant, et pour quel motif vous y êtes-vous intéressé?

M. de Noiregent raconta alors une partie des événements déjà connus.

— C'est donc vous qui avez fait disparaître l'enfant au moment où l'ouvrier Jacques allait le ramener à sa mère?

— Ce n'est pas moi, répondit en hésitant M. de Noiregent, mais un homme de

confiance qui, pour satisfaire au désir de M^{me} de Corbière, avait chargé de faire baptiser l'enfant. Or, il aura outrepassé ou mal interprété les ordres qu'il avait reçus.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas rendu cet enfant à sa mère ? demanda sévèrement le juge.

— A cause de la conduite scandaleuse de cette fille, et parce que M. de Corbière craignait l'influence qu'elle eût pu exercer sur son fils Rodolphe en jouant la sentimentalité maternelle.

— Et où se trouve actuellement cet enfant ?

— Il habite, je crois, les hauteurs de Belleville.

— Ainsi il est à Paris ?

— Ses parents adoptifs exercent toujours la profession de saltimbanques. Ils font aussi de la musique dans la rue.

Toutefois, M. de Noiregent fit cette dernière réponse avec un certain embarras que remarqua le juge.

— Veuillez me donner leur adresse.

L'embarras du cauteleux personnage augmenta.

Le juge d'instruction observa même quelque trouble dans son regard et dans son attitude.

— Je ne saurais vous le dire au juste, répondit-il ; mais demain, si vous le voulez, je pourrai vous y conduire.

Le magistrat, de plus en plus soupçonneux, prit rendez-vous pour aller le lendemain visiter les musiciens ambulants.

Le lendemain donc ils se rendirent sur les hauteurs de Belleville.

M. de Noiregent fit pénétrer le juge d'instruction dans un bouge infect, où ils demandèrent les joueurs de vielle et de clarinette.

Mais on leur apprit que depuis le 19 du mois ils avaient quitté leur logement, et qu'on ne savait où ils s'étaient dirigés.

A cette nouvelle, le juge arrêta un regard scrutateur sur M. de Noiregent, qui parut se soustraire à ce regard avec une émotion évidente.

Cette date, la même que celle du crime, était un précieux indice et jetait une lumière dans cet obscur dédale.

— C'est bien le 19 qu'ils ont quitté votre logement ?

L'ignoble vielle à laquelle s'adressait cette question, s'empressa d'aller chercher le registre où elle inscrivait les noms de ses clients, ainsi qu'elle les appelait.

— Savez-vous, monsieur de Noiregent, dit le juge d'instruction, que cette soustraction d'enfant, dont la défense tirera certainement parti, pourrait fort bien vous causer de l'ennui, ainsi qu'à M. de Corbière ?

— Monsieur le juge, répondit M. de Noiregent d'un ton digne, que la justice ait son cours, que la vérité soit connue, et que la mort de mon pauvre neveu soit vengée, c'est tout ce que je demande.

La logeuse revenait en cet instant avec un registre grasseyé qu'elle mit sous les yeux du magistrat.

C'était bien le 19, en effet, que les saltimbanques avaient quitté Belleville.

— Mais, du reste, fit la vielle qui reconnut soudain M. de Noiregent, ils sont partis le lendemain du jour où monsieur que voilà est venu les voir. Je me demandais tout à l'heure où j'avais aperçu déjà cette vilaine frimousse, soit dit sans vous offenser, ajouta-t-elle en se tournant vers M. de Noiregent. Maintenant, je m'en souviens, c'est ici-même. Seulement vous portiez des lunettes vertes et un faux toupet. Mais je vous reconnais bien. A preuve que j'ai dit au vieux : Qu'est-ce que c'est donc

que cette espèce de cafard qui est venu vous voir? — Oh ! c'est un fin, m'a répondu le vieux. Et le petit, qui est malin comme un singe, a dit : Il est encore plus laid que moi, n'est-ce pas, mame Gobeluche ?

Ce bavardage venait de produire sur les deux interlocuteurs de mame Gobeluche une sensation profonde.

M. de Noiregent avait pâli, et le magistrat le regardait à la dérobée en se mordant les lèvres.

Ce rapprochement de date, cet enfant si laid que la logeuse comparait à un singe, la comparaison même dont s'était servie Hortense Perruchot dans sa déposition, cette visite de M. de Noiregent la veille même du crime, corroborèrent ses vagues présomptions. Il crut être sur la trace du vrai coupable.

Il adressa à madame Gobeluche quelques questions sur ces musiciens ambulants. Ses réponses se rapportèrent d'ailleurs exactement aux renseignements fournis par M. de Noiregent.

En quittant M. de Noiregent, le juge d'instruction lui dit :

— Vous ne pouvez retourner à Vieuxbourg, car vous serez certainement appelé comme témoin dans cette affaire.

Quand ils se séparèrent, il était presque nuit. Le visage de M. de Noiregent était encore assombri par la demi-obscurité ; cependant le regard venimeux qu'il lança n'échappa point au magistrat, habitué à saisir et à interpréter le jeu des physionomies.

Mais ce regard plein de menaces ne l'effraya point. Cette affaire mystérieuse, compliquée, le passionnait. Il saurait découvrir la vérité qu'il ne tenait pas encore.

Le lendemain il revint seul dans le bouge de Belleville et questionna de nouveau madame Gobeluche.

Il obtint des détails qui ne lui permirent plus de douter que ces musiciens ambulants étaient bien ceux qui étaient venus sous les fenêtres d'Adrienne dans la soirée du crime. Le nom seul de l'enfant, le nom de Criquet, que se rappelait la logeuse, suffisait à établir leur identité.

Le juge insista pour que madame Gobeluche rassemblât ses souvenirs au sujet du personnage qui l'avait accompagné la veille. N'était-il pas venu plusieurs fois rendre visite aux saltimbanques ? Ses entretiens avec Bradacier avaient-ils été longs ? N'avait-elle rien remarqué de mystérieux dans ses allures ?

Madame Gobeluche ne put fournir aucune indication positive. Elle donna seulement le signalement très exact des trois musiciens ambulants. En somme, elle les croyait peu dignes d'estime, et les avait vus déguerpir avec plaisir.

Depuis le jour de l'assassinat, on recherchait vainement, sur les vagues renseignements d'Hortense, les trois musiciens qui étaient venus jouer sous les fenêtres d'Adrienne. Maintenant, un signalement aussi précis les ferait aisément découvrir.

On activa les recherches.

Mais, trois jours après cette visite, le juge d'instruction reçut brusquement son changement.

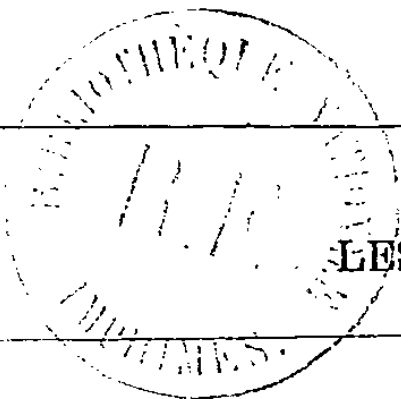
On l'envoyait à Bordeaux.

L'enquête se poursuivit cependant, mais avec beaucoup moins d'activité.

Evidemment on traînait l'affaire en longueur.

Malgré l'aveu d'Adrienne, on continuait à retenir en prison et au secret Denis et Jacques.

Quant aux saltimbanques, soit qu'on les cherchât mal, soit qu'ils fussent passés en pays étranger, on ne les trouvait pas.



-- Je me demandais tout à l'heure où j'avais aperçu cette vilaine frimousse.
(Chap. XIX, 2^e partie.)

XX

DE MAGNANIMES COUPABLES

Cependant, les déclarations d'Adrienne étaient tellement contradictoires, que sa culpabilité ne paraissait pas vraisemblable. Les soupçons continuaient à planer sur Denis Berthaud et Jacques, qui seuls pouvaient avoir intérêt à commettre le crime. La vengeance avait dû être le mobile de Denis; la jalousie, celui de Jacques.

Toutefois, avant de les traduire aux assises, on voulut tenter la confrontation entre les trois accusés.

Depuis trois mois déjà, Adrienne languissait dans sa prison. Elle savait que ses aveux n'avaient fait élargir ni son père ni Jacques.

Affaiblie par cette longue captivité, incertaine du sort qui l'attendait, espérant la mort comme son unique refuge, elle restait absorbée dans une tristesse, dans un abattement profonds.

Autrefois, dans la solitude de sa mansarde, elle avait éprouvé déjà la même fatigue de vivre, les mêmes dégoûts et cette prostration si complète, qu'elle allait jusqu'à l'indifférence.

Vêtue d'une robe de deuil fanée, les cheveux en désordre, le front penché, l'œil atone, ses belles mains pâles croisées sur ses genoux, c'était dans cette attitude qu'elle passait les longues journées de la prison.

Elle repoussait toute distraction, toute occupation. A quoi pensait-elle? A la mort qui la menaçait peut-être? A son passé si douloureux? Non, elle pensait à Rodolphe, elle avait sans cesse devant les yeux sa mort sanglante. Si parfois on surprenait dans son regard comme un éclair de passion, comme un rayon de vie, c'est qu'elle se souvenait de cet amour si véhément qui la galvanisait encore.

Les rares visites qu'elle recevait de ses anciens amis ne pouvaient la tirer de cette torpeur. Henri et Hortense eux-mêmes ne parvenaient pas à la distraire.

Plusieurs fois l'avocat que ses amis avaient chargé de sa défense, était venu conférer avec elle; mais elle lui répondait opiniâtrement :

— Je ne veux pas me défendre.

En vain, ému de sa grande beauté, avait-il cherché à vaincre cette résolution, Adrienne demeurait inébranlable.

Quand on vint la chercher pour la conduire au palais de justice, Henri était auprès d'elle. Elle l'écoutait sans l'entendre.

Elle se leva toute frissonnante, pâlit davantage et demanda d'une voix tremblante :

— Est-ce qu'on va me juger?

Puis elle ajouta tout aussitôt, d'un ton ferme :

— Allons!

Au palais de justice, on lui fit subir d'abord un nouvel interrogatoire, auquel elle répondit, comme précédemment, de manière à déconcerter le juge d'instruction le plus expérimenté.

Au moment où elle s'y attendait le moins, Denis Berthaud et Jacques, tous deux enchaînés, parurent dans la salle.

Son premier mouvement fut de s'élancer vers son père. Mais elle s'arrêta tout à coup, et, tombant sur ses genoux, elle murmura :

— Mon père!

— Ne m'insultez pas en m'appelant votre père, dit Denis d'une voix sourde. Voyez, misérable, où vos dérèglements nous ont conduits tous les trois.

Alors Adrienne se releva.

— Pourquoi donc, monsieur le juge, demanda-t-elle avec noblesse, ces deux hommes, honnêtes entre tous, sont-ils ici, enchaînés comme des criminels? N'ai-je pas avoué que moi seule étais coupable?

Pour toute réponse, le juge lui imposa silence.

Elle tendit la main à Jacques, qui la prit avec une indéfinissable douleur.

— Ah! mademoiselle, dit-il, vous êtes sublime. Mais je n'accepterai pas un pareil sacrifice.

Le juge commença cette nouvelle instruction, espérant faire jaillir la lumière de ce triple interrogatoire et de cette confrontation. S'adressant à Denis :

— A quelle heure, le 15 janvier, êtes-vous sorti de l'appartement de votre fille?

— Je ne sais pas au juste. Je suis sorti dès que j'ai vu son infâme séducteur se mettre à ses genoux, dès que j'ai entendu cette fille lui dire qu'elle l'aimait encore; car j'avais promis à Jacques, je le lui avais juré même, de ne pas faire de sottises; or, à la vue de cet homme, je sentais le sang me monter à la tête avec une telle violence, que j'ai craint de ne pouvoir me contenir. J'avais revu ma fille. J'étais prêt à lui pardonner; mais, la retrouvant toujours aussi vile, aussi lâche, lui pardonner, c'était impossible. Je n'avais plus qu'à m'éloigner.

Le juge alors s'adressant à Jacques :

— A quelle heure le sieur Berthaud est-il rentré à votre domicile?

— A dix heures du soir.

— Et il n'est pas ressorti dans la soirée?

— Non, j'en suis absolument sûr.

— Et vous, Denis Berthaud, êtes-vous sûr également que le sieur Jacques ne soit pas sorti de toute la nuit?

— J'en suis certain également. Nous couchions dans le même lit. Comment eût-il pu se lever sans m'éveiller? D'ailleurs, je n'ai pu dormir cette nuit-là. Je pensais à cette fille, à ce qu'elle était devenue, elle, autrefois si modeste et si sage. Dire que des idées de vengeance ne me soient jamais venues... Oh non! je ne dis pas cela. Sachez-le bien, monsieur le juge, dans tout ce qui arrive, je ne regrette qu'une chose, c'est que cet homme ait été frappé par une autre main que la mienne. Depuis neuf ans, toutes les fois que je songe à lui, je vois rouge, la colère m'étouffe.

Vous, la justice, vous le défendez, vous recherchez son meurtrier; mais, c'est lui qu'il fallait punir. Vous en envoyez au bagne qui sont moins criminels. Vous ne savez donc pas ce qu'il a fait, le misérable? Cette fille, c'était notre joie, notre orgueil. Nous l'aimions tant! Je m'en souviens toujours. Quand j'entendais sa voix dans l'escalier, le cœur me battait comme à un amoureux. Ma pauvre femme, en la regardant, avait dans les yeux des larmes de tendresse, et ma vieille mère, toute paralysée, retrouvait des forces pour lui sourire et pour l'embrasser. Eh bien! cet homme est entré chez nous, comme un voleur, en se cachant. Et par la fraude, par la ruse, il nous a pris le cœur de notre enfant. L'aimait-il seulement? Non, il s'amusait. Pour lui elle a tout oublié, le respect d'elle-même et celui qu'elle nous devait. Alors la désolation est entrée chez nous avec le déshonneur. La malheureuse s'est enfuie. Elle a bien fait. Je crois que dans le moment je l'aurais tuée. Puis les deux femmes sont mortes. Et moi je ne vivais plus que pour nous venger.

Oui, c'est vrai, je l'ai dit cent fois, j'aurais voulu tuer cet homme, puisque vous, qui vous appelez la justice, vous n'aviez aucune loi pour punir le malfaiteur qui nous avait pris notre fille, notre bonheur et notre honneur à tous. L'honneur, vous le savez bien, n'est-ce pas? c'est plus que la vie. Mais ce n'est pas tout encore; il y avait un enfant. Qu'est-il devenu? Que deviendra-t-il? Quand j'y songe j'en frémis.

Tous les jours vous en condamnez, de ces pauvres enfans abandonnés, vicieux dès leur naissance. Ce ne sont pas eux qu'il faudrait châtier; ce sont les scélérats qui séduisent nos filles, qui les vouent à la honte, au vice, elles et leurs enfants. Oui, je le

répète, je n'ai qu'un regret, c'est qu'un autre ait pris ma place et nous ait vengés.

Le juge avait écouté attentivement cette longue protestation de Denis Berthaud, espérant sans doute qu'il se trahirait. Une telle véhémence n'était pas feinte assurément. Elle annonçait un caractère violent qui était une charge de plus contre lui. Mais aussi ses paroles, comme son visage, respiraient une si parfaite honnêteté, qu'on ne pouvait croire qu'il mentît...

— Vous le voyez bien, ce n'est pas lui, s'écria Adrienne qui, elle aussi, avait écouté palpitante, craignant que son père ne laissât échapper un mot imprudent.

— Taisez-vous, lui dit sévèrement le juge; il vous est interdit de parler avant que je ne vous interroge.

Jacques s'applaudissait de la réponse de Denis. Il lui semblait impossible qu'on pût suspecter de mensonge un si brave cœur, un langage aussi loyal.

Adrienne pensait de même. Mais, alors, quel était le coupable? C'était donc Jacques. Elle tremblait maintenant pour son ami.

— D'après l'enquête faite à Vieuxbourg, reprit le juge en s'adressant à Jacques, il paraît certain que vous aimiez la fille Berthaud, que vous l'aviez demandée en mariage, et l'on vous dénonce comme le père de son enfant.

Bien que depuis longtemps Jacques connût ce bruit absurde, il ne pouvait l'entendre répéter sans sentir l'indignation bouillonner en lui.

Il rougit. Et cherchant une réponse à la fois calme et énergique, mais n'en trouvant pas, il se troubla, il hésita.

Le magistrat remarqua ce trouble, cette hésitation.

— Cela n'est pas, monsieur le juge, cela n'est pas, s'écria de nouveau Adrienne. N'avez-vous pas entre les mains vingt lettres dans lesquelles Rodolphe de Corbière reconnaissait sa paternité? Jacques n'est pas coupable. Mais pourquoi cherchez-vous une autre victime, puisque je m'offre en expiation de ce crime? C'est moi, vous dis-je, moi seule qui l'ai commis. Vous ne pouvez comprendre que je l'aie tué, puisque je l'aimais.....

Oui, je l'aimais, je l'aime encore. Si vous ne comprenez pas cela, c'est que vous ne savez rien des folies de la passion. Sans doute, il a brisé ma vie; sans doute il nous a fait beaucoup de mal à tous : il m'a jetée dans le vice; mais aussi cet amour me donnait l'horreur de la fange où j'étais tombée et d'où je ne pouvais sortir. Comme ma réhabilitation était impossible, comme son mariage aussi nous séparait, comme nous souffrions trop, j'ai voulu en finir, je l'ai tué. Je voulais me tuer ensuite; mais au moment de me frapper, la force et le courage m'ont manqué.

— Monsieur le juge, reprit Jacques avec calme, n'écoutez pas ce que dit cette pauvre femme. Vous voyez bien qu'elle a la tête malade. Cette exaltation, c'est du délire. Elle ment. Ce n'est pas elle qui a tué Rodolphe de Corbière. Nul ne le sait mieux que moi, puisque...

Ici la voix lui manqua.

— Puisque?... interrogea le juge.

— Puisque c'est moi qui ai frappé cet homme, dit-il en serrant les dents.

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! s'écria Adrienne. Je connais son dévouement. Il s'accuse pour me sauver.

Le juge imposa de nouveau silence à Adrienne et continua l'interrogatoire de Jacques, qui, selon lui, devait être le vrai coupable.

— Quels sont les motifs, lui demanda-t-il, qui vous ont poussé à commettre cet assassinat ?

— Je venais d'avoir une conversation avec mademoiselle Adrienne. Elle m'avait

dit qu'elle aimait encore cet homme. Elle m'avait raconté ses souffrances. Je voyais qu'il était le tourment de sa vie. Alors, pour la délivrer, et aussi la jalousie, dans l'espoir d'être aimé, j'ai commis le crime. Car je souffrais, moi aussi. Par moment, ce sentiment que je refoulais depuis si longtemps, c'était comme un vertige. Souvent, pour résister aux pensées mauvaises qui m'obsédaient, j'étais obligé de courir dans la campagne, de me distraire violemment, quelquefois même de m'enivrer, afin d'oublier.

— Vous n'avez donc jamais été l'amant de la fille Berthaud ?

— Jamais...

— Pourquoi ne vous déclariez-vous point ?

— Je n'osais pas.

— Cependant la vie qu'elle menait la rendait assez peu respectable.

— C'est que moi, monsieur le juge, je l'ai vue toute petite. Alors, c'était un ange, et je n'ai jamais cessé de la voir comme elle était autrefois à Vieuxbourg, au milieu de sa famille. Et puis, je la connais bien, moi ; il n'y a même que moi qui la connaisse. En réalité, le fond de son cœur est toujours pur et bon. Elle a été entraînée par un amour sans pareil. Ces amours-là sont de grands malheurs pour ceux à qui ils arrivent. Aussi, loin de les accuser, ceux-là, il faut plutôt les plaindre. Je plaignais donc de tout mon cœur mademoiselle Adrienne ; et j'aurais préféré mille fois mourir que de l'offenser. Moi, moi seul, je la respectais. Elle le savait bien ; et c'est pourquoi elle me voyait toujours avec tant d'amitié et de plaisir. Car, lorsqu'on est méprisé de tout le monde, c'est si bon de se sentir estimé de quelqu'un. Aussi je m'étais dit : Quoique je l'aime comme la plus belle des femmes, je ne lui ferai pas l'injure de lui avouer mon amour.

— Dans votre déposition, fit observer le juge, se trouvent de nombreuses contradictions. N'avez-vous pas dit tout à l'heure que vous aviez tué son amant dans l'espoir de vous faire aimer ?

— Oui, j'espérais que, débarrassée de cet homme qui l'absorbait, elle devinerait mon amour et m'en récompenserait peut-être, ajouta-t-il en baissant la voix et en rougissant.

— Ne le croyez-pas, monsieur le juge, interrompit Adrienne que les larmes suffoquaient. C'est une abnégation sublime. Je vous le répète, moi seule j'ai frappé Rodolphe de Corbière.

— Et vous, Denis Berthaud, reprit le magistrat, que pensez-vous de ces deux déclarations ?

— Moi, moi ! balbutia Denis qui ne pouvait non plus contenir son attendrissement, je dis, cria-t-il en ouvrant les bras, je dis que ce sont mes deux enfants, mes deux enfants bien-aimés ; je dis que je pardonne à Adrienne. Mon Adrienne, viens sur mon cœur. Condamnez-nous tous les trois, monsieur le juge, car nous ne pouvons nous séparer.

Le juge, ému lui-même, ne savait que résoudre.

Les accusés furent reconduits en prison.

XXI

LES PRINCIPES SE VENGEANT.

La déclaration de la guerre de 1870 ralentit ou suspendit toutes les affaires, aussi bien les affaires judiciaires que les autres.

Puis survinrent les grands désastres.

Un soir, Henri était assis devant le café Durand, à l'angle de la rue Royale. Il était venu, comme tous les curieux qui encombrement les boulevards, pour apprendre les nouvelles du théâtre de la guerre, et pour observer la physionomie de la population.

Un enfant malingre et difforme s'était arrêté à quelques pas de lui. Il exécutait une sorte de danse auvergnate, en chantant d'une voix aiguë et nasillarde qui affectait désagréablement le tympan.

Mais en ce moment, un reflux de la foule, qui fit croire à quelque événement extraordinaire, attira l'attention des consommateurs attablés à côté d'Henri.

Cependant, Henri, frappé de cette voix, regardait l'enfant. Il laissa échapper tout à coup une exclamation de surprise.

Il venait de reconnaître Criquet, Criquet qu'il avait toujours cru être la cause première de l'assassinat de Rodolphe de Corbière.

Comme il s'avancait vers l'enfant, il le vit profiter de l'inattention des consommateurs pour dérober quelques pièces de monnaie laissées sur une table.

Au lieu d'aller à lui, il appela un sergent de ville.

— Emmenez au violon ce petit voleur, dit-il, et retenez-le jusqu'à ce qu'on le fasse appeler au Palais de Justice.

En deux mots il expliqua à l'agent de police dans quelle affaire criminelle il soupçonnait cet enfant d'avoir joué un rôle.

Peu de jours après cette rencontre, Adrienne était amenée de nouveau au Palais de Justice, dans la chambre des mises en accusation.

Elle y trouva Hortense et Henri.

Et devant eux, bientôt comparut Criquet.

— Fille Berthaud, demanda le juge, reconnaissez-vous cet enfant ?

— Oui, c'est celui que j'ai fait monter chez moi dans la soirée du crime.

— Et vous, Hortense Perruchot ?

— Il y a bien, répondit-elle, entre ce petit nain et celui que nous avons vu quelque ressemblance. Mais je ne suis pas certaine que ce soit lui.

— Comment ! fit Henri stupéfait, tu ne reconnais pas cet enfant qui t'a dit s'appeler Criquet ?

— Et toi, reprit le juge, en s'adressant à l'enfant, reconnais-tu ces personnes ?

— Non, monsieur, celles que j'ai vues étaient bien plus belles. Leur cou et leurs cheveux brillaient comme des lumières.

— Donc, c'est bien toi ; cela suffit. Tu l'appelles Criquet ?

— Je ne sais pas, monsieur le juge, répondit Criquet en pleurant à chaudes larmes. Le maître va me battre. Je vous assure que ce n'est pas moi qui lui ai dit qu'il y avait tant d'or dans cette maison.

— Mon petit ami, fit le juge en lui pinçant l'oreille, si tu dis toute la vérité, on te récompensera. Mais au moindre mensonge, on te mettera au cachot.

— Moi, je n'ai rien fait, répliqua l'enfant. J'ai seulement raconté à la mère qu'un beau monsieur avait gagné un gros tas d'or et l'avait mis dans sa poche, et avait tant bu qu'il avait roulé sous la table, comme le maître quand il est saoul. Mais deux autres beaux messieurs qui avaient des gilets de soldat, avaient pris l'homme saoul, l'avait porté dans une belle chambre dont les portes étaient ouvertes, et l'avaient posé dans un lit tout pareil aux reposoirs des processions. Alors le maître m'a fait beaucoup de questions et je l'ai entendu qui disait tout bas à la mère : Il y a là un beau coup à faire.

— Et pourtant vous êtes rentrés chez vous comme de coutume.

— Oui, pour nous coucher. Mais j'ai été réveillé le matin par du bruit. C'était le maître. Il était tout habillé. Je croyais qu'il se levait pour sortir ; mais, au contraire, il s'est déshabillé.

— Et a-t-il parlé ?

— Il a seulement dit : Le coup est raté.

— Tu n'as pas vu du sang sur ses vêtements ?

— Non. Il ne faisait pas encore bien jour.

— Mais plus tard ?

— Il avait changé de chemise et de veste.

— De quel couteau se servait-il d'ordinaire ?

— D'un grand couteau qui me faisait bien peur. Quand je pleurais, il me disait en le tirant de sa poche : Gare à toi ! si tu ne te tais pas tout de suite, je te fends en deux comme un pain de quatre livres.

— Et depuis ce jour-là, as-tu vu ce couteau ?

— Non, il a dit qu'il l'avait perdu.

— Et le lendemain, vous avez quitté votre logement de Belleville ?

— Oui.

— Et où êtes-vous allés ?

— Dame, je ne sais plus. Tous les deux ou trois jours, le maître nous disait de faire nos paquets, que nous allions partir pour un grand voyage.

— Mais vous ne partiez pas ?

— Non, nous changions seulement de quartier.

— Vous aviez donc de l'argent ?

— Dame ! je ne sais pas. Je crois que oui.

— Est-ce que vous en gagniez ?

— Pas des masses. Mais de temps en temps un vieux monsieur très laid venait nous voir ; et je crois bien qu'il donnait quelque chose au maître ; car il n'était pas plutôt parti, que le maître allait chez le marchand de vin et se flanquait une bonne ribotte.

— Et ce monsieur, comment s'appelait-il ?

— Dame ! je ne sais pas.

— Comment était-il habillé ?

— Il avait une longue redingote, des lunettes vertes, un grand faux-col ; et il est laid, encore plus laid que moi, monsieur le juge.

— Allait-il déjà vous voir quand vous demeuriez à Belleville ?

— Oui, il est venu deux jours de suite. C'est lui qui a dit au maître qu'il fallait se cacher, que la police nous cherchait.

— Cependant vous ne vous cachiez pas ?

— Non; seulement nous ne sortions jamais ensemble. Et pour qu'on ne le reconnaisse pas, le maître s'est mis un emplâtre sur l'œil et s'est déguisé en aveugle. M^{me} La Jaunisse, au lieu de traîner sa guitare, conduit le maître et demande l'aumône en vendant des crayons et du papier à lettre. Enfin, depuis cette affaire-là, le maître me bat plus que jamais, comme si j'étais cause qu'il n'a rien trouvé. Il dit à tout moment : ce mauvais petit gueux ne peut rien nous rapporter que du mal et nous coûter de l'argent. Il faut le jeter à la rivière. Il y a quelques jours, j'ai eu bien peur. En passant sur le pont, il a fait semblant de me jeter à l'eau. Alors, pendant qu'il dormait, je me suis sauvé. Et voilà pourquoi je chantais et dansais tout seul quand on m'a arrêté.

Hortense, en ce moment, se jeta au cou d'Adrienne.

— Sauvés! dit-elle, vous êtes sauvés! Le vrai coupable, c'est le maître de cet enfant.

— Alors, ils sont libres? demanda Henri au juge d'instruction.

— Pas encore, répondit le magistrat, qui fit un signe à l'huissier de service.

Un instant après, un homme, un colosse, à la figure basse, au teint aviné, au regard trouble, fut introduit dans la salle.

Hortense, en l'apercevant, se demanda : mais où donc ai-je vu cette ignoble tête-là?

— Vos noms et prénoms? interrogea le juge.

Le nouveau-venu répondit avec la voix chevrotante d'un homme ivre :

— Zéphirin-Polycarpe Bradacier. Zéphirin, parce que je suis léger comme le zéphir; Polycarpe, parce que je saute comme une carpe; Bradacier, parce que j'ai les biceps plus solides que l'acier.

— Ce n'est pas ici le lieu de plaisanter, repartit le juge. Répondez sérieusement. Où êtes-vous né?

— Sous le porche d'une église.

— Je vous enjoins de nouveau d'avoir à répondre sérieusement.

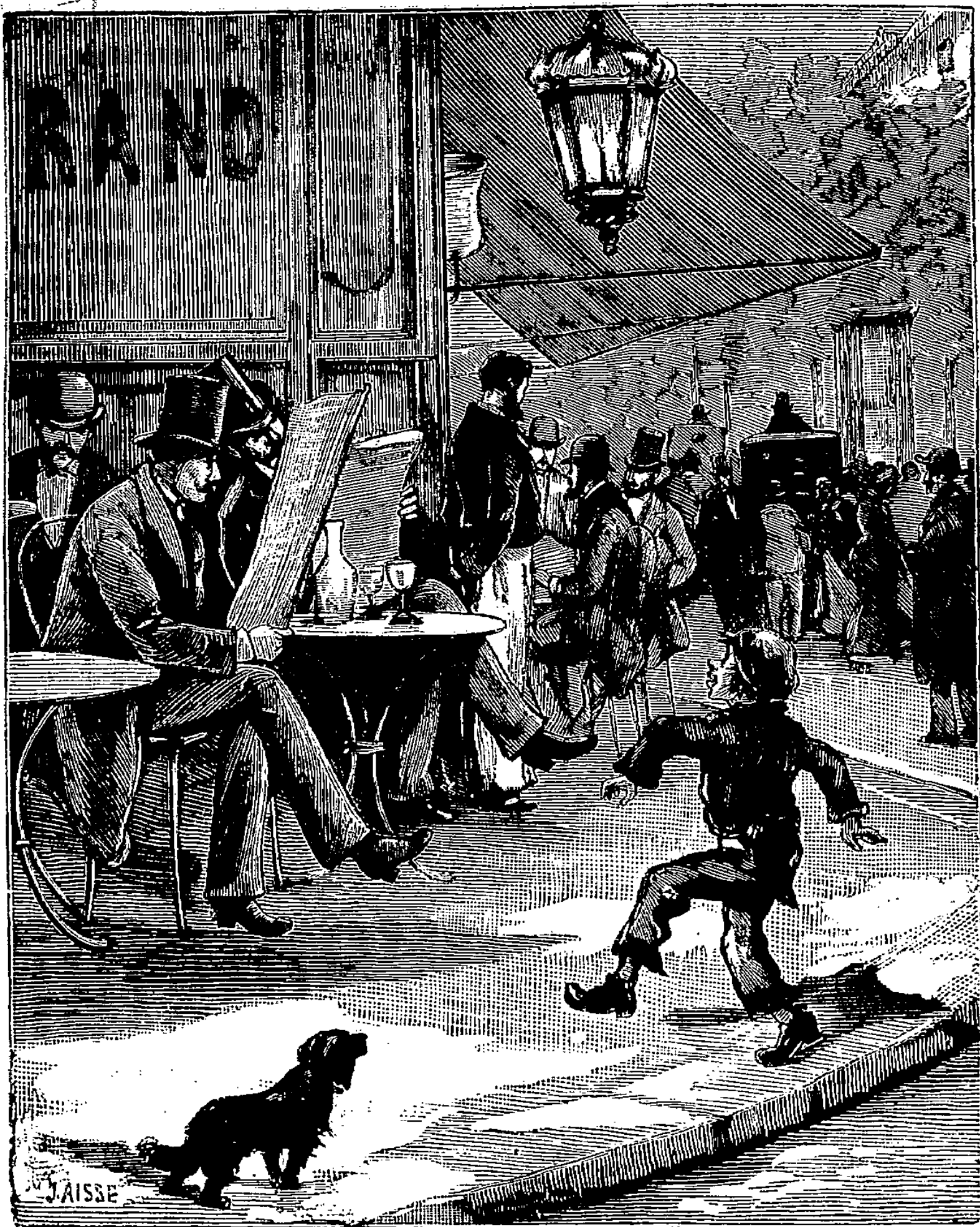
— C'est là, du moins, que des parents dénaturés m'avaient déposé incognito pour me punir d'être arrivé subrepticement et trop naturellement dans ce monde; et c'est là qu'une mendiante m'a déniché.

— Votre profession?

— Je les ai toutes, selon les besoins du moment. Je suis saltimbanque, médecin, arracheur de dents, fabricant de phénomènes vivants ou empaillés, nécromancien, musicien, commerçant, décrotteur, homme de lettres, portefaix, et toujours philosophe. Que faut-il faire pour vous servir, messieurs, mesdames? Soulever un poids de cinq cents, vous roucouler un de mes couplets, vous extraire une molaire sans douleur, ou cirer vos bottes?

— Encore une fois, vous n'êtes pas ici pour faire la parade.

— Vous me demandez ce que je suis, et je vous réponds : Un homme universel, un grand homme incompris. Si j'étais né dans une autre couche sociale, ajouta-t-il avec emphase, j'aurais pu être poète, orateur, qui sait? Un homme de ressources comme moi aurait pu devenir ministre des finances. Et pourquoi pas, messieurs, mesdames? Si je suis resté charlatan, c'est que j'appartiens à la classe des prolétaires. Hé! monsieur le juge, selon les hasards de la naissance, je pourrais être aujourd'hui à votre place, et vous, à la mienne. A quoi ça tient pourtant, la carrière des hommes! Toutefois, dans ma spécialité, je ne me connais pas de rival. Mangin, à côté de moi, n'était que de la petite bière. Les circonstances l'ont favorisé, tandis que moi, le guignon m'a toujours poursuivi. Pour me tirer des écueils de la vie, je n'ai



Cependant Henri, frappé de cette voix, regardait l'enfant.

(Chap. XXI, 2^e partie.)

que du génie. Bien que la société se soit conduite à mon égard comme une marâtre, ne me croyez pas un philosophe renfrogné. Je ris toujours, je chante, et je bois à votre santé, monsieur le juge. Où donc est la bouteille?

— Encore une fois, cessez vos inconvenantes plaisanteries, et contentez-vous de répondre à mes questions. Quel est cet enfant?

— Ah! te voilà, garnement! Qu'est-ce qu'il a pu vous blaguer, ce vilain gosse? Depuis qu'il est au monde, il n'a jamais dit que des mensonges. Je parie même qu'il mentait déjà dans le ventre de sa mère.

— Ce n'est pas ce que je vous demande. Quel est cet enfant?

— Je vous l'ai déjà dit, vénérable représentant de la justice, un petit malheu-

reux que j'ai ramassé sur la grande route et élevé par excès de mansuétude.

— Quel âge a-t-il?

— Quand je l'ai trouvé, il sortait de la coquille; or, il y a neuf ans.

En ce moment, Adrienne pensait, comme Hortense tout à l'heure : Où donc ai-je vu le visage de cet homme?

— En quel lieu et dans quelles circonstances l'avez-vous trouvé? questionna de nouveau le juge.

— Attendez donc que je me remémore, répondit Bradacier en passant ses mains sur son front chauve. Le brouillard nous perçait les os. Nous sortions d'un mauvais petit trou où nous n'avions pas fait nos affaires. Je pestais, parce que l'année précédente nous y avions pas mal récolté de patards et fameusement fêté Joséphine, c'est ma gourde, sous votre respect. C'était un bêta d'amoureux qui nous avait loué notre baraque pour tendre un piège à une pauvre colombe. Bref, nous passions sur un pont, quand nous aperçûmes un gros paquet. La mère l'ouvre. C'était un mioche. Ça nous a fendu l'âme. On a beau être pauvre, on a le cœur sensible. Nous l'avons recueilli et élevé comme notre propre rejeton. Mais c'était une vipère que nous réchauffions dans notre sein.

— Le nom de la ville, du village? cria Adrienne en s'avancant toute palpitante.

— Ma foi! répondit le saltimbanque, je n'en sais plus rien.

— Et la femme? Où est cette femme? demanda Adrienne. Oh! monsieur le juge, de grâce, faites-la venir.

— Non, pas encore.

Alors Adrienne jetant les yeux sur Criquet, et voyant ce nain hideux, difforme :

— Oh! non! c'est impossible, ce n'est pas mon fils, pensa-t-elle, avec un frémissement de dégoût.

Elle attendit néanmoins, les regards attachés sur l'enfant.

— Le jour du meurtre, poursuivit le juge, vous avez reçu la visite mystérieuse d'un homme de soixante ans environ, portant des lunettes vertes. Quel était cet homme?

— Je ne sais pas son nom.

— D'où le connaissiez-vous?

— Il me connaissait, lui; mais moi, je ne le connaissais pas. Je le prenais pour le père du petit.

— Vous le voyiez souvent?

— Non, bien rarement, au contraire; seulement dans les grandes circonstances. Ainsi, le jour du meurtre....

Il s'arrêta tout à coup, cherchant à secouer l'hébêtement de l'ivresse.

— Ah! ah! vous saviez donc quel jour s'est commis le meurtre?

— C'est vous qui le dites, monsieur le juge, je répète après vous sans malice. Et puis vous me troublez la cervelle avec toutes vos questions.

— Eh bien! ce jour-là, que venait-il vous dire?

— Comme il nous avait plusieurs fois déjà remis de l'argent de la part d'une personne qui s'intéressait à l'enfant, je crus qu'il venait nous en apporter encore. Mais il m'apprit que notre bienfaiteur était mort et que nous ne devions plus compter sur lui; toutefois, qu'il y avait à Paris une grande dame fort riche qui aimait tous les musiciens ambulants; et il me conseilla d'aller lui donner un concert.

— C'est là tout?

— Oh! que nenni! Il m'a fait ensuite un si grand récit de toutes les richesses contenues dans cet appartement, tout en me renseignant sur les dégagements et dépen-

dances, que je crus tout aussitôt voir en lui un garnement qui venait me proposer un mauvais coup. Mais comme moi, Zéphirin-Polycarpe-Bradacier, qui ai l'honneur de vous parler ici, je suis le plus honnête des saltimbanques qui aient jamais honoré cette noble corporation, je le remis vertement à sa place. Alors il prit un air de saintenitouche, me disant que je me trompais étrangement sur ses intentions; qu'il venait simplement pour me rendre service; et là-dessus, il se retira. Croyez-moi, monsieur le juge, cet homme sentait le bague d'une lieue; c'est là qu'il faut chercher le criminel.

— Assez, malheureux, dit le juge, n'accusez personne du crime épouvantable que vous avez commis.

Pendant que Bradacier protestait avec énergie contre cette accusation, on fit entrer La Jaunisse.

Adrienne la reconnut aussitôt et tressaillit.

— Dans quel pays avez-vous trouvé cet enfant? demanda le juge en désignant Criquet.

— A Vieuxbourg.

Adrienne poussa un cri et se précipita vers Criquet.

— Mon enfant! mon enfant! exclama-t-elle.

Elle allait le prendre dans ses bras, l'étreindre. L'amour maternel triomphait du dégoût que lui avait inspiré d'abord le pauvre être rachitique et disgracié.

Mais une affreuse pensée lui traversa l'esprit. Elle le repoussa avec épouvante.

— Horreur! fit-elle, il a guidé l'assassin de son père.

L'interrogatoire de La Jaunisse acheva d'éclairer le juge. Bradacier avait commis le meurtre. Mais quel rôle avait joué M. de Noiregent dans ce lugubre drame? Evidemment il avait été l'instigateur du crime, mais d'une façon si machiavélique, si détournée, que la justice ne pouvait l'atteindre.

Adrienne, Denis et Jacques furent relâchés après six mois de détention préventive, de souffrances physiques et morales. Et, malgré leur acquittement, ils étaient flétris à jamais par cette injuste accusation, tandis que M. de Noiregent, le premier auteur du crime, celui qui l'avait si astucieusement inspiré, restait honoré comme le modèle de tous les dévouements et de toutes les vertus.

Le procès continua à traîner en longueur. On craignait un scandale, qui porterait atteinte à la considération de la famille de Corbière.

Sous cette raison spécieuse, que de sombres histoires, quelles vengeances terribles restent ignorées!

Or, voici ce qu'avait fait M. de Noiregent:

Une famille le gênait. Il l'avait moralement anéantie; et si Adrienne, dont l'existence était pour lui un danger et une souffrance, vivait encore, elle ne devait son salut qu'à un incident fortuit, une méprise. Car c'était elle que le haineux personnage avait voulu frapper.

XXII

LES MIRACLES DU DÉVOUEMENT

C'était en août 1870.

Les événements politiques se succédèrent alors, on s'en souvient, avec une rapidité vertigineuse.

Denis se décida à quitter définitivement Vieuxbourg pour venir se fixer à Paris, auprès de Jacques et d'Adrienne. Il ne voulait plus, dit-il, habiter un pays rempli pour lui de si douloureux souvenirs, un pays surtout entièrement gouverné par la coterie Noiregent.

Mais les désastres de notre armée amenèrent la révolution du 4 septembre; et la République, la grande justicière, fut proclamée.

Un revirement subit se produisit dans les esprits. Paris communiqua à la province entière son généreux élan. Malgré les malheurs de la patrie, il y eut dans toute la France un moment de soulagement et d'ivresse. On respirait, on se retrouvait enfin, on se sentait délivré du manteau de plomb qui depuis vingt ans nous opprimait.

La population de Vieuxbourg qui, au fond, était restée libérale, secoua la torpeur où la maintenait depuis si longtemps l'influence délétère de M. de Noiregent et de ses acolytes.

La municipalité fut renversée et tomba, comme l'empire, sous le mépris et le dégoût.

Délivré de la peur, le peuple est juste. L'opinion, en majorité, désignait Denis Berthaud comme le républicain le plus dévoué, le plus influent et le plus digne. Personne, alors, ne songea plus à le rendre responsable de l'inconduite de sa fille. Il fut acclamé maire de Vieuxbourg, et le gouvernement ratifia ce choix.

Il accepta. La République venait de le ressusciter. Elle lui rendait, avec la foi et l'espoir, l'ardeur, le dévouement, le courage de ses jeunes années.

Il accepta, non pas qu'aucun sentiment d'ambition le guidât, mais parce que le moment était difficile, périlleux même, et parce qu'il crut pouvoir réaliser quelque bien dans cette pauvre ville, depuis si longtemps livrée aux mains des ambitieux et des tartufes.

Sous sa direction éclairée et patriotique, la petite ville de Vieuxbourg fut l'une des plus promptement et des mieux organisées pour la défense.

Quant à Adrienne et à Jacques, ils restèrent à Paris, parce que Paris était alors le point le plus menacé, et que ni l'un ni l'autre ne voulaient fuir le danger.

Adrienne quitta son appartement de la rue Moncey, qu'elle convertit en ambulance.

Et elle se retira dans un logement plus que modeste, situé à un quatrième étage de la rue de Moscou.

Jacques habitait avec Criquet une seule chambre au cinquième étage de la même maison.

Dans les premiers temps, Adrienne ne pouvait supporter la vue de cet enfant

qui lui rappelait le meurtre de Rodolphe, dont l'image sanglante était toujours présente à son esprit.

Et puis, la laideur de cet enfant, son regard effronté, son sourire cynique, la révoltaient. Elle voulait l'éloigner, momentanément du moins, le placer dans une école.

Mais le bon, le patient Jacques, avec son dévouement habituel, se chargea de lui avec le désir, bien plus, la volonté d'en faire un honnête homme.

— Rappelez-vous, mademoiselle, dit-il à Adrienne, qu'autrefois vous m'aviez permis de l'adopter. Rappelez-vous aussi que je lui ai sauvé la vie à Grenoble. Il m'appartient donc un peu aussi. Aujourd'hui, je veux sauver son âme déjà gangrenée; je veux lui donner la vie morale.

Et avec l'assentiment d'Adrienne, il entreprit cette noble tâche.

Il ne négligeait pas non plus son développement et son redressement physiques.

Souvent Criquet lui racontait comment, pour l'empêcher de grandir, on le privait de nourriture et on comprimait la nuit ses membres dans un maillot.

Et puis, à côté de ces souffrances matérielles, quelles leçons et quels exemples !

Cependant, malgré toutes ces déviations physiques et morales, Jacques ne désespérait point; car il découvrait parfois chez cet enfant des mouvements d'âme qui révélaient un naturel primitivement bon; et, d'un autre côté, les souffrances que cet être, en apparence si malingre, avait supportées, annonçaient une puissante vitalité.

Il ne se trompait point.

En moins de deux mois, malgré les privations du siège, Criquet avait pris une autre tournure et un autre visage. Ses traits, maintenant détendus par le bien-être, les bonnes paroles, les soins affectueux, devenaient souriants et naïfs, enfantins en un mot, et son corps commençait à s'élancer.

La tendresse pour ainsi dire maternelle de Jacques, c'était pour le pauvre enfant souffreteux comme le vivifiant soleil pour les plantes étiolées.

Toutefois, Adrienne conservait sa tristesse et son dégoût de toutes choses, et gardait vis-à-vis de son fils une attitude répulsive.

Jacques ne se découragea pas encore. Selon lui, une seule chose pouvait l'arracher à ses souvenirs, la rattacher à la vie, c'était l'amour maternel.

Il saurait réveiller ce sentiment qui semblait éteint en elle.

Un jour, il lui annonça qu'il s'était engagé dans les francs-tireurs de Passy, et qu'il emmenait l'enfant avec lui. Il connaissait à Passy une brave femme, qui se chargerait de le loger et de le nourrir.

Dès le lendemain il quitta la rue de Moscou.

Souvent il revenait voir Adrienne; mais jamais il n'amenait Criquet. Et Adrienne ne lui en parlait point.

Elle avait alors quelques blessés dans son ambulance. C'était là qu'elle passait ses journées et ses nuits. Vêtue, comme une simple infirmière, d'une robe de laine noire, elle pensait elle-même les plaies, veillait au chevet des malades, se privait de nourriture pour ses blessés, prodiguait en un mot, dans une activité fiévreuse, le peu de forces qui lui restaient. Elle expiait ainsi ses désordres passés; mais en même temps elle épuisait sa vie.

Les cinq mois de siège s'écoulèrent bien longs et bien tristes.

La capitulation surprit les pauvres assiégés comme un coup de foudre.

Adrienne et Jacques ressentirent, en patriotes exaltés, cette immense douleur : l'abaissement et la ruine de la patrie.

L'ardeur malade qui soutenait Adrienne dans ses fonctions de sœur de charité, s'éteignit tout à coup, et elle tomba dans une profonde prostration.

Jacques pensa que le moment était venu d'opérer en elle une vive réaction. Car elle se laissait mourir.

C'était un des premiers jours de mars, par une belle matinée de ce printemps prématuré qui suivit des frimas exceptionnels. Un soleil radieux et doux éclairait nos désastres, faisait resplendir nos ruines, caressait de sa tendre et riante lumière le grand vaincu, Paris, faisait scintiller le dôme de ses édifices, et jetait dans les rues mornes la gaieté de ses rayons. Pour qui n'entendait pas les sourds grondements du terrible volcan qui allait éclater, Paris avait un air de fête.

Adrienne était assise dans un fauteuil, près de sa fenêtre ouverte, que Jacques avait parée de verdure et de fleurs.

Son visage aminci, d'une pâleur diaphane, paraissait idéalisé. Ses yeux si doux, où s'était réfugié tout ce qui lui restait de vie, semblaient regarder déjà dans l'infini. Un sourire triste était comme stéréotypé sur ses lèvres pâlies. Cette figure empreinte de sérénité exprimait le détachement absolu des choses de la terre. Qui eût pu reconnaître dans cette mourante, au visage de sainte, l'implacable courtisane qui avait fait retentir Paris de son luxe tapageur et de ses scandaleuses amours?

En ce moment, elle ne pensait plus à Rodolphe; elle pensait à Jacques, à son père, que sa mort allait désoler.

— Mais bah! se disait-elle, ils m'oublieront vite.

Et telle était la cause de son triste sourire.

On frappa à la porte.

Elle dit faiblement :

— Entrez.

Jacques parut. Il tenait par la main un enfant, un véritable enfant qu'il poussa vers Adrienne.

L'enfant courut à la malade, se jeta dans ses bras; et lui tendant son visage rose :

— Maman! dit-il.

A ce mot, prononcé d'une voix douce et suppliante, le cœur de la pauvre femme, jusqu'alors fermé, s'ouvrit tout à coup et se fonda.

Elle serra son enfant sur son sein et éclata en sanglots.

— Mon enfant! mon fils! murmurait-elle.

Mais était-ce bien là ce nain difforme qui lui avait causé tant d'horreur?

Il n'est pas rare de voir s'effectuer à cet âge des transformations presque subites. Celle-là était d'autant plus profonde et plus prompte, que le changement d'existence avait été plus complet.

Criquet n'avait aucunement souffert du régime du siège; car Jacques avait partagé avec lui sa ration de soldat, se privant avec bonheur pour son enfant adoptif.

Grâce à cette nourriture abondante et substantielle, comparativement à celle de sa vie passée, son corps, rabougri jusque-là s'était promptement développé, son visage hâve et hâlé avait pris les teintes roses et transparentes de la santé; ses cheveux, auparavant incultes et d'un roux sale, étaient maintenant soyeux et dorés.

De luxuriantes boucles blondes encadraient gracieusement son front. Son œil, malgré sa vivacité intelligente, exprimait, comme son sourire, la naïveté et l'insouciance aimable de l'enfance. Enfin il avait aussi changé de nom. Il se nommait maintenant Adrien; et il ne restait rien en lui de l'être repoussant et difforme autrefois appelé Criquet.

Jacques ne s'attendait pas à un succès aussi complet. Devant l'émotion d'Adrienne,

il ne savait comment dissimuler la sienne. Il essayait vainement de parler et de rire ; les larmes le suffoquaient.

Adrienne, s'apercevant de son embarras, lui tendit la main.

— Mon bon Jacques, lui dit-elle, quelle reconnaissance ne vous dois-je pas !

— Ah ! mademoiselle... c'est moi qui... au contraire... Je ne pourrai jamais vous remercier assez de tout le bonheur que j'éprouve en ce moment.

Adrienne alors, réunissant toutes ses forces, se leva, alla jusqu'à lui, et tombant à ses genoux :

— Pardonnez-moi, Jacques, tout le chagrin que je vous ai causé. Mais si vraiment je ne vous fais pas horreur, si vous ne me trouvez pas trop dégradée pour me donner votre nom, je serai votre femme avant de mourir, afin de laisser un père à cet enfant.

Jacques, voyant Adrienne à ses pieds, en était comme éperdu.

Il n'entendit que ces mots : Votre femme... mourir.

Il la releva, et tout honteux :

— Ma femme, oui, ma femme, balbutia-t-il ; je n'aurais jamais osé prétendre... Mais vous ne mourrez pas. Il faut vivre maintenant pour votre... notre enfant.

Cependant Jacques semblait encore embarrassé. Il portait la main au gousset de son gilet, et puis l'abaissait.

Mais le tendre regard qu'Adrienne attachait sur lui l'encouragea.

Alors il parut faire un effort sur sa timidité, et sortit enfin de cette poche l'objet qu'il n'osait montrer.

C'était la croix de la Légion d'honneur.

Adrienne regardait, étonnée.

Répondant à cette interrogation muette :

— C'est aujourd'hui même, dit-il, que j'ai reçu cette croix avec le brevet de chevalier, et pour une action, vraiment, qui ne mérite pas une pareille distinction.

— Oh ! moi, reprit vivement Adrienne émue, je vous crois capable de tous les courages et de tous les dévouements.

Jacques lui raconta simplement, avec sa modestie ordinaire, qu'il s'était battu comme les autres ; mais qu'un jour, après un engagement très meurtrier, il avait eu le bonheur de sauver la vie à son capitaine blessé, en l'emportant sous le feu de l'ennemi, pendant que sa petite troupe prenait la fuite.

— C'est lui sans doute, ajouta-t-il, qui, en me faisant décerner la croix, a voulu ainsi me prouver sa reconnaissance.

Mais Adrienne lisait le brevet que lui avait remis Jacques, et ce brevet relatait en outre un fait d'armes héroïque. A lui seul, il avait défendu un passage fort étroit, pendant que le capitaine mettait le reste de ses hommes à l'abri.

— Et vous trouvez aussi cela tout naturel ? dit Adrienne attendrie.

— Oh ! oui, tout naturel. C'était pour la patrie ; et puis, ajouta-t-il en rougisant, je pensais à vous.

Adrienne lui tendit les bras.

Jacques se précipita à ses pieds. Alors elle lui prit le front à deux mains et le baisa. Puis, le montrant à son fils :

— Tu vois cet homme, mon enfant. N'aie pas d'autre modèle : c'est un grand et noble cœur.

Adrien, par un mouvement plein de spontanéité et de gentillesse, courut à Jacques, et lui jetant ses deux bras autour du cou, il s'écria :

— Il est si bon ! il m'aime tant !

Et, gagné aussi par l'émotion, ses yeux se remplirent de larmes.

A cet élan de sensibilité, Adrienne jugea que la conversion de Criquet était complète. Maintenant elle pouvait le reconnaître pour son enfant, elle pouvait l'aimer !

Elle l'adora.

Dès ce moment aussi, elle parut renaître et reprendre goût à la vie.

L'amour maternel avait opéré ce miracle, ainsi que l'avait espéré Jacques.

Toutefois, en face de cet honnête homme, la pensée de son indignité, le souvenir de son passé honteux la poursuivaient incessamment. Souvent elle rougissait sans motif apparent, ou tombait dans des tristesses dont Jacques et le petit Adrien avaient peine à la tirer.

Mais arrivèrent les terribles événements de la Commune. Comme pendant le siège, les douleurs publiques ne laissèrent aucune place aux douleurs privées. Adrienne rouvrit son ambulance pour y recueillir les blessés, à quelque parti politique qu'ils appartenissent.

Suivant l'impulsion de sa nature tendre et dévouée, comme Adrienne, Jacques soignait les victimes de cette guerre fratricide. Assisté de deux infirmiers, il partait chaque soir à la recherche des blessés et les ramenait à l'ambulance de la rue Moncey.

Cependant le dénouement de cette horrible lutte approchait.

La fureur avait allumé la fureur ; la haine avait aigri la haine. Toutes les passions sauvages du cœur humain, surexcitées jusqu'au paroxysme, devaient amener une effroyable conflagration.

Les sanglantes journées de mai furent le résultat de l'exaspération des deux partis. Ce fut la guerre inexpiable, *inexpiabile bellum* des nations antiques et des bords sauvages, aggravée par la haine sociale. Les lois de la guerre sont douces comparativement aux féroces inspirations de la vengeance.

Les horreurs mêmes de la guerre prussienne ne peuvent se comparer aux épouvantements de ces lugubres journées. Quel fracas ! quel mer de sang !

Ici, le pétrole fait ruisseler sa flamme lourde et huileuse, et projette dans les airs assombris des nuages de fumée noire.

Là, on s'égorge à bout portant, avec des cris furieux, des gémissements poignants et des silences de mort.

Plus loin la fusillade roule impitoyable, et le canon hurle. C'est l'orchestre infernal de ce spectacle de désolation.

Les Versaillais avaient envahi les Batignolles.

On se battait au boulevard Clichy.

Jacques était descendu du côté des Taileries qui brûlaient.

Adrienne, assistée d'une infirmière, courut aux Batignolles. La folie du dévouement l'animait. Qui pourrait l'arrêter ? La crainte de la mort ? En secret elle l'appelait, la mort, une belle et noble mort qui laissât au cœur de ceux qui l'aimaient, au cœur de son fils surtout, un pieux et pur souvenir.

La barricade fut rapidement enlevée, et les Versaillais se précipitèrent sur le boulevard.

Adrienne, en ce moment agenouillée, soulevait la tête d'un mourant pour reconnaître s'il vivait encore.

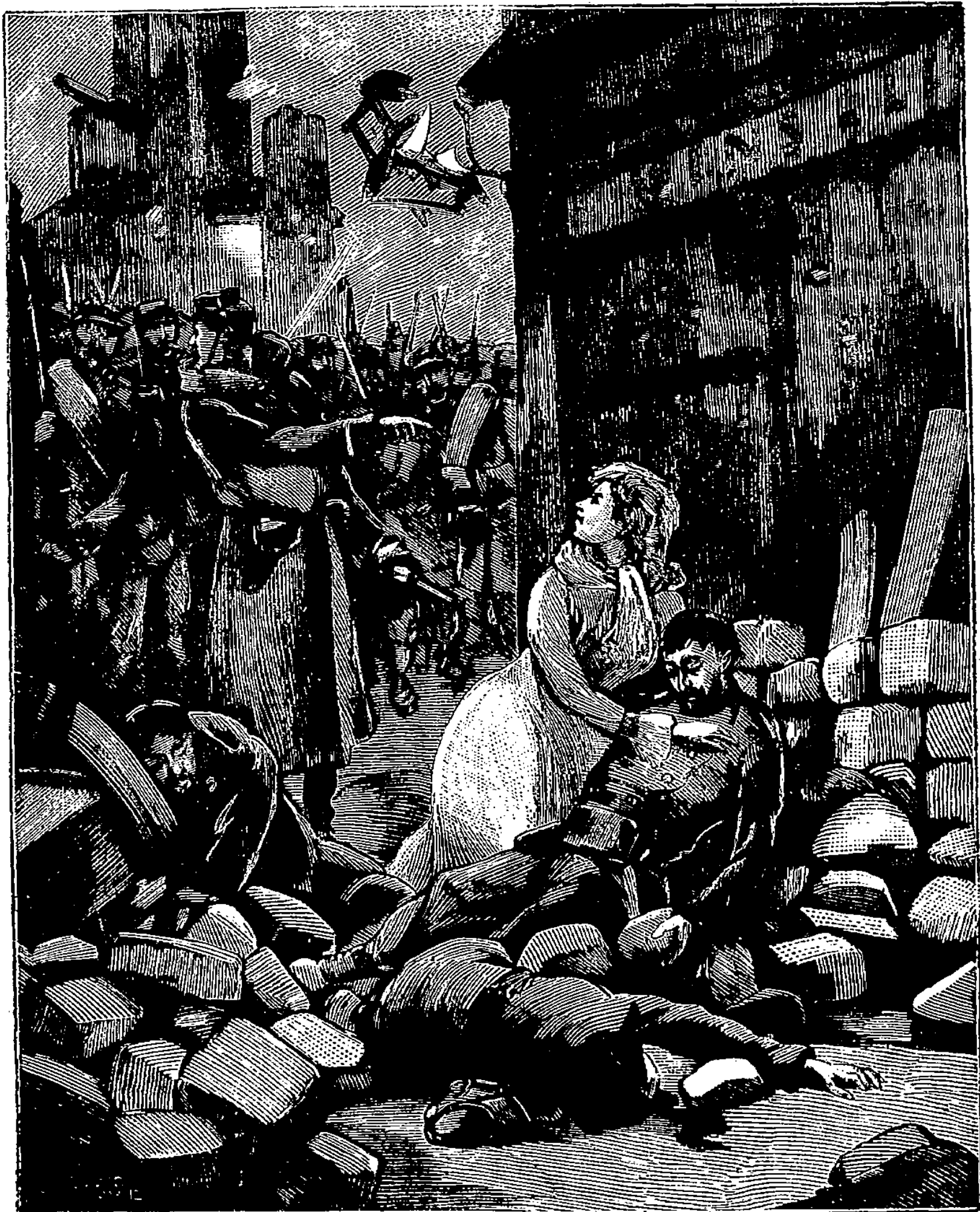
— A mort la pétroleuse ! cria-t-on de tous côtés.

Adrienne se releva, et, noblement, dit :

— Je ne suis pas une pétroleuse. Je soigne les blessés.

En ce moment on amenait des fuyards qu'on venait d'arrêter.

Ils étaient quarante environ, tant hommes que femmes et enfants.



Adrienne, en ce moment agenouillée, soulevait la tête d'un mourant.

(Chap. XXII, 2^e partie.)

— Fusillez-les ! Ce sont des communeux ! Ils défendaient la barricade. Pas de quartier ! A mort les pétroleurs et les pétroleuses ! répétaient les groupes affolés.

On aligna les prisonniers contre le mur ébréché de la barricade, et on les fusilla. Comme les autres, Adrienne tomba.

Il était cinq heures du soir.

Vers sept heures, Jacques rentrait à la rue Moncey. Il apprit que depuis deux heures les barricades des Batignolles étaient enlevées. Et Adrienne ne revenait pas.

Une angoisse horrible le saisit ; il courut au boulevard.

Tout auprès de la barricade, il vit un monceau de cadavres.

Quelques soldats creusaient une fosse.

Dans cette fosse on allait jeter pêle-mêle les morts et les mourants.

Jacques sentit dans ses veines un frisson mortel. Il eut une inspiration subite.

— Hé ! que faites-vous donc là ? leur cria-t-il ; les pétroleurs mettent le feu rue Lepic.

Les soldats posèrent leurs pioches et coururent à la rue Lepic.

Alors Jacques, avec une force doublée par l'imminence du péril, souleva tous les cadavres.

Il entrevit enfin une robe souillée de sang et de boue.

C'était elle, Adrienne, pâle, inanimée, la poitrine couverte de sang. Vers l'épaule droite, il aperçut une blessure.

Ses mains étaient glacées. Cependant son visage calme, sa bouche presque souriante ne portaient point l'empreinte des convulsions de l'agonie.

Il écarta de sa blessure le sang coagulé, toucha la plaie ; cette plaie était chaude.

L'émotion de la retrouver vivante le fit un instant chanceler.

Mais par un suprême effort de volonté, il domina promptement cette faiblesse ; et prenant le corps d'Adrienne dans ses bras, il s'enfuit jusqu'à la rue Moncey.

Heureusement le jour baissait, les rues étaient désertes ; car les habitants s'étaient réfugiés dans leurs caves. Il arriva donc sans encombre avec son précieux fardeau.

Grâce à des soins entendus, Adrienne revint à la vie.

En ouvrant les yeux, son premier mouvement fut un regret douloureux.

— Ah ! pourquoi, soupira-t-elle, m'avoir arrachée à la mort ? J'étais si bien ! C'était le repos, l'oubli.

Mais tout aussitôt, craignant d'avoir, par ces paroles, affligé Jacques et son fils, qui se tenaient à son chevet et attachaient sur elle des regards anxieux, elle reprit :

— Pardon, mon ami, il me semblait rêver. Merci, mon sauveur. Car c'est à vous sans doute que je dois la vie. Cette vie est tout à vous et à toi, mon cher Adrien.

Et longtemps, elle tint leurs mains réunies sur son cœur.

— Ces deux mains chères, continua-t-elle avec son caressant sourire, achèvent de me guérir. Que c'est bon, votre douce affection ! et qu'on est heureux de vivre quand on a vu la mort de si près !

Elle se rétablit assez promptement.

Toutefois, les premières paroles qu'elle avait prononcées en reprenant ses sens, avaient douloureusement frappé le cœur de Jacques.

Ainsi, elle regrettait la mort. Peut-être l'avait-elle cherchée.

Cette pensée le bouleversait ; et, dans sa modestie, il se disait :

— Je ne puis suffire à son bonheur. Après l'éclat dont elle a été entourée, l'existence effacée que je lui offre, l'ennui. Il lui faudrait un intérêt puissant, absorbant, qui lui fit complètement oublier le passé et la relevât à ses propres yeux.

Il chercha avec la persévérance opiniâtre d'un dévouement sans bornes.

Quand elle fut guérie, Adrienne se demanda ce qu'elle ferait de ce mobilier quasi-royal et de ces diamants qui avaient contribué à sa célébrité et qui représentaient une valeur considérable. Ce luxe lui était devenu odieux ; et maintenant qu'elle était la femme d'un honnête homme, elle ne voulait pas conserver la plus faible partie d'une fortune aussi mal acquise et dont son fils aurait à rougir.

Elle n'avait d'ailleurs jamais attaché un grand prix à la richesse. Ce n'était pas une nature ambitieuse. Le sentiment dominait en elle. Elle ne vivait que par le cœur.

Elle s'ouvrit à Jacques de son désir de se débarrasser au plus tôt de ces objets luxueux qui ne lui rappelaient que des souvenirs haïssables, et de sa volonté formelle d'en affecter le prix à une œuvre de bienfaisance.

— Au surplus, mon ami, ajouta-t-elle, épargnez-moi ce souci. Je m'en rapporte entièrement à vous pour la destination de cette fortune. Faites donc, je vous prie, que je n'en entende plus parler.

Jacques lui promit d'y songer. Mais déjà son plan était arrêté.

Il fit d'abord estimer le mobilier et les diamants.

— Si les affaires reprennent, lui dit l'expert, vous en retirerez bien près d'un million. Les bijoux et les tableaux, à eux seuls, valent cette somme.

La figure de Jacques rayonna. C'était beaucoup plus qu'il n'avait espéré. Il pourrait ainsi donner de l'extension au projet qu'il méditait.

XXIII

LE CHATIMENT

Que devint le procès?

Le procès n'a pas été jugé. Il ne se jugera jamais.

Le dossier de l'affaire a disparu, soit qu'il ait été brûlé, soit qu'il ait été soustrait dans l'incendie du Palais-de-Justice.

Ce serait une enquête à recommencer. Or, Bradacier et sa complice La Jaunisse se sont évadés pendant la Commune. Ont-ils été tués dans les journées de mai, ou ont-ils franchi la frontière? On n'a pu recueillir aucun renseignement à ce sujet.

La famille de Corbière n'a d'ailleurs aucun intérêt à remuer cette scandaleuse affaire qui pourrait amener un de ses membres sur les bancs de la cour d'assises.

Toutefois, la participation indirecte de M. de Noiregent à l'assassinat de son neveu se connut à Vieuxbourg, où cet événement produisit une profonde sensation et alimenta longtemps les commérages de la petite ville.

Or, l'histoire se racontait tout haut, attendu que M. de Noiregent, ayant perdu tout pouvoir et toute influence, n'était plus à redouter.

Sa conduite anti-patriotique pendant la guerre avait achevé de le perdre dans l'opinion publique; car c'était un cœur bas, haineux, qui poussait l'ambition personnelle et les rancunes politiques jusqu'à préférer la France vaincue plutôt que républicaine. Aussi, malgré ses lamentations et les anathèmes qu'il lança contre le gouvernement de la défense, se réjouit-il, dans son for intérieur, d'une défaite qui allait rendre le pouvoir aux monarchistes.

Lors les élections de février 1871, il crut donc le moment favorable pour poser sa candidature. Mais, grâce à l'influence qu'avaient reconquise Denis Berthaud et ses amis, il échoua honteusement.

Un autre incident qu'il ne pouvait prévoir, le cloua au pilori de l'opinion.

La Fouine tomba gravement malade. Elle manda à son lit de mort Denis Berthaud, qui se rendit à son appel.

M. de Noiregent n'avait-il pas suffisamment récompensé ses services? Eprouvait-

elle quelques remords? Quoi qu'il en fût, voici l'étrange confession qu'elle fit à son ancien voisin Berthaud.

— Avant de mourir, dit-elle, je veux me confesser à un honnête homme et vous demander pardon, mon bon Denis. Je crois que je n'obtiendrai le pardon de Dieu que si vous m'accordez le vôtre.

Elle lui raconta alors et l'espionnage auquel elle s'était livrée, et ses bavardages calculés, et l'entremise d'Hortense pour perdre Adrienne à Vieuxbourg comme à Paris.

En écoutant cette confession, il prenait à Berthaud de sauvages envies d'étrangler cette malheureuse, qui leur avait fait tant de mal. Il se contenta; car il voulait tout savoir.

Quand elle eut achevé ces aveux :

— Maintenant, ajouta-t-elle, j'ai encore une déclaration à faire; mais je voudrais parler devant un autre témoin; parce qu'il faut que ce misérable Noiregent soit démasqué. Or, tout le monde vous sait son ennemi; et vous êtes trop intéressé dans cette affaire pour qu'on vous croie, si vous êtes seul à le répéter.

Denis appela son locataire, M. Bernard, qui jouissait de la considération publique.

— Ecoutez donc, reprit La Fouine en serrant un crucifix sur sa poitrine et en ponctuant son récit d'hésitations pénibles. Avant de connaître mon pauvre Perruchot, il m'est arrivé malheur... J'ai commis une faute... une faute que je suis parvenue à cacher à tout Vieuxbourg... Je pourrais mourir avec ma réputation d'honnête femme; mais ma conscience m'oblige à parler... Jacques, ce brave Jacques, que vous avez élevé comme votre propre enfant...

— Eh bien? dit Denis.

— C'est mon fils, mon fils que j'ai lâchement abandonné, parce que son père, son infâme père nous avait abandonnés tous les deux.

— Et son père, qui est-il? demanda Denis, frémissant de ce qu'il allait apprendre.

— C'est M. de Noiregent, répondit La Fouine d'une voix étranglée par la honte.

— Jacques! mon brave Jacques, le fils d'un pareil scélérat! Oh! c'est impossible!

— Cela est pourtant, continua madame Perruchet. Tenez, hier, M. de Noiregent était ici, à la place même où vous êtes assis. Je lui ai reproché la laderie qu'il a toujours montrée à mon égard. Mais comme je n'ai plus besoin de rien, je l'ai supplié de réparer sa faute en léguant à notre fils une partie de sa fortune. Il a refusé net, et de quel ton méprisant! Je l'ai menacé de parler, s'il persistait dans son refus. Il a persisté en me traitant de folle. C'est pourquoi je parle aujourd'hui. Car il mérite un châtiment. Pour lui, qui a toujours si bien joué son jeu et trompé tout le monde, la plus dure punition, c'est d'être enfin connu pour ce qu'il est. Et je vous dis, moi, qui le connais bien, que c'est le cœur le plus sec, l'homme le plus égoïste, le plus grand hypocrite, le plus venimeux serpent à qui femme ait jamais donné le jour.

Tout Vieuxbourg connut la confession de La Fouine. Et quels racontars, quelles gorges-chaudes, quels commentaires et amplifications cette confession ne souleva-t-elle pas! Elle causa une véritable agitation dans les faubourgs.

M. de Noiregent, qui n'avait plus son espionne habituelle, n'en fut pas informé. Autrement, il se fût soustrait sans doute à l'indignation publique.

Deux jours après, La Fouine mourut dans la plus grande misère.

Sa mort, qui rendit indulgent pour sa mémoire, augmenta l'exaspération du peuple des faubourgs contre M. de Noiregent.

Le lendemain de cette mort, madame de Corbière mandait son cher beau-frère pour le prier de l'accompagner à l'office ; car M. de Corbière, de plus en plus enfoncé dans ses profondes études, ne sortait jamais avec elle.

Pauvre Elodie ! Quels changements dans sa vie !

Son visage, autre fois si placide, exprime maintenant une douleur, un désespoir sans bornes. Une complète indifférence, une sorte d'anéantissement a remplacé son inquiète et fiévreuse activité.

Et quel désordre, quel désarroi dans cette maison autrefois si méticuleusement ordonnée ! Les petits rideaux des fenêtres sont jaunes, enfumés. Les parquets, où l'on se mirait comme dans une glace, sont ternes, presque boueux. Les meubles sont blancs de poussière ou encombrés d'effets jetés pêle-mêle. Non-seulement madame de Corbière ne range plus, ne frotte plus, n'époussette plus ; mais le mouvement lui fait horreur ; elle ne veut même pas qu'on range et qu'on époussette autour d'elle.

— A quoi bon ! soupire-t-elle.

Justine et Françoise ne trottaient plus comme autrefois sur les pas de leur maîtresse ; elles glissent comme des ombres. Et plus de ces bons dîners, plus de ces exquis confiseries, de ces pâtisseries raffinées ! Justine prétend qu'elle se gâte la main.

Madame de Corbière ne pense même plus. Depuis le sinistre événement, elle ne sort que pour se rendre aux offices, et elle passe des journées entières à tourner son rosaire entre ses doigts. Elle se ruine en messes et en aumônes pour obtenir le repos de l'âme de son fils. A l'idée qu'il est mort en état de péché mortel et qu'il va brûler pendant l'éternité, elle éprouve des tressaillements nerveux et parfois tombe dans des syncopes dont il est difficile de la tirer.

M. de Noiregent était la seule personne qu'elle vit avec plaisir ; car elle était loin de se douter que son bon Guillaume avait été l'instigateur de l'assassinat de son fils.

— Mon bon frère, lui dit-elle, votre bras, je vous en prie. Car je veux aller aujourd'hui à la chapelle de la Trinité. Il me semble que le bon Dieu entend mieux mes prières dans cette petite et ancienne chapelle que dans la nouvelle église du quartier neuf.

La chapelle dont parlait madame de Corbière, était située au bas du faubourg des Vignerons.

M. de Noiregent lui offrit son bras et la conduisit à l'office, sans remarquer la curiosité haineuse dont il était l'objet.

Mais, au sortir de la messe, une foule compacte et irritée l'attendait.

— A bas le tartufe ! criait-on. A bas le despote ! à bas le faiseur de pauvres et de bâtards !

Soudain, cette foule s'écarta.

Un enterrement approchait, un pauvre et piteux enterrement. C'était celui de La Fouine.

M. de Noiregent, dans son trouble, oublia de se découvrir.

— Le lâche ! s'écria un vigneron en jetant, d'un coup de poing, son chapeau à terre. Il renie cette femme, sa victime et sa complice. A genoux !

— A genoux ! à genoux ! répétèrent toutes les voix.

Il voulut résister.

Alors, la foule furieuse se précipita sur lui. Et deux hommes vigoureux le forcèrent à s'agenouiller devant le cercueil de La Fouine.

— Il faut qu'il suive l'enterrement jusqu'au cimetière, chapeau bas, cria encore la même voix.

— Oui ! oui ! chapeau bas, cria-t-on.

— Serez-vous donc sans pitié, essaya de dire M. de Noiregent, pour cette femme évanouie ?

Madame de Corbière, en cet instant, venait de perdre connaissance, et elle n'entendit pas ces mots accusateurs :

— Il parle de pitié, lui, l'assassin !

La foule, en s'excitant, arrivait ainsi au paroxysme de l'irritation. Elle pouvait se livrer à quelque excès regrettable, lorsque apparut Denis Berthaud, ceint de son écharpe.

Il venait d'apprendre que les faubourgs s'étaient ameutés contre M. de Noiregent et menaçaient de lui faire un mauvais parti.

Il accourait pour le délivrer.

— Mais c'est votre ennemi, lui dit-on, et nous voulons écraser cette bête venimeuse.

— Avant tout, c'est mon administré, répondit noblement Denis. Comme maire, je dois le protéger. Séparez-vous donc, mes amis. Le mépris général et les reproches de sa conscience lui sont un châtiment plus terrible, croyez-moi, que vos violences et vos injures.

Alors, la foule impressionnable, touchée de tant de grandeur d'âme, passa soudain de l'excès de la fureur à l'excès de l'enthousiasme.

— Vive Berthaud ! cria-t-on, vive monsieur le maire ! vive le grand citoyen !

A ces cris, la figure de M. de Noiregent, tout à l'heure pâle et bouleversée, devint cadavérique.

Denis Berthaud protégea sa retraite et fit transporter chez elle madame de Corbière évanouie.

Mais en rentrant chez lui, M. de Noiregent s'abandonna à un tel accès de rage, qu'il en prit une attaque d'apoplexie, une première attaque dont il ne mourut point toutefois, mais qui l'enlaidit encore et augmenta son irritabilité et sa misanthropie.

XXIV

RÉHABILITATION

Il y a quelques mois à peine, Jacques et le petit Adrien entrèrent un matin tout joyeux dans la chambre d'Adrienne.

Ils étaient en toilette.

— Que signifie cette toilette matinale ? demanda Adrienne.

— Nous venons te chercher pour une promenade, lui répondit l'enfant, dont la jubilation éclatait malgré lui dans tous ses regards et dans tous ses mouvements.

— Comment ! si grand matin ?

— Oui, nous allons te faire voir aujourd'hui le palais que bâtit père Jacques à Sèvres. Il y a si longtemps que tu as envie de le voir.

En effet, depuis deux ans, Jacques s'absentait chaque jour ; et lorsque Adrienne lui demandait à connaître ses occupations, il lui répondait :

— C'est une grande entreprise qui m'a été confiée par une personne que je tiens à satisfaire. Comme j'en suis l'architecte, et comme j'ai beaucoup d'amour-propre, je ne veux vous montrer mon œuvre que lorsqu'elle sera terminée.

— Ah ! quel bonheur ! fit Adrienne, qui secoua sa mélancolie et montra une joie d'enfant.

Ils montèrent dans une voiture de place qui prit la direction de Sèvres. C'était un de ces premiers beaux jours, si suaves, si lumineux et si purs. Adrienne, vêtue simplement, mais avec goût, semblait rajeunie par le printemps et le bonheur. Elle se montra gaie, charmante, coquette même pour ces deux êtres qui l'aimaient tant.

— Quel temps enivrant ! disait-elle. Comme il fait tendre ! Il me semble que je suis en vacances ; nous allons bien nous amuser, n'est-ce pas, Adrien ?

Elle embrassait son enfant, tandis que sa main pressait celle de Jacques qui tremblait d'émotion. Il y avait bien longtemps qu'il ne l'avait vue ainsi heureuse et gaie. Ils arrivèrent promptement à Sèvres. Là, quittant la grande route, ils s'engagèrent dans un chemin qui les conduisit à la construction qu'ils appelaient, toujours en plaisantant, le palais de Jacques.

Aussi Adrienne fut-elle un peu désappointée de ne voir, tout d'abord, qu'une façade d'un aspect tout à fait modeste, quoique assez étendue. Tandis que Jacques faisait entrer Adrienne, l'enfant s'éclipsa tout à coup. Et comme Adrienne s'inquiétait de ne plus le voir :

— Tranquillisez-vous, lui répondit Jacques, il connaît la maison. Nous le retrouverons tout à l'heure.

Quelle fut la stupéfaction d'Adrienne, quand elle s'aperçut que cette maison, qu'elle croyait à peine terminée, était déjà entièrement habitée ! Tout en entrant, elle entendit comme le bourdonnement d'une ruche. Elle témoigna son étonnement.

— Ce sont les enfants, dit Jacques simplement.

— Quels enfants ? demanda Adrienne, qui, jetant les yeux sur une vaste cour, s'aperçut que le bâtiment, qui n'avait qu'une façade restreinte, prenait par derrière un développement considérable.

— Comme vous le voyez, répondit Jacques, mon palais est une école : et je me suis appliqué à en faire une école modèle. Aussi, depuis deux ans, ai-je étudié tous les systèmes d'éducation proposés jusqu'à présent, afin d'y prendre ce qui m'en paraissait bon et applicable. Vous savez combien j'aime les enfants ; et je les ai toujours plaints, ces pauvres petits, d'avoir à subir de si longues et de si dures années de pension, ou plutôt de prison. Enfin notre école, et il appuya sur le mot *notre*, doit remplacer pour nos chers élèves la famille qu'ils n'ont jamais connue.

— Ce sont des orphelins ? questionna Adrienne.

— Non, des enfants naturels abandonnés.

Adrienne regarda Jacques. L'émotion lui fit monter d'abord la rougeur au visage et lui coupa la voix. Et puis elle devint fort pâle. Tout son sang reflua au cœur qui débordait d'admiration et de reconnaissance.

— Jacques, mon Jacques, dit-elle enfin. Je comprends... Merci !

— Voyez les chers petits, reprit Jacques, comme ils sont heureux ! Et jugez si je le suis aussi, moi qui n'ai pas de plus grand bonheur que de voir le bonheur et la joie d'un enfant.

Ils se trouvaient alors dans une sorte de jardin, ou plutôt de square, où une vingtaine de petits enfants de deux à six ans paraissaient s'amuser.

Les uns étaient tout occupés à édifier sur leurs petites tables des constructions, ou à exécuter des dessins géométriques à l'aide de morceaux de bois, de formes régulières et diverses. D'autres apprenaient à lire et à composer des mots à l'aide d'alphabets mobiles. D'autres enfin se promenaient en chantant, conduits par un moniteur. Et tous ces bébés étaient roses, bien portants, joyeux.

— Ce jardin, continua Jacques, c'est une école. J'ai pris à l'Allemagne, qui nous a pris tant de choses, les jardins d'enfants de Fröbel. Autant la classe est odieuse et malsaine pour ces petits êtres qui réclament un exercice incessant, autant ce jardin est pour eux amusant et salubre. J'ai donc, en partie, adopté pour le premier âge le système Fröbel, tout en conservant ce qu'il y a d'excellent dans notre enseignement mutuel.

Adrienne était stupéfaite d'entendre Jacques, qu'elle avait toujours regardé comme une nature dévouée, mais un peu bornée, s'exprimer ainsi. En effet, jusqu'alors sa modestie et sa timidité l'avaient empêché de développer ses idées devant elle. C'était donc pour elle, non-seulement une surprise, mais toute une révélation.

— Et ces autres bâtiments ? demanda-t-elle.

— Ce sont les ateliers ; et un peu plus bas, c'est la ferme. Car nous avons des enfants de tout âge, et notre école est avant tout industrielle et agricole. Quoique nous cultivions plusieurs hectares de terrain, je n'ai pas sans doute la prétention d'avoir fondé une école d'agriculture modèle. L'espace, les bras, les machines, tout nous manque. Mais je pense que l'agriculture est pour l'homme la plus salutaire des gymnastiques et des distractions. Elle fortifie le corps en même temps qu'elle éloigne de l'esprit les mauvaises tentations. C'est pourquoi j'ai tenu à ce que cette branche trouvât sa place dans notre établissement. Pour nos enfants, ce travail agricole est la plus attrayante des récréations. Tenez, regardez plutôt.

Adrienne vit sortir de la ferme une douzaine d'enfants vêtus de blouses grises, le sarcloir sur l'épaule et chantant un hymne au Travail, à la bonne mère Nature et au Créateur. Jacques conduisit ensuite Adrienne dans les ateliers. Il lui fit successivement parcourir les salles de dessin et de sculpture sur bois, de dorure et de moulage, de serrurerie et de ferblanterie, d'horlogerie et de bijouterie ; puis enfin ils arrivèrent à l'atelier de menuiserie. Et là, qu'aperçut-elle ? le petit Adrien en tablier de travail, le rabot à la main, enseignant gravement à un enfant un peu plus jeune que lui à se servir de l'outil.

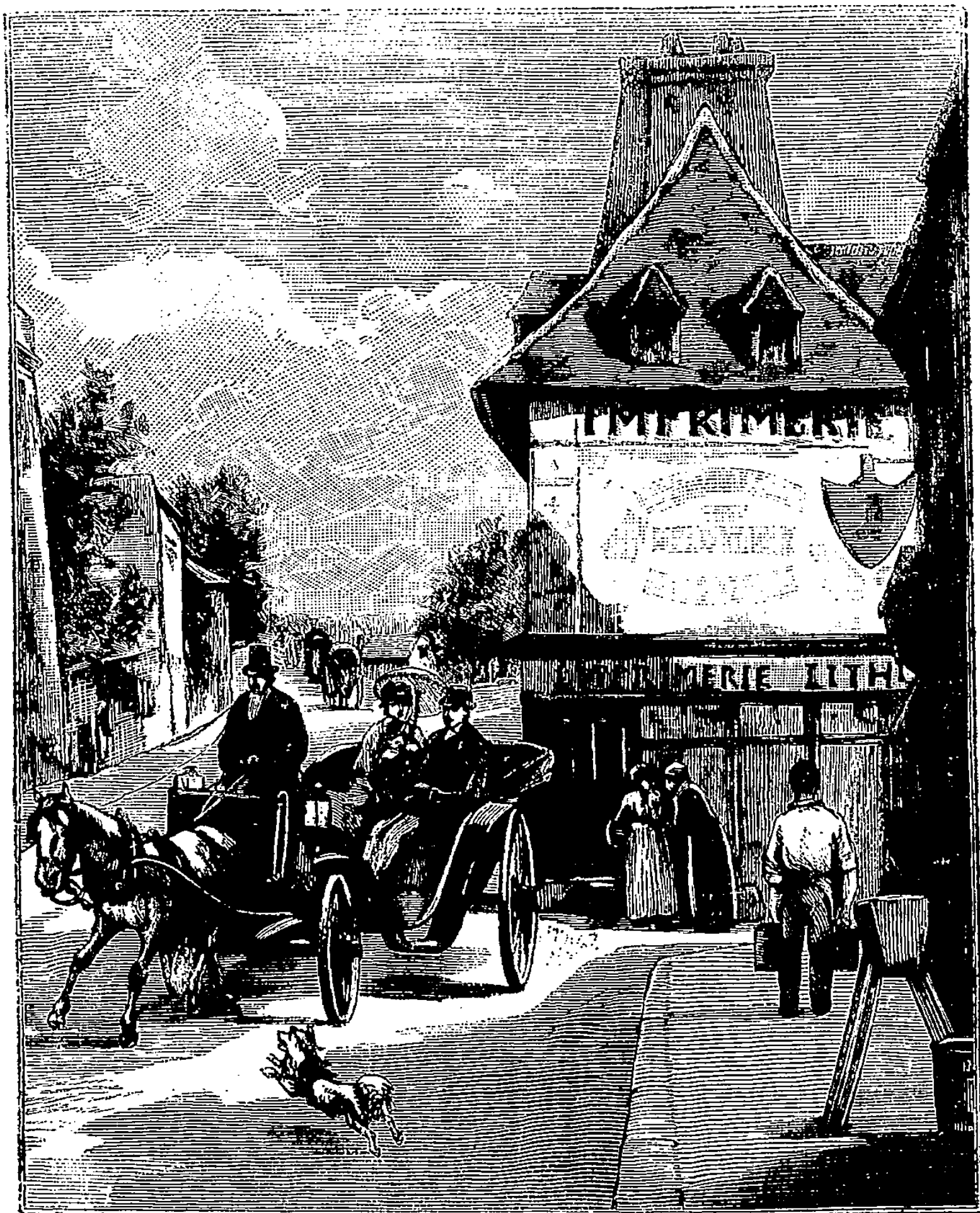
— Voilà mon élève, dit Jacques. Ses progrès ont été rapides, et, comme vous voyez, il est passé professeur.

— Je suis à toi, maman, fit Adrien avec un sérieux magnifique. Mais, tu le vois, je donne ma leçon ; je ne puis me déranger avant qu'elle ne soit finie.

— Il a choisi cet état, reprit Jacques, et il s'y adonne avec passion. J'ai voulu que notre Adrien eût un état manuel. C'est toujours une distraction, quand ce n'est pas une utilité ; j'espère, mon amie, que vous m'approuverez.

— Certes, vous avez deviné mon désir. Le désœuvrement conduit à tous les vices et quelquefois à tous les crimes. Je suis heureuse surtout qu'Adrien ait des goûts modestes, attendu qu'un des plus grands malheurs, un des travers les plus déplorables de notre époque, ce sont ces ambitions déréglées, extravagantes, unies à des facultés médiocres.

Jacques alors lui exposa le système d'éducation qu'il avait adopté, système essentiellement rationnel, qui prouvait une remarquable observation de la nature de l'enfant. Ce système était basé à la fois sur le mutualisme, l'émulation, la variété des fonctions, le choix libre des professions. Le professeur, c'est-à-dire l'autorité, devait se faire sentir



Ils arrivèrent promptement à Sèvres.

(Chap. XXIV, 2^e partie.)

le moins possible. Selon lui, il fallait laisser à l'enfant l'initiative, la liberté, corrigée surtout par la censure des égaux, initiative et liberté qui sont les peuples libres et forts.

— Je veux faire de mes élèves, ajouta-t-il, des hommes sains de corps et d'esprit, des travailleurs, d'honnêtes gens et de bons citoyens.

Adrienne était de plus en plus émerveillée d'entendre Jacques parler avec cette sûreté de vues et une connaissance des hommes qu'elle n'avait jamais soupçonnées en lui.

— Cependant, mon ami, une observation, dit-elle. Et les filles? Car le sort des filles abandonnées est bien digne aussi de votre sollicitude. L'abandon a pour elles des conséquences encore plus tristes, plus funestes que pour les garçons.

— J'y ai songé, répondit simplement Jacques. Je viens de vous montrer mon domaine. Nous allons passer dans le vôtre.

Ils remontèrent dans leur voiture, qui, au bout d'un quart d'heure, s'arrêta. Ils se trouvaient alors en face d'une villa très coquette, ombragée de grands arbres. Au-devant de la maison s'étendaient une pelouse, des bosquets de lilas et de gracieux parterres. Jacques fit d'abord pénétrer Adrienne dans une pièce du rez-de-chaussée. C'était un petit salon meublé sans luxe, mais avec un confort intelligent et attentif.

— C'est là, lui dit-il, le parloir de la directrice.

— Ah! vous avez une directrice? demanda Adrienne.

— Je ne sais pas encore. J'attends aujourd'hui même sa réponse.

Puis il introduisit Adrienne dans une vaste salle, où une trentaine de jeunes filles travaillaient à des ouvrages divers. Les unes cousaient, d'autres dessinaient ou s'essayaient à la peinture sur porcelaine ou à la peinture d'éventails. Plus loin, une fillette, affectant un air solennel, faisait la classe aux bébés.

— Mes enfants, leur dit Jacques, voici la belle dame dont je vous ai souvent parlé. Si vous lui promettiez d'être bien sages, peut-être se déciderait-elle à demeurer avec vous. Mais si vous voulez qu'elle vous aime comme ses enfants, il faudra bien l'aimer en retour.

Les enfants regardaient la belle dame avec des yeux curieux et un peu craintifs.

Quant à Adrienne, elle n'était pas encore bien remise de l'étonnement que lui causait tout ce qu'elle voyait et entendait. Jacques lui proposait d'être la mère de toutes ces pauvres enfants privées de famille, d'appui, d'affection. Il se faisait en elle une révolution profonde. Son cœur et son esprit s'ouvraient à une vie nouvelle. Ils s'élargissaient, s'élevaient, se purifiaient.

— Oh! nous serons bien sages, nous le promettons! s'écria avec élan l'une des plus grandes, et surtout nous l'aimerons bien!

Adrienne, vaincue par l'émotion, se laissa tomber sur un siège, ouvrit ses bras. L'enfant vint s'y précipiter, et les autres suivirent son exemple.

Adrienne les embrassa toutes avec effusion.

— Oui, mes enfants, s'écria-t-elle, je veux être votre mère.

Jacques alors lui fit visiter son petit palais. Tout y était coquet, simple, charmant. Une tendresse ingénieuse avait présidé à tous ces arrangements.

La chambre d'Adrienne était élégante et d'une harmonie parfaite.

Il ne s'y trouvait assurément ni tableaux de maîtres, ni meubles de prix, ni dorures, ni tentures de soie. Les rideaux étaient en mousseline blanche, retenus avec des nœuds de satin mauve; et partout des jardinières de forme gracieuse, garnies de violettes de Parme, sa fleur favorite.

— Sans doute, fit observer Jacques timidement, c'est bien modeste.

— N'est-ce pas déjà trop beau pour une sœur de charité? répondit Adrienne. Si j'accepte, c'est que partout j'y découvre votre cœur, mon bon Jacques. Mais je me sens aussi indigne qu'incapable de remplir une telle mission.

— N'ai-je pas une excellente directrice des études?

— Je veux parler de mon passé scandaleux.

— Pauvre martyr! soupira Jacques en essuyant une larme, n'avez-vous pas reçu le baptême de sang qui lave toutes les souillures? Cet établissement même et la mission que vous acceptez ne sont-ils pas aussi des réparations, des expiations?

Mais pour couper court à ces souvenirs douloureux, Jacques ouvrit une porte. C'était un cabinet de travail. Tout y était d'une simplicité austère, presque monastique, contrastant avec l'élégance relative de la chambre d'Adrienne.



— Je travaillerai ici auprès de vous, si vous le permettez, dit en rougissant l'excellent homme; et chaque jour j'irai là-bas surveiller mon école de garçons.

— Si je le permets! exclama-t-elle en jetant ses deux bras au cou de Jacques. Que deviendrais-je sans vos conseils et sans votre affection?

C'était la première fois qu'Adrienne, toujours mélancolique et repliée sur elle-même, lui montrait cette expansion, cette effusion de reconnaissance. Jacques pâlit; ses jambes fléchirent. Il fut contraint de s'adosser au mur pour ne pas tomber.

— Ainsi..., ainsi, balbutia-t-il tout tremblant, mon palais ne vous déplaît point?

— C'est là que je veux finir ma vie, répondit-elle en l'enveloppant de son regard profond et doux, humide des meilleures larmes qu'elle eût jamais versées.

P.-S. — Dernières nouvelles :

L'enfant de Rodolphe est mort, et Bathilde vient d'entrer dans un couvent.

Henri Belnet, éclairé par la confession de madame Perruchot sur le caractère d'Hortense, fatigué aussi sans doute de cette vie de bohème qui avait considérablement écorné son héritage, revint à Vieuxbourg, sous prétexte d'y conclure un emprunt; et là, il se maria avec une jeune fille insignifiante qui lui apportait une belle dot. On rencontre quelquefois Hortense, le soir, sur le boulevard, en toilette tapageuse, la pauvre fille! M. de Noiregent s'est jeté dans la dévotion. Il accompagne madame de Corbière dans tous ses pèlerinages. Bien plus, on prétend qu'il vient de découvrir dans sa propriété de Fonteny une Vierge à miracles qui a déjà une certaine réputation. On l'appelle la Vierge au Sorbier. Il y a une bergère extatique, une source miraculeuse, rien n'y manque. Par ce moyen sans doute, après avoir épuisé tous les autres, il espère reconquérir une certaine popularité. Enfin, nous apprenons au dernier moment que deux pétitions, sous forme de projets de loi, traitant de la question des enfants naturels et de la moralité publique viennent d'être déposées à la questure de l'Assemblée nationale.

L'une est ainsi conçue :

« Considérant que la démoralisation croissante doit appeler surtout l'attention des législateurs;

« Considérant qu'il importe, d'une part, de prévenir la progression effrayante que constatent nos statisticiens dans le nombre des enfants naturels; et, d'autre part, de limiter la prostitution scandaleuse qui ruine les fils de famille, et qui nous semble une véritable atteinte à la propriété et à l'héritage;

« Nous proposons le projet de loi suivant :

« 1^o Sera passible d'une peine infamante toute fille qui donnera naissance à un enfant hors du mariage;

« 2^o Sera également passible d'une répression sévère toute femme qui, menant une vie irrégulière, fera des dépenses excédant ses moyens connus d'existence.

« Antoine DE CORBIÈRE,

« Ancien procureur impérial. »

C'était là le résultat de ses profondes études sur la jurisprudence.

Voici la rédaction de l'autre pétition :

I

« Considérant que la démoralisation augmente chaque jour, et avec la démoralisation, le nombre des enfants naturels;

« Considérant qu'il importe de remonter à la cause première du mal ; et que cette cause première est la corruption et l'égoïsme que l'homme apporte dans ses relations illégitimes ; qu'en conséquence il est le premier responsable ;

« La recherche de la paternité est autorisée. »

II

« Considérant qu'un certain nombre de ces enfants ne pourront, malgré la vigilance de la loi, retrouver leurs parents ;

« Considérant qu'en principe, c'est à la société, ou prévoyance collective, à se préoccuper du sort des faibles et des indigents ; que l'enfant abandonné étant l'être le plus faible, le plus indigent, le plus menacé dans son existence et dans son développement moral, la société, à défaut du père et de la mère ou des ascendants, doit se charger de l'entretien et de l'éducation de cet enfant ;

« Considérant, en outre, que ce sont les enfants abandonnés qui peuplent de préférence les prisons et les bagnes, où la société paie leur entretien ; et qu'une législation vraiment humaine et prudente doit s'appliquer à prévenir le mal plutôt qu'à y apporter un tardif remède ;

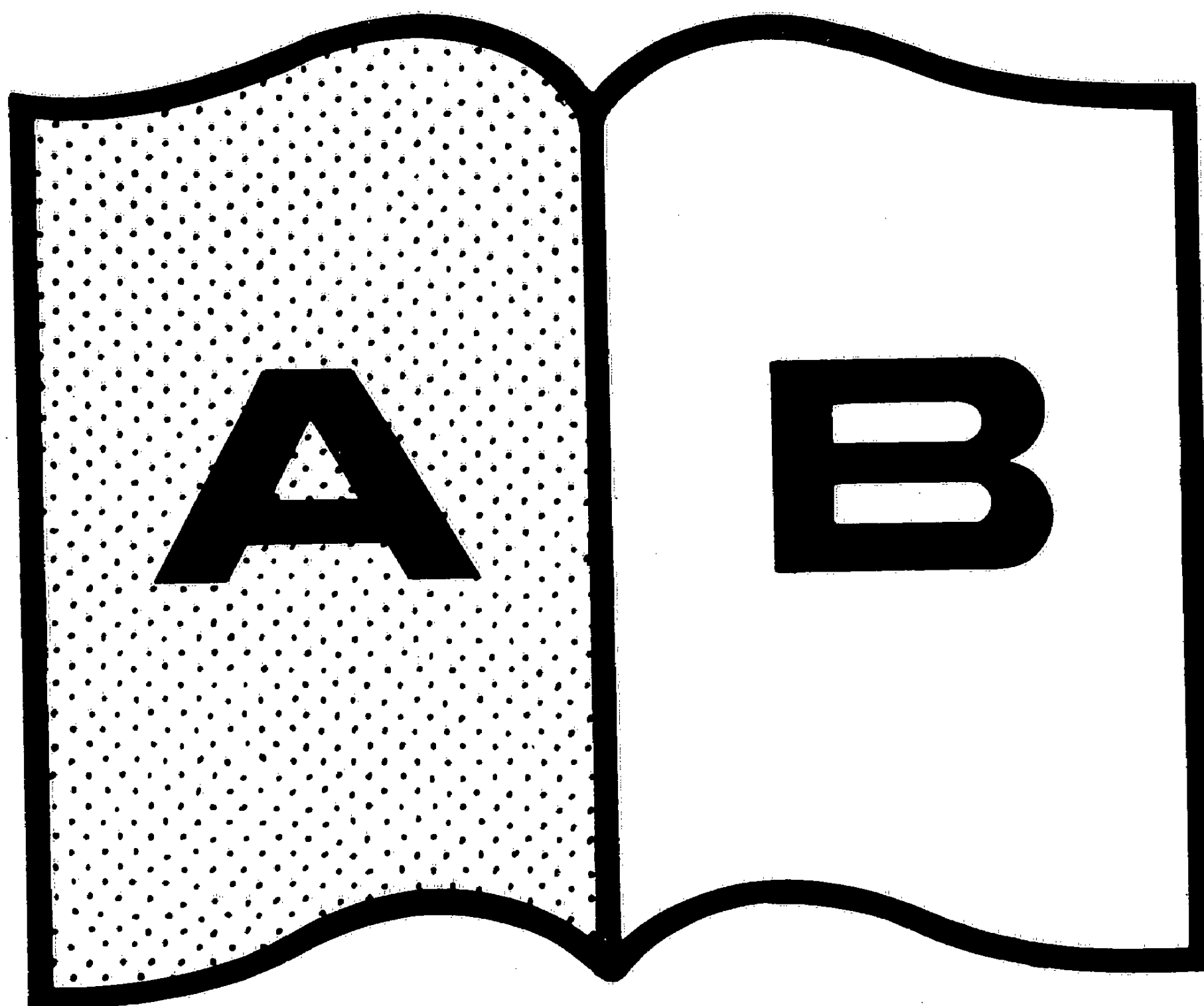
« Un crédit annuel de dix millions est ouvert au ministère de l'intérieur pour la fondation d'hospices-écoles, où les enfants naturels sans parents reconnus trouveront un asile, une éducation professionnelle et une direction qui remplace la famille.

« JACQUES,

« Charpentier, enfant naturel abandonné. »

Que feront nos députés de l'ordre moral ? S'occuperont-ils de cette grave question ? Accableront-ils encore la femme déjà si accablée par la nature et par nos lois ? Ou reconnaîtront-ils à l'homme une part de responsabilité dans ce crime plus funeste à l'ordre social qu'un vol ou même un assassinat : jeter dans la vie, vouer à toutes les misères et à tous les vices un pauvre être qui n'a pas demandé à naître ? Effaceront-ils enfin de notre législation civile ce honteux article qui interdit la recherche de la paternité et met ainsi plus de quinze cent mille Français hors la loi, hors le droit ?

FIN



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14